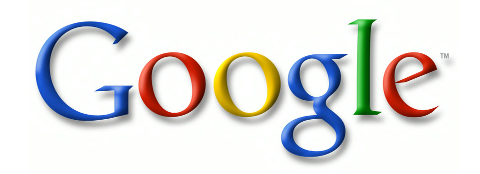
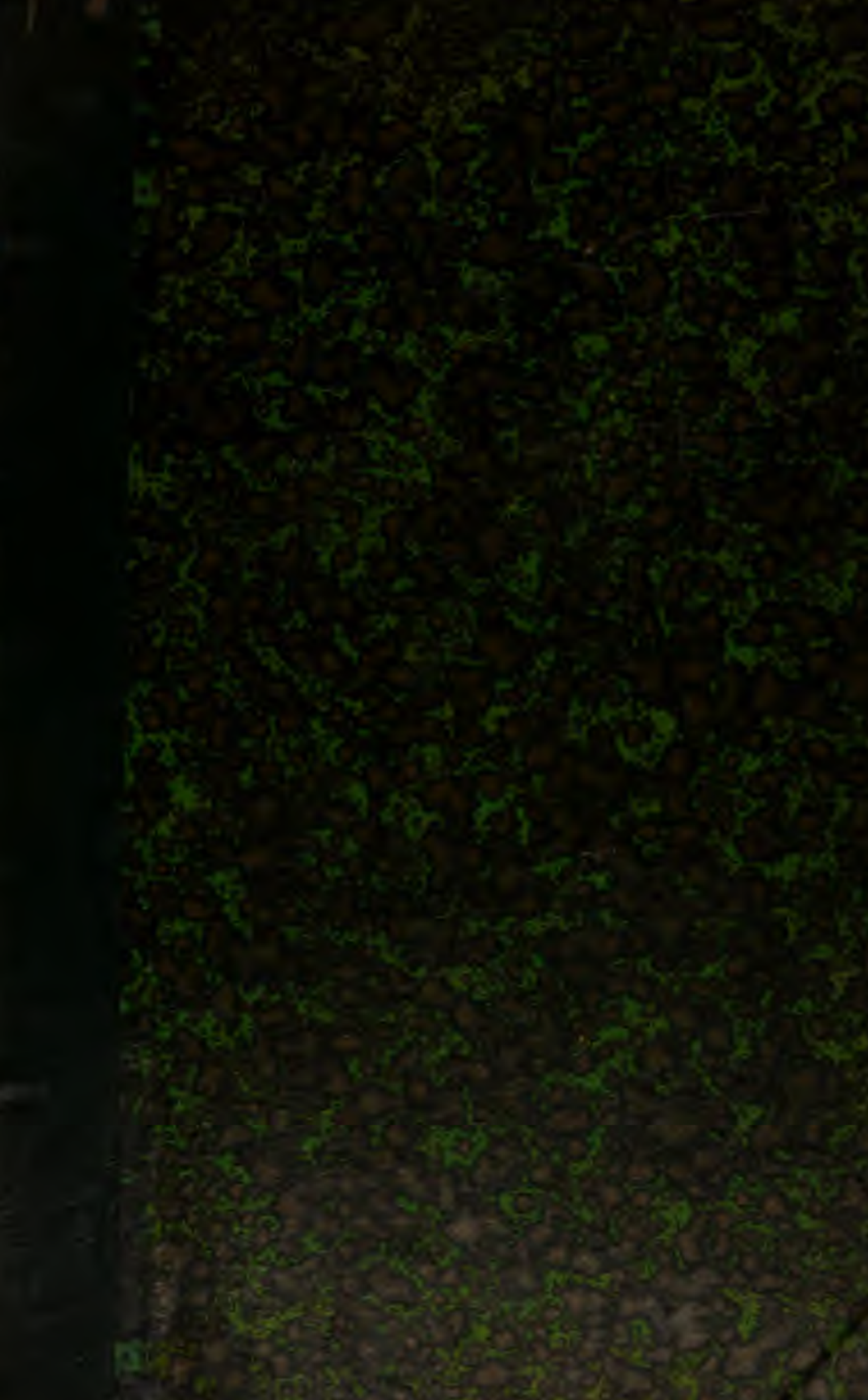
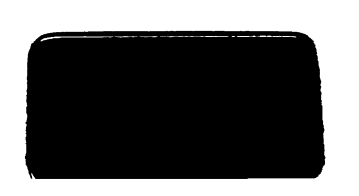






HARVARD COLLEGE LIBRARY





20

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

POUR

l'Encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts

(Reconnue d'utilité publique par décret du 13 Février 1883).

1895

VINGT-HUITIÈME VOLUME



DUNKERQUE

IMPRIMERIE ALB. MANIER & Cie, RUE DE SOUBISE, 28.

MDCCCXCV

La Société Dunkerquoise publie aujourd'hui le XXVIII[e] volume de ses *MÉMOIRES*.

Ce volume, réservé aux comptes-rendus de ses Solennités annuelles et aux œuvres que la Commission a jugées dignes d'y figurer, se distingue de ses aînés en ce qu'il ne contient plus les *Procès-verbaux des séances*.

On se rappellera que, dans sa réunion du 4 février 1894, la Société a décidé, pour ne pas faire perdre aux Procès-verbaux leur intérêt d'actualité, de les insérer dans un *Bulletin* spécial, paraissant à intervalles plus réguliers.

Deux volumes de ce Bulletin ont déjà été publiés.

SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

POUR

L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES, DES LETTRES & DES ARTS

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE SOLENNELLE

DE 1895

La Société Dunkerquoise a donné sa séance publique annuelle le lundi 16 septembre dans la salle du Kursaal, dont les vastes dimensions étaient insuffisantes pour recevoir le nombreux public qui avait répondu aux invitations.

Le programme était, d'ailleurs, de nature à séduire même les plus indifférents, car indépendamment de la partie littéraire et scientifique, l'Orchestre Symphonique, dirigé par notre habile artiste M. Thiéry, les monologues dits par M. Léon Rouyer, du Conservatoire de Paris, enfin une comédie, constituaient des attractions très vives. Nous en donnons de suite la composition afin de justifier l'empressement de nos compatriotes :

PREMIÈRE PARTIE

1. Ouverture par l'Orchestre Symphonique, *Marche Nuptiale.*
2. Allocution du Président.
3. Compte-rendu des Travaux de la Société et Rapports sur les Concours par M. Albert Jannin, secrétaire, et MM. Néerman et Quiquet, membres résidants.
4. Audition du *Concerto* couronné.
5. Monologue, M. Léon Rouyer, *Le Roi.*
6. Orchestre, *L'Enfant Prodigue*, suite de valses.

DEUXIÈME PARTIE

1. Orchestre, ouverture de *Mireille*.
2. Monologue par M. Léon Rouyer, *La Douche*.
3. Distribution des Récompenses.
4. *Rival pour rire*, comédie en un acte, par Grenet-Dancourt.
   PERSONNAGES : Gaston, M. CAMILLE ; Albert, M. MARCEL ; Marie, Mlle YERSOTTI.

La séance était présidée par M. Alfred Dumont, maire de Dunkerque, président d'honneur, ayant à sa droite M. F. Duriau, président de la Société, et à sa gauche le colonel Delorme, remplaçant le Général-Gouverneur, retenu aux manœuvres. Sur l'estrade nous remarquons la plupart des membres de la Société. S'étaient fait excuser : MM. Trystram, sénateur ; le général Iung, député de Dunkerque ; Alfred Petyt et Guillain, conseillers généraux.

Le président, M. F. Duriau, prend le premier la parole ; s'adressant au Maire, il le remercie d'honorer cette cérémonie de sa présence et il le prie de reporter à la Municipalité les témoignages de reconnaissance de la Société en raison des preuves d'intérêt qu'elle lui témoigne constamment ; puis il prononce l'allocution suivante :

MESDAMES, MESSIEURS,

S'il était permis d'apprécier l'importance d'une Société de province d'après le nombre et le mérite des travaux soumis à son approbation, nous aurions quelques droits de nous enorgueillir et de nous juger dignes d'occuper un des premiers rangs. Plus de soixante manuscrits ont été envoyés aux concours de 1895 — je ne parle pas ici des concours de lecture et de déclamation qui sont d'un ordre différent et constituent une catégorie bien distincte — mais dans les lettres, les sciences et les arts, il n'est aucune question qui, ainsi qu'on vous l'exposera tout à

l'heure, soit restée sans réponse. En constatant ce résultat, mon but n'est point d'en tirer vanité, mais de vous prouver qu'en notre beau pays de France il n'y a jamais de défaillances lorsqu'on fait appel à l'activité intellectuelle. Et cette émulation des travailleurs apparaît d'une façon presque étourdissante si l'on compulse les publications du ministère de l'Instruction publique, celles de l'association française pour l'avancement des sciences et d'une foule de revues qu'il serait trop long d'énumérer ; de plus, les nombreux congrès qui se sont réunis à Bordeaux à l'occasion de son Exposition ne témoignent-ils pas éloquemment en faveur de cette fin de siècle ?

Pourtant un phénomène bizarre s'est produit : un souffle de découragement, de mélancolie ou de dénigrement s'est élevé de plusieurs côtés et l'on a lancé l'anathème à la science qui, a-t-on dit, n'a pas tenu ses promesses. Examinons successivement les diverses phases de cette croisade, nous rechercherons si elle est bien légitime et s'il n'y a pas lieu, au contraire, d'entonner un chant de victoire.

Un écrivain d'un mérite incontestable, M. Brunetière, au cours d'une longue dissertation, a affirmé en janvier dernier que « incapables de nous fournir un commencement de réponse aux « seules questions qui nous intéressent, ni la science en général, « ni les sciences en particulier — physiques ou naturelles philo- « logiques ou historiques — ne pouvaient plus revendiquer, « comme elles l'avaient fait depuis cent ans, le gouvernement « de la vie présente... Le progrès qu'on avait cru faire... n'a « pas été du tout un progrès, mais, au contraire, un recul ». Cet arrêt, rendu par une telle autorité, était cruel : il ne laissa pas que de frapper au cœur tous ceux à qui il pouvait s'adresser et devant ces mots « *la banqueroute de la science* » se sont élevées des protestations réconfortantes et d'autant plus justifiées que, six mois auparavant, le même écrivain, à la distribution des

prix du lycée Lakanal, avait déclaré que « la philosophie et la « religion étant éliminées par le scepticisme, la science est la « dernière planche de salut pour un homme en quête d'une foi « quelconque et d'un principe d'action ». Entre ces deux déclarations, la contradiction était trop manifeste, mais elle n'étonne plus lorsqu'on considère que dans cet intervalle se trouve un voyage à Rome : la Ville Eternelle avec ses munificences, l'entrevue et la pompe pontificales avaient indiqué à l'illustre académicien un nouveau chemin de Damas.

On eût été moins surpris que, dans cette disposition d'esprit, préoccupé de la question sociale, M. Brunetière eût poursuivi de son éloquence ces écrivains qui prétendent transformer le monde en le ramenant aux douceurs primitives de l'état sauvage, promettant aux naïfs et aux paresseux un paradis terrestre dont ils ne méconnaissent pas l'impossibilité. Son zèle ne pouvait-il également se livrer carrière en se retournant vers une autre classe d'écrivains, stigmatisée naguère par M. Gaston Deschamps dans un travail où l'on peut lire : « On ne peut nier que la plupart de ces critiques ne semblent un peu fous. Ce qui nuit justement à leur prestige, ce qui jette en une légitime défiance quiconque a mis le pied dans un cénacle littéraire, c'est l'excès de froideur raisonnable que l'on remarque tout de suite sur la figure, dans la tenue, dans le shake-hand de la jeunesse contemporaine. Pour un brave garçon épris d'art, de poésie, de beauté, sincèrement détraqué et imprudent avec délices, il y a quinze pontifes précoces et insupportables, quinze rhéteurs religieusement cravatés, serrés en de correctes redingotes, gantés de frais, fleuris de gardenia, impassibles derrière leur monocle, attentifs à leurs paroles, à leur démarche, ponctuels dans l'organisation des visites fructueuses... ; d'ailleurs révolutionnaires à huis-clos, anarchistes pour dames, prêts à souffrir pour les humbles en mangeant des truffes et capables de lancer des

regards farouches à notre société vermoulue. C'est une nouvelle incarnation de l'éternel parasite... Les bons fous, dit l'auteur en terminant, s'il en reste encore, nous consoleraient de ces *petits féroces*, par trop sages. » L'occasion n'était-elle pas propice pour faire la guerre à cette école burlesque qui s'intitule le *parti des jeunes*, d'autant plus dangereuse qu'elle flatte les mauvais instincts et lance d'hypocrites promesses ? Mais ce terrain ne pouvait suffire à un familier des controverses académiques.

Et pendant que tous les échos répétaient la banqueroute de la science, on a vu surgir parallèlement une autre forme de critique, moins âpre sans doute, mais non moins mélancolique. Le siècle, dit-on, se termine en se découronnant peu à peu : c'est le crépuscule des dieux. Après Renan, Taine, Victor Hugo, Cl. Bernard en France, en Allemagne c'est le grand Helmholtz suivi de près par l'historien de Sybel, en Angleterre Tyndall, Huxley, Tennisson — et j'en omets bien d'autres — qui laissent un vide difficile à combler. Attendons encore quelques années, les derniers survivants de cette brillante pléïade, les Virchow, les Mummsen, les Pasteur, parvenus naturellement au soir de leur vie, disparaîtront de la scène, léguant à leurs successeurs le souvenir glorieux de héros volontairement exilé dans les sphères si sereines et si lumineuses de la science et, en même temps, le lourd fardeau d'accueillir de nouveaux maîtres et de nouveaux systèmes. Ce *crépuscule des dieux*, ainsi qu'on l'a dénommé, ne saurait passer inaperçu puisqu'il est le signal d'une révolution complète dans les hautes sphères de la science, réservée au XXe siècle et, selon une heureuse expression de Pasteur, il rappelle la surprise que l'on éprouve quand, à la fin d'une journée d'été, le ciel prend des teintes très douces comme si c'était une nouvelle aurore. Eh bien ! cette transformation s'opère d'une façon périodique : l'histoire ne nous apprend-elle pas qu'à chaque époque correspond une évolution engendrée par

des besoins nouveaux et des aspirations supérieures ? Et ne voit-on pas en même temps émerger des individualités remarquables qui personnifient en quelque sorte chaque étape du progrès et accentuent l'évolution de l'esprit humain ?

Ce n'est pas sans témérité qu'on a lancé l'anathème à la science et Berthelot de l'Institut, Alf. Girard de la Sorbonne, Ch. Richet de l'Académie de Médecine n'ont pas hésité à le proclamer. S'il était avéré que la science eût formulé le dessein de faire connaître les causes finales, si elle eût affirmé qu'elle dissiperait toutes les incertitudes et donnerait la solution des problèmes qui ont toujours agité l'humanité, de façon à substituer aux aspirations sentimentales et dogmatiques le *Credo* du XX[e] siècle, indiscutable et définitif, on pourrait, à bon droit, la taxer d'insuffisance et lui opposer même la légende biblique de la tour de Babel. Or, jamais elle n'a fait de telles promesses ; se consacrant exclusivement aux travaux qui constituent son patrimoine, elle n'accepte pour vrai que ce que l'expérience et l'observation ont fermement démontré. Tous ces matériaux, ajoute-t-on, toutes ces prétendues richesses sont épars et la synthèse n'en est pas faite. Sans doute, tout n'est pas terminé et nos successeurs auront la gloire de continuer notre tâche. Toutefois le sillon est profondément tracé et pour n'en citer qu'un exemple, n'est-ce pas un brillant résultat obtenu par M. Iungfleisch lorsqu'il a préparé *synthétiquement* l'acide tartrique, doué du pouvoir rotatoire ? Pasteur avait pourtant affirmé jadis que la synthèse chimique ne pourrait jamais créer des substances douées de propriétés polarisatrices ! L'illustre savant a depuis confessé son erreur, reconnaissant qu'il est imprudent de conclure trop rapidement.

En suivant les progrès opérés à chaque époque, il serait facile de prouver combien sont peu justifiées toutes ces attaques et je me contenterai de vous arrêter un instant sur ce qui a été fait en

vue de prolonger l'existence humaine. Il est aujourd'hui expérimentalement démontré que l'état sanitaire d'une cité est lié à la qualité de ses eaux potables : les Romains avaient bien compris l'importance de cette donnée bien qu'ils ne possédassent pas nos moyens d'investigation et partout où s'est étendue leur domination ils avaient construit des aqueducs dont on admire encore les ruines ; la santé publique était ainsi assurée. Mais avec l'invasion des barbares disparurent peu à peu ces pratiques d'assainissement et l'écroulement de l'empire Romain fut le signal d'épidémies meurtrières. Tandis que la science se débattait alors douloureusement dans les étreintes d'un mysticisme dogmatique, condamnée aux pratiques de l'alchimie, aux incantations, les populations étaient décimées à des époques à peu près régulières par de formidables épidémies.

Au XVe siècle cinq épidémies avaient fait 40.000 victimes ; au XVIe siècle le mal s'accroît et l'épidémie de 1580 occasionne 100.000 décès répandant partout la terreur et suspendant tout travail et quand je vous aurai dit que, d'après le calcul du Dr Munro, une épidémie de fièvre typhoïde qui frappa 859 malades, occasionnant 74 décès, a coûté au minimum 512.000 francs à la communauté de Mid-Rinfreweshire, vous pouvez calculer les pertes qu'entraînent des épidémies comptant 100.000 victimes. Je ne vous parlerai pas de ce qu'était Paris à cette époque ; c'était, malgré sa situation sur les bords de la Seine, d'une insalubrité déplorable, un foyer permanent d'épidémies et j'arrive à ce qui s'est passé de nos jours. Pendant la dernière épidémie de choléra, la maladie sévissait avec rage à Hambourg ; elle éclata brusquement au Havre et prit de suite une allure désastreuse ; sans se préoccuper des lenteurs administratives qui paralysent souvent les plus louables efforts, le Docteur Gibert mit aussitôt en œuvre toutes les ressources commandées par l'hygiène, des quartiers entiers furent désinfectés et, grâce à

cette promptitude, l'épidémie s'arrêta presque aussitôt. Exemple remarquable du progrès accompli dans cette partie de la science dont le but est la prolongation de la vie de l'homme. Et si l'on parcourait chaque branche de nos connaissances, on aurait à signaler des transformations du même genre, qui constituent une source de prospérité pour la fortune publique.

On ne saurait désormais reprocher à la science, dirons-nous avec M. Berthelot, la banqueroute d'affirmations qu'elle n'a pas faites, d'espérances qu'elle n'a pas suscitées. L'imprimerie, le microscope, le télescope, le télégraphe électrique, le téléphone, la photographie, les matières colorantes, les agents thérapeutiques, la vapeur, les chemins de fer, la direction méthodique de la navigation, les règles de l'hygiène, voilà le bilan du XIX[e] siècle et l'œuvre de la science. Le public, d'ailleurs, ne l'ignore pas ; rappelez-vous l'enthousiasme avec lequel il a souscrit pour l'édification de l'Institut Pasteur : il savait qu'il n'y avait pas d'intérêts à attendre pour les sommes qu'il versait si libéralement, il savait qu'en échange de ces largesses la science lui avait promis la guérison de la rage, de la diphtérie, du croup, des maladies infectieuses et ces promesses n'ont-elles pas été tenues ?

Cette croisade que nous venons d'examiner ne se justifie donc en aucune façon : elle a pu étonner mais elle ne saurait être une cause de tristesse ou de découragement ; elle a fourni l'occasion de démontrer que, libre de toute compromission, indifférente à toute critique, la science a su conserver la place prédominante qu'elle avait conquise et que, demeurant la Maîtresse du monde, elle est le refuge assuré contre les misères physiques et les défaillances morales, enfin qu'elle est la source incontestable de la prospérité des nations. »

Ce discours dans lequel est longuement traitée la question du

jour « la suprématie de la science » est écouté avec le plus vif intérêt et couvert d'applaudissements.

La parole est ensuite donnée à M. Albert Jannin qui, en l'absence de secrétaire général rend compte des travaux de la Société pendant l'année 1895 et communique les rapports sur les concours de sciences et de littérature.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'an dernier, à pareille époque, M. Grosperrin, notre secrétaire général, vous rendait compte des travaux de notre exposition des beaux-arts. Cette année m'échoit le périlleux honneur de prendre la parole à cette séance, pour vous donner un aperçu des œuvres littéraires et scientifiques que notre Société a cru devoir récompenser.

Cette tâche, dont je ne me dissimule pas les difficultés, pourrait à la rigueur être réduite à un simple exposé des principales productions. Elle aurait au moins l'avantage de ne point vous importuner avec un discours qui ne brillera pas autant que les délicates allocutions de mes spirituels prédécesseurs, et de vous donner en peu de mots, une idée exacte du but que poursuit notre compagnie en organisant ses concours.

Avant de commencer cette nomenclature du travail intellectuel, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de me conformer à une règle, d'accomplir ici un pieux devoir, en donnant un souvenir ému, une parole amie, aux collègues que nous avons perdus dans l'année.

Le souvenir, cette impression que la mémoire conserve d'une chose aimée, est, je crois, l'un des plus beaux fleurons de notre intelligence, en même temps qu'un besoin du cœur. C'est lui qui sauve de l'oubli tout ce que nous chérissons, tout ce que nous comprenons dans nos affections intimes : le souvenir est le livre d'or du cœur humain.

MM. Grosperrin et Marguerit, que les exigences de la carrière administrative ont obligés à quitter notre ville, avaient su mériter l'estime et la sympathie de tous leurs collègues. La Société dont ils étaient les ardents auxiliaires fondait sur eux de sérieuses espérances. Pendant leur court séjour parmi nous, tous deux ont été de précieux collaborateurs, tous deux ont laissé des travaux que nous avons été heureux de publier dans nos Mémoires.

Mais si les hasards de la vie viennent quelquefois nous séparer, la Mort, cette terrible faucheuse, nous porte souvent des coups bien plus rudes, bien plus pénibles encore. L'existence est ainsi faite, avec ses alternatives de calme, d'anxiété douloureuse, de soubresauts étranges et de cruelles déceptions.

En évoquant de si tristes images, je pense à ceux qui ne sont plus et qui reposent maintenant dans le sein de la mère commune, à ceux qui nous furent chers au temps des jours heureux. J'ai nommé François Trystram, ce modeste travailleur qui fut pour nous un collègue aimable, un camarade sincère et dévoué. Pardonnez-moi, Monsieur le Président, si je me permets de faire en peu de mots l'éloge mérité d'une personne qui vous tient par des liens si proches. Notre Compagnie ne s'est jamais occupée de politique, c'est là, je crois, le beau côté des lettres : ennoblir le cœur et élever l'esprit au dessus des luttes parfois mesquines de l'existence et des questions de partis. En rappelant ici le nom de François Trystram, il ne m'est pas venu à l'idée de retracer les vertus civiques de l'homme sincère et convaincu, du citoyen soucieux des destinées de son pays, mais bien de rendre hommage aux qualités familiales, au caractère généreux et charitable de l'ami que nous avons perdu. Et j'ai cru, dans cette solennité littéraire, qu'une pensée accordée au nom de la Société à celui qui n'est plus, mais qui vit cependant dans nos cœurs, aurait pu, dans une certaine mesure, atténuer l'amertume de nos regrets. Les Lettres n'oublient pas ; elles sont en cela moins ingrates que la mémoire de certains hommes.

Notre siècle va bientôt finir. Nous allons franchir cette mystérieuse étape qui n'est qu'un changement de date dans la chronologie du monde et des traditions. Ces diversions constituent pourtant les tournants de l'histoire où, à différentes époques, la grande famille humaine a souvent essayé de se mouvoir plus librement, de se déplacer des lignes suivies jusqu'alors, en se séparant de ses chefs.

Aujourd'hui l'humanité semble vouloir creuser elle-même ses sillons dans la terre du travail; elle paraît abandonner ses anciens errements, ses anciens protecteurs pour préparer silencieusement de nouveaux systèmes d'existence.

Les lettres et les sciences marchent forcément dans la même voie, et elles poursuivent un but humain, idéal et sublime : l'amélioration matérielle et morale d'une race par la culture de l'esprit, par la recherche des vérités que la nature couvre encore de son voile.

Comme au moyen-âge, les poëtes et les littérateurs d'aujourd'hui paraissent animés d'un souffle puissant de patriotisme, d'un zèle ardent pour l'émancipation des travailleurs.

Sur notre vieille terre des Gaules où naquirent les sirventes que les troubadours chantaient sous les donjons grillés des belles châtelaines, la poésie naïve, la satire mordante s'allièrent de bonne heure au caractère gaulois. Les premiers vers furent des protestations contre les abus de l'époque, contre la force brutale de la féodalité grandissante.

Dans notre région où la vie a souvent été dure et difficile, les inégalités sociales ont toujours divisé profondément les classes. Manants et vilains, bourgeois et petits marchands, esprits aigris par la souffrance et la misère, on les voit disposés à critiquer, à médire, à ridiculiser les grands. Ces pauvres diables, courbés sous le joug des corvées seigneuriales, seront pourtant les pères

des communes, les sauveurs de la France à Brenneville. Ils souffrent, pleurent et se lamentent ; ils chantent aussi comme l'alouette gauloise au plus fort des tempêtes pour arracher à leur omnipotent seigneur un premier privilége, un premier lambeau de liberté. Plus tard, ils obtiennent un beffroi, une cloche, la voix de bronze de la cité qui appellera ses enfants au jour du péril. Et dans les vieilles masures closes, serrées les unes contre les autres, comme pour se protéger mutuellement et se soutenir, nos ancêtres, près du grand feu de bois pétillant dans l'âtre pendant les longs soirs d'hiver, commencent avec des fabliaux et des chansons à se divertir aux dépens du seigneur ou de l'abbé dont les tours crénelées, sombres et menaçantes, s'élèvent au-dessus de leurs toits de chaume, comme une perpétuelle menace, comme une permanente provocation.

En célébrant l'amour et la beauté, nos jongleurs et nos trouvères n'oublient pas le serf qui peine, pas plus que le châtelain dodu vivant grassement des scandaleux revenus d'un riche bénéfice.

Tels étaient nos primitifs rimeurs, ces joyeux héritiers du vieil esprit gaulois, spirituels, aimables, jaseurs et libertins. Vrais enfants gâtés pour qui l'Eglise même, malgré leur étourderie et leur inconséquence se montra toujours indulgente, pourvu qu'à son heure dernière le vieux jongleur témoigne un regret, exprime un repentir.

Li jors[1] joli de ma jeunesse
S'en vont. j'arrive à la vieillesse :
Il est bien temps que me repente

---

(1) Jours.

Plus tard le bon et légendaire La Fontaine, au déclin de sa vie, fera sa confession sur le seuil de l'Académie en promettant, bien bas peut-être, d'oublier ses contes d'autrefois.

Aujourd'hui encore le fond de notre poésie est toujours un élégant badinage agrémenté d'une légère pointe de causticité. Quant à notre vieille littérature, elle semble atteindre toute sa force et toute sa puissance avec l'audace de Ronsard et le génie prodigieux de Rabelais.

Enfin Malherbe vint et le premier en France
Fit sentir dans ses vers une juste cadence.

C'est ainsi que nous arrivons au grand siècle qui, à travers les brumes du passé, jette encore aujourd'hui, sur notre littérature, le brillant éclat d'une cour élégante, sensuelle et amie des lettres.

Avec le XVIIIe siècle, la poésie devient plus tendre, plus fine, plus voluptueuse. Elle semble perdre ses grandes lignes et se ressentir des pastorales de Boucher et de Watteau. C'est l'époque des bergères, des idylles champêtres dans les bois ombreux, dans les solitudes heureuses. Rousseau apparaît alors, morose et solitaire avec son âme ardente, son souffle puissant, son énergique indépendance; il vient se heurter à cette noblesse frivole, dansant insoucieuse sur le volcan révolutionnaire qui grondait déjà sous ses pas.

Rousseau, dans ses écrits, nous donne un peu de poésie virile, un peu de mâle vigueur que les fadeurs du siècle qui encensa la Dubarry et adula la Pompadour avaient fait oublier. Par ses pages brûlantes et imagées, il fait pâlir cette poésie platement spirituelle qui ne connut les beautés de la nature qu'à travers l'œil-de-bœuf du château de Versailles. Et le fougueux écrivain populaire s'écrie : « Nos talents, nos écrits se sentent de nos

frivoles occupations ; agréables si l'on veut, mais petits et froids comme nos sentiments, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens ».

La Révolution n'était pas loin. En déchaînant sur le vieux monde l'orage qui grondait depuis des siècles, la poésie devait faire place à l'action. Les temps lyriques étaient passés. Une France nouvelle devait sortir de l'agonie de l'ancien régime, une France forte et confiante dans les destinées de l'avenir.

Et dans notre petite sphère, dans le cadre borné que nous nous sommes assigné ; nous continuons aussi la chaine sans fin des productions de l'esprit. Nous sommes un grain, bien petit hélas ! de l'immense chapelet qu'égrèneront les générations futures. Et si l'humble pierre que nous apportons au colossal édifice des lettres et du savoir peut supporter l'impartiale critique de ceux qui viendront plus tard, bien heureux serons-nous, d'avoir laissé des documents sérieux, des matériaux utiles, où nos neveux pourront puiser les renseignements nécessaires pour continuer l'œuvre imparfaite que nous leur aurons laissée.

En organisant des concours, la Société Dunkerquoise n'a qu'un seul but : encourager, inculquer dans toutes les classes le goût des lettres, des sciences et des arts. Par ces temps de démocratie où tout le monde reçoit sans distinction l'instruction la plus large, personne ne doit rester indifférent aux choses intellectuelles. Le génie d'un peuple n'existe réellement que lorsque sa langue est fixée, que lorsque cette langue exprime d'une façon claire et précise ses pensées les plus intimes, ses idées les plus abstraites. Le peuple de France a mis des siècles pour posséder complètement la sienne, la plus belle, la plus riche, la plus élégante. Et ce n'est qu'après une fermentation lente et laborieuse qu'elle est sortie avec son imposante grandeur, de la ténébreuse période du moyen-âge.

Aujourd'hui, l'outil perfectionné permet à l'ouvrier de la pensée de continuer l'œuvre commencée, de scruter de nouveaux horizons, de porter, en un mot, le flambeau de l'intelligence sur les chemins encore inexplorés. Les lettres, les sciences et les arts instruisent en amusant, ils rendent les hommes meilleurs en développant dans leur cœur le sentiment du beau, de la justice et du devoir.

LITTÉRATURE & POÉSIE

Permettez-moi maintenant, Mesdames et Messieurs, de vous entretenir de notre concours littéraire, MM. Néerman et Quiquet ayant bien voulu se charger de vous rendre compte des résultats des concours de musique, de lecture et de déclamation.

Nombreuses ont été cette année les poésies envoyées à notre jury d'examen. Nous avons été heureux d'accorder des récompenses à plusieurs. Parmi celles que nous avons cru devoir remarquer, il faut citer les *Prêtresses de Nanette*, *Fleurs des baies*, *A travers l'espace*, *Fleurs d'amour*, *Liberté* et *Jang-bo*. J'en passe, le cadre restreint de ce compte-rendu ne me permettant pas de m'étendre longuement sur ces charmants ouvrages.

Dans les *Prêtresses de Nanette*, le vers est ferme, le style fort élégant, plein d'éclat et d'énergie. Le poëte soutient son vol. Il va bien haut, sûr de lui-même, sans faiblesse et sans hésitation comme ces oiseaux aux ailes puissantes, habitués aux régions élevées.

Fleurs des baies est une tendre idylle. Humble, naïve et simple, sa douceur fait du bien et semble donner au cœur un retour d'espérance, un regain de sérénité. J'en prends au hasard quelques bribes :

Plus fraîches que la blanche épine
Ou que l'églantine des bois,
Mon cœur, Lise, Rose, Claudine
Vous adorait toutes les trois.

Où sont en leur grâce divine
Ces fleurs de nos vallons comtois !
Dix ans passés, je le devine,
Où sont les roses d'autrefois !

Claudine est aujourd'hui fermière ;
Je l'ai revue heureuse et fière,
Un joli poupon sur les bras.

D'un gros moulin Lise est meunière
Et dans le fond du cimetière,
Seule Rose m'attend là-bas !

Dans *Jang-bo*, toutes les vives couleurs des pays aimés du soleil se déroulent harmonieusement pour former un magique décor, un tableau mystérieux, où les fleurs semblent avoir plus d'arome, où les grands lacs bleus des contrées inconnues de la Chine reflètent des lumières opalines, de discrets clairs de lune :

La brise avait de doux murmures,
Berçant les bambous de l'amour,
D'où sans bruit je m'approchais pour
Guetter l'oiseau bleu des ramures.

Des paillettes de gai soleil
Etoilaient les saphirs de l'onde,
Le matin la lumière blonde
Brisait mes yeux à mon réveil.

La richesse, le coloris puissant, ainsi que la facilité du vers contribuent à entretenir l'illusion. La trame fine et délicate qui, selon Buffon, est la substance même du style, conduit agréablement le lecteur jusqu'à la fin du poëme par des sentiers ombreux traversant de riantes solitudes où les oiseaux taisent leurs chants.

Les *Fleurs d'amour* sont des fragments de poésie légère.

Le style est moins ferme que dans les pièces précédentes ; souvent la phrase paraît lâchée, fade même, quoique l'auteur ait semblé vouloir nous servir quelque chose d'épicé.

Je contemplais tes yeux. J'y lisais un désir
. . . .
. . . .

Vous me permettrez, Mesdames et Messieurs, de ne pas aller plus loin dans mes citations. Ces vers, trop capiteux, sont parfois, au point de vue de la prosodie, assez habilement tournés. Ils auraient fait jadis les délices des mondaines réunions de Mme de la Sablière. Là se trouvaient les seigneurs les plus élégants et les plus raffinés de la cour du roi Soleil ; j'ajouterai même que c'en étaient aussi les plus dissipés. Le bonhomme La Fontaine allait y réciter ses contes devant les Lauzun, les Brancas et les La Fare. Voluptueux séjour où le sémillant et anacréontique abbé de Chaulieu faisait rire avec des vers cyniquement graveleux composés dans les ruelles et les alcoves, pour les loisirs d'une société épicurienne.

En France le poète, ce favori des dames, s'est quelquefois permis bien des choses ; il a toujours eu la faculté de dire ce qu'il pensait, pourvu que cela fût dit avec goût et esprit.

HISTOIRE & LETTRES

Nous avons reçu cette année deux monographies de communes : celle de Ledringhem et celle de St-Momelin.

Je ne vous entretiendrai que de la première, la commission d'histoire et lettres n'ayant pas cru devoir récompenser la seconde.

Dans l'introduction, il y a beaucoup d'aperçus généraux, beaucoup de vagues suppositions n'ayant aucun rapport avec Ledringhem. Ces détails oiseux semblent charger inutilement la rédaction de l'ouvrage.

Mais à côté de ces faiblesses, il y a certainement de très bonnes choses. Et si je n'ai pas hésité à dire franchement ce que je pensais de cet ouvrage, je n'hésite pas non plus à féliciter l'auteur de son réel talent d'historien et d'écrivain. Les nombreuses sources auxquelles il a puisé sont soigneusement indiquées. La seule chose qu'on pourrait lui reprocher, dans le plan général de l'œuvre, c'est d'avoir consacré 32 pages à l'introduction, tandis que la monographie elle-même n'en contient que 85.

Dans cet ouvrage, l'auteur s'est bien identifié avec son sujet. La narration et le style font corps ensemble. On suit attentivement les vicissitudes par lesquelles cette commune a passé. C'est un travail sérieux, consciencieux, que la Société a cru devoir récompenser par une médaille de vermeil.

Puisse-t-elle n'avoir pour lui aucun revers !...

Une étude d'un autre genre, très documentée et fertile en détails, nous a été soumise. C'est un essai sur la vie de Dom Pedro d'Alcantara, l'ex-Empereur du Brésil. L'auteur de cet intéressant travail s'est attaché à retracer la noble carrière du « souverain de la science ». Après avoir régné pendant cinquante ans sur le vaste empire du Brésil, Dom Pedro, au déclin de sa vie, fut chassé de son trône et mourut loin de sa terre natale, dans une chambre d'hôtel.

Proscrit, il ne cessa point d'aimer sa patrie, et le don de sa bibliothèque, ainsi que d'une précieuse collection minéralogique inestimable, atteste que, même dans l'exil, il n'eut d'autre préoccupation que de répandre des bienfaits sur ses anciens sujets.

Ce souverain était un ami de la France et voici en quels

termes son panégyriste rappelle un incident vraiment émouvant dont le héros fut Dom Pedro.

« C'était en 1871, quelques mois après la Commune. Le souverain du Brésil visitait Rouen pour la première fois. Le général allemand qui commandait alla présenter ses respects à l'illustre voyageur et lui annoncer qu'une garde d'honneur devait être placée à la porte de son hôtel, en même temps qu'une sérénade militaire lui serait offerte par la musique allemande. Par une exquise délicatesse, Dom Pedro refusa la garde d'honneur et la sérénade.— Si j'étais en Allemagne, répondit-il au général, je ne m'y opposerais nullement, mais je suis en France et je ne puis accepter que les musiques des vainqueurs viennent me saluer sur le sol des vaincus. »

Un autre ouvrage présenté sous ce titre : *De la dignité du travail*, a été récompensé par une médaille de vermeil. L'opuscule a pour devise : « Je veux absolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête, direz-vous ? Tout métier utile au public n'est-il pas honnête ? »

S'inspirant de la pensée du philosophe de Genève, l'auteur exprime, en très bon style d'ailleurs, d'excellentes vérités pratiques. Il s'attache surtout à retenir le paysan au sol et fait l'apologie du travail manuel quel qu'il soit. Les pensées émanent d'un esprit juste et pondéré. Quoique dans l'Ecriture (genèse chapitre III, paragraphes 3, 4 et 5) le travail soit considéré comme la punition du péché originel, nous devons, au contraire, l'envisager comme l'une des grandes lois naturelles pouvant rehausser l'homme et lui donner la liberté, le plus précieux de tous les biens. L'auteur fait donc preuve d'un grand bon sens lorsqu'il dit que le travail manuel est malheureusement délaissé de nos jours et qu'il voudrait voir revenir parmi nous le goût des travaux rustiques.

L'ouvrage : *Nos petits enfants*, renferme aussi des idées généreuses. Quoique le style ait parfois quelques hardiesses, quelques images hasardées : « La jeunesse étouffée par son sang... son organisme encombré par une sorte de pléthore » etc., alors que d'autres écrivains — et c'est le plus grand nombre — trouvent que notre jeunesse passe son temps dans une longue oisiveté intellectuelle, dans une espèce de somnolence de corps et d'esprit, sont des phrases un peu risquées. A la fin, ces mots : « Germains, obéissez au flot de liberté » ne nous paraissent pas des plus heureux. Cet appel est peut-être l'expression naïve d'un bon cœur, d'un bon naturel, mais je crois que vouloir infuser nos idées aux Allemands, c'est prêcher dans le désert, surtout en ce moment.

SCIENCES

Les œuvres scientifiques envoyées à nos concours ont été moins nombreuses, cette année, que les ouvrages d'histoire et de littérature. Les sciences sont-elles moins cultivées que les lettres ? Ont-elles moins d'attraits pour les gens du monde, les artistes et les délicats dans l'art d'écrire ? Je n'en sais rien et je vous avouerai franchement que j'hésite à me prononcer, préférant, Mesdames et Messieurs, vous laisser le soin de trancher cette délicate question.

Comprendre l'ensemble des choses, c'est l'acte de l'intelligence, c'est le propre de la raison, de la supériorité de l'être pensant sur les créatures qui l'environnent. La science de l'étendue, la science qui pénètre jusque dans les profondeurs inexplorées du ciel est bien l'une des plus sublimes, des plus troublantes que l'esprit humain ait pu concevoir. Et à mesure que l'homme découvre de nouveaux horizons, l'univers s'agrandit, l'immensité recule ses limites.

L'astronomie semble un peu délaissée de la grande masse des érudits et des savants. Cela se comprend facilement, étant donnée la grande somme de connaissances spéciales qu'il faut acquérir pour ne pas se perdre dans les dédales de cette science aride qui est celle de l'infini. Néanmoins, pour être fidèle à sa devise, la Société Dunkerquoise a mis au concours, l'année précédente, une étude élémentaire des éclipses de soleil et de lune. Un seul mémoire fut présenté; il ne remplissait pas suffisamment les conditions du programme. Cette fois, un nouveau travail accompagné d'un carnet contenant des tables des épactes nous a été envoyé pour le concours de 1895.

L'auteur de ce manuscrit a été puiser ses notes dans la série des ouvrages élémentaires d'astronomie ; il a cependant un mérite réel en ce sens qu'il donne des définitions claires et précises et des méthodes de démonstration ne supposant pas de la part du lecteur des connaissances bien approfondies en mathématiques. Tous les éléments des éclipses quant à leur périodicité et à leur durée, sont donnés avec ordre. Ce travail peut être très utile à ceux qui, sans chercher dans les nombreux ouvrages traitant la matière et dont les exemplaires ne sont pas très répandus, désirent cependant se faire une idée exacte de ces phénomènes. Dans l'antiquité, les éclipses passaient pour des choses surnaturelles, pour l'expression de la colère des dieux ; aujourd'hui, elles ne sont plus que l'effet naturel et inoffensif de la marche éternelle des astres dans la profondeur insondable des cieux.

La commission des sciences a décidé de donner à cet intéressant travail une médaille de bronze.

Dans les sciences appliquées, la Société avait mis au concours une « étude des meilleures conditions hygiéniques à mettre en pratique pour la construction d'une habitation ouvrière dans la région du Nord. »

Les termes dans lesquels cette étude était limitée, indiquaient naturellement la voie qu'il fallait suivre et, en spécialisant la région du Nord, la Société réclamait un travail répondant aux nécessités de cette région.

Dans cette contrée, les éléments contre lesquels il convient surtout de se prémunir sont l'humidité et les variations atmosphériques. Il est donc nécessaire de rechercher l'action bienfaisante du soleil dont les ardeurs ne sont pas à redouter. Une première question se présentait : Quelle exposition faut-il donner aux constructions ? L'exposition Est et Ouest, si longtemps préconisée avec raison — on l'appelait anciennement l'exposition royale — n'est-elle pas de rigueur dans le Nord ? Puis la nature des matériaux employés et la façon dont on les dispose, ne constituent-elles point des questions pour ainsi dire primordiales ? Si ces principes fondamentaux étaient rigoureusement appliqués, l'on ne verrait pas tant d'habitations mal orientées, exposées aux chaleurs tropicales de l'été, ainsi qu'aux froids rigoureux de l'hiver. Les architectes dont on ne reconnaît pas suffisamment le mérite en général, sont trop souvent oubliés dans la construction ; on dédaigne à tort leurs conseils qui, sans grever outre mesure le devis, éviteraient peut-être bien des mécomptes.

La Commission des sciences regrette donc de n'avoir pu rencontrer une étude qui répondît aux données du programme. A l'unanimité, elle a décidé qu'il n'y avait point lieu de récompenser les œuvres soumises à son appréciation. Aussi a-t-elle proposé de maintenir la question au concours de 1896, espérant que les *desiderata* seraient à l'avenir comblés conformément aux indications que je viens de formuler en son nom.

Mon prédécesseur, M. G. Marguerit, a fait paraître dans nos mémoires quelques pages bien senties sur les conditions de

l'habitation à travers la Flandre Maritime. Ce travail ayant quelque analogie avec l'étude citée plus haut, je me permettrai, Mesdames et Messieurs, de terminer mon discours par quelques mots sur cet ouvrage.

D'un roc aride aux redoutables aspérités, d'un roc terrible par l'inconnu de sa solitude, le trouble de son mystère et l'aspect désolant de sa pierre triste et nue, qui oserait tenter de faire un séjour attrayant, une promenade aimée qui captive et retienne ?

Qui l'oserait ?

Eh bien ! — et l'on me pardonnera cette image — un des nôtres l'a fait. J'ai nommé M. G. Marguerit et je puis parler de lui en toute sincérité, car il a quitté Dunkerque et ne se trouve plus à nos côtés.

M. G. Marguerit a écrit pour nos Mémoires son : *A travers la Flandre Maritime*. Il a pris comme texte notre contrée et s'est complu à doubler son œuvre d'une étude de mœurs. Sur ce canevas ardu, rébarbatif même, l'auteur a conçu un livre intéressant à plus d'un titre.

Que ne puis-je vous en citer ici quelques passages et cueillir au hasard parmi les cent pages de sa plaquette ?

La description de la taverne flamande, la vie du pêcheur de nos côtes, le tableau archaïque des petites villes nos voisines, la poésie de la mer et puis encore son étude du caractère Dunkerquois, étude sincère et vraie, fouillée et, par-dessus tout, consciencieuse.

Notre Président, M. le docteur Duriau, dans une improvisation heureuse et forte, s'est fait un plaisir et un devoir de présenter sous son véritable nom notre ami G. Marguerit au monde des lettres ; — je dis sous son véritable nom, car depuis long-

temps déjà divers pseudonymes ont anonymé ses nombreuses productions — la magistrale préface de M. Duriau synthétise l'œuvre et explique mieux que ma faible appréciation ce que vaut le livre, ce que promet son jeune auteur.

Pour moi, je saisis volontiers cette circonstance pour féliciter le camarade en même temps que l'écrivain, et je ne crois pas être vain prophète en annonçant que « *A travers la Flandre Maritime* » ne sera pas un livre isolé. Je le considère comme le tome premier d'une série que la Société Dunkerquoise accueillera toujours avec plaisir.

Peut-être, Mesdames et Messieurs, ai-je abusé, dans ce compte-rendu, de votre charitable attention, de votre bienveillante indulgence, mais j'ai tenu à vous démontrer que, pendant l'exercice écoulé, notre Société n'a pas été inactive. Elle a maintenu ses traditions en continuant ses concours, en publiant le 27e volume de ses Mémoires.

Que l'on me permette donc de dire bien haut pour terminer : nous faisons un appel sincère à tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit, à tous ceux qui espèrent et veulent marcher en avant dans la voie du travail.

Nous serons continuellement disposés à soutenir les travailleurs et les persévérants. En cela, la Société Dunkerquoise s'inspirera toujours de la belle devise inscrite sur une œuvre récompensée par elle en 1875 : « Faire aimer notre province, relever le sentiment individuel, entretenir l'esprit du foyer natal et contribuer, en servant avec sollicitude la petite patrie, à faire aimer la grande. »

M. Jannin est vivement félicité par ses collègues et son discours est couvert d'applaudissements.

M. Adolphe Néerman donne ensuite lecture de son intéressant rapport sur le concours de musique.

MESDAMES, MESSIEURS,

Les plaisirs de la musique sont nobles et pleins d'attraits, mais la sublime expression ne peut être goûtée que par ceux dont l'esprit et l'attention sont les mieux ordonnés et les plus réfléchis.

Les sentiments profonds que cet art éveille chez tous ceux qui le cultivent conduisent à l'idéal le plus élevé que la multitude ignorante ne peut atteindre, car la foule désœuvrée n'est séduite que par un air commun et banal et ne comprend rien à la musique sérieuse qui s'adresse à l'âme.

C'est en partant de ce principe que la Société Dunkerquoise a institué ses concours. Etendre le goût du Beau, repousser le vulgaire, s'adresser au cœur et à l'esprit, tel est le rôle qu'elle a voulu prendre et qu'elle a religieusement tenu depuis sa naissance jusqu'aujourd'hui.

Et à une époque comme la nôtre où l'on s'habitue volontiers à tout ce qui endort la pensée, une telle persévérance indique une volonté sûre d'elle-même et celle surtout d'atteindre son but.

Continuant à suivre cette voie, la Société Dunkerquoise a mis au concours, cette année, un *Concerto* pour violon et piano. Plusieurs concurrents ont répondu à son appel et la Commission d'examen qui s'est spécialement occupée de l'étude de ces partitions, vient aujourd'hui vous présenter le résultat de ses travaux.

En général, le concours n'aurait rien d'absolument remarquable, si l'un des envois ne possédait quelques sérieuses qualités. L'auteur l'a baptisé : *Lilas blanc !* Cette jolie épigraphe

annonce déjà toute la grâce, l'élégance et la coquetterie du sujet que nous analyserons tout à l'heure.

Des autres, le mieux serait peut-être de n'en point parler, mais la Commission croit — et c'est la pensée particulière de son rapporteur — que puisque notre Compagnie veut encourager tout effort artistique, littéraire ou scientifique, l'encouragement est autant dans un conseil donné que dans une récompense reçue, et prendre la peine de détailler un travail maladroit est souvent la meilleure leçon donnée à son auteur.

Et afin de ne point fatiguer l'auditoire qui nous fait l'honneur de nous écouter, nous résumerons sur une seule de ces partitions ce que nous aurions à dire des autres, et nous choisissons la dernière reçue, car elle renferme justement à elle seule tous les défauts répartis dans ses concurrentes et dont l'indication pourra être profitable aux auteurs.

Voici l'épigraphe de cette naïveté musicale : *Ce que dit la brise !* Disons de suite que cette épigraphe est la seule trouvaille du musicien.

Cependant, il y avait là tout un poëme ! Il y avait là le sujet d'un développement musical intéressant à écrire et, à n'en pas douter, intéressant à entendre ; mais dès les premières mesures de ce *concertino* — je dis *concertino*, parce que l'auteur a manqué de souffle pour développer son *concerto* — dès les premières mesures, on peut constater la lamentable impuissance de celui qui l'a bâti.

Pas de style, pas d'harmonie ; des mélodies banales et des accompagnements médiocres ; une méconnaissance absolue de l'emploi du violon et du piano. Comme modulations, de simples changements de tons ; comme rhythmes, de pauvres motifs de polkas. Quelques *douze-huit* langoureux dont l'un avec sourdine et l'autre avec échos ont pu faire croire à l'auteur qu'il avait traduit TOUT *ce que dit la brise.* Mais combien il s'est trompé !

S'il voulait recommencer son travail, nous lui donnerions le conseil d'écouter ce que dit la brise *au bord de la mer ;* ce que dit la brise *dans les bois* et ce que dit la brise *dans les montagnes ;* l'étude de ces différentes brises lui donnerait l'occasion de constater combien il faut être savamment outillé pour aborder la musique descriptive et combien, avant d'oser l'écrire, il faut pratiquer et pratiquer encore les admirables modèles que nous ont légués les grands maîtres.

Nous disons donc aux jeunes auteurs qui nous ont présenté leurs petites œuvres — car ils doivent être, heureusement, très jeunes : — Si vous préférez l'art musical à toute autre chose et si vous voulez persévérer dans l'étude de la composition — étude attrayante quoique très compliquée — armez-vous de beaucoup de courage et d'un excellent traité d'harmonie, et, sûrs de votre volonté autant que de votre patience, frappez à la porte d'un bon professeur et demandez-lui ses leçons, car vous avez tout à apprendre.

N'hésitez pas à retourner en arrière, ne battez plus des chemins qui vous sont inconnus, et, lorsqu'après avoir suivi ces conseils, vous serez devenus des musiciens de mérite, vous nous reviendrez et vous présenterez alors à nos concours de belles œuvres bien écrites, bien conçues, aux procédés corrects et peut-être nouveaux que la Société Dunkerquoise sera heureuse de couronner et de faire applaudir.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'œuvre principale du concours est le *concerto Lilas blanc.*

L'auteur, qui a parfaitement compris son sujet, a démontré par son développement qu'il avait la bonne notion des moyens à employer.

Les rhythmes sont francs, les mélodies heureuses et l'harmonie offre parfois de charmantes combinaisons.

L'artiste qui a composé ce *Concerto* sait que le caractère d'une œuvre musicale est déterminé par la mesure, la tonalité, le mouvement, le rhythme, le timbre et les nuances; il sait que de tout cela doit surgir l'unité de sa composition, aussi avons-nous une page bien conduite, et, sinon très remarquable, au moins suffisamment intéressante.

L'œuvre est en trois parties comme le demandait le programme: un *Allegro*, un *Adagio* et un *Finale*. Ces trois morceaux, d'une allure si différente, ont l'accent vrai de leur caractère; rien de vague ni d'indéterminé; pas de difficultés de mécanisme qui étonnent plus qu'elles ne charment et qui révèlent souvent un manque d'idées; au contraire, des phrases claires, faciles, bien exprimées et qui ne troublent pas l'attention.

L'*Allegro*, écrit dans la tonalité de *ré mineur* a, dans son commencement, une teinte charmante de mélancolie que l'auteur abandonne bientôt pour passer par une très simple modulation dans le ton relatif *fa* ; ici, une mélodie bien caractérisée et très gracieuse dans le cours de laquelle se trouve une modulation enharmonique plus largement conduite que la première, et qui, combinée avec un effet de force progressive, dénotent une juste connaissance des procédés. Puis, après avoir alternativement fait entendre ses différentes formules, l'auteur conclut en *ré majeur* sur un *vivace* très brillant.

L'*Adagio* est le moins développé des trois numéros et nous aurions voulu que l'auteur y prodiguât davantage sa science harmonique. Ainsi, par exemple, lorsqu'il reprend pour la seconde fois le motif initial avec la même harmonie que la première fois, cela rend cette redite un peu monotone. Sa phrase élégante aurait dû être habillée d'une nouvelle parure, ce qui l'aurait doublement enrichie.

Disons en passant que nous ne sommes point partisan de

l'harmonie incohérente que voudraient nous faire accepter certains fous de notre époque, mais que la variété dans l'accompagnement est une richesse que tout musicien compositeur doit chercher à acquérir.

Cette légère critique n'indique point une faute dans l'*Adagio* que nous analysons, mais seulement une faiblesse que l'art d'écrire aujourd'hui n'admet plus volontiers.

Le *Finale* est un *Presto* très caractérisé. Le rhythme en est léger et sautillant ; la phrase leste et pimpante. Ecrite en *ré majeur*, l'auteur la fait passer, après une jolie mélodie en *fa*, dans le ton de *la bémol majeur*, puis, modulant encore, il revient dans le ton principal avec quelque adresse et il termine son œuvre, sans échappées géniales, nous le savons, mais en l'ayant suivie avec une force suffisante indiquant un talent méritant une récompense. Aussi la Commission a-t-elle été d'avis de lui décerner le 1er prix mentionné au programme.

Dans cette œuvre, les idées mélodiques l'emportent sur l'harmonie, qui est un peu celle de tout le monde ; mais que l'auteur ne s'en désespère pas, la mélodie est un langage artistique plein de volupté qui est le premier cri, la première expression de la musique, et une mélodie qui fait vibrer l'âme est déjà un chef-d'œuvre. Certes, l'harmonie est une superbe invention et il est interdit à quiconque se dit musicien de l'ignorer, mais l'harmonie est une science humaine qui s'apprend, tandis que la mélodie est un art divin qui naît avec celui qui doit l'illustrer. Il est bien entendu que nous parlons de la mélodie telle que l'écrivaient les Mozart, les Beethoven, les Meyerbeer, les Verdi et non des trivialités grotesques qui déshonorent notre art sublime.

Qu'une mélodie soit inspirée, elle offre à elle seule un attrait irrésistible, elle est l'expression du cœur humanisée par l'harmonie, ce qui a fait dire par Richard Wagner dans un de ses

nombreux écrits que : « La divine musique est le plus surhumain de tous les arts ».

Donc, que l'auteur du « *Lilas Blanc* » ne se désole pas si nous avons dit que son œuvre est plus mélodique qu'harmonique ; il peut voir que cette appréciation est, en somme, l'indication d'une qualité que nous n'hésitons pas à placer la première.

En conséquence du rapport qui vient d'être lu, il sera décerné à M. Liagre, Professeur de musique à Loos, auteur du *Concerto* pour violon et piano épigraphé « *Lilas Blanc* », une Médaille d'or de 200 francs.

Les applaudissements accueillent ce rapport.

La parole est ensuite donnée à M. Jules Quiquet, qui a bien voulu se charger du rapport sur les concours de lecture expressive et de déclamation et qui est l'occasion des applaudissements de tout l'auditoire.

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous n'ignorez pas l'importance qui s'attache, pour les jeunes gens des deux sexes, à posséder aussi complètement que possible l'art de la lecture expressive et de la déclamation. Les rapporteurs des précédents concours vous l'ont fait ressortir à différentes reprises.

Cet art, en effet, est le complément indispensable d'une bonne instruction et d'une bonne éducation. Il donne aux jeunes gens le moyen de s'exprimer avec plus de facilité, de clarté et d'élégance, comme aussi de mieux interprêter ce qu'ils doivent lire ou déclamer et, par suite, d'intéresser plus vivement leurs auditeurs. Il leur permet de mettre en lumière le bagage littéraire et scientifique qu'ils ont acquis sur les bancs de l'école. Il leur donne plus de goût, plus d'aisance et plus d'aplomb. Enfin, il ajoute à leurs dons naturels un vernis, un certain cachet qui les fait faci-

lement distinguer de leurs camarades et qui leur sera plus tard d'une grande utilité dans leurs rapports avec la société.

La Société Dunkerquoise, pénétrée de tous ces avantages, dont elle a pu maintes fois constater la réalité, a voulu en doter le plus grand nombre possible de nos jeunes concitoyens, c'est pourquoi elle a continué cette année ses Concours de Lecture et de Déclamation, auxquels elle s'attache à donner la plus grande extension.

Concours de Lecture Expressive

Le Concours de Lecture Expressive de 1895 comprenait, pour chaque sexe, deux catégories de jeunes gens classés suivant leur âge, ceux de la première Section ayant de 15 à 18 ans et ceux de la deuxième Section âgés de 12 à 15 ans.

79 jeunes gens ont pris part à ce Concours, dont 44 garçons et 35 filles. Sur les 44 garçons 5 appartenaient à la première Section et 39 à la seconde. Sur les 35 jeunes filles 9 étaient classées dans la première Section et 26 dans la seconde.

Le Concours de Lecture a donné cette année des résultats satisfaisants au double point de vue du nombre et de la valeur des candidats.

Ceux qui, moins heureux que leurs concurrents, n'ont pas été jugés dignes de récompense, ne doivent pas se décourager. Plusieurs, en effet, approchent du but et s'ils ne l'ont pas encore atteint cette année, nous sommes convaincus qu'ils réussiront une autre fois. Nous leur donnons donc rendez-vous à l'année prochaine en les assurant que nous serons très heureux de récompenser leur efforts ; ils ne nous refuseront certainement pas cette satisfaction.

Concours de Déclamation

Le programme du Concours de Déclamation prévoyait également deux Sections. De plus, sur de nombreuses demandes, la Société Dunkerquoise a ajouté une Section supplémentaire comprenant les jeunes gens de 14 à 16 ans.

26 candidats ont pris part à ce Concours, dont 20 garçons et 6 jeunes filles.

La nécessité de se préparer aux examens du Brevet de capacité qui devait avoir lieu à Lille a empêché plusieurs jeunes filles qui s'étaient fait inscrire de se présenter à notre Concours Nous le regrettons vivement, en espérant toutefois que celles-ci nous dédommageront l'année prochaine de leur absence, due à une coïncidence fâcheuse.

Le Jury du Concours de Déclamation a constaté, avec un vif plaisir, de réels progrès chez quelques-uns des candidats ayant pris part à ce Concours. Nous ne saurions trop cependant leur recommander de se rendre préalablement compte des moyens naturels dont ils disposent et d'en tirer le meilleur parti possible. C'est dans ce but, d'ailleurs, que le règlement du Concours leur a laissé, cette année, le libre choix des morceaux à déclamer.

La préparation des candidats a été plus sérieuse ; ils ne doivent toutefois pas perdre de vue les excellents préceptes que leur donnent les bons auteurs qui ont écrit sur la matière et, notamment, Monsieur Legouvé, l'un des meilleurs, sinon le premier lecteur de France. Monsieur Legouvé nous apprend qu'il étudia pendant trois jours une pièce de vers de Ponsard qu'il devait lire en séance publique à l'Académie Française. Il estime, avec raison, qu'il faut étudier longuement le sens et la portée des morceaux que l'on est chargé d'interpréter si l'on veut en

faire bien ressortir les beautés et produire une certaine impression chez ses auditeurs.

Le choix des morceaux reproduits au Concours de Déclamation témoigne du tact et du bon goût des candidats qui ont paru devant le Jury. Les uns et les autres ont fait preuve, par le ton et les inflexions de leur déclamation, de finesse et de sens et, pour un grand nombre, d'un véritable sentiment patriotique. Nous ne saurions trop les engager à persévérer dans cette voie.

Én terminant cet exposé succinct, nous n'oublierons pas de mentionner les félicitations particulières que le Jury a adressées à Mademoiselle Eggerickx, Marie, qui a interprêté avec beaucoup d'âme le charmant morceau « *La Robe* » d'Eugène Manuel. La Société a été heureuse d'accorder à cette jeune personne l'un des magnifiques prix envoyés à la Société Dunkerquoise par Monsieur le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

A la suite de ces rapports M. Quiquet donne lecture du palmarès.

Concours de Lecture Expressive

GARÇONS

1° Candidats appartenant à l'Enseignement secondaire

PREMIÈRE SECTION

Prix	Noedts, Gustave
Rappel de Prix	Haerynck, Léon

DEUXIÈME SECTION

	1er Prix	Théry, Robert
	2e id.	Goldschmidt, Léon
Ex æquo	3e id.	Coustre, Henri
Ex æquo	3e id.	Yserman, Maurice
	4e id.	Meesemaecker, Gustave
	1re Mention	Dereuder, G.
	2e id.	Rouzeré, A.

2° Candidats appartenant à l'Enseignement primaire

PREMIÈRE SECTION

Ex æquo	Prix	Nave, Maurice
Ex æquo	id.	Contour, Théodore
	Mention	Tabeling, Lucien

DEUXIÈME SECTION

	1er Prix	Nortier, Raoul
	2e id.	Tournier, François
Ex æquo	3e id.	Desmis, Louis
Ex æquo	3e id.	Boussemaer, Marcel
	1re Mention	Corigliano, Raphaël
	2e id.	Couster, Jules
	3e id.	Tourneur, Fernand
Ex æquo	4e id.	Bouclet, Jules
Ex æquo	4e id.	Lecat, Léon
	5e id.	Lembrouck, Louis

2° FILLES

Candidats appartenant à l'Enseignement secondaire

Néant

Candidats appartenant à l'Enseignement primaire

PREMIÈRE SECTION

1er Prix	Flamein, Gabrielle
2e id.	Samarcq, Lucienne
1re Mention	Vanberkel, Delphine
2e id.	Deweerdt, Angèle
3e id.	Moreaux, Hélène
4e id.	Lefebvre, Jeanne

DEUXIÈME SECTION

	1er Prix	Guillermou, Angèle
	2e id.	Labat, Charlotte
	3e id.	Deconninck, Augusta
Ex æquo	4e id.	Beaucherat, Etiennette
Ex æquo	4e id.	Leclercq, Amélie
Ex æquo	5e id.	Flamein, Marie
Ex æquo	5e id.	Neveux, Jeanne

	1re Mention	Burnouf, Marguerite
Ex æquo	2e id.	Caroulle, Jeanne
Ex æquo	2e id.	Laurent, Marie
	3e id.	Cappelle, Berthe
Ex æquo	4e id.	Bricout, Aline
Ex æquo	4e id.	Plancq, Marguerite
	5e id.	Hendericksen, Caroline
	6e id.	Deschodt, Maria

Concours de Déclamation

1° GARÇONS

Candidats appartenant à l'Enseignement secondaire

PREMIÈRE SECTION

Néant

DEUXIÈME SECTION

	1er Prix hors cad.	Gervais, Eugène
Ex æquo	1er id.	Debeyre, Albert
Ex æquo	1er id.	Dufour, Gustave
	2e id.	Roussel, Max
	3e id.	Goldschmidt, Henri
	4e id.	L'Hôte, Louis

SECTION SUPPLÉMENTAIRE

	1er Prix	Théry, Robert
Ex æquo	2e id.	Yzermann, Maurice
Ex æquo	2e id.	Defeyer, Charles
Ex æquo	3e id.	Goldschmidt, Léon
Ex æquo	3e id.	Meesemaecker, Gustave
	1re Mention	Coustre, Henri
	2e id.	Chicherit, Maurice
	3e id.	Chiraux, Paul

2° FILLES

Enseignement secondaire

Néant

Enseignement primaire

PREMIÈRE SECTION

Rappel de Prix avec Médaille de Vermeil	Corigliano, Angélina.
Rappel de Prix avec Médaille d'Argent	Bernard, Marie

DEUXIÈME SECTION

Prix (hors cadre) offert par Monsieur le Ministre de l'Instruction publique avec félicitations du Jury

Eggerickx, Marie

SECTION SUPPLÉMENTAIRE

1er Prix	Labat, Charlotte
2e id.	Cosse, Marguerite
Mention	Olyve, Jeanne

CONCOURS GÉNÉRAL

1. — SCIENCES

Etude élémentaire des éclipses du Soleil

Médaille de Bronze. — M. Blomme, instituteur en retraite à Petite-Synthe

2. — LETTRES

POÉSIE

Sujet libre. — Maximum 200 vers

1er Prix	Médaille de Vermeil	MM.	Elie Nevil à Laigle (Orne)
2e id.	id. d'argent		Louis Mercier à Besançon
3e id.	id. de Bronze		Pozzolo, aumônier à St-Joseph, Marseille
4e ex æquo	id. de Bronze		P. Hébert à Paris
4e ex æquo	id. de Bronze		Bivrum, à St-Jean d'Angely

1re Mention	MM.	Julien Mauveaux, à Montbéliard
2e id.		Vavasseur Louis, à Melun
3e id.		Guichamain, Raymond, à Arzacq (Basses-Pyrénées)
4e id.		Delaplanche, Georges, à Nîmes
5e id.		Pierson, Joseph, à Tourcoing

PROSE

Médaille de Vermeil. — M. Champion, Alfred, à Dunkerque
Mention honorable sur Médaille de Bronze. — M. Dondelez père, à Lille
Mention honorable sur Médaille de Bronze. — Madame L.-D. de Savignac, à Cannes

HISTOIRE

Monographie de la commune de Ledringhem

Médaille de Vermeil. — M. Blomme, ancien instituteur à Petite-Synthe

BEAUX-ARTS

MUSIQUE

Concerto pour violon et piano

Premier Prix, Médaille d'Or de 200 francs. — M. Liagre, professeur à Loos

Cette séance, si l'on doit s'en rapporter à l'impression générale, est une des plus intéressantes qu'ait données la Société Dunkerquoise. Si les membres de la Société ont quelques droits aux félicitations, nous devons ajouter aussi qu'une partie du succès peut être attribuée à leurs collaborateurs, M. Léon Rouyer, les artistes du Kursaal et ceux de l'Orchestre Symphonique et nous espérons pouvoir leur donner les mêmes applaudissements l'année prochaine.

POÉSIES

LES PRÊTRESSES DE NANNETES

Poëme druidique

PAR

M. Elie NEVIL de Laigle (Orne)

1er Prix : MÉDAILLE VERMEIL

Auprès de l'amour, enfant, tout est vain
Et tout n'est qu'un rêve !

LECONTE DE LISLE.

Sur l'archipel armoricain
Le vent du Nord souffle en tempête.
Des flots hurleurs la blanche crête
Découpe l'horizon... Soudain,

Des flancs d'un îlot solitaire
S'élancent trois légers esquifs
Qui volent, entre les récifs,
Comme des flèches vers la terre.

Sur l'Océan tombe la nuit...
Une femme, dans chaque barque,
De blanc toute revêtue, arque
Son corps souple et rame sans bruit.

Ce sont les terribles prêtresses
De Nannetes. Le lierre noir,
La verveine au secret pouvoir
Se mêlent à leurs longues tresses.

Gardiennes d'un sombre autel,
Elles vivent seules dans l'île
Que ne doit, a dit la Sibylle,
Fouler le pied d'aucun mortel.

Elles peuvent, d'après les rites
De Bel, le dieu fort et jaloux,
Venir visiter leurs époux
Deux fois l'an, aux dates prescrites.

Sur les plages du continent
Des cabanes sont préparées
Pour que ces hôtesses sacrées,
Jusqu'à l'aurore y séjournant,

Apaisent leur amour farouche
Depuis si longtemps contenu,
Mais dès que le jour est venu,
Elles s'élancent de leur couche ;

Plus rapides que le chevreuil,
Elles courent vers le rivage,
Gagnent leurs canots à la nage
Et rejoignent leur sombre écueil.

Demain, premier Mai, l'Armorique
Célèbre la fête de Bel.
De grands feux qui rougeoient le ciel
Montent d'un tumulus celtique.

Sur un cap, dominant la mer,
Onze bardes et neuf druides
Se meuvent en cercles rapides
Chantant la fuite de l'hiver.

C'est pourquoi la blanche triade
Des prêtresses aux grands yeux verts
Glisse, audacieuse, à travers
Les volutes aux tons de jade.

Voici Ked, aux longs cheveux roux
Dont la nappe ardente ruisselle
Jusqu'aux talons. Et sa prunelle
Reluit comme celle des loups.

Et puis, Alis, aux chairs d'opale,
Qui semble ployer sous le faix
Du lourd diadème de jais
Que met sa tresse à son front pâle.

Flur, au doux visage enfantin,
Cheveux d'or et lèvres mi-closes ;
Toute une floraison de roses
Semble avoir neigé sur son teint.

Bientôt, dans une étroite crique,
Elles abordent ; les voici
Escaladant le roc durci
De la falaise granitique.

Leurs beaux corps, chaque jour baignés
Dans les fraîches ondes salines
Et tout vibrants d'ardeurs félines,
Bondissent parmi les genêts.

Enfin !... là-bas, une cabane.
Sur le seuil, un guerrier. Alis
A reconnu Rowert ; le lis
Moins que son front est diaphane ;

Ses cheveux sont d'un blond très doux,
Sa lèvre, de carmin s'empourpre.
Ainsi, de lait, d'or et de pourpre
Est la tunique de l'époux.

Kel et Flur poursuivent leur route...
Mais Kel, [illegible], a tendu
Vers le [illegible], le barde
[illegible] que Flur [illegible].

Célèbre entre tous les premiers
Sa robe fut — sombre parure —
Tissée avec la chevelure
Des rois qu'il a faits prisonniers.

Seule, dans la lande déserte,
Flur s'en va, à pas hâtifs,
De chercher, au milieu des ifs,
La cabane de joncs couverte.

C'est là que doit l'attendre Ior.
Oh ! qu'il lui tarde, qu'il lui tarde
De retrouver le jeune barde
Dont la voix pure, au timbre d'or,

Berça les trop courtes ivresses
Du premier et seul rendez-vous,
Car il est depuis peu l'époux
De la plus jeune des princesses.

Mais plus sombre se fait la nuit,
Et plus glacé le vent du large ;
Le ciel de nuages se charge ;
Le temps se passe, l'heure fuit.

Et Flur, l'angoisse défaillante,
Dans les durs sentiers marche encor
Criant : « Ior, Ior, Ior ! »
De sa voix d'enfant suppliante.

Elle va heurter en courant
Une longue, une lourde pierre :
Quelque tombe dans la bruyère.
Elle s'y affaisse en pleurant.

Soudain, un bruit insaisissable
La fait tressaillir. A pas lents,
Un homme, aux longs vêtements blancs,
S'avance, pieds nus, dans le sable.

Et de temps en temps elle voit
Que cet homme étrange s'arrête
Et glisse, en détournant la tête,
Sa main gauche sous son bras droit.

C'est un druide. Aux clairs de lune,
Observant les rites prescrits,
Il va cueillir les rameaux gris
De la sélage sur la dune.

Alors Flur élevant la voix :
« Peux-tu me dire, Homme des chênes,
» Si, sur les collines prochaines,
» Si dans les prés, si dans les bois,

» Se cache l'asile où repose
» Mon Ïor, si longtemps rêvé ! »
Il lui répond : « Tu l'as trouvé ! »
En lui montrant la tombe close.

FLEURS DE HAIES

Bouquet de Sonnets

PAR

M. Louis MERCIER, à Besançon

2ᵉ Prix : MÉDAILLE D'ARGENT

Oh ! les tendres propos et les charmantes choses
Que me disait Aline en la saison des roses !

SEGRAIS.

DANS LA LANDE

I

Je sais une lande perdue,
Désert plein d'une âpre beauté,
Que pour la route plus ardue
De la gloire, un jour, j'ai quitté.

Les grands chardons et la ciguë
Ornent seuls son aridité,
Où vibre la crécelle aiguë
Des grillons en ébriété.

Pourtant parfois, une églantine,
Qu'en son vol le bourdon lutine,
S'y montre et meurt le lendemain ;

Mais encore plus éphémère,
J'ai vu, déception amère,
S'effeuiller mon rêve en chemin.

II

Un mirage me l'a rendue,
Ma pauvre friche de Comté.
Si triste en sa morne étendue,
Si belle en sa sérénité.

Une paix du Ciel descendue,
Comme autrefois, dans la clarté,
Endormait sa plaine mordue
Par le flamboiement de l'été.

Mais pour moi que l'ennui lancine,
Ce désert que juillet calcine,
A pris la fraîcheur d'un Eden,

Où j'ai cru revoir ma première
Idylle — et mon cœur fut soudain
Empli d'un parfum de bruyère !

III

Dans la lande où rien ne remue
En l'intense stérilité,
D'un charme triste, l'âme émue,
Enfin, je me suis arrêté.

Assis sur une roche nue,
Par un cher souvenir hanté,
D'une larme du cœur venue,
J'ai senti mon œil humecté.

C'est, que fée en blanche *caline* (1)
Plus je n'ai vu passer Aline,
Ma blonde vierge de Chaplin :

(1) Coiffe franc-comtoise.

Aline, l'espiègle bouvière,
Dont enfant, j'adorais, naguère,
Les yeux couleur de fleur de lin !

LA MARCHANDE DE MUGUETS

Il est parmi nos chevrières,
Une fillette aux blonds cheveux,
Plus alerte que les verdières
Avec ses petits pieds nerveux.

Sitôt qu'aux brises printanières
Se réveillent les bois ombreux,
Elle s'en va par les clairières
Cueillir la « fleur des amoureux » :

Et dès que le dimanche arrive,
Au bourg voisin — joyeuse et vive,
Elle court offrir ses muguets,

Sans se douter, la mignonne,
Que pour un décime elle donne,
Avril ! tes perles en bouquets !

AUBADE

(Sonnet libre)

Voici venir l'avril, Mignonne,
Le ciel est couleur de lapis,
La rosée aux gazons rayonne
Et diamante leurs tapis.

Oh ! l'adorable matinée !
Les fleurs, les fleurs, partout les fleurs
Diaprent l'herbe satinée,
Fleurs sans nom aux mille couleurs ;

Et quand tout sourit, aime et chante,
Toi de nos monts la reine absente,
O Belle ! ne viendras-tu pas,

Revoir, encore plus séduisante,
Idylle toujours renaissante,
La grande fête des lilas !

LA FOLLE

Si le hasard, vers mon village,
Vous conduit — vous rencontrerez
Une folle au morne visage,
Errant pieds nus, yeux égarés.

Elle s'en va, sombre et sauvage,
Par les landes, les bois, les prés :
Enfants, oiseaux à son passage,
Soudain se sauvent effarés.

Et pourtant qu'elle était jolie !
Denise — avant que la folie
Sur son front pur ne vînt peser :

Jusqu'au soir où, fêtant la guerre,
Un allemand ivre de bière,
Souilla sa lèvre d'un baiser !

FLEUR DES BOIS

A André Theuriet.

De la clairière profonde,
Ensoleillant le sentier,
J'ai vu passer, rose et blonde,
La fille du sabotier.

J'admirai sa taille ronde,
Ses lèvres — fleurs d'églantier :
D'amour, en une seconde,
Mon cœur fut pris tout entier.

Et tandis que la fillette,
Fuyant comme une chevrette,
De mon trouble se riait,

J'ai cru voir, sous la hêtrée,
Passer ta Muse adorée,
Mon doux Maître, ô Theuriet !

PORTRAIT A LA PLUME

De la fraise des bois, sa lèvre a la fraîcheur ;
Chaplin eût adoré sa poitrine naissante
Et de ses cheveux d'or roux la splendeur grisante ;
Ses yeux — diamants noirs — enchantent et font peur.

D'une gitane elle a l'expressive pâleur ;
Enfin, du pied au front elle est toute charmante
Et la Rose Friquet, souriant sous sa mante,
Dirait en la voyant : — N'êtes-vous pas ma sœur ?

Sans doute vous croyez que cette enfant si belle,
Que je viens d'esquisser d'une plume rebelle,
Est une altière fleur de quelque vieux blason !

Vous vous trompez, non, c'est une simple bouvière,
Avec les gars faisant l'école buissonnière,
En leur jetant à tous dans le cœur un tison.

LA VIERGE NOIRE

On la nomme au hameau *Notre-Dame du Chêne.*
Un artiste naïf, à grands coups de ciseau,
Autrefois la sculpta dans un morceau d'ébène :
De la foi sur son œuvre étincelle le sceau.

Sa mystique beauté d'un charme triste est pleine,
Et dans son sanctuaire au verdoyant arceau
Elle a pour chaste encens des fleurs des bois l'haleine
Et pour orgue la brise et pour chantre l'oiseau.

Lorsque rayonne Mai, la jeune chevrière
Dès l'aube se rendant aux champs ne manque pas
D'orner son frais autel d'iris et de lilas.

Et moi, j'ai bien souvent senti de la prière
Le baume sur ma lèvre — en contemplant, rêveur,
L'antique vierge noire un glaive dans le cœur !

FLEUR DE L'AME

Ce qu'en toi, le plus, j'aime, ô Madeleine !
Des blonds séraphins, toi la blonde sœur,
Ce n'est pas, crois-le, ta beauté sereine
Ni tes yeux divins — soleil de mon cœur.

Ce n'est pas non plus ta voix qui s'égrène
Lorsque le rouet berce ta langueur ;
Ni ton pied de fée et ta main de reine
Ni ton frais sourire exquis de douceur ;

Ce n'est pas, enfin, ta naïve grâce
Faite de candeur et de pureté,
Où le ciel entier semble reflété;

Mais c'est cette fleur qui jamais ne passe.
Toujours rayonnante, hiver comme été :
Cette fleur de l'âme, enfant, ta bonté !

LA ROSE DU JURA

Aux bords que la Glantine arrose.
Je sais au pays de Comté,
Une enfant, une exquise rose
De candeur et de pureté.

Loin de nos monts, par la névrose
Et le doute désenchanté,
Au fond de mon âme morose,
Son souvenir seul est resté.

O charmes des amours premières !
Idylle éclose en nos chaumières,
Que jamais mon cœur n'abjura,

Toujours bercez ma rêverie,
Où passe en sa grâce fleurie
Ma chaste rose du Jura !

SOUS BOIS

Près d'une source qui ruisselle,
Je sais, perdu dans la forêt,
Seul connu de la tourterelle,
Un petit coin d'Eden secret.

Loin de la ville où se querelle
Sans relâche un monde indiscret,
Un jour de mai, si tu veux, belle,
Nous fuirons dans ce vert retrait.

Là, de muguets et d'ancolies,
Tu rempliras tes mains jolies
Et sous un dais de liserons,

Tous deux assis sous quelque saule,
Ton front penché sur mon épaule,
Notre *Musset* nous relirons.

CHARME TRISTE

A l'heure où la lune opaline
Se lève dans le ciel de mai,
Si je gravis de la colline
Le petit sentier parfumé,

Ce n'est pas l'astre qui fascine
De sa splendeur mon œil charmé ;
Je n'entends pas sous l'aubépine
La voix du rossignol aimé,

Mais dans le fond de la vallée
D'une brume d'argent voilée,
Emu, je contemple longtemps

La tombe où repose Simone,
L'enfant dont les yeux de Madone
Illuminaient tout mon printemps.

ROSE BRISÉE

J'arrivai tout tremblant — Et Rose ? demandai-je
A sa mère accourant en sanglottant m'ouvrir.
— Hélas ! tout est fini ! — Plus pâle que la neige,
Je vis alors l'enfant qui venait de mourir.

On eût dit une vierge exquise du Corrège !
La morte souriait et paraissait dormir ;
Et moi, tel qu'un sapin que la cognée assiège,
D'indicible douleur, je me sentais frémir.

Assis à son chevet, la poitrine serrée,
Je demeurai longtemps près de mon adorée,
Songeant à mon bonheur envolé sans espoir ;

Et comme j'embrassais ses lèvres demi-closes,
J'entendis dans le calme et la douceur du soir,
Pleurer les rossignols comme à la mort des roses !

AMOURS EFFEUILLÉES

Plus fraîches que la blanche épine
Ou que l'églantine des bois,
Mon cœur, Lise, Rose et Claudine,
Vous adorait toutes les trois.

Où sont en leur grâce divine,
Ces fleurs de nos vallons comtois ?
Dix ans passés, je le devine,
Où sont les roses d'autrefois !

Claudine est aujourd'hui fermière,
Je l'ai revue, heureuse et fière,
Un gentil poupon sur son bras ;

D'un gros moulin Lise est meunière,
Et dans le fond du cimetière
Seule, Rose m'attend là-bas !

LA BERRICHONNE

A Maurice Rollinat.

C'est une simple berrichonne.
Ce fut aux rives de l'Arnon,
Que j'ai rencontré la mignonne
Dont mon cœur a gardé le nom.

Tandis que le soleil d'automne,
Rouge, flambait à l'horizon,
Doucement triste et monotone,
Longtemps, j'écoutai sa chanson.

Broutant quelques bris de lavande,
Ses moutons épars sur la *brande*
Paissaient sous son œil caressant ;

Et devant l'enfant au front d'ange,
J'ai cru retrouver — charme étrange,
La *Fadette* de George Sand !

LES VEILLEUSES

Dans les ormes rougis, la rafale d'automne
Inconsolablement brame et geint comme un glas,
Et sur l'étang blafard, que le brouillard cotonne,
Déjà tombe le gel en larmes de verglas.

Mais si dans le vieux parc, en s'effeuillant frissonne,
Une dernière rose, une dernière, hélas !
Partout dans les regains flétris, s'ouvre et foisonne
Le calice hyémal des colchiques lilas.

Et pendant qu'en les bois valsent les feuilles mortes
Et qu'avec d'âpres cris se hêlent les cohortes
Des corbeaux tournoyant au ciel de plomb,

Vers l'âtre en feu tendant ses pauvres mains frileuses,
L'aïeule dit : Enfants, que l'hiver sera long,
A-t-on vu dans les prés jamais tant de *veilleuses ?*

A TRAVERS L'ESPACE

Par M. POZZOLO

Aumônier à St-Joseph, Marseille

3e Prix : MÉDAILLE DE BRONZE

Unus ex minimis.

Air subtil, qui baignes la terre
De tes flots larges et mouvants,
Onde transparente et légère,
Qui sur tous les êtres répands
De ta vague mystérieuse
La puissante et douce vertu,
A ma pauvre âme curieuse
Qui t'interroge, dis : Qu'es-tu ?

Es-tu nectar, douce ambroisie,
Vapeur, effluve, atôme pur,
Parfum léger, perle de vie,
Fluide, éther, goutte d'azur ?
Au sein de toute la nature
Tu t'infiltres suavement,
Et sans toi nulle créature
Ne saurait vivre un seul moment.

Tu t'épanches dans le silence
Des espaces mystérieux ;
Et dans cet océan immense
Qui se déroule sous les cieux,
C'est ton souffle qui tout remue,
Tout agite dans l'univers,
De la terre jusqu'à la nue,
Du noir zénith au fond des mers.

C'est par toi que tout vit, respire,
Et l'arbre et le brin de gazon,
La fleur que courbe le zéphyre,
Les blancs épis de la moisson.
C'est toi qui gonfles ma narine
D'un souffle large et frémissant,
Qui rafraîchis dans ma poitrine
Les rouges gouttes de mon sang.

Sur tes magiques gouttelettes
Le soleil verse le trésor
De ses rutilantes paillettes
Et de ses feux la poudre d'or.
C'est toi qui reflètes l'image
De l'étoile au rayon d'argent ;
Sur toi que court le beau nuage
Qui vogue au sein du firmament.

Sur les flots bleus, ta douce haleine
Gonfle la voile du marin,
Et sur les monts ou dans la plaine
Tu pousses l'aile du moulin ;
C'est toi qui soutiens dans le vide
Le pauvre insecte au vol tremblant,
Et l'oiseau dont l'essor rapide
Déchire ton onde en fuyant.

Quand de l'homme la froide audace
Veut s'élancer, d'un noble bond,
Dans les régions de l'espace,
C'est toi qui portes sa maison ;
Toi, qui lentement le promènes,
Sur les abîmes suspendu,
A travers les mobiles plaines
Et les grèves de l'inconnu.

Si, prisonnier de mon génie,
Je te comprime avec effort,
Ta puissance se multiplie,
Plus gigantesque est ton essor.
Sous ta vibrante impatience,
D'un choc agile, impétueux,
Le pesant chariot s'élance
Sur des chemins audacieux.

C'est toi qui sur ta vague douce
Apportes les mille senteurs
Qui s'échappent des brins de mousse
Et du calice de nos fleurs ;
Toi, qui ravis à nos parterres,
Comme un essaim de papillons,
Les semences folles, légères,
Qui vont germer dans nos sillons.
C'est toi qui sers de véhicule

Aux cris de tant d'êtres divers,
Au plus léger bruit qui circule
Dans quelque coin de l'univers.
Frisson léger, simple murmure,
Cri d'angoisse, plainte ou soupir,
Sur ton onde limpide et pure,
Tout vogue, court, vole à plaisir.

Tout vibre en notes d'harmonie,
En doux échos mystérieux ;
Tout chante, clame, ou pleure, ou prie,
Sur ton clavier mélodieux.
Tu prêtes ta voix à la foudre,
A l'animal, au vermisseau,
Au bois sonore, au grain de poudre,
Au brin d'herbe, au petit ruisseau.

C'est par toi que l'oiseau fredonne
Sous le feuillage des grands bois ;
Par toi que l'insecte bourdonne ;
Toi, qui résonnes sous mes doigts
Avec les cordes de ma lyre ;
Toi qui vibres avec douceur
Dans l'orgue pieux qui soupire
Sous la nef sainte du Seigneur.

C'est toi qui, dans l'âpre bataille,
Fais retentir jusqu'à la nue
Le bruit strident de la mitraille,
Du canon qui tonne et qui tue ;
Toi, qui fais gémir la clochette
Du vif agneau, dans nos vallons ;
Ou qui chantes sur la musette
Du joyeux pâtre, sur les monts.

Si ma voix sonore et joyeuse
Jette aux échos ses fiers accents,
C'est sur ton aile harmonieuse
Qu'elle s'élève en sons puissants ;
C'est dans ton sein qu'elle s'écoule,
Tendre, touchante en ses concerts,
Ou bien que, grondante, elle roule
Comme la foudre dans les airs.

Si sur ma lèvre frémissante
La parole vibre soudain,
C'est toi qui l'emportes, vivante,
Et qui lui traces son chemin.
C'est sur toi que roule mon verbe,
Pour s'en aller, en d'autres cœurs,
Faire jaillir le flot superbe
De mes pensers, de mes ardeurs.

Au tribun des droits populaires
Tu prêtes ces accents fougueux
Qui vont soulever les colères
De bras robustes et nerveux ;
Comme tu donnes à l'apôtre
Ces tons sublimes, inspirés,
Qui viennent jeter, dans la nôtre,
De son âme les feux sacrés.

Tantôt ta voix pleure et soupire,
Ainsi qu'un luth harmonieux,
Dans les branches que le zéphyre
Mollement berce sous mes yeux ;
Tantôt, comme un clairon qui sonne,
Elle frémit avec ardeur :
Le ciel, la terre, tout frissonne
Sous les éclats de ta fureur.

C'est le noir aquilon qui passe,
Le cyclone retentissant,
Qui tourbillonne et qui terrasse
Tout ce qu'il rencontre en passant ;
C'est la tempête rugissante
Qui soulève les flots des mers,
Ou la masse toujours mouvante
Des sables, au fond des déserts.

Air subtil, qui baignes la terre
De tes flots larges et mouvants,
Onde transparente et légère,
Qui sur tous les êtres répands
De ta vague mystérieuse
La puissante et douce vertu,
A ma pauvre âme curieuse
Qui t'interroge, dis : Qu'es-tu ?

Un peu d'azote et d'oxygène
Forment tes simples éléments :
Ainsi, dans leur morgue hautaine,
L'ont défini les fiers savants...
Mais d'où viens-tu ? Dans quel royaume,
En quel lieu du vaste horizon
S'élabore l'enivrant baume
Que tu nous verses à foison ?

Pourquoi ton urne, toujours pleine,
Toujours veut-elle s'épancher ?
Dans quelle région sereine,
En quels écrins, vas-tu chercher
Les perles d'or que, sans mesure,
Sur la plante, sur les humains,
Sur ce qui vit dans la nature,
Tu disperses à pleines mains ?

Quel est celui qui te balance
Et dans le vide te suspend,
Comme une mer mobile, immense,
Comme un long voile qui s'étend ?
Quel est l'ouvrier fantastique
Qui, dans ses puissants ateliers,
Pour chaque jour forge et fabrique
Tes chauds atomes par milliers ?

Du sein des mornes solitudes
D'où s'épanchent tes flots d'azur,
Par quels sentiers âpres et rudes
Chemines-tu d'un pas si sûr ?
De tes sphères aériennes
Comment descends-tu jusqu'à nous ?
O vent, quelles lois sont les tiennes ?
Souffles divers, d'où venez-vous ?

O tempête, quand ta voix gronde,
Quand tu passes, semant la mort
Sur terre, au ciel, au sein de l'onde,
D'où prends-tu ton farouche essor ?
Quand tu bruis comme un murmure,
Comme un timide et doux soupir,
En quel coin de notre nature,
Prends-tu ton vol, léger zéphyr ?

Parle, éclaire mon ignorance,
Air subtil, dis-moi ton secret,
Car, malgré sa vaine science,
Le fier savant reste muet...
Et voici qu'une voix sévère
Vint murmurer : « Assez, mortel...
Courbe ton front, c'est le mystère,
C'est le secret de l'Eternel. »

FLEURS D'AMOUR !

Fragments

Par M. P. HÉBERT, à Paris

4e Prix (ex-æquo) : Médaille de Bronze

« Viens ! Regarde ! L'amour, c'est le soleil de l'âme »
(Victor Hugo. *Le Roi s'amuse*).

I

POUR ÊTRE HEUREUX

A l'heure exquise où tout s'endort,
Sur les flots bleus qu'un souffle effleure
Nous voguerons, oubliant l'heure,
Dans un esquif aux rames d'or !

Vers des Edens lointains et vagues,
Vers d'inexplorés paradis,
Sur les Océans endormis,
Nous irons, bercés par les vagues.

Là, bannissant les baisers fous,
Toutes les malsaines caresses,
Je n'aurai point d'autres ivresses
Que de prier à tes genoux !

Dédaigneux des charnelles fièvres,
J'implorerai, pour être heureux,
Ange, un seul regard de tes yeux,
Femme, un seul baiser de tes lèvres !

II

L'IMMORTELLE FLEUR

(Sonnet)

La fleur, dans ses cheveux, longtemps était restée
Et semblait plus exquise et plus douce à mes yeux.
D'une nouvelle vie, on l'eût dit animée ;
Son parfum se faisait encor plus capiteux.

Lorsque, toujours clémente, elle me l'eût donnée,
J'emportai, fou d'amour, ce gage précieux.
Mais, dans mes rudes mains, la fleur tôt fut fanée ;
Tristement s'effeuilla son calice orgueilleux !

Or, si la fleur terrestre a vécu moins d'une heure,
Tels les rêves furtifs dont notre âme se leurre,
En moi survit, fidèle, un souvenir vainqueur.

Morte à jamais, la fleur cependant vit encore,
Car j'ai senti, ce soir, soudainement éclore
L'amour, fleur immortelle au jardin de mon cœur.

III

TOUR DE VALSE

Dans la foule bruyante, au sein du bal joyeux.
Où la valse égrenait sa lente mélodie,
Je regardais avec amour, dans tes grands yeux,
La pupille irradier, par l'extase agrandie.

Oh ! valser ! Demeurer, exquise volupté,
Corps enlacés, souffles mêlés. Valser encore !
Comme en un tourbillon de flammes être emporté
Vers des cieux où flamboie une immortelle aurore !

Car la valse enivrante, au rhythme étrange et lent,
Plonge en des voluptés qu'on voudrait éternelles,
Si vives qu'on ne sait, en ce rêve affolant,
Si l'on foule la terre ou si l'on a des ailes !

...... Je contemplais tes yeux. J'y lisais un désir
Qui, d'un feu surhumain, incendiait ta paupière.
Vers les bonheurs rêvés qu'on s'épuise à saisir,
Plus ardente toujours se tournait ta prière !

Et j'ai bien vu que ce désir lu dans tes yeux,
Etait de demeurer longtemps, toute une vie,
Ton cœur contre mon cœur, ainsi qu'au bal joyeux,
Où la valse égrenait sa lente mélodie !

IV

ABANDON

Lorsqu'après nos chères caresses,
Dans la complicité des soirs,
Sur mon épaule enfin tu laisses
Aller ta tête aux cheveux noirs,

Oh ! cher amour, soudain mon être
Vibre comme un luth merveilleux.
Un trouble infini me pénètre...
Un délire égare mes yeux...

Il me semble alors que ton âme
Mystérieuse passe en moi,
Et qu'elle allume d'une flamme
Mes yeux qui ne voient plus que toi.

Et je voudrais (ris du poëte)
Sur mon épaule, ô volupté,
Garder ainsi ta brune tête
Durant toute l'Eternité !

LIBERTÉ !

PAR

M BIVRUM, de St-Jean-d'Angely

4e Prix (ex œquo) : Médaille de Bronze

Liberté ! dont le nom sonnait comme un blasphème !
Dont le spectre maudit, sur les fleurs de Lys même,
Dans leurs nuits sans sommeil épouvantait nos Dieux !
Toi que, les poings meurtris, liait à sa cavale
Un soldat, essuyant sa botte impériale,
Rouge de sang, à tes cheveux !

Salut à toi, Fille de notre France !
Reine du monde, ô Liberté !
A ton nom seul, tressaillant d'espérance,
Les peuples rediront ton cri de délivrance :
Egalité ! Fraternité !

Nos pères t'ont conquise aux éclairs de la foudre !
Tu parus : et du pied foulant le trône en poudre,
A chacun de tes cris il naissait un héros !
Les Bastilles croulaient aux signes de ta tête ;
Les canons rugissaient, musique de ta fête,
Les fers s'élançaient des fourreaux !

Ta robe dans ses plis emportait la Victoire,
Que tu laissais tomber en longs rayons de gloire
De la Sambre à Memphis sur tes soldats sans pain !
C'est ton cœur qui battait dans cent mille poitrines !
Notre sang, qui coulait de tes veines divines,
Dans les veines du genre humain !

— Oh ! si ton glaive saint n'avait aucune tache !
Si jamais, en ton nom, des têtes, sous la hache,
Hélas ! n'avaient roulé, des plus grands, des plus forts !...
...C'est qu'une heure expiait dix siècles d'esclavage !
Et tes fils s'enivraient au délirant breuvage
Que tu leur versais à pleins bords !

C'est qu'un peuple sortait de tes fortes entrailles !
Sacré, dès sa naissance, au feu de cent batailles,
Il te dressait un lit de drapeaux ! Et ta voix,
Quand tu volais, géante, au front de nos armées,
Faisait cacher aux Dieux leurs figures pâmées
Sous leurs amples manteaux de rois !

Les chevaux qu'amenait l'envahisseur sauvage,
En voulant te frapper lâchement au visage,
Ont brisé leurs sabots sans écraser ton front !
Vingt rois, la rage au cœur, sont venus sur ta face
Cracher ; mais quand ton souffle a traversé l'espace,
Comme un mâle appel de clairon,

Le monde ému trembla sur ses bases antiques :
Les trônes chancelaient, les jeunes Républiques
Te saluaient de loin et te tendaient la main !
Ta grande ombre voilait tout son ciel à la terre ;
Et les dieux, éperdus au bruit de ton tonnerre,
N'osaient rêver au lendemain !

Alors, pareils à ceux qui, dans la forêt sombre,
Guettent le voyageur et l'étranglent dans l'ombre,
Un soir, ils t'ont donné d'un poignard dans le cœur !
Insensés ! qui croyaient que la Liberté sainte
Tomberait sous leurs coups ! et qui n'avaient pas crainte
Du Poète, au carquois vengeur !

— Mais des malheurs sans nom frappèrent notre France !
Au glaive des Teutons, qui riaient par avance,
Elle tendait la tête et n'avait qu'à mourir !
Et l'Europe égoïste, à la voûte éternelle,
Observait si cette heure, enfin ! était bien celle
Où l'astre allait s'évanouir !

Quoi ! Vous étiez donc morts, Dieux de l'antique Gaule !
La mer fuyait, le ciel vacillait sur le pôle,
Quand dans l'ombre l'éclair de vos yeux avait lui !
Et l'astre que vos mains ont lancé dans l'espace,
Un jour en vain là-haut on chercherait sa trace !
Il serait perdu dans la nuit !!

O blasphème ! ô ma France ! Ils ne sont pas encore
Les jours où s'éteindra l'étoile tricolore,
Phare de l'Univers, qui flamboie à ton front !
Liberté ! Liberté ! si notre astre décline,
Ne peux-tu dérober à ta torche divine,
Pour le ranimer un rayon !

Ceux-là qui l'avaient cru, trompés dans leur attente,
T'ont vue, aux jours de deuil, t'asseoir sous notre tente,
Etancher notre sang, réparer nos haillons !
Ton cœur nous prodiguait la pitié qui console
Et des vieux champs gaulois ta vibrante parole
Faisait surgir les bataillons !

Mais nous avions lassé la suprême clémence !
Il fallait que l'exemple, encor, vînt de la France
Aux mondes, dans leur paix, brusquement réveillés !
Car ce fut, de tout temps, son malheur ou sa gloire ;
Car c'est « *Gesta Dei per Francos* » que l'Histoire
Inscrit à ses premiers feuillets !

Quand le vent s'apaisa des célestes colères,
Tu nous pris par la main, nous parlas de nos pères,
Ces héros de l'an II, d'éternel souvenir !
« Ce qu'ils ont fait, dis-tu, ne le pouvez-vous faire ? »
Et tes âpres leçons nous formant à la guerre,
Tu nous prépares l'avenir !

Ils renaîtront par toi, ces beaux jours pleins de gloire,
Où nos soldats, tes fils, couraient à la victoire,
Les pieds nus, en chantant ton hymne vénéré !
Où, lorsque des fusils la crosse frappait terre,
On sentait tressaillir l'Europe tout entière
A ton signal, ô Liberté !

Et tristes, attendant que l'heure sainte vienne,
Raffermissant notre âme au contact de la tienne,
Lorsque sous le malheur nous nous humilions,
Tu nous souffles au cœur le courage et l'audace ;
Et nous avons déjà reconquis notre place
Dans le concert des nations !

Oh ! quand pour établir la Paix universelle
Au manteau déchiré de la France immortelle
Tes mains auront rejoint de glorieux morceaux !!...
Sur les peuples unis quelle splendide aurore,
Quand ton front, émergeant du rayon qui le dore,
Eblouira des cieux nouveaux !

Sous tes drapeaux bénis s'abriteront les mondes ;
A nos enfants meilleurs tes mamelles fécondes
Verseront le pardon, la concorde et l'amour...
Et l'œuvre commencée au sommet du Calvaire
Par le Crucifié, s'achèvera sur terre !
O Liberté, hâte ce jour !

Salut à toi, Fille de notre France !
Reine du monde, ô Liberté !
A ton nom seul, tressaillant d'espérance,
Les peuples rediront ton cri de délivrance :
Egalité ! Fraternité !

YANG-HA

PAR

M. Julien MOUVEAUX, à Montbéliard

1re Mention Honorable

« Son visage est beau comme la lune
se levant à l'Orient des montagnes. »

Tchoun-Hyang.

Les grands Hékis aux Kéos bleus
Rampent dans les gorges sauvages
Du Kang-Si, fuyant les rivages
Du King-Cha-Kiang aux flots sableux.

Ils fuient, et l'herbe se redresse ;
Dans l'ombre, ils se glissent sans bruit,
Car Fung est là qui les poursuit
Avec ses Chinois pleins d'adresse.

Oui, les grands Hékis sont vaincus.
Et leur chef, amère pensée,
N'a plus au crâne sa pentsée.
Mais son coffre est gorgé d'écus.

Ou-Tsong, aux longs regards obliques.
Perd les poignards de ses aïeux,
Mais il a pillé, pour ses dieux,
Dans trois pagodes, cent reliques.

Hourra ! Le Fung s'est retiré.
Les Chinois ont plié leurs tentes
Et leurs hordes inquiétantes
Regagnent l'Empire sacré.

Les Hékis, près de la lisière
Du bois sombre où tombe le soir,
Ont planté leur pavillon noir
Et le gong bat dans la rizière.

Mais voici que de jaunes feux
S'élèvent au ciel qui s'étoile ;
Ou-Tsong et les siens, sous la toile,
Au son des yo parlent entre eux.

Le lourd tam-tam de bronze sonne
Et le choumchoum aux reflets d'or
Sourit au guerrier qui s'endort
Et rêve au co-han qu'il rançonne.

Les grands Hékis aux Kéos bleus
Se sont couchés brûlés de flammes.
Ou-Tsong, aux passions infâmes,
Pour charmer son front nébuleux,

A dit : « Qu'on m'amène ma blonde
Yang-Ha, fille du Séogun,
Légère comme le parfum
De la laiteuse fleur de l'onde.

Ses yeux bridés sont pleins d'azur,
Son pied, mignon dans sa babouche ;
A voir les roses de sa bouche,
De l'aimer sitôt on est sûr.

Hékis, amenez-moi ma belle,
Que je la serre dans mes bras !
— Jamais, bandit, tu ne l'auras ! »
Dit une voix qui se rebelle.

Ou-Tsong a pâli sous l'affront.
— A mort ! dit-il, ça, qu'on le tue ! »
Mais aussitôt sa voix s'est tue,
Car l'ivresse a courbé son front.

Taï-Ki parle, le dieu juste
Qu'Yang-Ha n'implorait pas en vain,
Et qui tourne son œil divin
Vers elle, et son oreille auguste.

Il écoute : « Dieu triomphant,
Disait la douce voix plaintive,
Qu'ai-je fait pour être captive,
Captive en ce bois étouffant ?

J'avais de beaux saris de gaze
Plus blancs que le magnolia.
Et toutes les fleurs qu'il y a
De Fopon-Nam au Kiang qui jase.

Je poursuivais, bien empêchés
A fuir mon trop subtil manège,
Les papillons, vivante neige
Mêlée à celle des pêchers.

La brise avait de longs murmures
Berçant les bambous de l'Amour,
D'où, sans bruit, je m'approchais, pour
Guetter l'oiseau-bleu des ramures.

Des paillettes de gai soleil
Etoilaient le saphir de l'onde ;
Le matin, la lumière blonde
Baisait mes yeux à mon réveil.

O mon miroir de nacre unie,
Comme il resplendissait le soir
Quand sur ses bords j'allais m'asseoir
Dans ma chaise en laque brunie !

Je traversais le flot dormant
Que moirait la jonque dorée,
Puis, dans sa fraîcheur adorée,
J'entrais délicieusement.

Je me tressais une couronne
D'hibiscus et de genêts d'or
Et je la baisais, cher trésor,
Et lui disais : Pauvre mignonne

Qui me parez, toutes vos fleurs,
Comme les plus brillantes choses,
Se flétriront sitôt qu'écloses !
— Et mes yeux s'emplissaient de pleurs.

J'étais belle, on me trouvait belle :
Lao-Ko, poète inspiré,
M'aimait, et dans son chant sacré,
Il m'appelait sa colombelle.

Oh ! qui me rendra mon Amour,
Le grand Œil azuré de Chine,
Et toi, qui mets dans la poitrine
Une flamme immortelle, amour !

Vous qui passez, légère brise,
Parfums des spondéas en fleurs,
Ayez pitié de mes douleurs !
Oh ! la captivité me brise.

Allez, allez, mes messagers,
Yang-Ha vous envoie à sa mère ;
Dites-lui ma souffrance amère,
O mes aromes boccagers !

J'étais tant heureuse naguère,
Mais ces grands Hékis me font peur ;
Venez délivrer votre sœur,
Frères, armez-vous pour la guerre ! »

Une larme, en son œil si beau
Tremblait, au bord des cils posée.
Ainsi, le matin, la rosée
Tremble à la fleur du nélumbo.

Comme un sombre nuage plane
Sur le lac bleu qu'il va noircir,
Voyant cette âme s'obscurcir,
L'Esprit des grands Hékis ricane.

Mais Taï-Ki, dans les bambous,
Exauce enfin, touché, la plainte
D'Yang-Ha dont la prière sainte
Conjure les esprits tabous.

Et d'invisibles cassolettes
Epandent dans l'air leur senteur,
Et sur les flots du Kiang chanteur
Dansent des vapeurs violettes.

Frissonnante de volupté,
Yang-Ha s'incline vers la terre,
Et des souffles pleins de mystère
Passent sur sa virginité.

L'or de sa longue chevelure
Inonde de ses flots ambrés
Ses flancs graciles et cambrés
Et va se perdre en la verdure.

Les essaims des rêves charmeurs
Glissent sous ses paupières closes,
Elle se croit parmi les roses,
Bercée au chant de ses rameurs.

C'est comme la voix du psalmiste,
Lao-Ko, le poète saint ;
De fleurs d'hibiscus le front ceint,
Yang-Ha s'endort sous le palmiste.

Pendant que vibrent ces accords,
Le grand Simatouca se penche
Et verse, avec sa neige blanche,
La fraîcheur sur ce chaste corps.

Sur le saphir du ciel, la lune
Des nuages se dégageant,
Ouvre son éventail d'argent.
Et ses fleurs tombent une à une.

Une clarté baignait les bois
Où dorment les ombres immenses,
Les oiseaux taisaient leurs romances,
Le Kiang, sa murmurante voix.

Triomphale et douce descente
De la neige où s'ouvre un tombeau,
Les blanches fleurs paraient son beau
Corps, de grâce vierge et décente.

Il en tomba toute la nuit.
Et le lendemain, à l'aurore,
Les blanches fleurs versaient encore
Leur neige sur son front, sans bruit.

Lorsqu'à la lumière d'opale
Le genêt ouvrit son cœur d'or,
Yang-Ha dormait, dormait encor,
Et son front devenait plus pâle.

La neige tomba tout le jour...
Le soir, quand tarit l'avalanche
Et que parut la lune blanche,
Yang-Ha voyait son fleuve Amour !

Première Audition d'un Acte d'Opéra

PAR

M. VAVASSEUR

2me Mention Honorable

Je suis chose légère.

I

C'était un soir d'automne, un soir où le mystère
Et les douces langueurs, que jettent à la terre
La brise et les parfums d'une naissante nuit,
Quand la première étoile au ciel se lève et luit,
De leur charme puissant, de leur chaste caresse,
Plongeaient l'âme et les sens dans une étrange ivresse.
Les coteaux, limitant un horizon lointain,
Lentement se couvraient déjà, comme au matin,
De flottantes vapeurs, qui, des vertes prairies
Montaient, en s'étendant sur les pentes fleuries ;
On n'entendait au loin que le timide bruit
Du ruisselet bavard, qui sous le bois bruit ;
Les corolles des fleurs sommeillaient demi-closes
A cette heure où le rêve endormait toutes choses.
Et de rêve du soir envahissant mon cœur
Bientôt, à mon insu, l'occupait en vainqueur ;
Et ma pensée errait, souriante et sereine,
Dans les ombreux vallons de la belle Touraine ;
Elle allait du château toujours hospitalier,
Dont j'étais alors l'hôte intime et familier,
Au foyer paternel, où mon obscure vie
N'éveillait pas encor la critique et l'envie ;
Et libre s'égarait plus loin, sous d'autres cieux,

Sans jamais fatiguer son vol capricieux.
Penché sur le balcon cintré de ma fenêtre,
Je sentais des frissons passer dans tout mon être,
Des frissons de bonheur ! Mon rêve était fini,
Quand on vint m'avertir qu'on était réuni
Dans le grand salon blanc où, sans me faire attendre,
Je courus me cacher, dans un coin, pour entendre
Un acte ravissant d'un brillant opéra,
Que le souffle sacré de la Muse inspira,
Et que le Maître, un jour, écrivit en délire,
Quand, près de lui, vibrait une invisible lyre.
J'ai dit *Faust* et Gounod. Rien de plus caressant
Que cet hymne d'amour sans cesse renaissant
Sur un rhythme inconnu, dans ce divin poème,
Où s'épelle un seul mot, mot suave et doux : aime.
De célèbres chanteurs, tous artistes connus
Et partout acclamés, la veille étaient venus.
Ils devaient, pour complaire au généreux Mécène,
Jouer l'acte en costume, avec la mise en scène,
Sur le coquet théâtre, aussi large que long,
Monté dans le boudoir attenant au salon.

II

Tout le monde est placé. L'ouverture s'achève ;
On frappe les trois coups et le rideau se lève.
Un vaste cabinet, plein d'objets précieux,
Etale ses trésors en désordre, à nos yeux
Las de porter le poids de ses lourdes années
Au désespoir, hélas ! pour toujours condamnées,
Las de sa longue vie et las de son destin,
Faust appelle la mort. « O mon dernier matin,
Salut ! murmure-t-il. » C'est la plainte indignée
Se mêlant aux soupirs d'une âme résignée.
Il a compris enfin qu'il ne peut découvrir
Dans le grimoire usé, qu'il ne cesse d'ouvrir,

Le secret pour avoir l'éternelle jeunesse.
Dieu veut que, pour vieillir, dans ce monde, tout naisse,
Il n'en doit plus douter. Calme et silencieux,
Le docteur a rempli la coupe des aïeux
Et versé le poison, heureuse délivrance
D'une indéfinissable et trop lente souffrance,
Quand Méphistophélès se dresse devant lui,
Comme un sombre fantôme, et lui dit : « Aujourd'hui
Je demande un loyal et fidèle servage,
Et promets en retour un magique breuvage,
Qui te rendra l'orgueil de tes premiers vingt ans :
Ce qu'en vain tu cherchais déjà depuis longtemps. »
Il prend la coupe, y sème une poudre blanchâtre,
Donne le philtre à Faust et, s'écartant de l'âtre,
Discrètement, plus loin, dans l'ombre, il vient s'asseoir,
Regarde, attend, sourit : il est heureux ce soir !
Faust hésite un instant, honteux de sa folie,
Soupire... et boit d'un trait la liqueur et la lie.
Le vieillard en jeune homme aussitôt transformé
Reste d'abord muet, immobile et charmé ;
Puis il bondit soudain, et d'une voix vibrante,
Chante, dans un duo, la fièvre délirante
Des sens inassouvis, des effrénés plaisirs,
Des faciles baisers et des âpres désirs.
Et la musique vive, alerte, originale
De la première note à la note finale,
Anime par degré, de ce banal viveur,
De ce froid égoïste et de ce faux rêveur,
Les élans, les transports, les fureurs érotiques,
Que cachaient au début ses allures mystiques.

III

Tout à coup, sans qu'un bruit s'entende du salon,
Le sombre cabinet se change en frais vallon,
Sous les doigts merveilleux d'une fée invisible.

Le soleil s'est levé ; tout est calme et paisible.
Faust assis se repose au pied d'un gai coteau,
Quand Méphistophélès, drapé dans son manteau,
Debout, impatient, l'emmène à la Kermesse ;
Et Marguerite suit, pour se rendre à la messe,
Pensive et recueillie, un verdoyant chemin,
Les yeux baissés à terre et son livre à la main.
Belle ce matin-là, comme la blonde aurore,
Que le poète chante et que le pâtre adore,
Elle charme et séduit Faust à peine éveillé
Du rêve, dont il est encore émerveillé ;
Et lui se traîne et tombe à genoux, au lieu même
De l'apparition, en murmurant : je t'aime.
La fête alors commence : au loin sonnent les cors,
Et plus près on entend les enivrants accords
D'une valse berceuse, adorable et troublante,
Tantôt vive et pressée et tantôt presque lente.

. . . .

Quelques instants plus tard, sous les lambris dorés
S'éteignaient les échos de ces chants inspirés,
En laissant à mon âme une ivresse infinie,
Qui, d'une nuit fiévreuse endormit l'insomnie.
Le lendemain matin, il me semblait encor
Entendre, autour de moi, vibrer des harpes d'or.
O charmant souvenir, après bien des années,
Je cueille encor tes fleurs, qui ne sont point fanées.

LE DÉPART

Par M. GUICHAMAIN

3e Mention Honorable

Pro Patria.

Ami, pourquoi rêver, puisque l'heure est prochaine
Du départ tant fêté vers le ciel aux flots bleus ;
Puisque tout nous sourit, et que la tiède haleine
Du printemps nous convie aux désirs amoureux ?
Pourquoi pleurer surtout ? Souviens-toi des promesses
Que notre foi si pure échangeait à l'autel,
De ton serment si cher, si rempli de caresses,
Ce doux serment qu'alors tu faisais éternel !
Ton regard égaré dans l'azur des pensées,
Se détourne de moi pour la première fois :
Ma voix rappelle en vain les ivresses passées,
Nos propos rapprochés, nos gaietés d'autrefois.
Déjà l'ennui perfide a couvert de ses voiles
L'horizon radieux de nos chères amours,
Et le pâle souci nous cache les étoiles
Qui mettaient un rayon au seuil de tous nos jours.
Non, tu n'es plus l'époux, l'ami sûr et fidèle
Que mon cœur a choisi, qu'il n'oubliera jamais,
Par qui tout était joie, espoir, fête nouvelle,
Et dont l'âme s'ouvrait à tout ce que j'aimais.
Ton silence tarit en moi toute espérance,
Tout effort vers le bien et toute vanité .
Bien plus doux est l'oubli, moins cruelle est l'absence
Que le doute qui fuit et craint la vérité.
Ami, pourquoi rêver ? Es-tu las des contraintes
Que t'impose mon cœur? As-tu d'autres désirs ?

Pourquoi pleurer surtout ? Inaccessible aux craintes
Qui troublent le bonheur et gâtent nos plaisirs,
J'abandonnais mes jours à la vague ondoyante
Sur ton fragile esquif, ô bien cher nautonier !
Heureuse de laisser, quand venait la tourmente,
Sur ton bras souple et fort, mon front se replier.
Ai-je cessé de plaire, et devrai-je, pensive,
A l'heure où chaque jour, j'attendais ton retour,
Ecoutant sans ennui la complainte plaintive
Du pâtre énamouré qui disait son amour,
Frissonner d'amertume en te voyant paraître,
Pâle et le front penché, sans force et sans fierté,
Redouter ta présence, et jalouser peut-être
La paix de ce berger et sa fidélité ?
Non, non, je suis injuste et cruelle sans doute ;
Ton cœur n'a pu pécher que par trop de bonté.
Ami, pardonne-moi : le mal que je redoute
Est tout dans mon esprit par les soupçons hanté.
Vois, j'ai tout préparé pour ce lointain voyage.
Ta gaieté va renaître au pays des flots bleus,
Au pays du ciel pur et des nuits sans orage,
Sous le souffle embaumé du printemps lumineux.
Je veux que dès demain nous gagnions la frontière.
La frontière ! grands dieux ! j'y songe et je comprends !
Les bruits que j'entendais étaient des chants de guerre !
Tout à l'heure j'ai vu partir nos régiments !
Quand l'ennemi paraît, toute joie est tarie :
Le deuil sur le pays étend son voile noir.
O mon bien-aimé, pars ! avant moi, la Patrie !
Et devrais-tu mourir, avant tout le Devoir !

ESCLAVE D'ORIENT

Ballade

Par M. DELAPLANCHE

4e Mention Honorable

« Dans un humble porte-cartes... »

J'aime une femme au visage mutin,
Au pur profil digne de Praxitèle;
Comme un rayon dans la brume du matin,
Lorsque sur moi son sourire étincelle,
Mon cœur se trouble et ma raison chancelle;
J'aime sa voix au timbre caressant,
J'aime sa taille au tour souple et puissant;
J'aime une femme et c'est ma souveraine... !
Dieux, détournez le Destin menaçant
De l'humble esclave amoureux de sa Reine!

J'aime une femme à l'œil brun ou châtain,
On ne sait trop, il est changeant comme elle,
Tantôt si doux, tantôt froid et hautain;
Lorsque sur moi s'abaisse sa prunelle,
Un flot de sang dans mes veines ruisselle.
J'aime son cou comme un jonc fléchissant
Et ses cheveux de bronze rougissant
Tout imprégnés d'iris et de verveine,
Dont le parfum de son trône descend
Jusqu'à l'esclave amoureux de sa Reine.

J'aime une femme à la peau de satin
Dont le contact me rend fou, m'ensorcelle ..
Pour effleurer d'un baiser clandestin
Sa chair enfouie en un flot de dentelle,
Je ferais fi de la vie éternelle !...
Oui, pour sentir, sur mon cœur rugissant,
Le battement de son sein bondissant,
Pour à sa bouche aspirer son haleine,
Je donnerais en souriant mon sang,
Moi pauvre esclave amoureux de sa Reine !

Fils du rivage où règne le Croissant,
Je poursuivrai mon rêve éblouissant ;
Elle, drapée en sa beauté sereine,
Aura peut-être un regard en passant
Pour l'humble esclave amoureux de sa Reine....

NOËL TRAGIQUE

PAR

M. J. PIERSON

5e Mention Honorable

Allez, voyez, chantez...
VICTOR HUGO.

. . . .
Mais non... le bruit s'éteint... c'était encore un rêve
De mon cœur angoissant espérant une trève
Aux sombres maux sans fin, à l'affreuse douleur
Dont le Destin cruel et sans pitié l'accable !...
Que puis-je attendre encor? Rien.... Rien.... Mort implacable,
Ah ! viens, par ton arrêt, mettre un terme au malheur
Qui me poursuit sans cesse... Oh ! délivre mon âme
De son terrestre lien !... Mais toi, vil sort infâme,
Je te maudis... maudit le Ciel, maudit l'Enfer,
Maudite soit la vie et sa terrible chaîne !....
Mais pourquoi tardes-tu, fantôme aux doigts de fer?
Qu'attends-tu donc encor, pour assouvir ta haine ?
Faudra-t-il t'implorer ou dis-moi s'il suffit
De narguer ton courroux ? Va, mes mains décharnées
Ne s'accrocheront point aux lambeaux des années !...
Mais frappe, frappe donc, mets encore à profit
Ton sinistre pouvoir et tes terribles armes
Que n'émoussent jamais, ni prières ni larmes !...
Mort... à nous... je le veux !...

Ainsi parlait un soir,
Au fond d'une mansarde, une femme affolée.
Ses yeux, que soulignait un large sillon noir,

Avec leurs longs éclairs, sur sa face effilée,
Tranchaient étrangement ; merveilleusement beaux,
En leur savant tracé, ses traits orientaux
S'accusaient nettement sur une peau bleuie
Par le souffle du Nord se donnant libre cours
A travers le taudis, ce pendant que, toujours,
Les flocons s'entassaient sur d'autre neige enfouie
Sous les auvents fermés...

Par d'impuissants efforts,
Epuisée, abattue, elle s'est affaissée
Sur l'humide grabat. La pauvre délaissée,
Tandis que des sanglots agitent tout son corps,
Bien vainement essaie encor, sous son haleine,
De ranimer son fils, étendu sur le flanc,
Tremblant sous des haillons qui le couvrent à peine...
Ah ! pour sauver sa vie, elle offrirait son sang !...
Lui faisant un rempart contre le froid intense,
Elle retient l'espoir que Dieu, dans sa clémence,
Guidera sur sa route un bienfaiteur ; pourtant,
La pauvre veuve pleure... elle prie... elle attend !...
Et la neige toujours, voletant, indécise,
Eparpille ses fleurs, sous le fouet de la bise !...

. . . .

Ah ! suis-je donc maudite ? Ai-je de noirs forfaits
Souillé mon âme ? O Dieu, dit-elle, ai-je du vice
Connu la route ? Alors, reçois en sacrifice
Ici-même mes jours ; mais allège le faix
De mon fils bien-aimé... lui, si bon et si tendre,
Faudra-t-il donc qu'il meure et de froid et de faim ? —
Hélas, cruel penser, sans pain ni rien à vendre
Et sans feu n'est-ce pas, pour lui, la mort demain ! —
Ah ! maudite sois-tu, guerre brutale, aveugle,
O monstre saisissant dont la grosse voix beugle
Dans la campagne encor ! Toi seul, fléau fatal,

Fils de l'Ambition, toi seul causes le mal
Qui tuera mon enfant ; ton injuste colère
N'a-t-elle pas, déjà, frappé son pauvre père ?...

. . . .

Mais soudain sur la couche, — un étrange ramas
De haillons entassés, — comme au sortir d'un rêve,
Une voix incertaine et chétive s'élève :
— Mère, entends-tu Noël et les joyeux éclats
De ses cloches d'argent? Dans notre cheminée
Et couchés sur la mousse, ainsi que chaque année,
Mets vite mes sabots....

Stupeur et désespoir !
La Réalité nue, affreuse, épouvantable
Lui réapparaissait sous l'aspect le plus noir :
Hier ne dut-elle pas, pendant que de la table
Le dernier pied flambait sans éclat, tristement,
Chercher encor de quoi réchauffer son enfant,
Puis livrer ses sabots à la flamme rougeâtre
Léchant, de ci, de là, le mur noirci de l'âtre !
Elle verra toujours combien avidement
La flamme s'empara de sa dernière proie !...
Ah ! combien, pour son cœur, fut cruel cet instant !...
— Mère, tu ne dis rien....

Elle pleure....

— La joie
Pour moi serait bien grande, oui ,je serais content
Si, demain au réveil, tout plein de belles choses,
Qu'aurait données Noël, bourraient mes sabots roses !,..
— Ecoute, mon chéri, l'hiver est bien, bien froid
Et le petit Noël, comme nous, n'est pas riche !...
— Me refusera-t-il même un petit caniche
Avec un beau collier en ruban rouge étroit ?
Elle ne peut répondre...

— Oh ! tiens, regarde, mère,
Reprit-il, là... je vois de tout petits enfants
Dans un palais doré... Comme ils sont triomphants !
Au milieu d'eux Noël, s'efforçant de leur plaire....
Pour moi, Noël chéri, n'as-tu rien acheté ?
Rien... pas même un mignon petit jouet cocasse ?
Dis, pourquoi l'enfant pauvre a-t-il perdu sa place
En ton cœur que l'on dit rempli de charité ?
Va, je ne t'en veux pas, mais pour notre mansarde
Sois gentil l'an prochain....

Soudain, face hagarde,
En proie au noir frisson, il se dresse éperdu,
L'œil fixé dans le vague et le bras étendu....
Une terrible angoisse étreint la pauvre mère,
Il lui semble être folle....

— Ah ! maintenant j'espère :
Je vois, soupire-t-il, là-haut, se balançant,
Un grand polichinelle... il est éblouissant ..
Tiens, qu'il est drôle... il rit... à présent il m'appelle...
Tout à coup sur sa couche il blémit, il chancelle
Et s'affaisse en disant : Oh ! bonheur, cette fois,
Noël tu m'as gâté !... pleure plus mère... vois :
Puis râlant : N'ai-je pas un grand ... po...li. .chinelle ?
(*Expirant*)

PROSE

De la dignité du Travail

PAR

M. A. CHAMPION, de Dunkerque

1er Prix : MÉDAILLE DE VERMEIL

« Je veux absolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête, direz-vous? — Tout métier utile au public n'est-il pas honnête ? »

J.-J. ROUSSEAU (*Emile*. Liv. III).

I

C'est un criminel mensonge d'enseigner aux hommes que le travail est une punition : travailler, c'est exercer dans toute leur plénitude les facultés intellectuelles et les facultés physiques dont nous avons été avantagés dans l'ordre admirable de la Nature.

Apprenons surtout à voir — voir n'est pas seulement regarder, c'est comprendre — mais *on ne comprend pas sans méditer :* méditer c'est s'interroger, c'est chercher le « pourquoi » des choses ; c'est hésiter, souffrir, reculer, se ressaisir... avec la conscience comme guide... puis se dominer, s'appliquer à être « soi », percevoir la lueur et souvent jouir de la radieuse lumière !

— Il est bien entendu, pour certaine école, que rien ne va plus aujourd'hui ; les hommes de la génération actuelle sont des déprimés, ceux qui nous ont précédés possédaient, seuls, le secret de la vraie sagesse ; il en serait de la taille humaine comme de l'ampleur du cerveau : tout est ratatiné, petit, mièvre et mesquin !

Voilà qui est jugé.

On peut malgré tout se demander si, en présence d'un mal aussi profond, nos prophètes doivent se borner à nous prédire la fin prochaine, semant ainsi, avec leurs théories désespérantes, les idées les plus funestes à la morale humaine ; ne serait-il pas mieux d'indiquer des moyens d'amélioration sociale, autres que la violence, l'incendie et le meurtre ? *C'est toujours un fâcheux remède que celui qui consiste à tuer les gens pour leur apprendre à vivre !*

— Prétendre qu'à l'état de nature, l'homme et les animaux ne sont pas soumis à la loi du Travail et que son impérieuse nécessité découle de la civilisation, est le contraire de la vérité ; s'il en était ainsi : comment expliquer les mœurs des abeilles, des fourmis, du castor; et les nids des oiseaux, leurs migrations; les troupeaux de bisons sauvages parcourant les immenses prairies du Nouveau-Monde pour la recherche d'autres pâturages... enfin les poissons voyageurs ?

Toutes les forces de la Nature perpétuellemeut en mouvement, l'électricité, la chaleur, la lumière, le cours des fleuves, la germination des végétaux... ne trouvons-nous pas, là, l'exemple du travail éternel ?

Rien n'est perdu ; des éléments en apparence disparus, naissent d'autres éléments ; des décompositions animales, naissent d'autres animaux, des liquides et des gaz ; ces évolutions perpétuelles des choses, ces transformations incessantes... la cellule, ce créateur tangible des êtres animés... la tempête qui soulève les mers, les tremblements de terre changeant la configuration du sol... c'est la Nature en travail.

Ces grands exemples ne doivent pas être perdus pour nous.

— Dès l'apparition de l'homme sur la terre, il se trouva soumis au travail.

— Punition d'un état plus parfait qu'il n'avait su conserver !
— Voici le point de départ de l'erreur propagée par intérêt pendant tant de siècles !

« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » formule du travail pour tous ; *constatation mais non condamnation*... malheur à qui cherche à se soustraire à cette impérieuse nécessité !

Pourquoi un cerveau, pourquoi ces membres, pourquoi la volonté, si ce n'est pour agir ? — *agir c'est vivre.*

Considérons ce qui a dû se passer pour l'homme, nous appuyant sur la raison et nous éclairant de la Science qui n'est que l'accumulation toujours augmentée du travail humain.

A l'origine, l'homme se trouve dans un état d'infériorité incontestable ; nu, sans défense contre les animaux féroces, dont le rôle est, dans la nature, la destruction ; forcé de se cacher dans quelque trou d'où bientôt l'eau le chassera, victime des grandes convulsions terrestres — il doit se terrer à la manière des fauves.

Ses besoins sont très limités... pourtant, la faim est impérieuse ; de quelles précautions ne s'entoure-t-il pas pour arriver à ramasser les quelques baies sauvages servant à son alimentation? ... s'il échappe aux griffes de l'ours ou du tigre, le refroidissement progressif de l'atmosphère ne tardera pas à lui rendre l'existence impossible... nous sommes loin de l'homme rassasié s'endormant paisiblement à l'ombre d'un arbre !

Cet être est misérable... farouche entre tous les êtres, ayant toutes les craintes ; l'attrait instinctif de la reproduction fait qu'il donne le jour à d'autres créatures dont il n'a nul souci ; la femelle seule, la mère, prend quelqu'attachement pour ses petits

— non pas tant parcequ'ils ont besoin d'elle que par le service rendu en la débarrassant d'un lait dont elle souffre... puis l'habitude aidant, la mère continue ses soins à ses enfants ; par une pente naturelle cette habitude est devenue protection... enfin, les adultes abandonnent leur mère — sans regrets. sans remords, obéissant à l'impulsion animale.

Tout en ne prétendant pas résoudre le problème de la constitution des premières familles, on peut supposer que la nécessité d'un abri, le voisinage d'un ruisseau ou d'une source, la production et l'entretien si difficile du feu, réunissant les hommes sur un même point, le sexe féminin inférieur en nombre au sexe masculin (car la mortalité des mères dans de pareilles conditions devait être considérable) tout contribua à inciter l'homme à la conservation, en propre, d'une femme.

Forcé de trouver une plus grande quantité de nourriture, plus exposé aux attaques des fauves contre lesquels il avait à défendre sa progéniture, il dut songer à s'armer.

Inférieur sur tant de points, la nature l'avait doté d'un admirable moyen de supériorité... la main... outil incomparable dont la souplesse ne le cède en rien à la force, capable des travaux les plus rudes et des ouvrages les plus délicats.

— Les premières armes défensives furent la lourde branche arrachée à quelque tronc d'arbre, le caillou aigu tenu dans la main et dont l'homme se servait à la fois pour frapper et pour déchirer : puis vint l'idée d'unir la pierre au bâton, c'est la hache emmanchée ; l'industrie humaine se développe alors. la pierre grossière ne suffit plus... la pierre éclatée lui est substituée... enfin la pierre polie.

Quand nous examinons ces premières conceptions humaines, que nous essayons de trouver quels furent les moyens employés

par l'homme primitif pour obtenir ces merveilleux instruments de pierre, que nous tenons dans nos mains ces haches, ces poinçons, ces scies, ces couteaux, nous trouvons, là, des preuves indiscutables que le Travail est dans l'ordre de la nature.

Nous n'avons esquissé, à dessein, que l'âge de pierre ; si notre cadre le permettait, nous verrions l'homme successivement chasseur, pêcheur puis agriculteur ; mentionnons, néanmoins, la substitution du bronze à la pierre avec les grandes migrations des races, enfin l'époque du fer ; et *toujours nous arrivons à cette conclusion que le Travail a été le plus puissant levier de la progression humaine.*

II

Les civilisations les plus avancées de l'antiquité ne se sont maintenues que par le travail ; quel art, quelle habilité devaient avoir les travailleurs égyptiens pour arriver à réunir des blocs de granit formant un tout tellement homogène que l'investigation la plus minutieuse permet à peine de trouver les joints ; quelles proportions grandioses présentent les monuments romains ; quelle science et quelle beauté dans l'architecture grecque !

Les productions manuelles marchaient de pair avec les conceptions de l'esprit, la savante statuaire antique ne nous a laissé que des modèles ; la connaissance de la structure du corps humain est profonde chez le sculpteur, qu'il soit grec ou égyptien.

Puis viennent les périodes de déclin, *les puissants empires disparaissent tour à tour entraînés par cette soif de conquêtes qui leur fait négliger les travaux de l'agriculture, l'habitude du travail, perdue, amène la décadence.*

Il n'est pas nécessaire de faire l'historique du Travail à travers les âges pour dégager cette vérité éclatante que *l'homme travailleur, seul est indépendant.*

Les hommes les plus illustres, dans tous les pays et à toutes les époques, sont toujours sortis de cette partie de la population qu'une minorité à sens moral dévié appelle, non sans quelque dédain, « le Peuple » !

« Le Peuple » ! comme si ce mot distingué au pluriel, prenait un sens particulier quand on l'emploie au singulier — eh oui, le Peuple ! — assemblage d'hommes de même race et de mêmes besoins... *en attendant le moment bienheureux où le mot — peuple — disparaissant des langues, fera place à l'Humanité !*

Les premiers travailleurs durent être fort appréciés car nous retrouvons dans les traditions mythologiques des dieux protecteurs du commerce, de l'agriculture, de la navigation et de l'industrie.

L'homme, dès l'origine, attacha un grand prix aux objets de première nécessité : voilà pourquoi l'art du potier est un des plus anciens.

— Par une oblitération singulière du cerveau humain, un fléau pire que tous les cataclysmes devait surgir — la guerre !

Occupées sans cesse à convoiter ce qui appartenait aux autres, les nations guerrières développèrent plus spécialement les aptitudes militaires et ne pensèrent plus qu'à combattre ; cette vie de meurtre et de carnage fit dédaigner le travail. Comme dans l'ordre de la nature un morceau de pain a une valeur autrement grande que la plus forte armure, la nécessité de vivre exigeait autre chose que des épées... de là, l'esclavage.

Ces fameuses républiques romaines, si souvent citées en exemple, déclarèrent que des hommes devenus esclaves, par le sort de la guerre, ou que les enfants d'esclaves étaient esclaves

en raison du « droit des gens ! » les débiteurs insolvables furent mis en vente par leurs créanciers ; des hommes libres se vendirent, même, et cette forme d'esclavage était dite de « droit civil ! »

Toute dignité humaine ainsi supprimée, on proposa en plein Sénat d'affubler les esclaves d'un costume spécial, mais on ne donna pas suite à cette idée, parceque, dit Sénéque : « nos esclaves ne tarderaient pas à nous compter. »

Les esclaves endurcis par le travail, ne tardèrent pas, en effet, à compter les citoyens romains et leurs révoltes successives amenèrent bientôt la chute de Rome.

La liberté du travail, ce droit imprescriptible de chercher le moyen de vivre et d'élever une famille, n'est qu'une conquête morale toute moderne.

La Révolution française éclatant dans l'Univers comme l'astre du jour après, une nuit affreuse, brisa sans retour le joug sous lequel le plus grand nombre avait été courbé.

Quand nous voyons aujourd'hui les résultats admirables du travail du cerveau ou du travail manuel, quel tribut de reconnaissance ne devons-nous pas à ceux qui nous ont précédés !

Nous oublions facilement ce qui a été fait pour nous : l'enchaînement merveilleux des productions humaines a pour créateur celui qui, le premier, eut l'idée d'emmancher un silex ; en appliquant la pensée à ce fait en apparence si simple, mais en réalité si réfléchi, on dégage l'unité morale de l'espèce humaine.

Tout en reconnaissant que nous sommes loin encore du but, on ne peut nier, nonobstant les esprits chagrins, que nous ne progressions vers le bien, sans pourtant dire avec un optimisme trop facile, que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. »

— Quelle était, au Moyen-Age, la condition des travailleurs?

Certes. très inférieure; *l'orgueil des castes qu'on se plaisait à déclarer d'institution divine*, tenait l'ouvrier dans une dépendance ne différant pas sensiblement de l'esclavage.

L'esprit d'injustice et de domination changea de forme sans que le fond fût modifié; sous prétexte de protéger le commerce, l'industrie ou les arts, ceux qui en détenaient en quelque sorte les secrets, ne tardèrent pas à se former en puissantes associations : ce fut l'époque du compagnonnage et des maitrises.

Défense à la majorité d'être intelligente; un mur infranchissable était élevé par ces usurpateurs, et à côté de la noblesse de l'épée, se créa l'oppression des maitres.

L'habileté, le courage dans le travail ne servirent de rien, le nombre des admis dans les maitrises étant extrêmement limité, *afin que les gros bénéfices, fruit de l'industrie de tous, fussent seulement partagés par quelques privilégiés.*

On soumit les travailleurs de tout ordre à un apprentissage qu'ils ne voyaient jamais finir, on exigea dans chaque métier que l'impétrant produisit un chef-d'œuvre, non pas un ouvrage parfait dans le genre avec la marque personnelle du génie ou de l'habileté de l'ouvrier, mais bien une production indéfinissable soumise à des règles aussi mesquines que des cerveaux étroits pouvaient en concevoir, présentant des particularités ridicules toujours renouvelées auxquelles une intelligence active ne pouvait se soumettre.

Quant aux travailleurs attachés à la glèbe, leur situation était abominable, et l'on voudra bien nous accorder qu'*il faut avoir une singulière conception de la dignité humaine pour faire l'apologie de ce « bon vieux temps » si regretté par une minorité trop favorisée.*

Quelle justice, quelle fraternité attendre de *ces fameuses classes supérieures d'un orgueil égal à l'ignorance*, et dont le cœur plus dur que le fer des armures éprouvait pour les faibles des sentiments ainsi exprimés dans les lois du « Royaume très chrétien » :

« Le Sire peut leur prendre tout ce qu'ils ont et les tenir en » prison toutes les fois qu'il lui plait, soit à tort, soit à droit, et » il n'est tenu à en répondre fors à Dieu ! »

L'ignorance systématique dans laquelle les puissants tenaient le peuple retarda longtemps tout progrès. Les persécutions les plus atroces exercées contre les esprits libres obligeaient les chercheurs et les travailleurs à la plus grande prudence, ceux qui osaient s'affranchir d'un joug aussi odieux, expiaient dans les plus affreux supplices ce qu'on apppelait un orgueil satanique : on s'appliqua dans les régions dirigeantes à inculquer de gré ou de force, aux misérables, que leur place était ainsi marquée dans l'ordre des choses, qu'ils étaient nés pour souffrir... *la solidarité, l'amour du prochain étaient lettre-morte et la condition du peuple inférieure à celle du plus vil bétail !*

Il se produisit, alors, ce qui devait fatalement arriver : l'agriculture incapable de se développer laissa la terre improductive et d'affreuses disettes décimèrent les populations.

Malgré tout le mal que purent faire les spoliateurs de l'Humanité, malgré les crimes commis par ces êtres sans nom, malgré les persécutions, la torture, les bûchers — on ne put étouffer la puissance créatrice du Travail.

III

Nous ne sommes libres que parceque nos malheureux ancêtres ont souffert pour nous.

Aujourd'hui, pourtant, *une sorte de dédain particulier aux petits cerveaux subsiste encore quant aux professions manuelles.*

Il faudra bien revenir à des idées plus saines ; la fortune n'est détenue que par le petit nombre ; elle ne procure d'avantages à ceux qui en jouissent, que grâce aux productions de la totalité des travailleurs.

Quand donc voudra-t-on reconnaître la véritable signification du mot « ouvrier », dont l'acception vraie s'applique à ceux qui travaillent dans n'importe quelle branche, mais ne peut logiquement désigner une catégorie spéciale ?

Les mots nous divisent plus souvent que les actes. — Tous sont solidaires de chacun, chacun est une partie de tous. — Il n'y a pas de métier dégradant, si infime que puisse paraître l'industrie d'un homme, le travail du moindre manœuvre profite à la généralité : à ce titre il mérite tout notre respect.

Une profession n'est jamais infamante, puisque son but est de gagner le pain quotidien... plus à plaindre sont ceux qui la dédaignent que celui qui l'exerce !

Tous nos efforts doivent tendre à détruire les préjugés, la tâche est plus ardue qu'on le pense ; il est très fréquent qu'un ancien travailleur manuel, parvenu à l'aisance, manifeste le plus absolu mépris pour ceux qui exercent un métier.

Surtout qu'on ne vienne pas nous dire que la culture intellectuelle est incompatible avec le travail physique et que la plus grande erreur de la République est l'instruction obligatoire — rien n'est aussi faux !

L'instruction primaire donnée à tous est un très grand bienfait. De quel droit créerions-nous des classes intelligentes et tiendrions-nous dans la nuit cérébrale la majeure partie de la population, sous prétexte que : plus l'intelligence se développe, moins l'on veut se livrer au travail ?

Cette appréciation vient de ce qu'on ne reconnaît pas loyalement les causes, se contentant de constater les effets.

Les familles sont les premiers auteurs du détachement systématique de la culture de la terre ou de la répugnance à exercer une profession manuelle.

Combien de pères ne vous disent-ils pas : « Il ferait beau voir que mon fils grattât la terre — est-ce que le fils de mon voisin gratte la terre lui ? »

Si le père a de l'argent, le fils sera destiné à une carrière dite « libérale » : s'il n'a pas assez de ressources pécuniaires, l'enfant est envoyé dans une ville où il se débrouille comme il peut... quatre-vingt-dix fois sur cent vous aurez fait un malheureux ?

Laissant au contraire de côté un orgueil aveugle et stupide, considérant froidement les nécessités de la vie, tout autre serait le raisonnement :

« J'ai gagné mon pain et élevé ma famille en cultivant la terre, j'ai beaucoup peiné, mais en homme libre ; enfin, je possède aujourd'hui quelque bien légitimement acquis à laisser à mes enfants. — Pourtant, il m'a manqué une chose ; souvent j'entendais dire qu'il y a des pays où la terre est plus féconde... probablement parcequ'on la cultive mieux... mon aîné qui lit si bien m'a enseigné à ce sujet... si j'avais su lire !

O terre féconde, source de la vie... toi seule assures l'existence indépendante, car éternellement l'Humanité puisera la force dans ton sein généreux ! »

— Si l'on apportait la moitié des soins qui président à l'élevage des animaux, dans l'éducation des enfants, on arriverait certainement à un résultat plus profitable à l'individu et à la majorité.

Nous voudrions qu'on ne se lassât pas de redire, aussi bien dans la famille qu'à l'école, que le travail est la base de la dignité humaine, et, comme il faut joindre l'exemple aux préceptes, la plus large part devrait être donnée à l'exercice des ouvrages manuels ; il y a là un délassement pour le cerveau et une gymnastique utile au corps.

Elevés dans l'habitude d'exercer leurs membres aux différents travaux indispensables à la vie civilisée, nos enfants tout en s'amusant ne tarderaient pas à acquérir une habileté qui serait loin de leur nuire, plus tard, dans la pratique d'une profession ; l'émulation aidant, les fils des plus favorisés de la fortune ne voudraient pas rester en arrière des autres ; ils y trouveraient encore cet avantage de pouvoir, par la suite, gagner leur pain, si un retour des choses les jetait tout à coup dans les conditions générales de l'existence.

La société a le droit d'exiger qu'une partie de ses membres ne devienne pas une charge inutile à la majorité, mais par contre, elle a le devoir de préparer les futurs citoyens pour le plus grand avantage de tous.

Puisque, dans notre organisation moderne, la loi édicte l'égalité du service militaire, il n'est pas illogique de demander l'enseignement manuel obligatoire sans distinctions d'individus.

Combien de jeunes gens débutent avec les idées les plus erronées, l'inexpérience la plus complète — comme s'il ne s'agissait que de suivre un chemin tout tracé !

Aux filles, on a bien soin de jamais, au grand jamais, rien dire du rôle supérieur qui leur est dévolu — la maternité — et le nombre des femmes qui ne savent pas coudre est plus considérable qu'on croit.

Quant aux garçons, il est pénible de constater un peu partout, qu'ils ne sont pas très fixés sur l'usage d'un marteau ou d'une

paire de tenailles ; journellement vous voyez dans votre entourage des gens absolument incapables de placer un clou sans s'écraser les doigts.

Conséquence, impossibilité de faire la moindre besogne utile sans avoir recours à d'autres — ce qui n'est qu'un inconvénient tant que l'on peut payer les services rendus, met l'homme qui ne s'est jamais servi de ses mains dans un état d'infériorité incontestable quand la gêne vient l'assaillir et le jette incontinent, dans la misère, si le malheur s'abat sur lui.

Malgré tous les progrès accomplis, il ne semble pas que la vie matérielle dans nos civilisations soit devenue très facile ; il y a certainement encombrement, et, si vous venez nous dire que l'on a plus de travailleurs manuels que d'ouvrage à faire, nous vous répondrons qu'il n'y a pas non plus pénurie d'hommes dans les carrières libérales, le commerce et les arts.

Ceci établi : il ressort logiquement que nos descendants devront adopter un autre genre d'existence que la nôtre ; il faut donc entrer franchement dans la voie pratique qui permet de lutter sans succomber.

L'être le mieux armé est celui qui porte toujours son avoir avec soi ; le bien le plus précieux qu'on puisse léguer à un enfant, avec la santé, est un outil commode qu'il tienne bien en main... partout et en toutes circonstances, il vivra et fera vivre les siens.

Que notre objectif ne soit pas la fortune, c'est souvent un phare qui fait sombrer notre barque en hypnotisant toutes nos faculés sur sa lumière éblouissante.

Aller dignement dans la liberté morale est une des perspectives les plus enviables. Théoriquement cela paraît tout simple, pratiquement on se heurte à des difficultés sans nombre dont les principales sont les préjugés — débarrassons-nous-en comme de vêtements hors d'usage et abandonnons-les sans plus de souci.

Loin de nous l'intention de vouloir affaiblir l'idée de patrie ; pourtant, on doit encourager ceux qui sont forcément trop à l'étroit à se répandre sur la surface de la terre ; il y a encore de la place pour l'Humanité !

Les fils d'agriculteurs doivent se pénétrer de cet axiome — on est plus son maître aux champs qu'à la ville, et le laboureur exerce une profession des plus nobles — si le gain n'est pas toujours en proportion du travail, la certitude de faire vivre une famille est la plus réconfortante compensation aux rudes fatigues que comporte cet état.

Puisque l'orgueil est un des plus puissants moteurs des actions humaines, employons cette force pour atteindre le but que nous nous proposons; le fleuve dévastateur sagement endigué devient un des plus utiles auxiliaires de l'homme.

Ne contraignons pas nos enfants, mais que nos enseignements portent sur la considération due aux travailleurs ; nous leur inspirerons la dignité morale qui consiste à respecter les autres et soi-même.

Que l'on s'applique surtout à ne pas laisser germer ces idées immorales amenant insensiblement un homme à considérer qu'un autre homme, exerçant une profession périlleuse, est « payé pour ça ! » formule détestable entre toutes, sophisme monstrueux dont l'égoïsme use volontiers pour étouffer tout sentiment de pitié.

Que l'on fasse ressortir, car nous sommes peut-être les êtres les plus difficiles à convaincre, combien les opérations du cerveau sont intimement liées au mécanisme de la vie animale... quand l'âme ne peut nous entendre, parlons à la matière : le plus grand nombre des maladies décimant l'humanité ont souvent des causes diamétralement opposées, *l'excès de bonne chère, par exemple, tue aussi sûrement que l'excès de travail.*

C'est une erreur profonde de dire que le travail manuel réduit l'homme à l'état de machine, l'orgueil d'incapables maladroits, seul, peut soutenir pareille fausseté ; que ceux qui ne savent faire usage de leurs mains essaient l'ouvrage le plus facile et ils verront si c'est aussi simple qu'ils le pensent.

Croient-ils, peut-être, que le fait de choisir un arbre brut, de le débiter convenablement, d'en tirer tout le parti possible, de façonner le bois suivant les nécessités du travail, soit le partage d'un être inférieur... et le forgeron pliant d'un bras vigoureux le fer aux exigences de sa volonté, fait-il œuvre de brute ?

Plus l'intelligence sera élevée, plus l'on apportera d'habileté, d'art, dans l'application d'un métier qu'on aimera en en tirant le meilleur parti possible ; *ce n'est pas une des moindres satisfactions que puisse éprouver un homme d'enseigner à son fils à gagner noblement sa vie.*

« Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur y pensez-vous ? — J'y pense mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir être jamais qu'un lord ou un marquis, un prince et, peut-être un jour, moins que rien : moi, je veux lui donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps, je veux l'élever à l'état d'homme ; et, quoi que vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous. »

J.-J. Rousseau (*Emile* Liv. III).

NOS PETITS-ENFANTS

PAR

M. DONDELEZ Père, de Lille

(MENTION HONORABLE)

Les nations vieillissent, nous passons et laissons à peine de notre passage des souvenirs respectés du temps. Puisque nous ne pouvons arrêter ce vieillard impitoyable, dont la faux à deux tranchants n'a point de cesse, préparons la voie aux initiés de l'avenir.

Nos enfants vont récolter les fruits de notre activité ou subir les conséquences de notre mollesse ; peut-être est-il encore temps de modifier le sort qui leur est réservé par des lois intelligemment appropriées à la situation du pays devant l'Europe.

La génération actuelle est ce qu'elle devait être malgré toutes nos secousses, mais nous croyons qu'elle subit les lois d'un phénomène singulier. — Dans le milieu où cette génération a grandi, elle a certainement acquis une somme de savoir et de force dont elle ne s'est pas servie. — *L'élan manque à la jeunesse, pourquoi ?* Parce que nos mœurs, pendant la durée du régime tombé, se sont ressenties de ce régime lui-même. — Dans un milieu de science, de forces inutilisées, la jeunesse française, comme un corps à l'apogée de sa vigueur, s'est trouvée étouffée par son sang, une sorte de pléthore a encombré son organisme, et, de ce malaise, aucun de nous ne s'est aperçu. — *L'amour de l'or, des jouissances acquises sans labeur, nous ont donné une génération aux nerfs atrophiés et insensibles.*

Pourtant, que d'objectifs honorables se présentaient à cette génération ! Sans parler ici de la noble émulation des beaux-arts, des sciences naturelles, que de moyens pratiques suffisamment rémunérateurs pouvaient provoquer les capitaux les plus exigeants, en prenant pour objectif exclusif la prospérité du pays, puis, comme effet, sa prépondérance !

Mais la postérité, l'histoire nationale n'oublieront point les noms des citoyens illustres qui ont obéi à de patriotiques aspirations : la création des familistères, des cités ouvrières, des écoles agronomiques, des colonies agricoles, des cercles hippiques, l'initiative en faveur de la batellerie, l'étude des sciences exactes à portée de tous, enfin, l'étude pratique des lois remaniées et l'instruction militaire appliquée à tous : voilà plus qu'il n'en eût fallu, ce programme recevant toute l'extension possible, pour donner à notre génération longévité de fortune et d'existence à la fois.

Cet élan sublime qui fait de chacun l'enfant de la grande famille ayant fait défaut pendant la paix,a été impossible pendant la guerre. *Cet esprit de corps, de solidarité qui unissait nos pères de 89 s'est fondu dans une sorte d'égoïsme*, sans autre but précis que l'accumulation inexploitée et inutilisée des capitaux pendant 3/4 de siècle.

Avec un peu plus de souci de notre grandeur réelle, nos petits-enfants ne tomberont pas dans les erreurs du siècle d'argent. Ils saisiront l'occasion qui se présente pour eux de *reconquérir au soleil la place qui leur est due comme fils de la grande initiatrice appelée : France*. Le sentiment patriotique relégué au dernier plan par l'exploitation éhontée du militarisme (1) lancera

(1) Allusion au remplacement militaire.

des étincelles du foyer légitime, et, *de l'union tardive de tous les partis, naîtra cette nouvelle France, guide de toutes les nations dans la voie de la fraternité universelle.*

Mais d'ici là, quel vaste champ de rénovations fécondes à traverser ! Courage, travailleurs de toutes classes, de toutes spécialités, *l'aube d'un nouveau jour se lève :* ne voyez-vous pas les stériles oripeaux du siècle d'argent s'effacer comme un brouillard malsain ? *Courage et patience dans la lutte ! Comme l'oiseau qui franchit l'Océan, regardons de haut et de loin à l'horizon et ne considérons l'espace parcouru qu'après avoir atteint le but désiré !*

A ce prix, mais à ce prix seulement, nos petits-enfants pourront dire plus tard :

« Pères, dans un jour néfaste vous nous aviez confié l'avenir du pays : l'ennemi ravageait notre sol, le souverain avait vendu notre armée, dont plusieurs chefs attendaient la destruction dans une secrète et criminelle lâcheté, tous les services publics étaient désorganisés : le pays tout entier ressemblait à un navire démâté, désagrégé, errant sans pilote ni boussole au gré de la tempête sur l'Océan aux abîmes sans fond.

» Mais à la lueur des éclairs, nous apercevions, équipage anxieux et morne, la silhouette du capitaine, colosse infatigable, transmettant les notes aiguës de la manœuvre libératrice aux marins des vergues et des huniers.

» Pères, c'est dans cet état que vous nous avez confié la direction du peuple dont nous vous offrons ci-dessus une bien faible image, depuis ce jour, nous avons mis en commun tous nos efforts, sans distinction d'opinions, de culte, de fortune ; nous avons ressaisi le gouvernail du navire, plaçant à notre tête, sur la foi des services rendus, un citoyen illustre par sa fidélité aux

principes, aux promesses basées sur leur mise en pratique, autant que par sa loyauté, et dont la verte vieillesse a frayé le chemin aux jeunes apôtres de la République.

» Vingt-cinq ans se sont écoulés ; nous avons, dans une immense et solidaire acclamation, revendiqué l'émancipation de notre jeune République et consacré son avènement définitif. Depuis lors, les cadavres de nos frères aux plaines de Metz et de Sedan alimentent et embellissent des tumulus vengeurs ! Le temps des épreuves est passé, le jour de la revendication est arrivé enfin.

» Voilà bien ces champs d'Alsace et de Lorraine, que la complicité morale d'un homme a vendus à l'ennemi. Voilà bien ces tours, ces cités où le césarisme avait pendant 20 ans (1851-1870) promené son aigle aux couleurs sinistres !

» *Germains, obéissez au flot de liberté qui monte de la rive française et menace de tout envahir, craignez pour votre antique nation, redoutez cette heure de justice martiale et sommaire qui peut nous mener à Berlin.* Et tremblants devant ces murs cicatrisés de 1870 qu'on appelle Metz et Strasbourg, jetez un coup d'œil de regrets, d'amertume, le coup d'œil de l'usurier forclus, sur ces pauvres victimes de votre âpre cupidité, puis, spontanément, librement, rendez à leurs affections ces braves enfants qui s'étaient volontairement éloignés de leur berceau pour ne point vous appartenir, ces femmes, ces héroïnes que votre regard seul eût flétries, enfin tout ce pays qui ne connaissait de votre origine que le nom et la rapacité.

» C'est ainsi que vous aurez fait l'aveu que nous réclamons, c'est-à-dire l'aveu que l'avènement de votre ennemie la plus cruelle, de la République Française, aura eu pour effet principal de vous rendre meilleurs malgré vous. »

Le Souverain de la Science

A la glorieuse mémoire de Sa Majesté Dom Pedro d'Alcantara

Par Madame de SAVIGNAC

MÉDAILLE DE BRONZE

— « L'instruction est comme la rosée, elle rafraîchit l'intelligence et le cœur. »

(Sentence russe).

Le samedi 5 décembre 1891, un deuil cruel éprouvait la Famille impériale du Brésil, la France et l'Institut. Sa Majesté Dom Pedro II, après une courte maladie, remettait à Dieu sa grande âme. L'auguste souverain qui, pendant cinquante ans, avait régné sur un empire immense, le plus peuplé de l'Amérique du Sud, s'éteignait, proscrit, dans une chambre d'hôtel.

Douloureuse destinée, semblable à celle de la pieuse compagne de sa vie, l'impératrice Thérèse-Christine-Marie de Bourbon, qui mourut subitement à Oporto, en Portugal, au lendemain, de son débarquement sur la terre d'exil.

Il y a déjà quatre ans, nous tracions les principales lignes de cette existence merveilleusement remplie ; mais la rare modestie, l'extrême simplicité de l'empereur nous contraignirent au seul exposé des évènements qui marquèrent son règne.

Aujourd'hui, saluons de nouveau le Maître, hélas ! désormais invisible, mais toujours présent à nos souvenirs. Sans nous départir d'une impartialité rigoureuse, répétons avec plus de force encore ce que nous disions du Père des Lettres et des Sciences.

« L'arbre de vérité ne croît que sur la tombe ! »

Parmi les innombrables bienfaits que Dom Pedro II répandit sur le pays ingrat qui possédait tout son amour, l'abolition de l'esclavage lui mérita l'éternelle reconnaissance des peuples. Ce grand acte eut, dans tout l'univers, un retentissement considérable.

Le 10 juillet 1888, à Paris, un banquet réunissait les sommités politiques, littéraires, scientifiques, artistiques de la France, pour célébrer l'un des plus heureux évènements du siècle.

Au nombre des éloquents discours prononcés en cette mémorable soirée, citons un passage de celui de M. Jules Simon.

« Je voudrais, disait l'orateur, être moi-même un esclave libéré d'hier, — et mon cœur ne battrait pas plus vite dans ce moment ! — je voudrais l'être, pour dire à Sa Majesté Dom Pedro, et à son auguste fille, la princesse impériale, à ces deux puissants qui se sont souvenus des misérables, ce que dira la postérité !... »

Dom Pedro d'Alcantara, plus grand que tous les souverains contemporains, fut plus grand, même sans sceptre ni couronne : père du peuple, homme d'Etat, chef d'armée, politique habile et loyal, sage administrateur, il fut surtout bienfaiteur de l'humanité. L'extraordinaire précocité de son intelligence l'avait mis, très-jeune, au premier rang des esprits supérieurs. Quel monarque fut jugé capable, à quinze ans, de gouverner et pacifier un royaume déchiré par l'anarchie ?

Le plus sage des rois fut aussi protecteur des sciences, des lettres et des arts ; l'un des hommes les plus savants de notre époque, il connaissait toutes les littératures et parlait couramment seize langues. Dom Pedro II, objet d'universelle admiration, est le seul empereur ou roi dont on ait pu écrire l'histoire de son vivant.

— « Tout en donnant la première place aux devoirs que lui imposait le gouvernement de ses Etats, et en se consacrant aux progrès et au bonheur de son peuple avec la sollicitude la plus paternelle que jamais souverain ait montrée, Dom Pedro trouvait le temps de cultiver les principales connaissances humaines. L'astronomie, les sciences mathématiques et physiques, les surprenantes applications qui en sont sorties et celles que l'avenir permet d'entrevoir, fixaient tour à tour son attention. Parmi les sciences naturelles, la botanique, surtout, lui était familière. Il n'en était pas moins versé dans l'histoire et dans les grandes littératures, grâce à sa connaissance des principales langues de l'antiquité et des temps modernes. Comment ne pas ajouter que les arts trouvaient en lui un appréciateur délicat ?

» Cette sorte d'universalité s'explique, non seulement par une prodigieuse mémoire, mais encore par une infatigable activité de travail, qui, dans les derniers temps, a peut-être même contribué à affaiblir la vigoureuse constitution de notre auguste associé ; enfin, par les rares facultés d'esprit que reflétaient sa noble physionomie et son regard pénétrant.

» Dom Pedro n'était pas seulement curieux pour lui-même de toute espèce de savoir. En même temps qu'il répandait l'instruction parmi les humbles et les déshérités, il organisait des écoles spéciales, entre autres l'Ecole polytechnique de Rio, et, plus récemment, l'Ecole des mines d'Ouro Preto. Il encourageait des voyages d'explorations et de recherches dans les diverses régions de son vaste empire. Il fondait des bibliothèques, des musées, ainsi que des observatoires astronomiques et météorologiques, qu'il dotait d'instruments de premier ordre.

» C'était, d'ailleurs, sur son revenu personnel que l'empereur prélevait les ressources nécessaires à ces institutions, destinées à répandre, sur un pays encore neuf, une bienfaisante lumière. On ne peut oublier, non plus, avec quelle promptitude et quelle

munificence Dom Pedro, perpétuellement avide de tout progrès qui pouvait être utile à ses sujets, avait créé à Rio un Institut où devaient être appliquées les méthodes de Pasteur.

» Il est à peine croyable qu'une telle générosité envers son pays n'aît pas faibli, après que l'empereur en eut été exilé : le don de sa magnifique bibliothèque et de sa précieuse collection minéralogique en est pourtant la preuve irrécusable. »

Ainsi s'exprime M. Daubrée, membre de l'Académie des Sciences, et ami personnel de l'illustre défunt, dans le discours qu'il devait prononcer aux funérailles de Dom Pedro d'Alcantara, associé étranger de l'Académie, le mercredi 9 décembre 1891. Malheureusement, cette remarquable allocution ne put être prononcée aux obsèques, parce que la durée de la cérémonie a été très-prolongée par la solennité militaire et par le défilé des troupes devant le corps de l'empereur (1).

Pour mieux faire apprécier les bienfaits d'un règne aussi prospère, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur le Brésil, la fondation du gouvernement impérial et les difficultés qu'eut à surmonter Dom Pedro II.

Le 22 avril 1500, le portugais Pedro Alvares Cabral conduisant aux Indes, après la découverte de Vasco de Gama, une escadre de treize navires, aperçut la terre, dans l'ouest, très-loin des côtes d'Afrique. Abordant à l'entrée d'un port sûr, Porto-Seguro (devenu depuis le XVIe siècle Santa-Cruz), il prit possession du Portugal, et le désigna par le nom d' « Ile de la Vraie Croix ». Bientôt, cette contrée fut nommée Brazil (Brésil), à cause d'un bois de teinture rouge qu'on y trouvait (*ibira-pitang*

---

(1) L'oraison funèbre de l'empereur du Brésil fut prononcée par son auteur, M. Daubrée, dans la séance solennelle de l'Institut, dont les membres furent convoqués, quelques jours plus tard, en l'honneur de Sa Majesté.

des Tupys). En 1500, quelques semaines avant Cabral, un espagnol compagnon de Colomb, Vicente Yânez Pinzon, avait découvert la côte septentrionale du Brésil depuis le cap Saint-Augustin, en passant par les bouches de l'Amazone, jusqu'au cap d'Orange.

Pendant les années qui suivirent, les explorations se multiplièrent, et peu à peu le Brésil fut colonisé. L'an 1653, il devint une principauté soumise au Portugal. Ce royaume étant menacé en 1807, d'une invasion de Napoléon, alors maître de l'Europe, Dom Joâo, régent au nom de sa mère, la reine Dona Maria 1re, s'embarqua pour le Brésil avec la famille royale. Le siège du gouvernement fut établi à Rio-de-Janeiro désormais capitale (1808).

L'année 1815, l'ancienne monarchie portugaise fut appelée Royaume-Uni de Portugal, Brésil et des Algarves. Le prince régent, créé roi par la mort de sa mère, Maria Ire (1816), prit le nom de Dom Joâo VI. Cinq ans plus tard, il retournait en Europe, laissant au Brésil son fils Dom Pedro, institué prince régent du royaume.

Mais les Cortès siégeant à Lisbonne voulurent détruire, dans le nouvel Etat, l'œuvre civilisatrice de Dom Joâo VI, en supprimant les tribunaux et les écoles d'enseignement supérieur. Elles décrétèrent le retour en Portugal du prince régent, et la création d'un grand nombre de colonies relevant de la capitale, Rio-de-Janeiro.

Les Brésiliens ne se laissèrent pas intimider. Secouant la domination portugaise et plaçant à leur tête le prince Dom Pedro, ils engagèrent avec les Cortès de Lisbonne une lutte où ils furent victorieux. Le régent proclama l'indépendance du Brésil et, peu après, le 12 octobre 1822, il fut acclamé empereur sous le nom de Dom Pedro 1er.

Depuis cette époque jusqu'au 7 avril 1831, jour de l'abdication de Dom Pedro Ier, le Brésil fut troublé par des guerres incessantes à l'intérieur comme à l'extérieur. En outre, une grande rivalité entre les Brésiliens de naissance et les *adoptivos*, ou Brésiliens d'adoption, divisait l'empire et suggérait au souverain la résolution d'abdiquer en faveur de son fils Dom Pedro, qui était né à Rio, le 2 décembre 1825.

Ainsi se termina le règne trop court d'un monarque chevaleresque qui, entouré de conseillers sans expérience, eut la gloire de fonder l'empire du Brésil. Dom Pedro Ier sut l'établir avec autorité, malgré les agitations inévitables, les difficultés sans nombre, causées par l'état physique de cet immense pays, presque sauvage, encore inexploré.

Dom Pedro II n'avait que cinq ans lorsqu'il fut acclamé « empereur constitutionnel et défenseur perpétuel du Brésil », — Le prince était sans famille. Sa mère, Dona Léopoldine, fille de l'Empereur d'Autriche, était morte un an après sa naissance. Son père, Dom Pedro Ier, luttait en Portugal pour le triomphe de la liberté.

Ce jeune âge, cet isolement inspirèrent d'abord des craintes pour l'avenir de la monarchie brésilienne. Mais, cédant à ses sentiments généreux, le peuple s'abandonna bientôt à la joie d'avoir enfin un souverain né sur la terre du Brésil. Une régence fut constituée pour gouverner l'état pendant la minorité de Dom Pedro. Cette période agitée aurait infailliblement amené la dissolution de l'empire, sans le patriotisme, le bon sens éclairé d'une grande partie de la population.

Au milieu des luttes intestines, des hostilités sans cesse renaissantes avec l'étranger, l'empereur recevait une éducation libérale, qui développait son intelligence, mûrissait son jugement. Travailleur infatigable, il se levait souvent la nuit pour étudier,

voulant tout apprendre et tout connaître. A l'âge où les autres écoliers ne sont encore que des enfants, Dom Pedro II était un homme.

En présence des troubles qui désolaient la contrée, le Parlement, jugeant indispensable d'abréger la minorité du souverain, le déclara majeur à quinze ans, 23 juillet 1840. Dom Pedro était à la hauteur de la mission périlleuse que l'empire lui confiait. Résolument, il organisa son premier ministère.

L'année suivante, le 8 juillet, au milieu d'un enthousiasme populaire indescriptible, eut lieu dans la cathédrale de Rio la cérémonie du sacre et du couronnement.

Le 23 juillet 1842, fut signé à Vienne, le contrat de mariage de l'empereur avec la princesse Thérèse-Christine-Marie de Bourbon, fille de François I[er], roi des Deux-Siciles. Le 30 mai 1843, Dom Pedro l'épousa par procuration, à Naples, et en personne le 4 septembre de la même année. L'ange de la charité allait régner sur le Brésil.

En montant sur le trône, l'empereur eut à calmer l'effervescence des esprits, révoltés dans plusieurs provinces. Tâche bien rude pour ce souverain de quinze ans ! Mais, aussi courageux qu'habile, il assura l'ordre dans tout le Brésil, l'un des plus vastes empires du monde, seize fois plus grand que la France.

En 1850, Dom Pedro supprima la traite des noirs. Pendant les deux années qui suivirent, il affermit l'indépendance du Paraguay, de l'Uruguay et affranchit d'une tyrannie cruelle les habitants de la Plata.

Les crimes du dictateur Rosas, de la confédération Argentine, ses provocations portant atteinte à l'honneur de la nation brésilienne, exigèrent l'intervention armée de l'empereur. Il fit appel à la France et à l'Angleterre, qui résolurent d'intervenir seules, sans le secours du Brésil.

Le blocus des côtes de Buenos-Ayres dura près de trois ans, du 18 septembre 1845 au 11 juin 1848. La grande victoire d'Obligado, qui marqua la première année du siège, fut remportée par les commandants Tréouard et Hotam, sur les troupes de Rosas.

Les insultes du dictateur augmentant chaque jour, le Brésil et le Paraguay signèrent contre lui un traité d'alliance (25 décembre 1850). Cette guerre d'un an finit à la bataille de Monte-Caseros (3 février 1852), gagnée par une division brésilienne et une division du Paraguay.

Rosas, vaincu, se réfugia en Angleterre.

L'intervention du Brésil terminait une guerre qui se prolongeait indéfiniment, malgré les armées française et anglaise.

La Revue des Deux-Mondes de 1852 apprécie en ces termes le rôle du Brésil.

« On ne saurait méconnaître l'habileté et la vigueur que le cabinet de Rio-de-Janeiro a mises à conduire cette affaire. C'est pour lui un incontestable succès, d'autant plus flatteur pour l'esprit national, que le Brésil a la ressource de se dire qu'il a réussi là où les gouvernements les plus puissants de l'Europe eussent échoué ».

A partir de cette époque, une ère de progrès et de civilisation s'ouvre pour le Brésil. Grâce à la politique conciliante de l'empereur, et aux sages ministres dont il sut s'entourer, le pays goûta les bienfaits de la paix. Après avoir supprimé la traite des noirs, Dom Pedro voulut augmenter la prospérité nationale. Il traça des routes, ouvrit des fleuves aux navires étrangers, inaugura des lignes de paquebots à vapeur, ordonna le défrichement de solitudes incultes, encouragea l'agriculture, l'industrie, le commerce, introduisit les chemins de fer, le télégraphe électrique (depuis le règne de Dom Pedro Ier, la télégraphie aérienne était seule employée dans quelques provinces privilégiées), construisit des écoles, attira les colons européens.

En comparant l'état financier, commercial, industriel du Brésil en 1830 à ce qu'il était en 1889, on est pénétré d'admiration pour un souverain qui sut opérer une aussi merveilleuse transformation.

L'influence morale de l'empereur exercée par la plus grande liberté légale, et son esprit pacifique désarmèrent les partis. Par sa vaste intelligence, par son patriotisme éclairé secondant l'amour qu'il portait à ses sujets, il affermit le régime parlementaire, facilita pour toutes les classes l'instruction publique et prépara par la plus sage lenteur l'affranchissement des esclaves, cette éclatante victoire de l'humanité sur la barbarie.

Au commencement du règne de Dom Pedro II (1831), les recettes générales de l'empire furent de 11.171.520 *milreis*. Pour l'année 1840-41, la première après la majorité de l'empereur, elles montèrent à 16.310.571 *milreis*. Depuis, elles ont suivi toujours une marche progressive. Citons au hasard quelques chiffres.

Années 1862-63 :	48.342.182	*milreis*
— 1872-73 :	109.180.063	id.
— 1882-83 :	127.972.047	id.

En 1889, les recettes s'élevèrent à 153.148.000 *milreis*.

La production brésilienne était, en 1840, de 50 millions de *milreis*, soit 125 millions de francs ; en 1887, elle fut de 500 millions de *milreis*, ou 1 milliard 250 millions de francs.

Dom Pedro II s'efforça de donner à la monnaie fiduciaire la valeur de l'or. L'empereur était libre-échangiste, avec la réserve que les industries naturelles du pays n'eussent besoin de protection que jusqu'à ce qu'elles se soient développées de manière à pouvoir se suffire à elles-mêmes. Le souverain ne voulait d'impôts de douanes que pour subvenir à leurs propres dépenses.

Les chemins de fer suivirent la même progression que les finances et les productions brésiliennes.

La première ligne fut inaugurée en 1854. Vers la fin de 1870, le Brésil comptait 997 kilomètres de voies ferrées. En 1889, plus de 9.200 étaient en exploitation, et près de 10.000 à l'étude.

L'émancipation des esclaves devait encore augmenter la valeur de l'exportation et de la production, malgré les craintes des esclavagistes, ennemis du progrès et de la liberté. Ainsi, en remontant à quelques années écoulées, on se rappelle qu'un sénateur affirmait que la production nationale diminuerait de 40 °/₀ après la suppression de la traite des noirs. C'était une erreur, sinon une appréciation malveillante.

Pour ne citer qu'un exemple, en 1888, année de l'émancipation, l'exportation de café, de Rio, a dépassé de 1.088.430 sacs (62 millions de kilogrammes) celle de l'année précédente. (Note publiée par le *Jornal do Commercio*, 9 janvier 1889.)

Il en est de même des titres brésiliens qui, à cette époque, étaient cotés au-dessus du pair. En 1888, le Brésil contracta un emprunt qui fut placé à 97 °/₀ avec un intérêt de 4 1/2 °/₀.

Une opération très-importante fut la conversion de la rente de 6 à 4 °/₀, qui a été faite avec le plus grand succès à cause de la confiance qu'avait le public dans les fonds brésiliens.

Quant à l'immigration, elle augmenta dans des proportions considérables.

Loin de diminuer les recettes de l'empire, l'abolition de l'esclavage a donc donné un essor plus vigoureux à son commerce, à son industrie. L'enthousiasme universel qui s'est manifesté lors de cette date glorieuse : 13 mai 1888, faisait prévoir les brillantes destinées du Brésil.

Mais la roche Tarpéienne est près du Capitole !...

Voilà ce qu'était l'empire. La République suit-elle une voie civilisatrice et prospère ? Est-elle uniquement occupée de ce peuple qu'elle a courbé sous sa domination ? Les finances, le commerce, l'industrie sont-ils toujours dans un état florissant?

Le doute n'est plus permis ; l'appréhension des esprits sages n'est que trop justifiée. Dès le lendemain de la catastrophe qui arrachait le Père des pauvres à ses enfants, les journaux financiers annoncent une baisse considérable Actuellement, la situation, nullement améliorée, n'inspire aucune confiance. Le luxe augmente dans des proportions effrayantes. Entre autres exemples, on citait naguère une modiste qui vendait pour 40,000 fr. de chapeaux par mois !

De pareils faits dispensent de tout commentaire.

Où sont, maintenant, les économies réalisées avec tant de peine pendant le règne de l'empereur ? Quel personnage pratique la simplicité si noble, si touchante, de la famille impériale, s'embarquant *incognito* sur un transatlantique, après avoir refusé l'escadre et les frais de voyage offerts par le Brésil, en mai 1871 ?

Quel souverain montrera l'humilité de Dom Pedro, consacrant à la fondation d'écoles les trois millions de la souscription populaire destinés à l'érection de sa statue ?

Devant la banqueroute menaçante, l'exposé des recettes toujours croissantes sous l'empire n'est-il pas son meilleur plaidoyer ? L'impartialité de tout écrivain consciencienx n'est-elle pas ébranlée par un semblable parallèle ? Les chiffres sont toujours éloquents, de même que l'Histoire est à jamais inviolable et sacrée !

L'empereur Dom Pedro, civilisateur, philanthrope à l'intérieur

de l'empire, a suivi toujours à l'extérieur une politique de conciliation. Dans tout son règne, il fut seulement deux fois en guerre avec ses voisins ; encore avait-il été provoqué ! Il n'eut aucun projet de conquête, ne tenta rien pour agrandir ses états, et demeura fidèle à sa devise : « *Progrès, Liberté, Patriotisme.* »

Rempli d'indulgence, Dom Pedro II pardonna les crimes politiques, accorda l'amnistie générale après ses victoires et *jamais ne permit une exécution capitale,* appliquant ainsi cette loi du Talmud (jurisprudence israélite) :

— « Est appelé *meurtrier,* le tribunal qui prononce la peine de mort plus d'une fois en trente ans. » —

A ce prince philosophe, digne héritier des vertus de Marc-Aurèle, ne convient-il pas d'appliquer le mot de Voltaire, dans *La Henriade :*

« Il fut de ses sujets le vainqueur et le père ? »

La fameuse guerre du Paraguay qui devait être si longue, fut glorieuse pour les armes brésiliennes.

Depuis longtemps agité par les révoltes des deux partis rivaux : *les blancos* et *les colorados,* le Paraguay repoussa les justes réclamations que lui fit le gouvernement du Brésil. Sans attendre la déclaration de guerre, le dictateur Lopez II, tyran orgueilleux et sanguinaire, commença les hostilités en capturant un navire brésilien. dont il emprisonna les passagers et l'équipage (12 novembre 1864).

Pendant les cinq ans que dura la guerre, Dom Pedro ne cessa d'activer les travaux et l'expédition de tout ce qui était nécessaire à l'armée. Ennemi des combats, il déplorait les longueurs de cette campagne lointaine ; mais, plein de confiance dans le succès final, il encourageait les manifestations du patriotisme brésilien.

C'est au prince Gaston d'Orléans, comte d'Eu, fils du duc de

Nemours, époux de la princesse impériale Dona Izabel, l'héritière du trône, qu'appartient l'honneur de la victoire. Succédant au brave maréchal de Caxias, il écrasa les Paraguayenrs et rapporta, triomphant, l'étendard de sa patrie d'adoption. Le dictateur périt dans sa fuite, laissant derrière lui des souvenirs sinistres.

Après la conclusion de la paix, Dom Pedro s'occupa de préparer l'abolition de l'esclavage. Le travail des plantations étant confié aux esclaves, la libération précipitée ruinait l'agriculture et le pays. La prudence commandait une sage lenteur dans l'exécution de cette réforme ; tandis qu'en France, l'émancipation subite et sans préparation (1848) ruina pour longtemps nos colonies.

La liberté des nouveau-nés, d'abord accordée par une loi, fut sanctionnée le 8 septembre 1871, par la princesse impériale régente. L'empereur, faisant son premier voyage à l'étranger, apprit en Egypte que, désormais, tous les enfants d'esclaves naîtraient libres. Ce fut pour son cœur de chrétien, de patriote, une joie sincère, infinie !

Enfin, après plusieurs années de luttes parlementaires entre les planteurs et les abolitionnistes, le parti de l'humanité triompha. Au Brésil, l'esclavage fut aboli le 13 mai 1888. La Princesse impériale, de nouveau régente, eut la gloire de sanctionner cette loi, et reçut en souvenir commémoratif la *Rose d'Or*, qui lui fut décernée par Sa Sainteté Léon XIII.

Le nom de la généreuse Dona Izabel, comme celui de Dom Pedro II, figure au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité. Noble fille de son illustre père, Madame la Comtesse d'Eu gouverna sagement le vaste Empire Brésilien pendant trois régences : du 21 mai 1871 au 30 mars 1872 ; du 26 mars 1876 au 26 septembre 1877 ; du 30 juin 1887 au 22 août 1888.

L'enthousiasme, la gratitude populaire furent sans borne lors de la signature de la loi d'émancipation, aussi le peuple s'empressa-t-il d'offrir à l'auguste régente une superbe plume d'or qui servit à donner l'impériale sanction. Partout, dans les rues, sous les voûtes des cathédrales, retentissait le chant de la délivrance, véritable *alleluia* d'amour : « Honneur et bénédiction à *Izabel la Rédemptrice !* »

En moins de dix-sept ans, le Brésil avait opéré pacifiquement cette transformation sociale, qui donnait la liberté pour toujours à deux millions d'esclaves. Dom Pedro II recevait la juste récompense de ses travaux, de son inépuisable dévouement.

Cependant, il y eut des mécontents. Certains planteurs — prétendus républicains ! — accusaient l'empereur d'imposer au pays sa volonté despotique. Ces marchands de chair humaine, trafiquants indignes et sans pudeur, qui s'arrogeaient le droit de commettre les plus viles actions, osèrent menacer le charitable prince et sa fille vénérée, la princesse impériale.

Dom Pedro, souverain constitutionnel, « chef d'une démocratie couronnée », comme l'appelait le général Mitra, ancien président de la République Argentine ; le « Père du peuple » accusé de tyrannie ! O criminel aveuglement de la haine !...

C'était le prélude sinistre d'une Passion douloureuse. Bientôt, la fureur des sectaires impies redoubla ; le nuage grondant à l'horizon de l'empire s'avança, foudroyant, et l'orage éclata, terrible en ses conséquences... Quelques soldats, comblés d'honneurs et de bienfaits par l'empereur, s'emparèrent violemment du pouvoir, sans qu'un peuple reconnaissant consentît à prendre part à ce complot ourdi contre le meilleur des rois.

L'*exacte* vérité, concernant cette phase cruelle de sa vie, n'est-elle pas défigurée dans certaines narrations apocryphes ?

Une nuit, vers une heure du matin, Dom Pedro songeait à se reposer ; il était brisé par la fatigue et les émotions d'un jour surchargé de pénibles incidents. Tout-à-coup, la porte s'ouvrit, un homme entra, prononçant ces paroles :

— « Sire, on vous prie de vous retirer. »

Au même instant, on apporte la nouvelle que les élèves des écoles militaires et les habitants sont aux prises dans la rue, et qu'un combat est imminent.

— « Arrêtez ! s'écrie l'empereur. Je ne veux pas qu'une seule goutte de sang soit versée en mon nom ! »

Quelques instants plus tard, Dom Pedro, suivi de sa famille, quittait le palais impérial, s'embarquait sur un mauvais bateau pour passer le reste de la nuit dans l'une des îles de la rade. Au point du jour, les infortunés proscrits montaient à bord d'un paquebot, l'*Alagoas*, qui les conduisit en Portugal.

Tel est le récit *authentique* du départ de l'empereur du Brésil. Rien ne peut rendre l'expression de sereine bonté, de résignation douloureuse qui se lisait sur son beau visage, pendant qu'il nous parlait de ses sujets rebelles.

— « Pour être juste, disait en terminant Sa Majesté, je dois reconnaître que ces Messieurs ont été, pour moi, remplis d'égards... d'ailleurs, ne voulant par d'armée permanente, je prévoyais depuis longtemps la Révolution. »

Forcé de quitter le Brésil dont il avait fait la prospérité, Dom Pedro II reçut la consécration du martyre.

Le souverain qui, pour éviter l'effusion du sang, sacrifie la couronne de ses pères et accepte courageusement l'exil, ne donne-t-il pas l'exemple d'une héroïque abnégation ?

Honneur à ce cœur généreux qui sut aimer un peuple ingrat jusqu'à la mort ! A ceux que n'a jamais égarés la sainte folie de l'amour, jetons la première pierre !...

Après avoir esquissé la vie politique de l'empereur du Brésil, permettons-nous un regard sur les nombreux travaux du savant aimable et modeste, qui trouva toujours dans l'étude sa meilleure et plus chère consolation.

Dom Pedro était un travailleur infatigable, ayant pris, dès l'enfance, de laborieuses habitudes qu'il conserva jusqu'à son dernier jour. Quinze ans avant sa mort, l'Institut de France lui avait décerné le titre d' « Associé étranger de l'Académie des Sciences », pour honorer son érudition prodigieuse. En 1887, Charles Darwin écrivait à l'illustre botaniste anglais, sir Joseph D. Hooker : — « L'empereur a tant fait pour la science, que tout savant lui doit le plus grand respect. »

Aussi, plusieurs Académies, celles de Rio, Moscou, St-Petersbourg, la Royal-Society de Londres, etc., se glorifiaient de compter parmi leurs membres Sa Majesté Dom Pedro.

Dans la séance de l'Académie des Sciences du 7 décembre 1891, le Président ayant fait connaître la mort de l'illustre associé, dit que — « son merveilleux savoir s'étendait à toutes les branches des connaissances humaines. »

Aux renseignements que M. Duchartre a communiqués à la docte assemblée sur les travaux scientifiques de l'empereur du Brésil, ajoutons les lignes suivantes, qui sont le résumé de divers articles publiés en 1888 dans le *Journal international des administrations télégraphiques*, organe officiel de la télégraphie.

— « En 1887, Dom Pedro a organisé et fait installer à Rio-de-Janeiro un service de signaux pour donner régulièrement aux marins l'heure méridienne du lieu, en vue de la correction des

écarts des chronomètres. L'observatoire de la rue d'Ouvidor, qui est aussi une création du souverain, fournit exactement cette heure à 11 heures 59 minutes 59 secondes, par téléphone, à un employé qui émet aussitôt un courant téléphonique actionnant un mécanisme dont l'effet est de déprimer un ballon placé sur l'observatoire et, par suite, de faire partir un petit canon qui indique l'heure exacte de midi. Ce système reconnu excellent, a été adopté par l'Allemagne, les Etats-Unis et l'Angleterre, où il est employé et connu sous le nom de *Time-Ball.* »

Dom Pedro s'occupait beaucoup de télégraphie. Souvent il se rendait au bureau central des télégraphes de Rio, faisant procéder à des exercices qui ont été féconds en beaux résultats pour la science électrique. *Le Journal International*, après avoir décrit des expériences très curieuses faites en 1888 sous les yeux et d'après les indications de l'empereur, annonce que l'Empire du Brésil occupe le premier rang dans l'Amérique du Sud, sous le rapport scientifique, et que c'est à Dom Pedro II qu'il faut en faire remonter le mérite.

Le savant qui sut accomplir des travaux si variés, si utiles, malgré les lourdes charges qui lui incombaient comme chef d'un grand état neuf, encore improductif, n'est-il pas digne des éloges posthumes que lui décerna l'Institut de France ?

Les voyages de l'Empereur n'entravaient pas la marche des affaires gouvernementales. En son absence, la loi demeurait inviolable et respectée sous la garde des pouvoirs publics fortement constitués, et pendant la régence de son Altesse Impériale Dona Izabel, dont l'habileté, la sagesse étaient au-dessus de tout éloge.

Chercheur d'idées, passionné pour les choses de l'esprit, Dom Pedro aimait Paris, « ce foyer de lumière et non d'in-

cendie. » En rapports constants avec les sommités de l'art et des lettres, il suivait avec une scrupuleuse attention tous leurs travaux. Assistant aux cours de l'Ecole Centrale, il écoutait attentivement les professeurs et prenait des notes comme un simple étudiant.

Toutes les observations, études, que fit l'empereur dans ses fréquents séjours à l'étranger, n'avaient qu'un but : développer la civilisation, augmenter le bien-être du Brésil.

Quand sonna l'heure de l'épreuve, Dom Pedro choisit la France pour patrie d'adoption. Habitant tour à tour Paris et Cannes, faisant aussi quelques voyages, il consacra les loisirs de l'exil à cultiver les littératures anciennes.

« Le dernier numéro de l'*Aioli* renferme un article de Frédéric Mistral, présentant au public félibréen une plaquette prouvant l'intérêt que sa Majesté a pris, de tout temps, à la renaissance méridionale. C'est une étude publiée en Avignon, sur les poésies hébraïco-provençales qui se chantaient autrefois dans les communautés juives d'Avignon, de Carpentras, Cavaillon, l'Isle-sur-Sorgues. Ce sont *Lis Obro*, tirées du vieux rituel israëlite comtadin ; à chaque vers hébreu succède un vers provençal rimant avec lui. Le rituel est suivi d'un recueil, nommé Haggadah, de sornettes enfantines qui se chantaient à table, aux veillées de Pâques, et qui, répandues sous une forme populaire dans les villages de Provence, ont conservé un singulier parfum d'Orient.

» Dom Pedro d'Alcantara accompagne les cantiques provençaux du texte hébreu original et d'une traduction française.

» Le tout est précédé d'une préface explicative qui se termine ainsi : « C'est comme amateur, déjà de longue date, du félibrige, que je me suis attaché à la publicatiou de ces morceaux hébraïco-provençaux que j'offre à l'occasion des grandes

fêtes du centenaire de cet automne ». Il s'agit du centenaire de la réunion du Comtat à la France, que Carpentras va célébrer dans quelques jours. Aussi le jury des jeux floraux de Carpentras, à qui Dom Pedro a envoyé, pour participer aux fêtes, son œuvre de bon provençaliste, vient de lui adresser un grand diplôme d'honneur. (*Le Littoral*, septembre 1891). »

L'empereur était membre associé du félibrige provençal *(soci)*, depuis 1873, époque de son premier voyage en Provence.

Ce curieux ouvrage fut composé pendant une grave maladie de Dom Pedro, à Vichy, environ quatre mois avant sa mort. Condamné pour plusieurs semaines à l'inaction, toujours souriant et résigné, même devant le spectre odieux qui, dans l'ombre, guettait sa proie, le philosophe chrétien cherchait dans l'étude un adoucissement à ses douleurs. Cette pensée littéraire — suprême adieu ! — fut offerte à la bibliothèque de Cannes, avec une aimable dédicace.

Plusieurs années auparavant, étant encore au Brésil, Sa Majesté avait eu « la prodigieuse patience et le rare mérite de traduire en latin les livres les plus difficiles de Moïse et des prophètes : Isaïe, Job, les Psaumes, Ruth, le Cantique des cantiques, l'Ecclésiaste. » N'était-ce pas un tour de force que de traduire en latin l'hébreu ? L'empereur avait le don des langues ; il les parlait et écrivait correctement, sans la moindre hésitation.

Le 24 juillet 1890, jour de la distribution des prix à l'Institut Stanislas, de Cannes, Dom Pedro, qui présidait, remit au Directeur de l'établissement un recueil écrit de sa main, contenant plusieurs maximes relatives à l'instruction, en langages hébraïque, arabe, sanscrit, persan, latin, grec, italien, russe, etc. L'empereur terminait cette savante nomenclature par les lignes suivantes, qui témoignent de son habituelle modestie :

« J'ai traduit aussi, mais seulement pour occuper mes loisirs et mieux connaître les évènements de l'occupation d'une partie du Brésil par les Hollandais, la langue de ce peuple, et le suédois à cause de sa douceur ; mais je ne puis pas dire que je les connais. La tendance de mon esprit m'a porté toujours vers les sciences naturelles. pour lesquelles les mathématiques sont un grand auxiliaire, et que j'ai étudiées assez bien ».

Guidé par un sentiment philanthropique dont il ne se départit jamais, Dom Pedro voulut apprendre l'idiome des Indiens de son empire. Sa notice sur la langue Tupi donne une plus grande valeur à l'ouvrage, pourtant si complet, que M. Levasseur, membre de l'Institut, composa sur le Brésil. L'empereur explora les profondes solitudes où campaient les Guarìnìs, dans le bassin du Paranà, et rapporta sur le langage guaronotupi, aujourd'hui désigné sous le nom d' « abànêenga », des renseignements inédits du plus haut intérêt philologique.

Pendant l'année qui devait être, hélas ! la dernière que l'empereur passait à Cannes, il s'occupa fort activement d'un important travail sur Rabelais, qu'il considérait comme le plus grand érudit du XVI[e] siècle. Laissant de côté l'auteur satirique, trop souvent immoral, du fameux *Pantagruel*, Dom Pedro partageait l'opinion de Boileau : « C'est la raison habillée en masque », et celle de Labruyère : « Où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent ; il peut être le mets des plus délicats. »

Sous les plaisanteries grossières dont le célèbre roman fourmille, Sa Majesté découvrait une mine inépuisable de souvenirs historiques, renseignements scientifiques, conseils et leçons pleins de bon sens et de vérité. Répétant après Jean-Baptiste Rousseau — qui devait à Rabelais bien des épigrammes ! — ce mot connu : « Personne n'a mieux approfondi les richesses et l'énergie de la langue française, et n'en a su tirer meilleur parti »

l'empereur voulait élever à « Maître François » l'impérissable monument de louange et de réhabilitation qu'il mérite. Son ouvrage, extrêmement intéressant et humoristique, eût été la plus savante compilation ayant jamais paru sur le XVIe siècle.

En même temps que Dom Pedro lisait, sans glossaire, les livres et manuscrits du temps de Rabelais, il traduisait en portugais l'inimitable poëme « *De la nature* ». L'esprit original, primesautier du savant lui faisait comparer Lucrèce, rénovateur et soutien de la poésie latine, à saint Augustin qui fut, dans un tout autre genre, l'une des colonnes de l'Eglise.

Des travaux aussi sérieux n'absorbaient pas l'incroyable activité de cette intelligence d'élite. Ayant toutes les aptitudes et tous les talents, Dom Pedro préparait un traité d'économie politique, suggéré par l'état désastreux des finances au Brésil depuis son départ, et se tenait encore au courant des progrès de la science astronomique.

Un jour, Sa Majesté se rendit à Nice pour faire une visite au Directeur de l'Observatoire, mais non sans accorder auparavant à la Bibliothèque, riche de près de 80,000 volumes, sa bienveillante attention.

C'était le 28 avril 1891. L'ancien palais des Lascaris prenait un air de fête inaccoutumé. Semblables aux sombres ramures d'un vieux chêne à l'époque du renouveau, les murs sévères s'égayaient d'une verdure printanière. L'air était pur, les pas légers, la voix discrète. Dom Pedro d'Alcantara, suivi de ses deux fidèles amis, le comte d'Aljezur, chambellan, et le docteur comte de Motta-Maïa, parcourait les salles élevées de l'antique domaine scientifique et littéraire.

Avec une érudition pleine de charme, le Conservateur, Docteur Sauvaigo, présentait à l'illustre visiteur des manuscrits

poudreux, une Bible colossale, écrite en 120 langues, des enluminures de la Renaissance, aussi les planches d'un *Facies Plantarum*, de 1815, dans lequel tous les végétaux du littoral méditerranéen, collés sur vélin, ont conservé après 76 ans leur fraîcheur primitive.

Spectacle touchant, d'un souvenir ineffaçable, que ce « banquet rabelaisien » ; menu délicat, recherché, abondant, savouré par le Père des Lettres ! Dans ce demi-jour de basilique invitant au recueillement, se présentait naturellement l'évocation de Charlemagne, si noblement incarné dans Sa Majesté Dom Pedro. D'une haute stature, il commandait le respect par son air de dignité souveraine ; sa longue barbe blanche, ses yeux bleus au regard si profond et si doux inspiraient la vénération. Oh ! qu'il faisait bon l'entendre discourir sur les chefs-d'œuvre des âges disparus ! Les siècles morts vivaient entre ses doigts... L'ombre de Lascaris — savant grec réfugié en France, qui devint le bibliothécaire, puis l'ami de François Ier — planait, heureuse, dans cette atmosphère de paix et d'étude.

« Tous les sens, disait l'empereur, avec son fin sourire, trouvent une jouissance dans un vieux livre : la vue, par son aspect vénérable ; l'odorat, par le parfum séculaire qui s'en dégage ; le toucher, au contact du parchemin jauni ; l'ouïe, par le bruit discret des feuilles flétries glissant les unes sur les autres ; enfin, le goût, en excitant... l'appétit intellectuel. »

Mais le temps s'enfuyait, comme tout s'enfuit ici-bas. Portant son esprit et ses méditations vers une altitude plus élevés, le souverain se dirigea du côté de la montagne où l'Observatoire est situé. En souvenir de sa visite à la Bibliothèque, l'auguste membre de l'Institut de France écrivit cette phrase de Léonard de Vinci, son maître préféré :

« *Nulla dies sine linea.* » (Pas un jour sans une ligne). Accordant

une dernière pensée à « l'ami Rabelais », l'empereur traça son épitaphe en langues portugaise et française .

— « Plutaô, rei do escuro imperio,
Em que aos tens riso naô é,
Recebe hoje Rabelais,
Eteras bom despauterio ». —

— « Pluton, prince du noir empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais
Et vous aurez tous de quoi rire ». —

Cette épitaphe passe pour être la meilleure de celles composées en l'honneur de Rabelais. Son auteur est Baïf, poète français, né à Venise l'an 1532 et mort en 1589.

A l'Observatoire, Dom Pedro d'Alcantara désirait causer longuement apec le Directeur de plusieurs questions astronomiques, relatives aux progrès de cette science.

M. Perrotin fut présenté à l'Empereur il y a quelques années, lors de son voyage à Rio, quand il allait observer le passage de Vénus. Une planète ayant été découverte, depuis, à l'Observatoire de Nice, l'astronome Français, en mémoire du bienveillant accueil qu'il reçut à la cour impériale du Brésil, nomma cette nouvelle planète *Brasilia*.

Eléments de (293) « Brasilia »

Cette planète, découverte à l'Observatoire de Nice le 20 mai 1890, a été observée jusqu'au 9 juillet de la même année.

Nous avons déduit de l'ensemble de ces observations les éléments elliptiques suivants :

Epoque : 1890, juin, 17,5, temps moyen de Paris.

Longitude moyenne	=	92°	29'3'',8	
Longitude du périhélie	=	144.	26.32,4	Ecliptique et Equ. moy. 1890,0
Longitude du nœud ascendant	=	62.	4.40,7	
Distance du nœud au périhélie	=	82.	21.51,7	
Inclinaison	=	15.	45.17,5	
Excentricité	=	6	48.2,9	
Log. du demi grand-axe	=	0	4574574	
Moyen mouvement	=	730'',	8370	

Ils représentent les observations d'une manière satisfaisante. Les résidus donnés ci-dessous correspondent au sens.

(Observation — Calcul)

O. — C.

Observations		Ascension droite	Déclinaison
1890 Mai	23	0'00	0'',0
	29	— 0,01	+ 0,7
Juin	5	+ 0,33	— 0,6
	17	0,00	0,0
	24	— 0,03	+ 3,5
Juillet	9	+ 0,19	+ 0,7

(Note de l'Observatoire de Nice).

L'empereur interrogea M. Perrotin sur les planètes nouvelles et leurs satellites ; sur les connaissances que l'on a de la constitution et de l'habitabilité des corps célestes ; les étoiles multiples, leur distance de la terre et leur mouvement ; les anneaux de Saturne, leur nombre et leur formation ; les méthodes pour calculer et la limite de l'exactitude ; l'erreur personnelle et sa correction ; l'observation spectrale de la lune et son atmosphère; l'observation spectrale de Mars, Vénus, Mercure ; la supposée intra-mercurale ; la lumière zodiacale ; les taches, facules, protubérances rouges du soleil ; l'amplification des instruments et la connaissance physique des corps célestes, surtout de la lune ; les subdivisions du degré des instruments ; l'influence du magnétisme et des fluides impondérables ; les comètes, leur construction et leurs orbites.

Ce savant questionnaire, si détaillé, si explicatif, prouve l'intérêt que portait à la science astronomique l'empereur du Brésil. Les sujets les plus compliqués, les plus abstraits devenaient attrayants et faciles pour cet esprit supérieur, sans cesse avide de progrès et d'étude.

A la veille de quitter pour toujours Cannes-la-Jolie, objet de ses prédilections sur le sol de Provence, Dom Pedro terminait le résumé succinct de son règne. Cette brochure, imprimée à Rio, porte le titre portugais : *Fé de officio.* (Etats de service), et commence ainsi :

« Creio em Deus. » (Je crois en Dieu).

Dans ce testament politique où le meilleur des rois exhale son âme de croyant, se trouvent en phrases vigoureuses et concises l'explication de ses actes publics et des projets de réformes civilisatrices, ainsi que l'adjuration suprême à son « cher Brésil, la plus belle partie de l'Amérique », de conserver la foi des aïeux, le respect filial aux institutions qui firent toujours sa prospérité.

Magnanimité sublime du Père indulgent et dévoué que l'ingratitude criminelle de ses enfants conduisit au tombeau !

« Celui qui sème le vent récolte la tempête », a dit un vieux proverbe. Le Brésil, naguère florissant et paisible sous un monarque libéral, voit aujourd'hui son crédit, ses richesses diminuer, par suite d'un bouleversement continuel et déplorable. Preuve irréfragable de la vérité d'une ancienne maxime :

« Les Républiques seront heureuses quand les philosophes règneront ». (Platon, livre V. *De Repub.*).

Parmi les dons précieux qui faisaient de l'empereur Dom Pedro II un savant universel, le plus inestimable, la bonté, lui conciliait tous les cœurs. L'extrême affabilité de ses manières, son accueil simple et cordial rassuraient les timides, encourageaient les humbles. Un jeune poète au précoce talent, que l'impitoyable mort devait faucher en sa fleur, Ernest Millet, eut l'honneur d'être admis dans l'intimité littéraire du souverain, après lui avoir offert le beau sonnet suivant :

A SA MAJESTÉ DOM PEDRO II

Empereur du Brésil

« Sire, les siècles morts vivent sous votre front ;
Vous avez médité les Sages de la Grèce,
Et vous gardez en vous la sereine allégresse
Des poètes divins que tous les temps liront.

» Vous avez, Majesté que les meilleurs loueront,
Pratiqué simplement les grands vers de Lucrèce ;
Une cour de savants autour de vous s'empresse ;
Vous jugez leurs travaux d'un regard juste et prompt.

» Mais pendant que Paris et les cités amies
Vous offrent une place en leurs académies,
L'histoire du Brésil vous prépare un autel ;

» Car je songe aux vaincus de la race asservie
Que votre signature a, d'un trait immortel,
Appelés de l'opprobre aux saints droits de la vie ». —

E. M.

Cannes, janvier 1891.

Ce « regard juste et prompt » pénétrait les consciences, devinait les vocations secrètes. Combien de « vaincus asservis » hélas ! — ils sont nombreux encore, ceux pour qui ne luira jamais l'aurore de la délivrance ! — Combien d'opprimés furent redevables à cette « Majesté que les meilleurs loueront », de la revanche intellectuelle !

A tous les titres sérieux décernés à Dom Pedro II par la reconnaissance populaire et par l'histoire, il faut ajouter celui d' « Ami de la France ». Au lendemain des jours désastreux de l'Année terrible, l'empereur ne craignit pas d'affirmer hautement les sentiments affectueux qu'il éprouva toujours pour notre chère Patrie.

« C'était en 1871, quelques mois après la Commune. Le souverain du Brésil visitait Rouen pour la première fois. Le général allemand qui commandait la place alla présenter ses respects à l'illustre voyageur, et lui annoncer qu'une garde d'honneur devait être placée à la porte de son hôtel, en même temps qu'une sérénade militaire lui serait offerte par la musique militaire.

« Par une exquise délicatesse, Dom Pedro refusa la garde d'honneur et la sérénade.

« Si j'étais en Allemagne, répondit-il au général, je ne m'y opposerais nullement ; mais je suis en France, et je ne puis

accepter que les musiques des vainqueurs viennent me saluer sur le sol des vaincus ».

Quand des revers immérités fondirent sur l'infortuné prince, ne pouvant plus être Brésilien, il voulut devenir Français. Notre Mère-Patrie, blessée au cœur, elle aussi, mais vaillante et généreuse, accueillit l'impérial exilé. Ces deux augustes victimes, portant un deuil inconsolé, s'unirent dans l'espoir d'un éclatant triomphe. La France, terre nourricière de tous les dévouements, peut s'honorer d'avoir été la suprême consolation du plus malheureux des Empereurs, car, écrit Sophocle dans le livre d'*Œdipe* : « L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. »

Dans la crypte de Saint-Vincent de Fora, lieu de sépulture des rois de Portugal, depuis quatre ans bientôt, le Souverain de la Science dort son dernier sommeil. Près de lui, dans son cercueil, sont déposées quelques poignées de terre natale, pieusement offerte par un jeune ingénieur Brésilien ; peut-être, encore, de pâles fleurs desséchées...

Détachant nos regards émus de ce beau marbre insensible et glacé, nous les élèverons vers le séjour des gloires sans fin, où se repose de son incessant labeur, de ses cruelles souffrances le Charlemagne du Brésil, *noble Empereur à la barbe fleurie.*

« Saluons, il est plus grand que nous tous ! » *In memoria æterna erit justus.*

MÉMOIRES ORIGINAUX

N'AYANT PAS PARTICIPÉ AUX CONCOURS

Rapports de la langue Anglaise avec le Français

HISTOIRE DU MOT BUDGET

Par M. Émile BOUCHET, Membre Titulaire Résidant

Tous ceux qui ont lu, et ils sont nombreux, *Jack*, ce roman si étudié, ce livre lamentable, mais si vrai dans sa réalité poignante parce que, hélas, il est cruel comme la vie, tous ceux-là se souviennent du groupe de *Ratés* qu'Alphonse Daudet fait évoluer autour de la mère de Jack, Ida de Barancy. C'est un médecin sans malades dont les découvertes scientifiques doivent bouleverser l'art de guérir ; c'est un penseur dont les théories philosophiques sont aussi neuves qu'incompréhensibles ; c'est un peintre qui, pour vivre, est obligé de barbouiller des enseignes et dont le génie est méconnu ; c'est un sculpteur qui, faute de ressources, ne peut se procurer le marbre nécessaire pour donner une forme réelle au chef-d'œuvre qui ferait passer son nom à la postérité et le placerait au-dessus de celui de Michel-Ange ; c'est le littérateur, enfin, obligé parfois de secouer son amour du *farniente* pour mettre quelques louis dans le fond de son gousset plus rapidement vidé que rempli et de se livrer à des besognes littéraires qu'il méprise, mais qui, faute de loisirs pour composer le livre de ses rêves, le parle à quelques auditeurs devant une table de brasserie du *quartier Latin*.

Il n'y a, malheureusement pas, que les bohèmes qui se trouvent dans ce cas. La remarque d'Alphonse Daudet a une portée plus générale. Quiconque se mêle d'écrire, en dehors de ce qu'il livre au public, consacre presque toujours quelques heures de son travail quotidien à une œuvre de prédilection que bien peu connaissent, mais à laquelle il pense sans cesse et qui court grand

risque de ne jamais sortir de ses limbes parce que l'auteur, dans son exigence pour lui-même, ne la trouve jamais ni assez parfaite ni assez complète.

Dois-je ici faire une confession personnelle et faut-il, au risque de me voir placer, non sans raison du reste, sur le même rang que les ratés de Daudet, dois-je l'avouer que, moi aussi, je rêve continuellement d'un livre que je reprends sans cesse et qui ne passerait peut-être pas inaperçu du public restreint auquel il est destiné. si jamais il affronte les hasards de la publicité? Ce livre, j'en fais l'aveu, est un *dictionnaire de la langue anglaise considérée dans ses rapports avec la langue française.*

Le sujet n'est pas neuf, je le concède; il a été,plus d'une fois, traité dans les ouvrages de MM. Thommerel, Moisy, Le Héricher et autres, mais chacun d'eux s'est borné à défricher un petit coin du vaste champ de recherches ouvert devant lui et la philologie comparée, cette science si étudiée aujourd'hui et pourtant si nouvelle, tirerait grand profit d'un ouvrage qui ne négligerait aucune des parties que le sujet comporte.

La langue anglaise, telle que huit siècles l'ont constituée, appartient incontestablement au groupe des langues germaniques ; son squelette même, s'il est permis de s'exprimer ainsi, est saxon et sa grammaire est saxonne ; tout au plus pourrait-on trouver dans les règles grammaticales appliquées outre-Manche quelques vestiges de l'influence que la grammaire française a exercée sur elle. A peine sont-ils appréciables et encore pourrait-on les discuter. Ce qui est moins discutable, ce sont les locutions qui, malgré leur apparence saxonne, ne sont que des formules d'origine française maladroitement déguisées ou, pour mieux dire, simplement traduites.

Je n'en citerai qu'une.

On étonnerait bien des gens en affirmant que la locution de politesse d'un usage continuel : « How do you do » est née sur le sol français ; il en est pourtant ainsi.

« How do you do » doit se traduire littéralement par « comment le faites-vous ? » ; or comment le faites-vous était une formule courtoise usitée en France au moyen-âge pour saluer les gens.

La belle et sage châtelaine de Fayel accueillant, pour la première fois, le châtelain de Coucy, en présence de sa dame de compagnie Isabelle, lui dit :

Comment le faites-vous, beau doux sire ?

Et plus loin, le châtelain de Coucy, abordant la suivante à son tour, lui adresse ces mots :

..... Chère amie, comment
La faites-vous ? ne me le celez pas.

Ces adaptations ne sont pas les moindres remarques que l'on puisse faire en étudiant les rapports de l'Anglais et du Français ; mais l'étude du lexique britannique est encore beaucoup plus suggestive.

Il est à remarquer que la langue anglaise possède au plus haut degré la faculté de s'assimiler et de donner place dans son vocabulaire à des mots puisés à toutes les sources, chez tous les peuples et sous toutes les latitudes. C'est même, soit dit en passant, cette force singulière d'appropriation qui a le plus contribué à la répandre à travers le globe et à lui assurer l'avantage de devenir, en quelque sorte, la langue universelle du commerce et de l'industrie, tandis que la langue française était redevable à ses qualités de netteté et de précision de rester l'instrument préféré des relations diplomatiques.

On peut dire que, grâce à cette faculté spéciale, l'Anglais, à un plus haut point que tous les autres idiomes, est, dans son vocabulaire, tout au moins, une langue hybride et cosmopolite.

Les philologues britanniques insistent sur ce trait de leur idiome et ils y découvrent une cause de supériorité ; ils ont raison, puisque, suivant les besoins, l'écrivain dispose, à son gré, de deux ou trois synonymes pour exprimer la même

pensée ; c'est là une véritable source de richesses. Ainsi, selon qu'il puise dans le fond saxon ou dans le fond latin et roman de la langue un auteur peut recourir, pour exprimer l'idée de bénir à *blessing*, à *benediction* et à *renison ;* fleur peut se dire *bloom* ou *flower ;* travail peut se rendre par *work* ou par *labour.*

Mais ce n'est pas tout. La statistique qui n'épargne rien, a pénétré en Angleterre jusque dans la littérature. Des curieux se sont amusés à rechercher dans quelle proportion tel ou tel auteur classique d'outre-Manche a fait entrer dans ses écrits, soit les mots d'origine latine. soit les mots d'origine saxonne. Ils ont constaté que tandis que la version anglaise de la Bible ne renferme que 3 0/0 de mots tirés du latin, cette proportion monte à 42 0/0 pour Gibbon : la part des mots saxons dans les œuvres de Shakespeare est de 85 0[0 et dans celles de Milton de 81 0[0, tandis que pour Hume elle n'est que de 65 0[0 et pour Robertson de 68 0[0.

On accordera qu'une pareille recherche, impossible en français, est bien quelque peu enfantine, néanmoins les Anglais n'hésitent pas à en tirer des conclusions qui ne sont pas sans influence sur leur appréciation critique des auteurs ; suivant que la proportion de mots dérivés du latin est plus ou moins forte dans tel ou tel ouvrage, ils jugent différemment la culture intellectuelle ou les habitudes d'esprit de l'auteur et jaugent leur estime pour lui à cette mesure.

Remarquons, de plus, que ces conclusions pêchent par la base. Pour rétablir la proportion exacte, il faudrait commencer par retrancher de la part attribuée au Saxon tous les temps de verbes auxiliaires qui sont nécessairement étrangers à l'élément latin, puis toutes les prépositions qui ne lui appartiennent pas davantage ; enfin, il y aurait une autre distinction capitale à faire. Il faudrait établir au milieu de l'élément classique, un départ rigoureux entre ce qui est venu en droite ligne des auteurs de Rome et de la Grèce et entre les mots qui ont passé

la Manche après avoir subi en France une première transformation avant de franchir le détroit avec l'invasion normande.

Les philologues anglais sont bien forcés de reconnaître le fondement de cette observation pour certains de leurs doublets ; on sait qu'on a attribué cette dénomination à des mots de formes différentes tirés d'une racine commune par une même langue, ils diront sans hésiter que le latin *captivus*, par exemple, a fourni à leur vocabulaire *caitiff* par l'intermédiaire du Normand et *captive* par emprunt direct, tout comme, par le canal du Français, *fragilis,* franchissant l'étape intermédiaire de *frele* a produit *frail*, tandis que *fragile*, en anglais, serait de provenance directe. Est-ce bien exact ? Ne serait-il pas plus juste d'affirmer que l'influence française est visible aussi bien dans *caitiff* que dans *captive* et dans *frail* comme dans *fragile.* Pourquoi, en outre, attribuer au français l'origine de *benison* et ne pas la reconnaître dans *benediction,* puisque les deux mots, l'un toujours vivant, l'autre tombé en désuétude, ont existé ou existent dans notre idiome.

Je n'insiste pas, et je me borne à dire qu'il serait très aisé de montrer que la part de la langue française dans le vocabulaire anglais est beaucoup plus considérable qu'on n'est en général, disposé à l'admettre, surtout par delà le détroit.

Il n'y a rien là qui doive surprendre. Les conséquences de la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie n'ont pas seulement pesé d'un poids énorme sur les destinées ultérieures de la France et de l'Angleterre pendant plusieurs siècles, elles ont, dans une large mesure, transformé la langue des vaincus et c'est surtout dans le domaine philologique que ses traces sont encore sensibles.

Laissons ici la parole à un philologue dont le témoignage ne saurait être suspect.

« Il faut faire remonter l'introduction en Angleterre de la langue française aux dernier rois saxons. Ethelred II épousa Emma, fille de Richard, duc de Normandie et son fils, Edouard

le Confesseur, qui fut emmené à la cour normande et parlait le français, blessa profondément ses sujets par sa prédilection pour cette langue et aussi parce qu'il amena des ecclésiastiques français dans le royaume. Mais le grand événement qui implanta solidement la langue française en Angleterre fut la conquête du pays par Guillaume, duc de Normandie, au cours de l'année 1066. Pendant deux siècles le Français fut la langue de la cour Britannique ; les étrangers normands établis sur tout le sol, qui parlaient français, se répandirent par le pays, et occupèrent tous les emplois ecclésiastiques ou civils ; en outre, la langue française fut celle dont on se servit devant les tribunaux, celle que l'on enseigna dans les écoles. De la sorte, la langue française dut devenir familière à une partie considérable de la population et un très grand nombre de mots français pénétra progressivement dans la langue anglaise. » (1)

Rien n'est plus exact, et, s'il ne faut pas prendre à la lettre la boutade spirituelle de Genin lorsqu'il affirme que si l'on se mettait à cribler la langue des Anglais et à reprendre ce qui nous appartient,« il ne leur resterait pas même de quoi se dire: Bonjour, comment vous portez-vous ? » (2). il est incontestable que, pour toute une portion de leur idiome, nos voisins d'outre-Manche sont nos tributaires ; si tous les documents historiques

---

(1) The first introduction of French into England dates from the time of the later saxon kings. Ethelred II married Emma, daughter of Richard Duke Normandy ; and his son, Edward the Confessor, who was brought up at the Norman court, and spoke the French language, gave great offence ato his English subjects by his partiality for this tongue, and by his introducing French ecclesiastics into the kingdom. But the important event which firmly planted the French language in England, was the conquest of the country by William Duke of Normandy, in the year 1066. For two centuries Freneh was the language of the English court ; Norman settlers, speaking French, were spread over the country, and filled all the ecclesiastical and civil posts ; and French was spoken in the courts of law and taught in the schools. In this way a large mass of the population must have become acquainted with French ; and a very great number of French words was gradually introduced in to English language. Marsh : Lectureson the english language, p. 37.

(2) Variations du language François, première édition, p. 374.

relatifs à la conquête venaient à disparaître, la philologie seule suffirait pour témoigner que, à une certaine époque, l'Angleterre a eu des maîtres Français.

Cette expression maître n'est pas trop forte. En fait, la Guerre de Cent Ans qui assura l'indépendance française, en expulsant les Anglais de notre sol continental, n'eut pas des conséquences moins importantes et moins durables pour nos ennemis que pour nous-mêmes.

« Si les Plantagenets, remarque Macaulay, comme ils semblèrent un moment sur le point d'y parvenir, avaient réussi à réunir toute la France sous leur gouvernement, il est probable que l'Angleterre n'eût jamais joui d'une existence indépendante. Le noble langage de Milton et de Burcke serait resté un patois rustique sans littérature, sans grammaire déterminée, sans orthographe fixe et eût été dédaigneusement abandonné aux paysans. Aucun homme d'extraction britannique ne se serait élevé au pouvoir s'il se fût présenté sans avoir adopté la langue et les mœurs d'un Français. » (1)

Le grand historien anglais n'exagère rien. Tant que les successeurs de Guillaume possédèrent des domaines sur le continent, ils se considérèrent au-delà du détroit comme en un pays conquis où ils avaient implanté leurs mœurs, leurs institutions, leur organisation féodale, religieuse, judiciaire, ils ne songeaient qu'à exploiter les populations que le sort des armes leur avaient livrées et caressaient tous le vivant espoir de venir jouir de leurs dépouilles sur la terre natale où ils souhaitaient tous de mourir; aussi pour les seigneurs des générations qui

(1) « Had the Plantagenets, as at one time seemed likely, succeeded in uniting all France under their government, it is probable that England would never had an independent existence. The noble language of Milton and Burke would have remained a rustic dialect without a literature, a fixed grammar, or a fixed orthography, and would have been contemptuously abandonned to the boors. No man of English extractionwould have risen to eminence, except becoming in speech and in habits a Franchman. » Macaulay cité par Marsch, p. 118.

suivirent la conquête, la patrie n'est pas la « joyeuse Angleterre » c'est toujours la « douce France », et il est à remarquer que ce beau mot de patrie pendant longtemps n'éveilla aucun écho dans le cœur de l'homme établi sur un sol où il se considérait comme étranger. C'est, sans doute, pour cela que la langue anglaise ne possède pas d'équivalent au mot patrie, elle n'a que le mot *country* qui est notre terme français *contrée*.

L'idée de patrie ne peut naître et se développer dans un pays, le sentiment de la nationalité ne peut y prendre racine que lorsque les populations hétérogènes qui l'habitent, éprouvées par de grandes infortunes subies en commun, sentent le besoin de se rapprocher les unes des autres et de se prêter un mutuel appui. Or la grande crise pendant laquelle les éléments divers qui habitaient le sol de l'Angleterre, se fondirent en un seul corps pour constituer définitivement la nationalité anglaise, date seulement de la guerre de Cent Ans. Il fallut pour cela que la perte des provinces continentales arrachées à la domination britannique rompît les liens de l'aristocratie normande avec son pays d'origine et que les rois fussent obligés de compter avec leurs sujets saxons.

Normands et Saxons étaient pourtant deux rameaux d'un même peuple sortis d'un seul tronc. A des époques différentes et lointaines, ils avaient, les uns comme les autres, quitté les rivages de la Scandinavie ou les bords de l'Elbe pour aller, sur leurs légers navires, à la recherche de nouvelles terres à conquérir; mais alors leurs destinées avaient suivi un cours différent.

Tandis que les Saxons prenaient pied dans la Grande-Bretagne, s'emparaient d'une portion importante de son territoire et se fondaient avec les populations primitives du pays pour constituer une nation homogène, la nation anglo-saxonne; tandis que cette nation créait, à son usage, une langue nouvelle, la langue anglo-saxonne, idiome de la famille germanique qui prenait bientôt un développement considérable; tandis que ce

langage, avec sa structure riche et complexe comme celle de l'ancien haut-allemand ou du gothique, devenait le signe visible et l'instrument puissant d'une nationalité vigoureuse, régnait dans les écoles, produisait des livres et semblait manifestement destinée à atteindre, en passant par les mêmes phases, la perfection des idiomes congénères du continent; tandis, en un mot, que, sur le sol anglo-saxon, la civilisation prenait une forme originale, les circonstances réservaient aux Normands un tout autre sort lorsque, de leur vie errante et de leurs courses vagabondes, les Normands se furent créé des demeures sédentaires et se furent installés en maîtres sur les rivages de la Neustrie, ils perdirent très promptement leur individualité et, dès la seconde ou la troisième génération, furent absorbés par les populations gallo-romaines de la contrée dont ils adoptèrent le genre de vie, les mœurs et la langue.

En fait, ce firent des Français qui débarquèrent en Angleterre en 1066, avec Guillaume de Normandie ; les descendants des vainqueurs d'Hastings furent, pendant deux siècles, du maintien parmi eux de la langue française un signe de ralliement et de domination.

Il y a plus.

Comme ceux qui parlaient français étaient les seuls dont l'opinion comptât, la littérature anglo-saxonne, coupée, pour ainsi dire, dans sa racine faute de culture, fut presque complètement délaissée, et l'on vit les indigènes s'appliquer à composer leurs œuvres dans la langue de leurs maîtres qu'ils balbutiaient à peine, empruntant à la France les modèles comme la forme de leurs écrits.

Il suffit de lire la remarquable *Histoire Littéraire du peuple Anglais* dont M. Jusserand a fait paraître, l'année dernière, le premier volume, pour se convaincre que la littérature anglo-normande du moyen-âge est en réalité un superbe rejeton détaché du tronc français et transplanté au-delà du détroit où il jette des rameaux vigoureux.

Il y aurait, à la suite de M. Jusserand, toute une étude aussi neuve qu'intéressante à faire sur cette littérature anglo-normande. Elle entraînerait trop loin. Je me bornerai à fournir une preuve curieuse laissée par jusque dans le vocabulaire actuel de la co-existence de deux nations et de deux langues qui restèrent longtemps sans se mêler ni se confondre sur le mëme sol.

Les noms de bêtes vivantes qui parcouraient les forêts ou paissaient dans les prairies de l'Angleterre, les noms des bêtes telles que les serfs ou les paysans les connaissaient, sont saxons; par exemple : *Ox bœuf*, *deer* bête fauve à corne, et en particulier cerf, *calf*, veau, petit de la vache, swine cochon, lorsqu'elle a subi une préparation culinaire, sa chair est désignée par une dénomination dont l'origine française est incontestable. Comme c'est à l'état de mets que les seigneurs la connaissaient surtout, alors on les nomme *reef*, *venison*, *veal*, du vieux français *veel*, d'où provient le verbe veler, mettre bas pour une vache; *pork*, *mutton*, *pullet*.

Sans m'étendre davantage sur ce point, je me contenterai de dire que l'étude comparée du vocabulaire anglais et du lexique français est une mine inépuisable de remarques intéressantes qu'il est fructueux de conduire jusque dans les temps modernes, car, il y a quelques années à peine, M. Alexandre Beljame, bornant ses recherches à un seul auteur, a pu consacrer toute une thèse de doctorat à débattre cette question: *Quæ e gallicis verris in anglicam lilguam Johannes dryden introduxerit ?* Mais il faut n'attacher, dans un travail d'ensemble, qu'une importance relative à ces importations modernes ; c'est surtout avec le français du moyen-âge que les rapports de l'anglais actuel sont encore très intimes : à une époque antérieure ils sont constants. Je suis convaincu que celui qui aurait la patience de passer au crible, comme on l'a dit, et j'espère avoir cette persévérance, la langue de nos voisins d'outre-Manche, non seulement exécuterait une œuvre curieuse au point de vue philologique, mais rendrait un service signalé à tous ceux qui

étudient parmi nous la langue anglaise. Combien, en effet cette étude ne serait-elle pas facilitée si l'on montrait à chacun l'origine française de certains mots anglais en leur arrachant le déguisement dont des étrangers les ont affublés ?

Incontestablement l'entreprise ne serait pas toujours aisée ; il faudrait, pour chaque terme originaire de France, indiquer rigoureusement les déformations subies par suite des divergences ou des altérations de prononciation résultant, pour la plupart, du déplacement, dans le passage d'une langue à l'autre de l'*accent tonique* que l'on a si bien appelé l'*âme du mot*. En effet, la syllabe qui le porte persiste toujours tandis que les autres se contractent ou disparaissent ; mais ces contractions, ces déformations s'opèrent graduellement suivant des règles fixes que la philologie a reconnues. Il suffit de les déterminer et en un mot, de composer pour les mots d'origine française qui ont passé la Manche un travail analogue à l'excellent *Dictionnaire Etymologique* de M. Auguste Brachet.

Un exemple fera mieux saisir ma pensée.

Mettez sous les yeux d'un élève le mot anglais *flower ;* dites-lui que c'est notre substantif *floeur* sous l'une de ses formes anciennes, *flour* comme dans ce passage : d'une poésie de Froissard :

Sur toutes *flours* tient on la rose a belle
Et en après, je croi, la violette ;
La *flour* de lys est belle et la perselle ;
La *flour* de glay est plaisans et parfette ;
Et li pluisour aiment moult l'anquelie,
Le pyone, le muguet, la soussie.
Cascune *flour* a par li son merite ;
Mais je vous di, tant que pour ma partie,
Sus toutes *flours* j'aime le margherite.

il vous regardera avec étonnement ; mais si vous lui expliquez que, dans le passage du français en anglais, les mots monosyl-

labiques, comme *flour*, se coupent, en général en deux syllabes dont la dernière reçoit l'accent, il est facile de lui montrer qu'un W suivi d'un E intercalaire s'est substitué à l'U français pour renforcer la finale accentuée. Une modification analogue s'est produite avec le substantif de notre vieille langue *pooir*, *pouvour*, devenu *power* en anglais. Pour un philologue, il y a identité complète entre *flour* et *flower* tout comme entre *pooir* et *power*. Ajoutons que tout en forgeant *flower* sur un primitif français, les Anglais ont gardé *flour* pour désigner la fleur de farine, signification que ce mot possédait déjà en vieux français : « Sur laquelle beste avoit environ deux boiceaulx de *flour* ou farine », dit une pièce d'archive citée par Lacurne... Grâce à ces explications, on peut être assuré que les deux mots anglais *flower* et *flour* ne s'échapperont plus de la mémoire.

Je n'ai pris là qu'un exemple très simple ; il y en a de beaucoup plus compliqués et, pour n'en citer qu'un, il est établi que le substantif *curfew* est le français *couvre-feu*.

Puis viendrait la série des mots composés formés par la réunion d'un mot français et d'un terme saxon. Tel sont, par exemple, *grandfather*, grand-père, *grandmother*, grand-mère, sur le modèle desquels on a forgé incorrectement *grandchild*, petit-fils, *granddaughter*, bru. *Handkierchief*, mouchoir, littéralement *couvre-chef de main*, n'est pas un des types les moins étrangers de cette famille.

Est-il besoin de rappeler la masse énorme de mots français dont on a tiré des dérivés par l'adjonction de préfixes ou de suffixes anglo-saxons.

Notre vieille langue possédait l'adjectif *amiable* aimable disparu du vocabulaire général, mais conservé dans le vocabulaire juridique avec l'expression : *vente à l'amiable*, vente de gré à gré. Les Anglais ont gardé le mot et en ont tiré toute une série de dérivés ; ils ont : *amiable* aimable, *amiablemess*, amabilité, *amiably* aimablement, *unamiable* désagréable, unamiarleness, défaut d'amabilité. Du verbe anglo-saxon *to*

further avancer, on a formé le substantif *furtherance*, progrès, par l'adjonction à la racine du suffixe français *ance*, etc.

On aurait aussi l'occasion d'étudier beaucoup de ces mots difformes que Littré range dans la série des cas de pathologie verbale, tels qu'il en existe dans toutes les langues; ce sont ceux auxquels leur forme actuelle a fait attribuer une origine et une signification tout à fait erronées. Ainsi les Anglais donnent le sobriquet de *beefeaters*, — mangeurs de *bœuf* — aux soldats aux gardes qui sont de solides gaillards choisis pour leur bonne mine et pour leur belle taille. Nul mot ne parait plus anglais, mais il ne l'est nullementl : *Beefeater* provient directement du français *buffetier*.

Aborderai-je à présent l'énumération fort longue des mots français transportés au delà du détroit par les compagnons de Guillaume le Conquérant et qui, modifiés dans leurs significations primitives, altérés dans leur contexture apparente par leur long séjour à l'étranger, reviennent aujourd'hui dans leur pays d'origine avec un sens généralement nouveau et une forme différente de la première, tels sont *tunnel*, du français *tonnelle*, *square* de *carre*, *ticket* *d'étiquette*, etc.;

Une pareille énumération ne présente véritablement d'intérêt qu'autant qu'on peut accompagner chaque mot cité des explications philologiques ou historiques nécessaires ; au lieu d'allonger ma liste, je préfère terminer par l'histoire du mot *budget* ce petit travail de philologie comparée.

II

Le mot *budget* a pénétré assez récemment en français.

Emprunté au vocabulaire parlementaire d'outre Manche dans lequel il avait pris la signification, que nous lui avons conserservée, de *compte général des recettes et dépenses de l'Etat*, il fit, tout d'abord, chez nous son apparition dans les écrits de quelques économistes du XVIIIe siècle qui avaient à parler des

finances anglaises ; mais le premier document officiel où on le rencontre est une décision des Consuls du Ier germinal an XI ; il reçoit plus tard ses lettres de grande naturalisation en prenant place dans l'intitulé d'un *rapport au roi sur le budget des années 1814 et 1815.*

A ce moment, la Charte établissait en France le régime parlementaire ; on l'empruntait aux Anglais et en même temps, on leur prenait quelques-uns des mots du vocabulaire que ce régime comporte. Il est pourtant permis de se demander si l'adoption du mot *budget* était bien nécessaire ; on me permettra d'en douter, car on n'avait pas attendu jusqu'au début de notre siècle pour dresser, en recettes et en dépenses, le tableau des ressources financières dont disposaient le roi et les ministres. Sans remonter aux époques lointaines où la nécessité imposa l'obligation d'établir un bilan approximatif de la fortune publique, on peut dire que les *états de prévoyance* soumis à Louis XIV par Colbert et que les fameux *comptes-rendus* présentés par Necker à Louis XVI sont de véritables *budgets*.

Comme il arrive souvent, les amateurs de néologismes et les anglomanes ne s'imaginaient pas qu'ils opéraient une restitution inconsciente en nous dotant de cette richesse superflue : *Budget* est le mot de vieux français *bougette*, diminutif de *bouge*.

Bouge n'a pris que par extension son sens actuel de taudis malpropre ou mal famé. Il provient du bas latin *bolga*, sac, mot d'origine gauloise, si l'on en croit Festus : « *Bulgas Galli* sacculos scorteos vocant », dit-il, la *bougette* était une sacoche ou sorte de valise de moindre dimension. Le mot *bouge* dans le sens de sac est tombé en désuétude ; on se sert encore de *bougettes* en Poitou, mais *bouges* et *bougettes* étaient d'un emploi général au moyen-âge.

En effet, à une époque où, dans leurs pérégrinations, les rois. les princes, les nobles ne se déplaçaient pas sans emporter tous les meubles ou ustensiles à leur usage, on effectuait le trans-

port des objets trop pesants ou trop encombrants sur de grands chariots, lors que l'état des chemins le permettait ; mais, pour ceux de moindre volume ou de grand prix dont les propriétaires ne voulaient pas se séparer, on se servait de coffres susceptibles d'être posés sur des bâts et, plus souvent encore, de grands sacs de peau de vache doublés de toile ou de basane, fermés par des serrures et munis de courroies pour les suspendre sur le dos des chevaux.

Dans le *Mistère de la Passion* d'Arnoul Gréban — vers 5334 et suivants, — le roi Jaspar, prévenu par l'étoile de la naissance de l'Enfant Jésus, dit a son chevalier Celsander :

..... Mettre a point fauldra
Bouges, bahus, fardeaux et malles
Et les besongnes principalles,
Qu'il nous convient à voyager,
Car jamès ne vouldray targer.
Tant qu'en vraye devocion
J'aye fait adoracion
A cil que l'estelle présente,
Nous signifie et représente.

Le plus souvent *bouges* n'était employé qu'au pluriel ; on disait ainsi *unes bouges* comme on disait *unes lunettes*, unes balances parce que les bouges allaient toujours par paires, de même que les lunettes comptaient toujours deux verres et que les balances avaient deux plateaux.

« Lesquels florins il afferma estre dans unes bouges », dit une pièce du XVe siècle citée dans la récente édition du dictionnaire de Lacurne.

En effet les *Bouges* et *Bougettes*, dont il est souvent question dans les comptes royaux servaient fréquemment au transport de l'argent monnayé, en particulier le trésor des armées.

Dans le récit charmant où il nous donne la biographie de Bayard, le loyal serviteur montre quelque part les Espagnols

en retraite devant les Français : « Au milieu d'eulx avoient, dit-il, le trésorier et son homme; lesquels, en *Bouges*, derrière leurs chevaulx, avaient leur argent. »

En passant en Angleterre, les Normands ne renoncèrent à aucune de leurs habitudes continentales et, dans leurs voyages ils se firent accompagner par leurs richesses portées à dos de bêtes de somme dans des *Bouges* et *Bougettes*.

Les premiers rois, de race française ne faisaient pas autrement que leurs compagnons ; le trésor royal et les archives de l'Etat les suivaient en *Bougettes* dans toutes leurs pérégrinations. Pour renoncer à cette coutume, il fallut qu'Edouard II, vaincu à la bataille de Bannockburn en 1314 par le roi d'Ecosse Robert Bruce, eût vu son ennemi s'emparer du convoi de chevaux de bâts qui portaient sa fortune ; mais déjà par un phénomène fréquent dans la vie du langage, le nom du contenant avait passé au contenu et des *Bougettes* qui renfermaient le trésor de l'Etat à ce trésor lui-même.

L'Angleterre, toujours si fidèle aux traditions du passé, a gardé pendant huit siècles le mot et la chose, y compris l'expression : *Boucler le budjet*, c'est-à-dire le mettre en équilibre, phrase métaphorique dénuée de toute signification quand on ignore que les *Bougettes* qui recélaient le trésor royal étaient des sacoches de cuir bouclées avec des courroies.

Entre *Bougette* et *Budjet* il n'y a qu'une différence orthographique provenant d'une différence de prononciation.

Demandez à un Anglais de prononcer *Bougette* ; il articulera *Boud'get*, en portant l'accent tonique sur la première syllabe, alors que c'est, en Français, l'antepénultième Get qui en est affectée. Il n'en faut pas davantage pour faire disparaître la syllabe finale : *Te*.

La substitution de la voyelle simple *U* à la diphtongue *ou* des mots français qui passent en Anglais est très fréquente par cette raison que nous sommes les seuls à attribuer à la voyelle *U* le son que nous lui donnons ; partout elle reçoit le

son de *OU*. Comparez à l'Anglais *Budjet* le Français *Bougette* en les rapprochant de *Bullet* boulet et de *Pullet* poulet.

Historiquement aussi bien que philologiquement il y a donc identité complète entre le français *Bougette* et l'anglais *Budjet*. Sous sa première et véritable forme, nous l'avons à peu près laissé tomber en désuétude et nous l'avons repris avec empressement sous le déguisement qu'il a revêtu au delà du détroit.

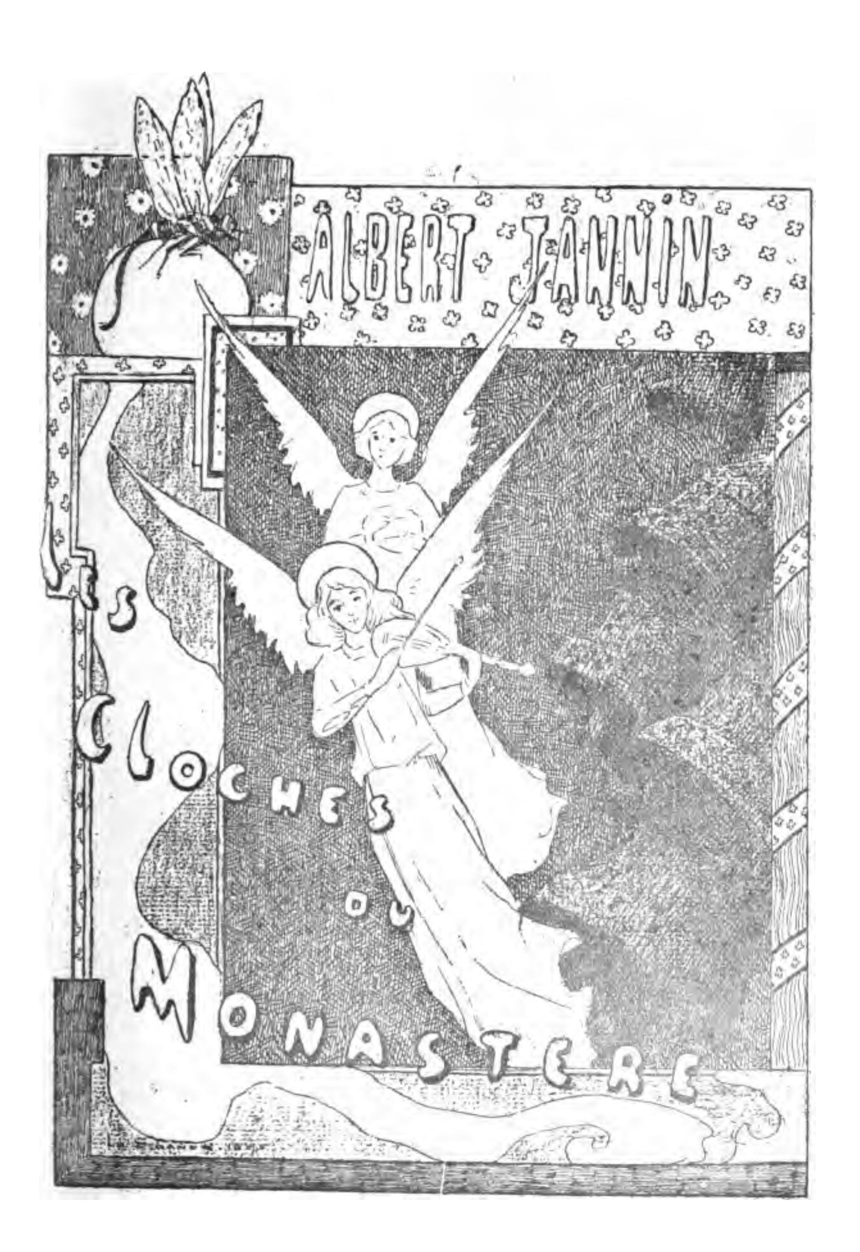
Bien d'autres mots justifieraient une conclusion analogue ; mais je m'aperçois qu'après m'être mis en garde contre l'exemple des rats de Daudet, je les ai imités. Je ne le regretterai pas si j'ai pu vous intéresser quelques instants au livre de mes rêves.

EMILE BOUCHET.

1er Mars 1896.

LES

CLOCHES DU MONASTÈRE


ALBERT JANNIN
LES CLOCHES DU MONASTERE

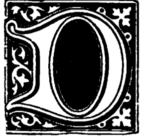
LES CLOCHES DU MONASTÈRE

Par M. Albert JANNIN

Membre de la Société Dunkerquoise

INTRODUCTION

> « Il fut ordonné, dit un chroniqueur, dans la plupart des pays, ainsi que je l'ai entendu rapporter, qu'il y eût dans chaque monastère de fondation royale un religieux chargé d'écrire, suivant l'ordre du temps, tout ce qui se passait sous chaque règne dans l'étendue du royaume, ou du moins dans son monastère. Chacun de ces ouvrages était présenté au premier chapitre général qui se tenait après la mort du Roy, et l'on y choisissait le plus habile d'entre les assistants pour en faire l'examen et en composer une espèce de chronique ou de corps d'histoire qui était ensuite déposé dans les archives du monastère où il avait une parfaite authenticité. »
>
> (Continuation de la chronique d'Ecosse).



u cap Blanc-Nez jusqu'à Anvers, le long du littoral, s'étend une vaste zone de tourbières et de terrains d'alluvions dont le niveau, à marée basse, est supérieur à la mer, mais sensiblement inférieur au moment des reverdies. (1)

Cette épaisse couche de tourbe repose sur des terrains tertiaires qui ont dû se former lentement au sein des ondes, à l'époque des périodes géologiques les plus reculées. Des dunes ou amas de sable que les vents ont fini par accumuler sur nos côtes, couvrirent plus tard une grande partie des terres que les eaux de la mer avaient abandonnées.

---

(1) Augmentation dans les marées après les mortes eaux.

Au temps de la domination romaine dans les Gaules, le pays était presque entièrement couvert par l'humide élément, à tel point qu'il eût été difficile de préciser si ces parties marécageuses, et découvertes pour la plupart, appartenaient à l'océan ou à la terre ferme.

Plus tard l'ouest de ce territoire fut annexé à la province de Flandre et d'Artois. Une ligne le séparait d'une région plus ancienne encore, mais plus élevée et qui jadis avait servi de rivage à la mer ; elle partait de Sandgate pour longer les territoires d'Ardres, d'Audruick, de Watten, de Bergues et d'Hondschoote. Les villes et villages situés au nord de cette démarcation furent désignés dans la région sous le nom de terres Waeteringuées. Au temps de Jules César, le furin (1) venait battre par le goulet de Watten, les environs de Saint-Omer, où ses lames se brisaient pour mourir silencieuses dans les abîmes insondables de Clairmarais. En arrière du mont de Watten, les eaux formaient une rade du côté de Wulverdinghe et de Volkerinckove.

Cette vase immonde, ce cloaque infect que les eaux salées envahissaient journellement, fut transformée plus tard, grâce à des canaux et autres travaux effectués avec autant d'habileté que de persévérance, en riches pâturages, en terres fertiles et plantureuses dont les produits abondants nourrirent pendant des siècles les populations qui, fidèles au précepte de l'Evangile, croissaient et multipliaient ; et l'on vit surgir comme par enchantement, de cette région autrefois marécageuse : Saint-Momelin, Saint-Pierrebrouck, Broukerque, Brouck-Burg (2), Nieurlet et Cappellebrouck.

---

(1) Pleine mer.

(2) Bourbourg.

Les premiers qui fondèrent les principaux monuments dans les villages naissants furent Saint-Wast, Saint-Momelin, Saint-Eloi, Saint-Maurant, Saint-Winoc, Saint-Amé, Saint-Bertin et Saint-Folquin. Ils bâtirent, pour ainsi dire, sur les ruines du monde païen ces forteresses du christianisme, dans le but de convertir les masses ignorantes par l'aspect imposant et sévère de leurs constructions grandioses.

C'est de Sithiu que partirent les promoteurs de constructions d'églises et de monastères, quand Winoc et ses trois compagnons arrivèrent un jour de Thérouanne où St-Bertin avait déjà formé une association pieuse de solitaires vivant sous la règle de St-Benoit.

Les saints bretons, ayant Winoc comme chef, partirent alors au Groënberg pour prêcher l'Evangile et y ériger en même temps le couvent qui devait être plus tard la célèbre abbaye de St-Winoc.

A part les abbayes de St-Bertin et de St-Winoc et différents monuments dont on aperçoit encore quelques vestiges, il ne reste plus trace aujourd'hui des édifices dûs à l'initiative des apôtres cités plus haut, car parmi les chapelles et les églises qu'ils élevèrent, beaucoup étaient construites en bois ; le pays étant couvert d'épaisses forêts, ces matériaux ne devaient coûter à ceux qui les employaient que l'abattage et le transport.

Le moine Oswald Vervlake dit très bien, lorsqu'il parle du couvent de St-Winoc, que les religieux de St-Bertin vinrent au *Groenberg* (1) pour y *charpenter* une maison.

---

(1) Mont vert — Bergues.

Néanmoins nous supposons qu'il doit encore exister de nos jours, dans nos campagnes, quelques églises remontant au temps de Winoc et de Folquin. Celles de Bissezeele, Zeggers-Cappel et Volkerinckove paraissent être très anciennes. L'archéologue y rencontre facilement des vestiges rappelant les travaux des moines du IXe siècle. Le plan basilical avec les fenêtres étroites et en plein cintre, ainsi que les arcatures des nefs sur pilastres, sans chapiteaux, donnent lieu de croire qu'elles pourraient bien être contemporaines des plus antiques abbayes de la Flandre maritime.

Les pierres qui ont servi à l'édification de ces églises ne sont autres que les mœllons ferrugineux du mont de Cassel. En différents endroits de ce mont et de celui des Cats, on trouve des couches de sable assez épaisses, des pierres hématites (1) de couleur brunâtre et disposées horizontalement. Dans la pâte de cette pierre de grès se trouvent des cailloux siliceux, blancs ou jaunes, d'autres de silice plus pure et qui étincellent sous le briquet comme les épaufrures (2) de nature quartzeuses.

Du Xe au XIIIe siècle, les architectes se servent encore des grès ferrugineux de Cassel et du mont des Cats. L'abbaye de Saint-Winoc, les églises de Killem, de Nordpeene et de Quaedypre qui datent des Xe, XIe et XIIe siècle, sont construites en grès brut de Cassel.

Vers le milieu du XIe siècle la plupart des édifices religieux se bâtissent en pierre calcaire, comme ceux de Merkeghem, de Bourbourg, de Volkerinckove, de Saint-Omer, de Loon, d'Ambouts-Cappel et de Cappellebrouck.

---

(1) Qui contient du minerai de fer.

(2) Eclat détaché d'une pierre.

Avec la fin du XIIIe siècle la brique flamande apparaît; les terres marécageuses ont pris de la consistance et peuvent être employées par les briquetiers. On s'en sert pour la construction de nouveaux bâtiments au couvent de Saint-Winoc, pour l'achèvement des églises de Morbecque, de Steene et d'Oudezeele. Certaines parties des châteaux forts de Fletre et de Renescure, sont en biscuits ou briques surcuites. Il en est de même des églises de Pitgam, d'Hondschoote, de Wormoudt et d'Esquelbecq, ainsi que des beffrois de Bergues, construits dans la dernière moitié du XVIe siècle.

Les briques fabriquées avec les terres qui se trouvaient au nord de la Colme étaient jaunâtres ; celles faites avec les terres argileuses du sud de cette rivière étaient rouges.

Les manants, les vilains ainsi que les serfs et les vassaux des couvents font usage de la brique pour leurs habitations vers 1550 ; c'est à cette époque qu'elle se généralise et qu'on l'emploie presque partout. L'ancienne maison qui servait autrefois de lieu de réunion aux compagnons de la Rhétorique d'Ecke, porte le millésime de 1546, un estaminet de Ledringhem remonte à l'année 1594, et l'on voit encore sur une maisonnette de Broxeele la date de 1600.

Les terres de la West-Flandre restèrent longtemps en friche, les champs n'appartenant à personne et ne produisant, le plus souvent, que des broussailles ou des herbes sauvages.

Celui qui s'en disait le maître pouvait s'en emparer et la plupart des successeurs des Francs prirent possession du sol qu'ils divisèrent en fiefs et en arrière-fiefs pour en

favoriser le défrichement. Par la suite, les grands seigneurs donnèrent. pour être agréables à Notre-Dame, à St-Pierre ou à St-Barnabé des étendues considérables de terres aux moines qui construisaient immédiatement des couvents et des abbayes, des chapelles et des oratoires sur leurs nouveaux domaines. De cette façon ils assainirent les anciens marais et amendèrent les terrains suivant la nature du sol qu'ils transformaient en culture. Les arrière-fiefs, c'est-à-dire les petits-fiefs relevant d'un fief plus important, furent, pour ainsi dire, la base de la propriété particulière ; ils devaient en quelque sorte préparer lentement la division des terres en parcelles. Notre cadastre actuel n'aurait pas d'autre origine.

Ce sont les chanoines d'Aire qui, par un acte daté de 1169, sont autorisés à dessécher dix-sept cents mesures de terre entre Watten et Bourbourg. Les moines de l'abbaye des Dunes se mettent ensuite à cultiver les Moëres. Nos Waeteringues remontent à cette époque.

La célèbre abbaye des Dunes comptait vers la fin du XIII[e] siècle 150 religieux. Environ 250 frères lais étaient employés à la culture des terres, à l'élevage des bestiaux et aux besognes serviles du couvent. Ce monastère, ainsi que celui de Runectre près d'Ypres, sont désignés par les chroniques du temps et notamment par celle de St-Nicolas de Furnes, sous le nom de couvents doubles, comprenant des moines et des nonnes placés sous les ordres du même abbé.

Au début de leur existence, ces couvents n'eurent comme ressources que le produit des terres défrichées par les moines Pendant bien longtemps les chapelles des monastères furent des lieux de réunion où, non seulement

la plèbe vile et méprisée, venait chercher des consolations aux misères nombreuses, inhérentes à l'état naturel des choses, mais encore des assemblées intimes où les moines et les clercs se mettaient gracieusement à la disposition des pauvres et des illettrés pour rédiger les contrats de vente et les afféagements (1).

Les repas de noce et les danses bruyantes qui terminaient généralement les agapes familiales avaient souvent lieu dans l'église où les fiancés s'étaient mariés. Après la récolte, le blé était emmagasiné dans l'un des bas-côtés et le manant pouvait y aller chercher ce dont il avait besoin pour nourrir sa famille pendant les mois d'hiver.

Au siècle dernier, le curé de St-Eloi, de Dunkerque, qui percevait encore quelques redevances sur les dîmes de plusieurs desservants des paroisses environnantes, n'autorisait-il pas les cultivateurs à déposer et à battre le blé sur les dalles de son église ?

Quand les couvents devinrent prospères, un certain relâchement se fit dans la discipline intérieure. Le luxe effréné des abbés mitrés et l'incontinence de certains moines furent souvent des causes de scandale pour le peuple. Beaucoup de religieux pourtant, convaincus de la mission qu'ils avaient à remplir, s'émurent de cet état de choses, et, à diverses reprises, employèrent toute leur influence, toute l'autorité de leur caractère pour s'opposer à ces excès qui allaient chaque jour grandissants.

C'est Thomas, religieux de St-Bertin, nommé abbé de St-Winoc au XIIe siècle, qui supprime certains abus et maintient dans son entourage une morale sévère et rigou-

(1) Afféager : Céder une partie de fief ou d'arrière-fief.

reuse. Par sa prudente et sage administration, il augmente considérablement les revenus du chapitre et fait face aux nombreuses dépenses qu'occasionne, maintes fois, la conversion en prairies et en pâturages de parties boisées composant les vastes domaines de la célèbre abbaye.

Plusieurs communautés religieuses de notre région jouissaient de revenus considérables. Ceux de St-Winoc, quand la Révolution éclata, étaient de 249.069 livres, 9 sols, 7 deniers. A ce chiffre, il faudrait probablement encore ajouter quelques centaines de razières de blé, d'orge, d'avoine ainsi que de nombreuses redevances en bestiaux, beurre, bière et volailles de toute sorte ; les droits d'issue et d'aubenage, les banalités des fours et des moulins, l'aurislage sur les rûches, le bichetage sur les graîns du marché, les revenus de la barque de Bergues à Dunkerque, ainsi que les corvées et les droits de péage sur la Colme. Les dîmes seules produisaient déjà 165.359 livres, 3 sols, 2 deniers.

Par contre, les capucins qui s'installèrent à Bergues vers 1611, et qui suivaient la règle de St-François, vivaient exclusivement d'aumônes recueillies en prêchant dans les paroisses environnant la châtellenie. Leurs revenus étaient pour ainsi dire nuls, au point que l'Echevinat leur donnait chaque hiver 1400 fagots et 800 bûches pour leur chauffage.

Il en était de même des sœurs de Rosendaël, de l'Ordre de St-Augustin qui soignaient les malades, moyennant une légère rétribution et la nourriture. Aucun titre, ni aucune donnée n'ont pu nous éclairer sur l'importance des revenus qu'elles pouvaient posséder. Nous supposons, toutefois, qu'ils devaient être bien peu élevés, nos recherches en ce sens ne nous ayant révélé aucune propriété ayant appartenu à ces religieuses.

Que certains moines aient mené joyeuse vie, nous n'en doutons pas. Avec des revenus aussi importants que ceux des puissantes et richissimes abbayes de St-Bertin et de St-Winoc, la licence et le relâchement ont dû pénétrer plus d'une fois dans ces sanctuaires, la règle de St-Benoît n'a pas été sans se ressentir de l'abondance de ces fortunes opulentes. Et comme disait le vieux dicton :

Tout en prêchant la continence
En Carême ils faisaient bombance.

Cela ne saurait faire l'ombre d'un doute.

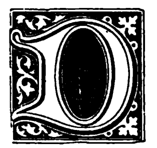
Mais le lecteur conviendra avec nous, qu'il est très difficile à une collectivité d'individus, ayant plus ou moins la vocation du sacerdoce, de jouir de certains biens temporels, sans que des abus, ne s'introduisent à la longue dans leur façon de vivre. Les abbés eux-mêmes, quoique revêtus de la double autorité des seigneurs temporels et spirituels, ne réussirent pas toujours à les supprimer complètement et, comme le dit très bien un proverbe qui, pour être démodé, n'en est pas moins vrai. « Il n'est pas facile de tenir une coupe de vin bien pleine sans en répandre quelques gouttes. »

La richesse de la plupart des couvents, la somptuosité de plusieurs communautés religieuses ont souvent excité l'envie et la jalousie du menu peuple, voire des bourgeois, des nobles et des puissants, à toutes les époques de notre histoire. Néanmoins, pour être impartial, nous n'hésiterons pas à affirmer qu'il n'est pas rare de voir, dans les vieux cartulaires, dans les anciennes chroniques, les revenus de maintes abbayes, non seulement employés à des œuvres

pies où à des actes de charité envers les populations rurales, mais encore à des travaux d'utilité publique, à la construction de certaines routes ou chaussées pour la culture et les besoins journaliers de l'existence. Les célèbres collections imprimées et manuscrites laissées par les Bénédictins prouveraient suffisamment que ces religieux savaient, à l'occasion, employer leurs loisirs, les capitaux de leur mense, ainsi que les prédiales de leurs domaines en choses commodes et profitables. Ils ne s'endormaient donc pas toujours dans l'insouciance, le bien être et la bonne chère, comme de joyeux et aimables conteurs du temps passé se sont plu quelquefois à le dire.

LES CLOCHES

« L'air sonore roule ta voix....
» L'oiseau l'écoute au fond des bois
» Tu sors de toute la nature
» Comme un mystérieux murmure. »
« LAMARTINE. »

e tous temps, les cloches ont joué un grand rôle dans l'histoire des églises et des monastères. Elles sont restées, en quelque sorte, l'incarnation même des idées religieuses, la grande âme des antiques collégiales, s'échappant du haut des tours pour aller porter au loin les sons joyeux d'un baptême, les réjouissances d'un mariage, ou le glas funèbre annonçant l'agonie d'un être aimé.

Suivant les circonstances, elles étaient gaies ou tristes.

Quand, par un ciel gris et brumeux de novembre, les sons s'envolaient sinistres et lugubres des sommets vertigineux des vieilles cathédrales, lançant dans l'espace le plaintif écho d'un chant de trépassés, austères et moroses elles semblaient gronder de leur aérienne solitude, telle la voix grave de l'ange au jour du jugement.

Mais lorsque sous l'immensité du ciel, l'ardente lumière répandait partout le bonheur et la vie, que les cloches chantaient l'amour des fiançailles dans le campanile élégant de la rustique église, ou dans la vieille tourelle du château féodal, elles avaient alors de chaudes caresses de métal, des voix fines et flûtées comme des rires de fillettes volages, des joies candides et des naïvetés d'enfants se jouant dans les prairies ensoleillées pendant les heures matutinales d'une claire journée d'avril.

A la tombée du soir les sons devenaient plus graves quand le soleil se mourait lentement en jetant derrière lui un immense voile rouge. Elles semblaient inspirer l'indifférence, la mélancolie profonde des champs abandonnés, doucement envahis par la fraîcheur et la solitude. Les senteurs des verdures, les odeurs troublantes des fleurs sauvages se dégageant de la terre encore tiède des ardeurs du jour, montaient bien haut dans le ciel pur, pour se perdre et mourir avec les derniers coups de l'*Angelus*.

L'abbaye de Saint-Winoc possédait une douzaine de cloches dont plusieurs portaient des noms d'apôtres. La cloche Saint-Pierre, la plus importante, puisqu'elle avait donné son nom à la tour principale du couvent, datait du XVe siècle : elle avait été coulée par Landry Wingaert, maître fondeur à Gand. Cette cloche donnait le *do très grave* dans les sonneries des grandes solennités ; elle mesurait près d'une toise de hauteur, tandis que sa largeur, prise à la base, était d'une aunée,un pied et deux pouces. Le battail de cinq pieds de roy, pouvait avoir une demi-coudée d'épaisseur à l'endroit où il faisait marteau. A l'extérieur se déroulait un large ruban, représentant des palmettes, des quintefeuilles, des spires et un semis de croix abbatiales. Au collet, un chapelet d'olives, se mariant harmonieusement sur un fouillis de rinceaux en relief s'allongeait en une imbrication de festons.

Sous le ruban se trouvait une légende :

« Petrus miserere nobis » Gauthier Bavelaere Abbas. Anno 1450.

Au-dessous, en caractères plus petits, le nom du fondeur Landry Wingaert. Fecit 1448.

La deuxième cloche dite St-Paul, un peu plus petite que la précédente donnait le *la* grave. Quatre cordons gravés

dans le bronze descendaient du collet. Entre chacun d'eux se trouvaient gravées des légendes.

Une mitre, au centre d'un enchevêtrement de vermiculures et de chevrons finement ciselés dans le métal, faisait saillie sur des crosses posées en croix. Vers la partie inférieure figuraient, au milieu d'un encadrement de rinceaux les armes de l'abbaye portant : « De gueules à trois léopards d'or, posés l'un sur l'autre, partie échiquetée d'or et d'azur, et un canton d'hermines. »

Les intervalles se trouvant entre les autres cordons étaient remplis par des ornements divers, tels que des rubans de denticules, des raies de cœur, des billettes, des besants et des oves. Cette cloche était contemporaine de la précédente et paraissait avoir été coulée par le même fondeur.

La troisième encore plus petite que les deux premières, donnait le *sol basse*. Elle avait été érigée du temps de l'abbé Pierre Lotin et datait de 1475.

La quatrième qui donnait le *mi* grave, avait une seule légende en flamand que nous pourrions traduire ainsi : « En l'an de grâce 1490, j'ai été fondue pour l'abbaye de St-Winoc, par les soins de Jean Maës, le 41e abbé, pour tenir compagnie à mes sœurs aînées. Je porte le nom de l'apôtre St-Luc. »

La cinquième des cloches donnait le *fa* grave. La sixième, de dimcnsions de beaucoup inférieures aux autres, était très belle comme pureté de métal. La septième, moins épaisse et moins grande encore donnait le *do*, c'est-à-dire l'octave de la cloche St-Pierre, elle sonnait généralement pour les matines. Il va sans dire que c'était la moins

populaire ; aussi les novices l'avaient-ils surnommée : la *gueularde*, à cause de sa voix perçante qui s'entendait toujours au-dessus des autres, dans les sonneries, et surtout parce qu'elle avait le grand tort de servir de réveil-matin à toute la communauté.

Nous ne décrirons point les autres cloches qui n'étaient que secondaires et employées le plus souvent au service intérieur du couvent. Mais dans la tour construite au-dessus du transept de l'église, se trouvait une série de cloches moins importantes. Elles sonnaient en même temps que celles de la tour St-Pierre dans les solennités telles que l'entrée d'un souverain, d'un comte de Flandre, d'un nouvel abbé, ainsi qu'aux cérémonies religieuses de l'année. C'étaient alors les grandes sonneries des jours d'apparat et de réjouissances générales où le peuple, l'armée, l'échevinat et l'abbaye célébraient ensemble un évènement heureux.

Le magister *horologii* était spécialement chargé des horloges et des sonneries. C'était un emploi important, donné à un père faisant partie du chapitre et qui avait sous ses ordres pour le seconder, un accordant, ou chef sonneur, trois campaniers et six autres frères pour aider à mouvoir les grandes cloches dans les tours.

* * *

C'était un art fort difficile que celui de fondeur de cloches. Il était très rare, dans la fonte, d'arriver à donner la note juste, c'est-à-dire le son qu'on désirait avoir. Ainsi de nos jours et malgré les progrès accomplis, on ne réussit pas davantage, et à propos de la « Savoyarde » un musicien de talent s'est rendu compte tout de suite

que cette fameuse cloche qui aurait dû suivant les prévisions, donner l'*ut* grave, ne rendait que le *ré bémol* légèrement élevé, soit un demi-ton diatonique au-dessus, et que pour obtenir l'*ut* grave, il aurait fallu augmenter le poids du métal.

Pourtant lorsqu'il s'agissait de former des gammes pour un carillon, il fallait bien obvier à cet inconvénient toujours fâcheux, afin d'obtenir la consonnance prévue. la vibration cherchée.

Le métal se composait ordinairement de 78 parties de cuivre pur et 22 parties d'étain. C'était la proportion permettant le mieux d'arriver à une fusion complète, à un alliage homogène, intime, bien liquide et donnant des résultats de sonorité satisfaisants.

Tout corps sonore produit lorsqu'un autre corps le touche, indépendamment du son principal, deux autres sonorités moins fortes qu'on appelle « harmoniques ». Le premier son harmonique se fait entendre à la 12ᵉ, le second à la 17ᵉ majeur du son principal : si le corps sonore donne *fa* par exemple, il y aura en même temps que ce son principal, les harmoniques *ut* et *la*.

C'est de ce phénomène purement physique que les premiers musiciens ont dû tirer la gamme. En effet, la gamme n'est pas autre chose qu'une succession de sept notes. Pour la compléter, il faut ajouter la première note répétée à son octave.

La cloche mise en branle nous en donne déjà trois :

Fa, ut, la

On trouvera les autres notes en procédant de la même façon.

Pour son fondamental prenons par exemple la 12e harmonique obtenue par la résonnance primitive. Nous obtiendrons de suite de nouvelles notes harmoniques :

Sol, mi

Ce qui porte à cinq le nombre des notes obtenues.

Il nous reste à trouver deux résonnances. Nous emploierons le même procédé, en prenant, cette fois, pour son fondamental la 12e harmonique de *do*, nous arriverons au *ré* et au *do*.

La gamme est complète, car si nous alignons les sons créés par ces deux générations, nous avons la série : fa, sol, la, si, do, ré, mi, les sept notes de la gamme de do.
En somme l'échelle musicale n'est rien moins que la résultante de trois sons primordiaux donnés naturellement par tous les corps sonores. C'est là l'origine de la musique, puisque cet art a pour base naturelle la résonnance des corps.

Mieux que tout autre instrument, la cloche a dû fournir aux virtuoses des époques lointaines, les premiers éléments de l'art musical, les premières données pour arriver ensuite à appliquer d'une façon régulière, les connaissances acquises, à la réalisation des conceptions générales, des envolées de l'âme vers le sublime.

Le tracé d'une cloche reposait sur une formule obtenue par une longue expérience, sans aucune méthode ou principe scientifique. C'était un secret que les maîtres fondeurs se transmettaient de père en fils comme une chose mystérieuse que le profane devait ignorer toujours.

La partie supérieure de la cloche ou son « cerveau » était l'endroit le moins épais, tandis que le bord inférieur

sur lequel le marteau ou le battail frappait, devait être nécessairement plus large. La proportion entre l'épaisseur du haut et celle du bas était de un à deux.

Plus la cloche était renflée vers le bas, plus les sons avaient d'ampleur.

La règle qui détermine la gravité des sons peut se formuler ainsi : le nombre des vibrations est toujours en raison inverse du diamètre de la cloche. Les cloches très grandes donnent donc des sons très bas, des notes très graves.

Théoriquement cela paraît s'expliquer assez bien, mais il n'était rien de plus difficile que d'arriver sans encombre à la résonnance désirée. Souvent après la fonte, il fallait limer la surface inférieure, l'amincir à certains endroits, afin d'approcher le plus possible de la sonorité voulue.

Après la coulée de certaines cloches, des fondeurs célèbres ont même dû renoncer à retoucher à leur œuvre pour obtenir la note juste. A Sens, le bourdon de la cathédrale donne le *mi*, au lieu du *ré bémol*. A Notre-Dame, la cloche portant le nom d'Emmanuel, et qui mesure 2m70 de diamètre donne le *fa*, alors que le *ré* aurait dû être obtenu. La Charlotte de Reims, dont la réputation de justesse est proverbiale, ne donne-t-elle pas le *fa*, au lieu du *mi bémol* qu'on en attendait ? Et il en est de même pour la « Savoyarde » inaugurée récemment et dont nous avons cité l'exemple plus haut.

Pendant les nuits sereines, lorsque le ciel est pur, qu'aucun bruit ne vient en troubler le calme majestueux, le son des cloches peut être entendu très bien jusqu'à douze kilomètres.

Aussi vieilles que le monde, les cloches apparaissent dans les souvenirs les plus lointains de l'histoire des peuples. Les Egyptiens en seraient les inventeurs, les premiers qui aient fondu le bronze pour célébrer les fêtes pompeuses du culte d'Osiris. En Chine, elles étaient connues plus de vingt-cinq siècles avant notre ère. Chez les Juifs, au temps des rois, elles annonçaient les cérémonies religieuses; elles sonnaient aussi quand les filles de Jephté, la veille de leur mariage, allaient pleurer leur virginité sur la montagne.

Plus tard, les Romains s'en servirent pour annoncer l'ouverture des marchés et des foires, l'entrée et la fermeture des bains publics, les inhumations et les derniers moments des condamnés à mort.

A son berceau, le Christianisme n'accepta pas sans résistance les usages de la vieille société romaine. Il fallut que l'empereur Constantin fit introduire les cloches dans les temples. Les autorités laïques s'occupèrent souvent de réglementer leurs sonneries, et plus tard, Charlemagne, dans ses capitulaires, défendit de les bénir publiquement. A sa mort le clergé passa outre, et la cérémonie connue sous le nom de « baptême d'une cloche » a traversé les âges pour arriver jusqu'à nous.

Les sonneries de cloches avaient le don d'émouvoir le frère du Roi soleil qui préférait leur harmonie à n'importe quelle musique. Avant lui Charles-Quint les avait fait tourner pour se divertir dans la solitude du monastère de Saint-Just. Et c'était aussi avec délices que Napoléon Ier, après le bruit de ses victoires, écoutait leurs mélodieuses chansons, leurs douces résonnances lui rappelant sans doute, son passé heureux et tranquille, son enfance vécue dans les verts bosquets de la terre natale.

Aujourd'hui, on sonne beaucoup moins qu'autrefois ; les grandes volées de Noël et de Pâques ont été en partie supprimées. Jadis les canons de plusieurs conciles empêchaient l'usage des cloches pour un service laïque, à moins de grandes nécessités, le siège d'une ville ou un incendie par exemple.

Il était facile de mettre une grosse cloche en branle. Généralement fixée par l'anneau supérieur à une énorme poutre de chêne qu'on appelait « mouton » pourvue de gros pivots tournant dans de solides coussinets, elle se mouvait avec assez d'aisance. Le « mouton » était souvent d'un poids relativement léger comparé à celui de la cloche, le centre de gravité de l'union des parties était combiné de manière à ce que le battail put frapper la lèvre supérieure de la cloche et retomber de suite, pour permettre aux vibrations de se développer dans toute leur ampleur. Cela s'appelait la sonnerie à battail lancé. Quand par suite d'un équilibre existant entre le poids du mouton et celui de la cloche, la lèvre inférieure allait frapper le battail pour le relever avec elle jusqu'au bout de sa volée, les vibrations étaient alors de beaucoup moins fortes, parce que le battail restait pour ainsi dire fixé au métal et empêchait le son de se propager ; c'était la sonnerie à battail rétrograde.

Anciennement beaucoup d'églises possédaient des gammes de huit cloches. De nos jours cela a été réduit de moitié. Nombre de paroisses, très importantes même, n'ont plus que quatre cloches : la grosse, la moyenne, l'entre-deux et la petite, ayant chacune sa note propre et deux intervalles d'un ton et d'un demi-ton. Les sons produits successivement par trois cloches sonnant la volée s'appelle : accord. Jadis, au bon temps des sonneries joyeuses dans notre vieille Flandre, il existait six

accords principaux, devenus pour ainsi dire classiques et que les frères campaniers se transmettaient depuis que l'on sonnait les cloches dans les couvents. Il y avait : le *discord*, la *belle-enfant*, le *tintentipot*, la *romaine*, le *rebours* et la *sonnerie des morts*.

Il était très difficile de sonner méthodiquement ces divers accords.

Lorsqu'on pense que, pendant le court espace de temps nécessaire au battail pour toucher les deux lèvres de la cloche en branle, les trois autres cloches devaient produire, chacune à son tour, leur note propre, on se fera une idée de la difficulté qu'éprouvaient les sonneurs d'antan pour tirer en mesure. Les sonorités se croisaient tellement vite qu'il suffisait du plus petit retard pour que deux cloches arrivassent à donner simultanément leur note. Alors il n'était plus possible de rattraper la mesure perdue, et, si la volée n'était point arrêtée, la sonaillerie était complète. La chose se compliquait également si l'on voulait varier la sonnerie ou passer d'un motif à un autre pendant la volée. C'était à l'accordant ou premier sonneur de résoudre cet aride problème et de régler cet enchevêtrement de sons en donnant des ordres au moment opportun à ses « poussants » ou aides sonneurs.

Pour devenir accordant ou maître dans le bel art de sonner, il fallait au moins cinq ou six ans d'apprentissage comme simple campanier, et tout le monde n'y arrivait pas. Beaucoup d'accordants étaient atteints de surdité au bout de quelques années d'exercice, et de maîtres qu'ils avaient été, redevenaient simples poussants.

Les vrais sonneurs n'existent plus, car l'on ne peut appeler ainsi les manœuvres qui mettent, les jours de fête,

les cloches en branle dans nos églises. Les maîtres sonneurs sont morts depuis longtemps , ils ont eu comme beaucoup, leurs moments de gloire, leurs heures de triomphe aux beaux jours des brillantes sonneries dominicales. Les vieilles cloches presque muettes, semblent tinter leur glas et gémir en sourdine sur leur grandeur passée, ayant peut-être comme une réminiscence vague des jours heureux où nos pères, aux Kermesses printanières, dansaient au son des carillons d'autrefois.

LES DEUX ABBÉS

A ses yeux il n'est point d'attraits plus désirés
Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés ;
Dans une bouche étroite, un double rang d'ivoire;
Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.
André CHÉNIER.



'était le 14 May de l'an de grâce de 1566, la veille de la Saint-Yves, Saint-Yves comme Winoc était un saint breton. L'abbaye semblait se recueillir dans l'ombre et le mystère, la cloche Saint-Luc faisait entendre doucement sa voix de bronze pour annoncer qu'on venait de célébrer à la chapelle, la dernière des heures canoniales.

L'ardente chaleur du jour avait brusquement cessé. Il n'existait plus que le frisson du soir tombant du ciel dans un bain d'or ; une large bande pourpre, aux reflets envermillonnés, zébrait l'horizon lumineux. De la terre encore tiède, chauffée tout le jour par l'incendie du soleil, montaient, dans l'air enfiévré, des effluves chaudes, des odeurs mortes, telle la respiration brûlante d'une vaste fournaise. Dans le lointain une légère ligne d'arbres indiquait le cours de la Colme, au-delà duquel on apercevait, noyés dans les buées du crépuscule, les côteaux de Pitgam que prolongeaient encore des sinuosités vaporeuses à peine estompées, se mourant du côté de Looberghe. Les bois sombres du Prieuré de Watten encadraient ce poétique tableau d'un épais rideau de feuillage, d'une longue frange de verdure printanière. Les villages de Bierne et de Capelle étalaient gracieusement leurs toitures de chaume roux, du centre desquelles s'élançaient gaiement les

clochers en briques grises qui, avec les tours plus majestueuses de Saint-Winoc, sonnaient les Lucernates (1), comme pour saluer la fin d'un beau jour.

Le monastère était calme et tranquille. Dans les grands corridors déserts un vague relent de dévotion se mêlait aux émanations culinaires qui s'échappaient par bouffées du vaste réfectoire, au milieu du bruit sourd des solides mâchoires des moines fonctionnant pour le dernier repas.

Dans une chambre spacieuse, bien aérée, richement meublée, située à l'extrêmité du quartier abbatial et, pour ainsi dire, isolée des autres appartements, se trouvaient deux personnages. Ils avaient passé la cinquantaine et à peu de chose près, portaient le même costume, celui de l'ordre de Cîteaux.

L'un d'eux resté debout, paraissait écouter avec une déférence marquée, son interlocuteur plus âgé que lui, de taille moins élevée, et qui, tout en causant, s'était assis commodément dans un moëlleux fauteuil de velours vert. Il était pâle, ses cheveux abondants, jadis d'un beau noir, mais auxquels se mêlaient de nombreux fils d'argent, tombaient sur sa nuque charnue que couvrait aussi un ample capuchon de laine. Un certain air aristocratique que trahissait la noble aisance de ses mouvements et le ruban violet auquel était suspendu une croix d'or brillant sur sa poitrine, indiquaient de prime abord, qu'on avait devant soi, un dignitaire ecclésiastique ou tout au moins un religieux ayant un grade élevé dans la hiérarchie sacerdotale.

Ce moine — c'en était un — élégamment drapé dans sa longue robe de bure d'un noir douteux, n'était autre

(1) Chants du soir.

que le célèbre Jérôme de Grimberge, qui fut pour l'abbaye de St-Winoc, ce que devait être plus tard Fénelon pour le diocèse de Cambrai. Les Français, après le siège de 1558, avaient pillé et incendié le monastère ; le vénérable abbé avait eu la douleur d'assister à la ruine et à la dispersion des siens. Par son intelligence, son activité, il eut la satisfaction de restaurer complètement ce que la guerre avait détruit ; au bout de quelques années d'économies et de labeurs il vit la fortune revenir, la prospérité renaître comme au temps des jours heureux.

C'était un homme remarquable surtout par les connaissances étendues qu'il possédait et qu'il avait acquises en suivant les cours des Universités de Paris et de Louvain. Par la sobriété de sa vie, la simplicité de ses manières, la douceur et l'affabilité de son caractère, il avait conquis le respect de tous ceux qui l'approchaient, même des réformés qui l'appréciaient et trouvaient en lui un adversaire loyal, juste et tolérant. Sandérus lui-même, lorsqu'il en parle dans sa « Flandria ilustrata », ne dit-il pas : « *Sobrius erat, quales ecclesiæ prelætos decet esse.* »

Celui assis dans le fauteuil était le prince abbé de St-Bertin en Artois, évêque de St-Omer et chef suprême de l'abbaye de cette ville, surnommé pompeuement par plusieurs écrivains ecclésiastiques : le monastère des monastères ».

Gérard d'Haméricourt, le 69e abbé de cette pépinière d'hommes illustres, car c'était lui, fut sans conteste l'un des prélats les plus éminents de son siècle. Abbé de St-Winoc avant Jérôme de Grimberge, il avait toujours conservé une affection profonde pour son ancien couvent. Nul autre que lui ne comprit mieux son temps et surtout

la difficulté de trouver une solution pacifique aux problèmes sociaux et religieux qui commençaient à se dessiner vaguement dans les brouillards de la réforme et à ébranler les masses profondes d'une démocratie que la féodalité avait baillonnée jusque-là. Il avait assisté au Concile de Trente où il s'était montré envers les doctrines nouvelles, d'une tolérance qui étonna beaucoup les autres prélats, presque tous partisans du rétablissement du Saint-Office.

Sa main rose et potelée, toute mignonne dans sa large manche noire doublée de satin de même couleur, jouait avec la croix pectorale ornée de brillants et de rubis, qui lui descendait du col par un ruban de soie rouge. Sa mule, à boucles d'or, de soie rouge également, comme celle d'un cardinal, était posée sur un velours noir parsemé d'abeilles jaunes, qu'un jeune convers était venu lui mettre sous les pieds.

Pour dissiper l'obscurité naissante, une lampe d'albâtre venait d'être placée sur une console en marbre rose veiné de bleu. Les lueurs discrètes tamisées par un vaste abat-jour, estompaient les dorures des tapisseries de cuir garnissant les murailles. Aucun bruit du dehors n'arrivait jusqu'à cette chambre, un silence monacal interrompu de temps à autre par le son des cloches, semblait inviter à la méditation et au recueillement.

L'entretien qui avait lieu entre ces deux hautes personnalités du monde religieux devait durer depuis quelque temps, car il paraissait toucher à sa fin. A travers les vitres épaisses des fenêtres, les premières étoiles commençaient à briller.

— Enfin, dit l'évêque de Saint-Omer, nous croyons, très cher et vénérable frère, que vous avez raison ; ce qu'il faut anéantir en lui, ce sont ces désirs sans nombre que vous avez constatés différentes fois, ces élancements d'une chair qui frissonne et que la vie régulière du cloître n'a pu encore dompter.

— Oui, monseigneur, répondit l'abbé, annihiler les sens... la virilité si je puis m'exprimer ainsi, par des macérations multipliées, par des exercices de piété, et l'Esprit Saint fera le reste.

— Il est vrai, continua l'évêque, que les natures ardentes ne peuvent pas toujours s'accommoder de la vie austère de nos saintes maisons. Souvenez-vous du jeune baron de Grœnendael qui nous quitta après un an de noviciat...

— Je m'en souviens, murmura Jérôme de Grimberge.

— Pour approcher, croyons-nous, de la perfection monastique, il faut arriver à supprimer par l'entière observance des règlements, toute velléité d'indépendance, mater le caractère, faire oublier le sexe par des jeûnes prolongés, par des veilles salutaires religieusement remplies ; en un mot, bannir à tout jamais du cœur les souvenirs mondains qui s'y trouvent encore. La chair... la chair... voilà ce qu'il faut mortifier pour être fort, pour être maître de soi et surtout, ajouta-t-il avec un fin et mélancolique sourire, pour dominer les autres...

Autour de nous tout n'est qu'une corruption... la terre elle-même n'est-elle pas le grand réceptacle de toutes les vilenies, de toutes les luxures ; les créatures qui l'habitent ne se vautrent-elles pas dans l'impureté, dans l'immonde cloaque qui grouille depuis des siècles à sa surface ? C'est la conséquence inévitable du pêché d'Adam,

de la faute de nos premiers parents... L'amour, dans le sens qu'on lui donne le plus souvent, les arbres et les fleurs que le printemps fait éclore dans la formidable poussée des sèves, ne sont que des souillures éclaboussées sur nous pour ternir la blancheur de nos âmes et salir la pureté de nos cœurs.

Il y eut une minute de silence.

— Monseigneur, reprit alors Jérôme de Grimberge, je crois avoir fait tout ce qui était possible pour l'amener à nous. Votre Béatitude (1) peut m'en croire ; j'ai employé tous les arguments dont nous nous servons en pareil cas. D'abord, un régime spirituel des plus sévères, une alimentation peu abondante d'où le vin est rigoureusement proscrit. N'obtenant aucun résultat, je priai le père des novices de se montrer plus indulgent pour lui, de lui accorder certaines dispenses pour les offices du matin, surtout l'hiver ; de lui donner plus de loisirs, d'atténuer en sa faveur la rigueur de notre règlement... rien n'y a fait. Il obéit machinalement, sans colère et sans passion, sans zèle et sans répugnance ; il semble se laisser aller inconsciemmeut aux exigences et aux nécessités de la vie claustrale. En un mot, la prêtrise paraît l'effrayer, il m'a même prié de vous demander respectueusement s'il ne pouvait être sursis d'une année, ou tout au moins de quelques mois à son ordination. Les motifs vous les devinez sans doute : où la femme se trouve, le démon n'est pas loin.

(1) Expression employée près des prélats à cette époque.

— Oui, c'est vrai, il est certain que Dieu et diable ne peuvent habiter longtemps ensemble sous le même toit. Cependant, cher et vénérable frère, nous comptons sur toute votre sollicitude, sur tout votre dévouement à la sainte Eglise. Il y va du triomphe d'une chose juste et agréable aux yeux du Très-Haut ; de la renommée de cette maison que nous affectionnons d'une façon particulière, comme la cadette de nos enfants, puisqu'elle prend rang, parmi les abbayes de Flandre, immédiatement après le monastère de Saint-Bertin, dont nous sommes l'indigne pasteur. Par ces temps d'erreurs, il faut relever la tête et regarder le danger en face, sans faiblir, le cœur haut et ferme.... *sursum corda!* Raoul est d'un tempérament fougueux, d'une nature ardente, mais il a bon cœur. Nous aurons raison de ses incertitudes, de ses hésitations qui, en fin de compte, ne sont pas des obstacles insurmontables pour un homme de votre expérience et de votre valeur.

— Nous essayerons de nouveau, monseigneur, et croyez-bien que, s'il ne faut avoir que du zèle et de la persévérance, nous en aurons.

— Indépendamment d'une âme égarée que nous ramènerons vers nous, il ne faut pas oublier que Raoul de Foresteaux, quoique sans fortune aujourd'hui, recevra plus tard de sa tante maternelle, la comtesse de Tannay, les importantes seigneuries de Corbie, de Palmart et de Stavel, vassales de la noble cour de Cassel, ainsi que les cinq tenances de la Motte-au-Bois...

L'abbé de Saint-Bertin parut se recueillir un instant pendant que celui de Saint-Winoc réfléchissait sur la situation délicate du jeune gentilhomme qu'on voulait, malgré lui, supprimer du monde.

Ce Raoul de Forestaux était l'unique enfant du marquis de Piennes, seigneur de la Tour, de Blanchenot et de Torisval. Elevé pieusement par sa tante, la comtesse de Taunay, cousine germaine de l'abbé Gérard d'Haméricourt, il avait été de bonne heure destiné à embrasser la prêtrise, dans le but évident de le faire arriver plus tard à la Prélature, comme beaucoup de nobles à cette époque. Grâce à l'influence de sa famille et aussi aux nombreuses relations qu'elle avait dans le haut clergé, il avait été dispensé de plusieurs années de noviciat. Au bout d'un an de présence au couvent le sous-diaconat allait lui être conféré aux prochaines ordinations.

— Je le confesserai demain après Laudes, reprit l'abbé de St-Winoc et j'entreprendrai encore de le ramener à nous par la douceur et la persuasion. Je crois devoir vous dire aussi, Monseigneur, que Raoul, tout en possédant un cœur d'or, est une de ces natures aimantes et passionnées qu'il ne faut pas brusquer sous peine de perdre, en un instant, le fruit de toutes nos démarches, le résultat de tous nos efforts.

Gérard d'Haméricout ne répondit pas immédiatement. D'autres idées, sans doute, lui avaient traversé l'esprit, car il parut réfléchir un moment. Il demanda enfin s l'évêque d'Ypres avait envoyé de nouvelles instructions concernant l'arrivée de l'Inquisiteur Tittelmans.

— Je l'attends d'ici quelques jours pour conférer avec lui sur les mesures qu'il y aurait lieu de prendre contre les progrès croissants de l'hérésie dans le Bergen ambacht (1).

(1) Pays situé autour de Bergues.

— Descendra-t-il ici ?

— Je ne le crois pas, monseigneur...

— C'est vrai, nous oublions volontiers que les dominicains ne nous aiment qu'ecclésiastiquement ; ils ne verraient pas d'un œil complaisant leur cher Inquisiteur des Flandres s'installer chez nous. Une suite nombreuse l'accompagnera peut-être, et il serait même désirable que ses visites se bornassent à quelques apparitions aussi courtes que peu nombreuses.

L'abbé de St-Winoc se contenta de répondre par une inclination de tête.

— En principe, continua Gérard d'Haméricourt, nous ne sommes nullement partisan de ces moyens coërcitifs, tant prônés par les dominicains pour séparer le bon grain de l'ivraie. Ceux qu'on punit crient à la persécution, voire au martyre, et la force n'a jamais converti personne.

— Sous ce rapport, nous sommes, Monseigneur, en parfaite communion d'idées. J'ai toujours cru que les hérétiques de tous les temps étaient des malheureux égarés qu'il fallait ramener à nous par la douceur et le bon exemple.

Ce Titelmans, malgré sa situation élevée dans l'Eglise était sincèrement détesté, dans le haut comme dans le bas clergé. C'était une espèce de Pierre l'Ermite sombre et farouche, à l'âme ardente et enfiévrée, douée de cette éloquence populaire qui soulève les masses et agit profondément sur les natures simples. Dans son œil de feu brillait le fanatisme et la foi ardente des anciens jours.

Il s'exprimait en un langage choisi ou rude suivant l'auditoire auquel il s'adressait. Il s'en allait prêchant dans

les bourgades où sa parole éloquente poussait les croyants, convaincus de sa mission divine, à allumer les bûchers pour la plus grande gloire de l'Eglise et l'extirpation des nouvelles doctrines.

La contrée attendait l'arrivée de ce triste personnage, de ce bourreau encapuchonné qui, près du clergé d'alors, produisait l'effet d'un général sévère et méticuleux venant inspecter, de nos jours, une garnison à l'improviste.

— Vous savez, sans doute, reprit l'abbé de St-Bertin, que le Concile de Trente, défend aux laïcs, quels qu'ils soient, d'interpréter les Saintes Ecritures ?

— Je le sais, Monseigneur, elles ne peuvent être commentées que par l'Eglise.

— Et que la Vulgate seule est la traduction authentique des livres saints. Tout écrit qui s'écarterait de la tradition propagée par les apôtres, sous l'inspiration du Saint-Esprit, devrait donc être considéré comme entaché d'hérésie...

L'abbé de St-Winoc en s'inclinant fit un signe d'assentiment.

— Nous tenons, très cher et vénérable frère, reprit l'évêque, à vous rappeler ces choses, non parce que nous supposons que vous pourriez les ignorer ou ne plus vous en souvenir, mais uniquement pour que vous fassiez bien comprendre à nos chers et affectionnés fils, vos inférieurs, de se pénétrer, surtout dans leurs écrits et leurs sermons, de l'inflexibilité du dogme. La moindre controverse devra être bannie, tant elle nous paraît inutile, imprudente et dangereuse. En un mot, une ligne infranchissable séparera désormais les deux croyances : d'un côté sera l'erreur avec

l'hérésie, de l'autre la vérité avec les mystères de notre sainte religion.

Jérôme de Grimberge s'inclina de nouveau.

— Avez-vous découvert quelques indices d'idées nouvelles dans les bailliages de votre juridiction ?

— Peu, monseigneur.

— Quels sont ils ?

— Deux traductions d'évangiles en français, imprimées à Genève, trouvées chez un censier d'Hoymille. Il prétend avoir reçu ces livres d'un certain Co-Mouton, chanteur ambulant fréquentant les foires et les francs-marchés de la région, pour vendre des complaintes qu'il débite au son d'un violon.

— C'est plutôt ce dernier qu'il faudrait surveiller. Après ?

— Madame l'abbesse des filles de St-Victor, dont je suis le confesseur, m'a fait savoir, la semaine dernière, que la nièce du connétable de la confrérie de Ste-Barbe, avait vu sur un châssis de fenétre, au local des arquebusiers, le jour du banquet du Roy du Gay (1), deux exemplaires des psaumes de Clément Marot.

— Ah ! voilà qui est plus grave... Et par qui avaient-ils été déposés en cet endroit ?

— Personne n'a jamais pu nous le dire. A moins, cependant, que ce ne soit encore ce misérable de Co-Mouton que les confrères avaient fait venir pour chanter quelques chansons bachiques vers la fin du repas.

(1) Celui qui avait le mieux tiré au concours, était déclaré roy pour toute l'année. Cette coutume existe encore de nos jours.

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Nous le signalerons au secrétariat de l'Inquisition pour qu'on le fasse suivre de près.

— C'est aussi mon intention, monseigneur.

— Eh bien ! c'est entendu, nous reparlerons de tout cela avant de prendre une décision définitive au sujet de la conduite que nous aurons à tenir devant les exigences probables de l'Inquisiteur Titelmans. Comme il se fait tard, nous allons nous retirer dans les appartements qui nous sont destinés, en vous autorisant toutefois à en faire autant si vous le jugez à propos.

Le prince abbé de St-Bertin s'était levé et se dirigeait vers la porte d'entrée, soigneusement recouverte d'une lourde tapisserie de haute lisse, quand Jérôme de Grimberge, son inférieur en grade et en dignités, l'arrêta soudain pour lui demander sa bénédiction.

— Nous vous l'accordons de grand cœur, cher fils, et nous prions le ciel de vous combler de tous ses dons.

Et de sa petite main grassouillette, où brillait l'anneau d'or des Prélats, il fit un grand signe de croix.

L'abbé de St-Winoc qui s'était incliné pour recevoir la bénédiction de l'évêque, se redressa et agita le cordon d'une cloche dissimulée derrière la cheminée.

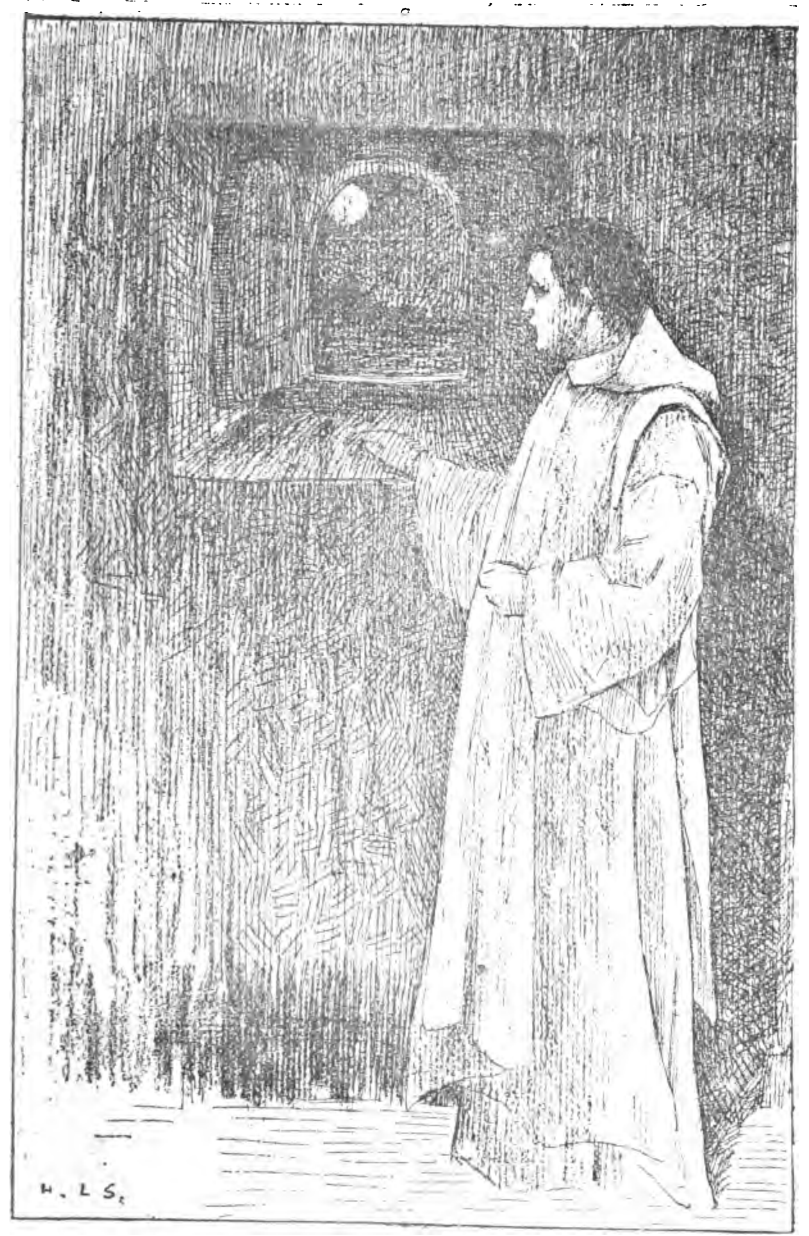
Le frère Blaise parut, tenant un bougeoir à la main, véritable objet d'art en argent ciselé et d'un fini remarquable dans lequel vacillait la lueur tremblottante d'un petit cierge.

— Je vais conduire Monseigneur dans ses appartements, dites au frère Onésime de lui préparer une soupe bien chaude au lait d'amandes.

A ce moment les cloches du couvent se mirent à tinter la dixième heure dans l'air tiède d'une belle soirée de printemps. Lentement elles chantaient le calme et la solitude de la vie claustrale, au milieu du grand ciel azuré. Les inflexions puissantes de la cloche St-Pierre dominaient les autres par la gravité des sons, comme la voix de basse-taille du vieux moine dans un chœur de novices, tandis que la gueularde, avec des soubresauts de fillette capricieuse et volage, avait des souffles aigus et métalliques, des intonations fines de jeune nonne chantant au lutrin les jours de grande fête. Dans le silence du soir, elles semblaient évoquer toute la vie passée de la vieille abbaye, sa jeunesse dans les brumes du moyen-âge, sa splendeur avec les abbés Rodéric, Falekin, Simon de Haringe, Adrien de Peene et Grégoire Moër qui avaient su donner pour elle le plus pur de leur gloire, le dur labeur intellectuel d'une vie pleine de dévouement, de science et de vertus.

Les sons graves et perçants au début des sonneries devinrent plus discrets et plus vagues, comme des voix lointaines, légères et fugitives. L'ombre, qui descendait le long des façades grises du couvent archiséculaire, était si transparente qu'on voyait miroiter, dans le creux des lucarnes en ogive, les bleuâtres reflets des vitraux du parloir.

Le crépuscule était passé ; la lune se leva pâle et blonde au-dessus des grands arbres. La nuit s'annonçait très douce, chaude même, avec un grand murmure sous un immense rayonnement d'étoiles.



« Jamais, du reste, la nuit ne l'avait impressionné de la sorte, avec ses verdures noires, ses gazonnements de velours sombre s'étendant à l'infini sous de pâles rayons d'étoiles qui semblaient lui sourire. »

Raoul de Foresteaux

> Ton amour juvénil a parfumé ma vie
> Envahissant mon âme ainsi que des encens
> Et les psaumes sacrés montent dans l'harmonie
> Des temples traversés de longs cortèges blancs.
>
> Ni les ors du vitrail, lueurs en la chapelle
> Ni l'éclat orfévré des émaux fabuleux,
> N'égale le trésor que mon esprit récèle ;
> Car j'ai cueilli les fleurs écloses de tes yeux !
>
> HENRY LE SIDANER.

endant que les deux puissants abbés se coulaient douillettement dans leur lit, tendre et moelleux comme l'aumusse d'un chanoine, et que les derniers coups de cloche, très flouets et très purs, se mouraient lentement au dessus des murailles sombres, Raoul de Foresteaux, sur sa couche solitaire, s'agitait, tel le condamné dans sa prison, attendant le moment du supplice.

Il haletait, claquant des dents, malgré le feu de la fièvre, et, dans le frisson qui l'agitait, il lui semblait que des miasmes délétères, mêlés à de mystiques arômes d'église, venaient comme des haleines malsaines, effleurer son visage.

« Les belles années de ma jeunesse, se dit-il, regardant à travers les vitres de sa fenêtre le grand ciel resplendissant dans la nuit silencieuse ! Et les folles équipées dans les prairies herbeuses avec Aline d'Ekelsbeke, quand elle avait quinze ans lui vinrent à l'esprit. »

C'était au milieu du printemps, au temps des blondes aurores, des blanches pâquerettes ; l'astre du jour riait dans les charmilles, jetant sur eux ses brillantes sagettes

d'or. L'air était imprégné d'un doux parfum de chèvrefeuille, d'une fraîche senteur de muguet des bois se mêlant aux subtiles émanations des jacées des blés, des acabrettes sauvages montant de la terre dans une buée chaude. Aline courait dans les prés verts, les joues légèrement empourprées, les yeux étincelants, les lèvres rouges, humides et tremblantes par leur course folle d'écoliers en vacances. Ils allaient ensemble à l'abri des regards, dans la grande liberté des champs.

Un jour ils s'étaient assis à l'ombre d'un saule, au bord de la petite rivière, Raoul dont le cœur commençait à sentir et à vivre lui avait dit :

— « Ecoute, je t'aime et je crois que je t'ai toujours aimée, tout cela me semble bon et naturel. J'aime tes joues rieuses comme le gai soleil du matin, j'aime tes yeux qui reflètent mon image et dans lesquels j'entrevois comme le mirage de mon amour, j'aime tout ce qui est toi, ton front blanc sillonné de veines bleues, ta chair rose et tiède qui me donne d'étranges sensations, et jusqu'à ton souffle qui est ma vie et que je bois comme les fleurs boivent la rosée. »

Tous deux se regardaient et, pour la première fois, Raoul serra tendrement les mains d'Aline dans les siennes.

Cette évocation soudaine des souvenirs de son adolescence l'avait fait tressaillir. Après l'impression du froid, le sang chaud de la jeunesse venait lui brûler les veines et faire battre ses tempes sous les boucles brunes de sa chevelure. Il entrevoyait une vie calme et triste se déroulant entre les murs sombres du monastère, dans la monotonie paisible du bréviaire et des offices récités machinalement chaque jour à des heures fixées par le rituel.

Aucune conviction, aucun souffle de foi ne le poussaient vers la vie claustrale qu'il méprisait, la trouvant humiliante, indigne d'un gentilhomme. Il se sentait amoindri; féminisé, pour ainsi dire dans sa longue robe de moine qui, à ses yeux, semblait lui enlever toutes ses ardeurs, toute sa virilité d'homme libre, fier et courageux. Malgré l'éducation spéciale qu'on lui avait donnée, dans le but de le soustraire aux sensations du monde, de faire pénétrer dans son âme, les candeurs du jeune âge, les ignorances sérieuses de ceux qui vivent en Dieu, il restait pour lui-même à jamais flétri à l'idée qu'Aline aurait pu le voir ainsi, sans sexe, n'ayant plus rien d'humain, tant la théologie et la dialectique lui avaient desséché le cœur.

Les couvents sont-ils indispensables à l'humanité? Sont-ils nécessaires à l'existence de l'Eglise? Dieu exige-t-il donc tant de sacrifice de la créature? Et toutes les oraisons marmottées sournoisement dans ces mystérieuses retraites, valent-elles le morceau de pain donné au pauvre par une main charitable? Ces vœux stériles prononcés sous l'influence d'un milieu mystique ne heurtent-ils point le but vers lequel Dieu nous dirige? Qui a dit à l'homme de s'enfermer ainsi, de rompre toute liaison avec le dehors, de vivre ses belles années dans une atmosphère de suspicion continuelle, de prières inutiles, de rancunes éternelles, de soumission humiliante, de puissance despotique, de passions inassouvies nées dans les retraites profondes, couvées et grandies dans les solitudes sans fin. Et dans ces asiles ignorés les natures ardentes et généreuses n'en arrivent-elles pas à s'atrophier, à se consumer lentement dans l'oisiveté des cloîtres, dans la morne régularité des offices?

Dans l'exaltation de ses regrets, il en arrivait à maudire

la prêtrise et le sacerdoce qui voulaient lui arracher le meilleur de son être, la fleur même de sa vie. Il s'était laissé absorber par les veilles qui avaient pâli son visage, assombri la clarté lumineuse de son regard, émacié ses joues roses d'adolescent. L'Eglise voulait tout prendre, semblable à une maîtresse jalouse et soupçonneuse qui veut tout avoir, tout posséder et ne rien laisser à d'autres, pas même les souvenirs d'autrefois. Il avait vécu seul dans sa froide cellule de moine solitaire et il lui faudrait y mourir !... Cette pensée le glaçait jusqu'au cœur.

Eh quoi ! quitter la vie sans approcher de ses lèvres la coupe des bonheurs de ce monde... sans goûter même une seule fois aux joies des manants et des servantes dont les bruyants ébats arrivaient quelquefois, comme des regrets tardifs, jusqu'aux murailles du couvent !... Et la passion grandissait dans son cœur en songeant qu'il serait bientôt trop tard pour jouir des ivresses auxquelles est en droit de prétendre ici-bas, la plus humble des créatures. Malgré le sang jeune qui brûlait ses artères, il lui semblait qu'il avait froid jusqu'aux moëlles, un frisson le secouait à l'idée qu'il serait toujours seul, que jamais une poitrine de femme ne se presserait amoureusement contre la sienne.

Alors des souvenirs bibliques vinrent hanter son cerveau de moine inquiet de l'avenir. Il revit le vieux psalmiste recevant les baisers de la jeune juive dans sa nudité liliale. Abraham renouvelant sa race avec Agar, heureuse de donner le jour à un grand peuple, accomplissant dans l'amour une des promesses de l'ange. Et Ruth et Booz et le vieux Loth, que ses filles enivraient pour partager les honneurs de sa couche, ainsi que tous les patriarches défilèrent devant lui avec leurs doux sourires, heureux

d'avoir vécu dans l'entière possession des choses, divins et triomphants d'avoir savouré les joies troublantes, les étranges ravissements des plaisirs satisfaits.

Toute cette jeunesse étiolée, tous ces désirs étouffés par la discipline du cloître arrivaient en foule, comme pour lui rappeler des sensations qu'il n'éprouverait jamais, des ardeurs qu'il ne connaîtrait plus. Et dans les pensées qui affolaient son âme et son cœur, les paroles du prélat lui conférant le sous-diaconat le plus terrible des ordres, puisqu'il l'engageait pour toujours par son vœu de chasteté, résonnaient lugubrement dans son cerveau.

Il se leva tout angoissé et ouvrit la fenêtre. Une bouffée d'air pur entra et parut dissiper son malaise. L'immense plaine s'étendait sous la pâleur amatie de la lune. Les frênes et les ormeaux bordant le long ruban moiré que dessinait la Colme, formaient d'énormes cônes d'ombres se confondant en un fouillis de silhouettes grises émergeant des prairies silencieuses. La campagne entière prenait un air calme de fille lascive, de femme féconde qui se repose d'un spasme de passion bestiale. Elle semblait dormir après une longue et folle orgie, après le rut formidable sous les caresses du soleil, et les branches craquaient sous la poussée des sèves nourrissantes que les racines suçaient dans la terre alourdie de chaleur.

Jamais, du reste, la nuit ne l'avait impressionné de la sorte, avec ses verdures noires, ses gazonnements de velours sombre s'étendant à l'infini sous de pâles rayons d'étoiles qui semblaient lui sourire.

Pensif, il paraissait admirer le long ruban sinueux qui se perdait en un léger filet bleuâtre, là-bas, dans les détours capricieux du chemin de Looberghe. Les villages étaient assoupis et dormaient aussi de ce sommeil de bête

de somme qui a peiné toute la journée sous les dures fatigues des corvées seigneuriales Les chaumières éparpillées sur les confins des hameaux isolés formaient de petites tâches de chair bistrée ; des carnosités roussâtres sur un sol noir et rugueux ; elles semblaient avec leurs toits rebondis de paille incarnadine, se gonfler comme des poitrines d'amoureuses qu'un souffle puissant aurait agitées.

Son regard mélancolique erra sur les tours du couvent et de là, sur les murailles froides et muettes de la chapelle, dont les vitraux luisaient comme une fournaise sous les rayons obliques du flambeau de la nuit. A travers une petite fenêtre, on voyait la lumière de la veilleuse jetant de ternes et discrètes lueurs sur le tabernacle. Et dans cette solitude que pas une haleine profane ne venait troubler, les douze coups de minuit résonnèrent tristement.

Les buées qui montaient des guérets et des gagnages, comme de chaudes vapeurs, lui causèrent soudain un malaise étrange. Tout parut se fondre et s'anéantir dans le lointain d'une ligne indécise et mourante. Son sang circulait plus vite dans ses veines en feu ; il suffoquait à la seule pensée qu'il lui faudrait dire bientôt un suprême adieu à tout ce qu'il aimait. Alors, dans l'étrange surexcitation morale et physique où il se trouvait, apparut à ses yeux éblouis le suave et doux visage d'Aline lui souriant comme en un rêve béni.

Un frisson le secoua, un voile descendit sur sa vue troublée et il s'évanouit en poussant un faible cri, pendant que ses lèvres décolorées murmuraient : Mon Dieu !... ayez pitié de moi !...

A ce moment la cloche tinta d'une voix grave comme si elle sonnait le glas d'un mourant. Vers l'Orient l'étoile du berger brillait d'un pur éclat.

***

Lorsque Raoul revint à lui il faisait grand jour et le soleil montait sur l'horizon. L'odeur de la terre qui s'éveille dans un chant d'oiseaux et de lumière arrivait jusqu'à lui en effluves embaumés de tous les parfums des fleurs.

Les prairies encore humides de rosée cristalline brillaient au loin dans une blancheur laiteuse, et les tons diaprés du jour qui naissait semblaient envelopper d'un sourire d'enfant les glèbes abbatiales.

La gueularde sonnait matines ; les cloches des autres couvents répondaient, semblables à des souffles d'âmes heureuses exhalant leurs joyeuses actions de grâce. Les moines encapuchonnés descendaient lentement à la chapelle, psalmodiant sur un ton monotone, les premières prières du jour.

Après les offices, les novices se rendaient à la salle de lecture où, sous la surveillance de quelques pères, ils complétaient leurs études de théologie par de pieuses instructions, tirées des ouvrages les plus renommés.

La bibliothèque de St-Winoc, célèbre parmi les plus belles de la région, comptait des milliers de volumes ; ce qui était énorme pour l'époque. Soigneusement reliés en peau de veau, ils étaient rangés avec symétrie sur des rayons en bois de chêne et catalogués dans un ordre parfait.

La reliure de luxe jouait alors un grand rôle. Elle surpassait en beauté comme en richesse tout ce qu'on a fait depuis dans cette partie importante de la confection du livre. Le Moyen-âge, qui n'était pas encore bien loin dans le passé, avait laissé au monastère des manuscrits inappréciables, reliés en cuir blanc, couverts d'ornements et de marquetterie, véritables chefs-d'œuvre de goût, de finesse et de patience. Certains livres avaient une couverture rouge ; d'autres étaient de couleur chamois enluminés d'argent. Les manuscrits précieux, les incunables d'une grande valeur, étaient recouverts de magnifiques couvertures de soie bleue, ou encore de velours que l'on désignait sous le nom de *veluel* ou *veluyau*, d'autres en damas, en satin, ornés de fleurs de lys d'or, étaient enrichis de perles fines avec de beaux *fermoyes* ou *fermouers* de vermeil, aux armes de l'abbaye gravées au ciselet.

L'orfèvrerie même avait sa large part dans l'ornementation extérieure du livre et le XVIe siècle paraît être l'époque où la reliure ait atteint son apogée.

Les relieurs dorent la tranche du missel, de l'eucologe et du psautier, ou le colorent en rouge cramoisi, en bleu de roy ou en jaune citrin. Les tomes ordinaires, appelés à être souvent consultés, sont reliés en cuir solide, en marveau ou en veau fauve.

Parmi ces derniers nous citerons quelques titres pris au hasard :

« La sainte Bible en français translatée selon la pure traduction de Saint Hiérome, en Anvers par Martin Lempereur 1530 » ; « Horologiographie, Ministeri Basilœ 1533 »; « la Biblia sacra hébraïca Basilive 1536 » ; « Codicis Justiniam lugdum Apud Vincentinius 1541 » ; « la sainte Bible,

nouvellement traduite en latin selon l'édition de Louvain 1550 » ; « les centuries de Nostradamus », sans date ni lieu d'édition. « Thesaurus greco linguœ ob. H. Stephano contractus 1562 ».

Les autres titres étaient à peu près aussi intéressants.

Dans les cloîtres on lisait encore Isidore et Raban dont les chasses fantastiques récréaient parfois les pauvres moines. C'est là qu'on apprenait que le chant du coq effraie le lion au point de le faire fuir comme un couard. L'hyène pouvait ne pas avoir de sexe ; Ellien soutenait même qu'une brebis pouvait engendrer un fauve.

Les plus versés en histoire naturelle citaient St-Augustin longtemps en grande faveur parmi les savants, pour affirmer que les blanches cavales du désert avaient de chastes amours avec les vents chauds de sud, mais que de ces mystérieuses fécondations, naissaient des poulains qui vivaient trois ans à peine. Des moines avaient vu jadis des autruches dans les solitudes africaines, et ils soutenaient gravement que c'était le produit clandestin d'une chamelle et d'un vautour.

La science en était encore aux doctrines surannées d'Albert Teutonicus. Le monde, au point de vue scientifique, était tel qu'il était sorti de la pensée de Moïse, et il fallait avant tout faire concorder la religion révélée avec les données de la science. Même après la Renaissance, c'est encore Aristote, Pline et St-Augustin qui font loi partout. On hésite, malgré la découverte de l'Amérique, à croire que la terre soit un globe, comme le soutenaient les stoïciens ; on suppose plutôt qu'elle a la forme d'un cylindre comme l'a toujours cru Anaximandre ou encore d'une table comme Anaximène. Lactance avait conservé

des doutes sur les antipodes et la grandeur réelle de la terre, mais il n'en avait aucun sur l'arrangement des cieux, la hiérarchie céleste, les chœurs d'anges et sur ce que pouvaient faire les séraphins pour passer leur temps.

L'astrologie religieuse disait très sérieusement aux moines ce qui se passait dans le Paradis et comment Dieu le Père, nageait dans un immense ciel de flammes, que le frémissement des ailes d'anges épurait continuellement. Et il leur était tout aussi savamment expliqué comment devaient être classés pour l'Eternité les purs esprits des mondes supérieurs, les Trônes, les Vertus, les Archanges et les Dominations dans le brillant azur du ciel,

La cabale, la science hermétique et la magie pure mêlaient encore, le plus souvent, leurs définitions ténébreuses à ces explications romanesques. Et quand le moine se perdra dans le dédale de la physique et de l'alchimie, au point de ne pouvoir expliquer ce qu'il verra, il en attribuera la cause à l'influence du froid ou du chaud sur les corps.

Pour la littérature, l'histoire fantastique de « Prebstre Jehan » était l'ouvrage préféré des couvents. Les moines y trouvaient de nombreuses scènes, agrémentées de brillantes figures, d'un style agréable et naïf, racontant des situations merveilleuses. Cet ouvrage important résumait presque toutes les fictions qu'on retrouve dans les manuscrits des XIIIe, XIVe et XVe siècles, et il les reproduisait assez bien. Le nom de ce prêtre mystérieux paraît pour la première fois vers 1145, et l'évêque Gabala envoyé de l'Eglise d'Arménie, fait savoir au pape Eugène III, qu'un prince puissant nommé Jean, possédait un immense empire derrière la Perse, en Extrême-Orient. Ce prince, comme le

souverain Pontife de Rome, réunissait la puissance temporelle au sacerdoce et lui, ainsi que ses nombreux sujets, professaient le Nestorianisme. A la suite de plusieurs lettres écrites au pape, dans lesquelles il donne la description de ses vastes domaines et de ses nombreux voyages dans l'Inde, la Chine et l'Abyssinie, il paraît se convertir au christianisme.

Après une série de splendides tableaux, reproduisant jusque dans leurs moindres détails, les palais de ce prince, avec leurs piliers de cristal et leurs toitures recouvertes de précieuses pierres supportées par des colonnes d'or massif, le manuscrit se terminait ainsi :

« Et prions au Roy de France qu'il nous salue tous les féaulx chrestiens de delà de la mer et qu'il nous envoye aucun vaillant chevalier qui soit de la bonne génération de France. En priant Dieu Nostre Seigneur qui nous doint préserver de la grâce du Sainct-Esperit. Amen ».

« Donné en notre sainct Palais, l'an de nostre nativité cinq cens et sept ».

« Cy finist Prebstre Jehan ».

Sur le livre point de nom d'auteur, ni aucune date.

Les caractères étaient imprimés en gothique. Cette œuvre de pure imagination ne saurait provenir que d'un moine qui, par humilité ou pour obéir à un vœu quelconque, n'a pas cru devoir se faire connaître, comme beaucoup d'auteurs du XIVe et du XVe siècles.

Rabelais, Montaigne, Amyot et Ramus étaient à peine connus dans le monde ecclésiastique, quoique ayant déjà fait leurs preuves. L'auteur de Gargantua et de Pantagruel qui peignit d'une façon si originale les crudités du langage

de l'époque, était trop frondeur pour de pauvres moines habitués à l'obéissance passive du cloître. Quant à Montaigne, son profond scepticisme qui avoue l'impuissance et la vanité du dogme, l'avait de suite fait mettre à l'index dans tous les monastères. Pour ce qui concerne Amyot, tout créateur qu'il fut de la belle langue du XVI[e] Siècle, si pleine de bon sens, de pittoresque et d'expressions heureuses, sa traduction de Daphnis et Chloé n'était point faite pour le recommander à la bienveillance de rigides théologiens, malgré son titre d'aumônier du roy et le rang qu'il occupait parmi les prélats.

Ramus qui avait hautement proclamé l'indépendance de la pensée dont Michel Montaigne devait immortaliser plus tard le principe dans ses Essais, était déjà, de la part du clergé, un objet de haine. Clément Marot, à cause de ses psaumes était considéré à l'égal de Luther et de Calvin. Et les poëtes de la Pléiade, tels que Malherbe, Belleau, du Bellay, Ronsard, n'avaient pas de place non plus dans les bibliothèques abbatiales, les sévères règlements empêchant les moines de se nourrir l'esprit avec les sujets légers et badins d'une poésie qui excellait surtout dans le rondeau, le madrigal et l'épitre familière. Les rigoristes sentences de la théologie s'alliaient mal à la gentillesse des vers où se reflétait ce vieil esprit gaulois dont la verve mordante ne respectait rien, pas même le dogme.

« Hier vous souvient-il qu'assis près de vous,
« Je contemplais vos yeux si cruels et si doux.

Ou bien encore :

« Mignonne allons voir si la rose
« Qui ce matin avait déclose
« Sa robe de pourpre au soleil,

« A point perdu cette vesprée
« Les plis de sa robe pourprée,
« Et son teint au vôtre pareil. »

Cette poésie était certainement trop capiteuse pour de pauvres solitaires contraints, de par leurs vœux, à une continence perpétuelle. Par contre, les ouvrages manuscrits de scholastique, ce mélange indigeste et confus de théologie et de philosophie, à peine sorti des limbes littéraires du Moyen-Age, ne manquaient pas. Reliés soli dement dans leur épaisse couverture brune, ils s'alignaient en rangs serrés sur les rayons des bibliothèques comme de vieux soldats d'un autre âge ayant assisté jadis, aux formidables joûtes philosophiques du réalisme et du nominalisme. Ils étaient pour ainsi dire contemporains des premiers vagissements de l'astrologie cabalistique, science mystérieuse sinon profonde, avec sa théorie étrange des nombres sacrés « Ziruph » et « Zéphirod ».

Cependant une révolution importante s'était faite dans la chirurgie avec Ambroise Paré, qui substitua la ligature des artères à la cautérisation pour les membres amputés. C'est ce savant et habile chirurgien de Laval qui, en parlant de chaque malade qu'il avait sauvé, disait modestement : « Je le pansay, Dieu le guarit. »

Mais, en revanche, la médecine, moins précoce que sa sœur la chirurgie, cherchait encore sa voie dans les ténèbres. Les générations qui virent la renaissance des lettres et des arts, absorbaient encore des crottes de rats dans du bouillon de vipères, et ce remède héroïque à force d'être baroque, fut même longtemps en honneur, puisque madame de Sévigné, un siècle plus tard, en parle encore dans ses Lettres.

Cette thérapeutique, comme on peut le voir, exigeait de la part du malade une fameuse dose de résignation. Un système qui dura fort longtemps et qui n'avait pu être enfanté que par le cerveau d'un moine alchimiste, consistait dans l'emploi des éléments de certaines plantes devant entrer pour une bonne partie dans la composition du sang et des viscères de l'homme. La couleur y jouait aussi un grand rôle, une corrélation déterminée s'était établie entre la teinte des fleurs et les maladies pour lesquelles on les utilisait : la jaunisse se guérissait avec des plantes à fleurs jaunes, les coquelicots et les fleurs rouges épuraient le sang, tandis que les bluets agissaient utilement dans les affections des yeux.

On faisait lécher les plaies et les ulcères par des chiens ; pour les rhumatismes on employait le plus souvent des chancelières d'oiseaux vivants, voire des chats et autres félins ; les bains de sang étaient recommandés pour les gens débiles et délicats.

La lapidothérapie avait aussi partout de nombreux croyants.

Cette partie importante de la médecine d'autrefois, consistait en un traitement où l'on appliquait certaines pierres précieuses sur le membre malade. Ces vieilles pratiques étaient empruntées à des traités de sorcellerie des siècles précédents, et, malgré leur origine suspecte, le clergé avait, sinon accueilli, du moins toléré ces doctrines sans la plus légère opposition.

Le rubis était un antidote contre les miasmes pestilentiels, le saphir était classé comme un fébrifuge puissant ; l'émeraude guérissait la lèpre, l'agate fortifiait la vue, l'améthyste, comme son nom l'indique, possédait la pro-

priété de permettre aux buveurs de résister aux fumées du vin ; les anciens déjà, reconnaissaient à cette pierre des vertus contre l'ivresse. La turquoise dégageait le cerveau des humeurs qui l'empêchaient de fonctionner, tandis que le grenat faisait revenir la gaieté disparue.

Les philtres que nous ne citerons que pour mémoire, sans en détailler aucun puisqu'ils étaient souvent proscrits par l'Eglise, étaient des breuvages composés surtout avec les sucs de plantes spéciales, distillés et mélangés ensuite dans différents cordiaux. Ils guérissaient ou inspiraient des passions en agissant sur le cerveau et sur le cœur.

* * *

C'était le Sous-Prieur, le Père Wilfrid qui remplissait au couvent de St-Winoc, les délicates et importantes fonctions de médecin Pendant de nombreuses années il avait étudié cette science sur les bancs de l'Université de Paris, tout en menant de front ses études ecclésiastiques. Il était en même temps apothicaire et le frère Alidor le secondait dans la préparation des médicaments et autres drogues pour l'infirmerie

Assis devant la grande table, au milieu des autres pères et des novices, il consultait un énorme manuscrit du siècle précédent où il était question de deux doctrines opposées et pourtant si souvent consultées à cette époque : celle de Gallien et celle d'Hippocrate. Si la chronique ne nous dit pas exactement combien de malades il a guéris, elle ne nous apprend pas davantage le nombre de ceux qu'il a envoyés dans l'autre monde avant leur tour. Et pour cela nous sommes de l'avis du grand Montaigne, qui disait en

parlant des médecins: « Mais ils ont cet heur, selon Nicolès, que le soleil éclaire leur succès, et la terre cache leur faute. »

Le Père Polycarpe se trouvait aux côtés de l'Esculape de St-Winoc et dessinait sur une feuille blanche, un Saint-Esprit ouvrant ses ailes dans un grand nuage bleu. C'était une figure douce et placide que celle de ce bon père, une bonne trogne rougeaude de vieux moine légèrement bleuie par les poils fraichement rasés ; une de ces physionomies sans expression aucune, ni sainte, ni paillarde, ne devant jamais ressentir la moindre émotion, comme celles que l'on voit encore quelquefois sur ces gravures gothiques des anciens livres d'heures.

C'est sur lui que les novices avaient, dans un moment d'humeur joyeuse, composé quelques mauvais vers, dont le rhythme monotone ressemblait tant soit peu à celui des dix commandements qu'ils ânonnaient entre eux de la même façon :

« Il se lève modestement,
« Déjeûne confortablement,
« Dans les corridors du couvent.
« S'en va bailler affreusement,
« S'il dîne copieusement,
« Son bréviaire lit exactement.

« Le soir il mange allègrement,
« Revient dans son appartement,
« Dire un Pater dévotement,
« Et sans se gêner autrement,
« Se met au lit douillettement,
« Pour s'endormir profondément ».

A côté de la figure réjouie du Père Polycarpe, le visage pâle et mince de Dom Pierre de Wallon-Cappelle, contrastait singulièrement. Celui-là était un savant distingué, un théogien profond et subtil, doublé d'un aimable causeur. Ses sermons se ressentaient généralement de sa grande érudition et de l'élégance de son langage. C'était lui que Madame l'abbesse des filles nobles de Bourbourg demandait chaque année pour la prédication du carême. Il travaillait depuis son retour de l'Université de Louvain à un important ouvrage sur la liturgie de la messe ; il comptait soumettre cette œuvre à l'approbation de ses supérieurs et en faire don ensuite à la bibliothèque du couvent. Il était déjà l'auteur d'une vie de St-Winoc très appréciée.

Le Père Alphonse avait la face violacée et apoplectique d'un grand viveur ayant un appétit formidable. Ses lèvres épaisses et tombantes, larges comme un bénitier de cathédrale, révélaient une nature bonne, sensuelle et indulgente. Pour lui, ce qu'il trouvait de meilleur dans la vie, c'était la table, les monstrueuses mangeailles des grandes fêtes natales, où le chapitre, les pères et les novices passaient trois grandes heures au réfectoire sans cesser de manger les choses les plus exquises, arrosées royalement des vins les plus fins et les plus délicats. Il profitait des loisirs de la bibliothèque pour recoudre, à l'aide d'une grosse aiguille d'acier, une boucle de même métal à la ceinture de cuir qu'il portait pour tenir sa mutande (1), la théologie et les maximes des saints n'ayant pour lui qu'une importance très secondaire.

Le Père Hilarion feuilletait attentivement un petit manuscrit contenant une partie des éléments d'Euclide

(1) Caleçon de moine.

dans lequel il prenait des notes. C'était un savant modeste, un mathématicien habile qui avait accompli d'importants travaux sur le nombre d'or, l'indiction romaine et la lettre dominicale. Sa physionomie blême et fine, semblable à celle du Père Wallon-Cappelle avait une expression froide et austère ; la minceur de ses lèvres, l'intelligence du regard, le front vaste dénotaient un esprit transcendant, lucide et méthodique comme la science aride et abstraite qu'il cultivait.

Si le lecteur pouvait voir devant lui ces diverses physionomies de moines, aux contrastes si opposés, aux allures si différentes, il se demanderait certainement comment des hommes si disparates pouvaient vivre et habiter ensemble, observer la même règle et suivre la même voie pour arriver à un but commun.

En effet, c'était l'époque du rire franc de Rabelais, du vieux rire de moine égrillard et gourmand, à l'œil paillard, aux lèvres lippues de franc buveur. La figure légendaire du moine de cette époque est ronde et joufflue, les pommettes couvertes de plaques zinzolines (1), les muscles souvent contractés par les rires bruyants des longues grivoiseries, ont crispé le front, plissé les tempes, sillonné les joues flasques d'une quantité prodigieuse de petites rides. Le bon vin a réjoui le cœur comme il a enluminé la face.

A côté de ces bonnes trognes, de ces têtes chauves, de ces visages rubiconds, aux chairs gonflées par les sucs nourrissants, et qui semblent porter allègrement le poids de la vie, des visages glabres et blêmes font un étrange

(1) Violet rougeâtre.

contraste. Ceux-là, par exemple, nous donnent une opinion tout autre de ce qu'étaient les moines au temps passé. A les voir, ils semblent nous inspirer comme un avant-goût des choses d'outre-tombe, une idée exagérée des jeûnes interminables, des carêmes sans fin, sous les voûtes sombres des cloîtres solitaires. Et l'esprit indécis devant cette frappante anomalie, se demande avec tout le sérieux que cette question comporte, si les couvents d'autrefois étaient bien de noirs sépulcres, des lieux austères d'où le rire était banni, où les grandes douleurs se retiraient volontairement pour oublier la vie, ou simplement de joyeux repaires, habités par de gais lurons, d'aimables farceurs venant mener, au prix de quelques simagrées, la vie large et facile des heureux de la terre, sans se soucier autrement du reste des hommes.

Parmi les novices installés près des Pères, se trouvait Raoul qui parcourait machinalement l'histoire ecclésiastique des Francs par Grégoire de Tours. Il regardait sans les voir, les caractères du volume comme s'il venait d'être frappé soudain d'une cécité absolue ; c'est que son esprit et son cœur étaient ailleurs. Par la pensée, dans une sorte de demi-rêve peuplé d'images chatoyantes, il revoyait toujours le coin vert du château d'Ekelsbeke, où, autrefois, — cet autrefois était encore si près !... — avec Aline, il avait passé de si heureuses journées. Son âme à peine remise des violentes émotions de la nuit, s'ouvrait doucement à de tendres sentiments et il revivait dans le souvenir de la délicieuse jeune fille, les jours heureux, les heures douces sous le grand ciel, les courses folles à la tombée du soir dans les prairies toutes émaillées de fleurs.

Il en était là du rêve qu'il faisait tout éveillé, lorsque le frère Alcide, qui remplissait les fonctions de garçon de bibliothèque, se leva et ouvrit l'une des fenêtres afin de faire pénétrer dans la salle qui sentait la paperasse et le renfermé, un peu de la fraîcheur du dehors.

Les rayons du soleil perçaient, de leurs flèches lumineuses, une buée fine et diaphane qui s'élevait lentement au-dessus de la plaine encore tout imprégnée de rosée. Sur les toits pointus des maisons environnantes construites à l'espagnole, des oiseaux gazouillaient, voletaient, se poursuivaient dans les nochères.

Plus loin, le long des grands murs sombres, les arbres étaient gris de la poussière soulevée par la brise matinale. Raoul reprit son rêve interrompu et il lui sembla, — ô charmeuse illusion ! — qu'il entendait bruire à ses oreilles, en une divine mélodie, le rire cristallin d'Aline...

* * *

Près de Raoul, le Père Justin tenait à jour la chronique du monastère.

Chaque fois qu'un évènement s'y passait, il en rédigeait une espèce de résumé assez succinct, dans un style de procès-verbal, qu'il faisait ensuite recopier, en belle écriture bâtarde par le frère Isidore, très expert en la matière, et ancien clerc d'un drossard (1) de Hollande.

La Chronique, comme son nom l'indique, était un recueil écrit au jour le jour sur la vie de l'Abbaye. C'est grâce à ces modestes documents littéraires que bien des

(1) Officier de justice.

savants et des historiens sont parvenus à souder l'une à l'autre les phases du passé, à reconstituer à force de recherches patientes et laborieuses, la plupart des données sur lesquelles nous brodons aujourd'hui toutes les histoires locales de nos villes, toutes les monographies de nos villages et antiques seigneuries. Sans ces précieux et utiles matériaux bien des choses eussent été perdues pour nous et seraient demeurées à jamais ensevelies dans l'oubli.

Dans les couvents la chronique était rédigée avec un soin particulier, un esprit large et impartial, car c'était pour ainsi dire, l'âme même du cloître, avec ses courtes joies, ses gloires et ses douleurs que les moines du passé transmettaient, comme les anneaux d'une chaîne sans fin, à leurs frères inconnus de l'avenir. La chronique se léguait comme un héritage précieux et sacré : c'était un guide sûr, un conseiller prudent, un ami sincère dans les moments de détresse et de défaillance. Complétée par le cartulaire, elle était, en un mot, le pilote du navire voguant à pleines voiles sur l'océan des choses humaines, la boussole indiquant la route malgré les nuages qui obscurcissaient l'horizon, l'ange tutélaire éclairant la sombre nuit de son pâle flambeau. C'était la fin glorieuse, le but final à travers les siècles et les révolutions.

Celle de l'abbaye de St-Winoc comprenait déjà plusieurs volumes, dont trois étaient écrits en caractères gothiques, sur parchemin épais, solidement reliés, de manière à pouvoir braver la lecture de plusieurs générations de moines penseurs.

Le premier contenait le récit des débuts de l'abbaye qui furent des plus modestes. C'est l'installation primitive des disciples de St-Benoit remplaçant les chanoines réguliers

de la collégiale de St-Pierre, chassés par Baudoin Belle-Barbe en 1028. La dignité abbatiale est d'abord collative ; elle devient élective après une protestation du chapitre pour redevenir collative encore une fois mais pour toujours.

C'est Roderic le premier abbé qui fait construire la belle tour de l'église en 1031. Du Père Germain deuxième abbé, le couvent possède un livre d'heures et des antiennes. Un autre abbé, compose dans le silence et la solitude du cloître les séquences et les répons de l'office divin.

Romuald, son successeur, assiste à la dédicace de l'église St-Pierre de Bergues et reçoit les reliques des saints bretons. En 1068, grand scandale dans le monastère avec l'abbé Hermenger ; certains moines veulent l'expulser, tandis que d'autres le soutiennent. Des scènes de pugilat éclatent et l'archevêque de Vienne s'interpose pour rétablir l'ordre et la discipline. Pour punir ces actes de violence la vengeance divine déchaîne un terrible incendie sur le couvent ; le feu dure cinq jours et 34 des plus beaux manuscrits sont anéantis par les flammes.

Hermès en 1121 assiste à un nouvel incendie.

L'abbé Thomas en 1124 obtient la juridiction ecclésiastique sur les églises et chapelles de St-Martin et St-Pierre de Bergues, sur celles de Quaedypre, Warhem, Spycker, Wormhoudt, Armbouts-Cappelle, Coudekerque, Ghyvelde, Galmarde, Moerkerke, Grande-Synthe et Ledringhem.

Jean Ier avec les archives commence la chronique. En 1290 Pierre Falekin fait ériger dans la chapelle un chœur qui absorbe une grande partie des dîmes.

Et la liste des abbés se déroule alors chronologiquement avec les évènements remarquables du Moyen-Age. Les guerres, les sièges, les pestes et les incendies froidement

décrits dans ce style bref et concis des anciens cartulaires, sans aucune appréciation, comme ces actes d'état-civil se bornant à constater les faits sans ajouter un mot de plus ou de moins à la formule consacrée.

Sous la sobriété voulue de ces phrases sèches, l'on devine pourtant que les entrées solennelles des abbés devaient être à la fois imposantes et grandioses.

Le gouverneur de la ville allait au-devant d'eux à cheval, escorté de toute la noblesse de la région. L'artillerie, alors bien rudimentaire (1), grondait sur les remparts. Le corps entier du Magistrat, en robe de cérémonie les faisait complimenter par le greffier pensionnaire.

L'abbé montait ensuite sur une magnifique jument blanche, pendant que le châtelain vicomte lui tenait respectueusement l'étrier. Le cortège prenait le chemin de l'abbaye, accompagné des barons et des seigneurs de la châtellenie, des officiers royaux, des notables, des corporations bannières déployées, tambours battants comme aux jours de grande liesse. Arrivé sur la place du marché, il était accueilli par une salve de mousqueterie et les vivats d'une foule enthousiaste.

Devant l'abbaye le nouveau Prélat mettait pied à terre, le Châtelain vicomte lui tenant toujours l'étrier. Le doyen de la confrérie de St-Winoc lui prenait son manteau et son chapeau qui devenaient la propriété du gouverneur des lépreux. Pendant ce temps, le sous-Prieur lui passait la robe de fine laine noire, le scapulaire, la mosette abba-

---

(1) Les premiers canons furent connus en Flandre sous les ducs de Bourgogne.

tiale et le bonnet. Ainsi transformé il était conduit à l'entrée de la chapelle suivi de ses religieux, de son chapitre et des curés de toutes les paroisses. Le plus ancien moine lui présentait la croix à baiser et le cortège entrait dans le sanctuaire brillamment illuminé.

Une journée si bien commencée se terminait toujours par des festins pantagruéliques, des agapes monstres ; nos menus d'aujourd'hui même les plus substantiels ne seraient que des repas de lilliputiens comparés à ceux qui étaient servis en ce temps-là à l'occasion de l'installation d'un nouvel abbé.

Et parmi ces figures béates, austères ou rêveuses, nous en trouvons quelques-unes pourtant qui mériteraient d'attirer notre attention et d'arrêter nos regards.

C'est d'abord Simon de Haringue le 36e abbé qui assiste impuissant au pillage du monastère en 1383. Des manuscrits inappréciables, des tableaux, des ouvrages précieux d'une haute valeur historique et archéologique disparaissent dans les flammes. Le peuple, comme toujours attribua cette calamité à la colère céleste, les moines de St-Winoc ayant soutenu l'anti-pape.

Georges Moër est le premier qui porte la mitre en 1420.

Jean Maës, Jean de Gondebauld et Adrien de Peene augmentent considérablement les revenus du chapitre et embellissent le couvent. François Oudegherst rétablit la discipline fortement relâchée, au point que Sandérus dit ; « *illicitas monachorum milierum vetuit* ». C'est cet abbé qui, pour faire cesser un abus que le lecteur devinera sans doute, interdit aussi l'entrée des femmes dans le monastère.

Enfin, pour terminer cette nomenclature déjè longue, Gérard d'Hamércourt qui avait acquis quelque célébrité que nous connaissons d'ailleurs — et qui eut pour successeur immédiat en 1544, François d'Avroult.

Depuis 1556, époque à laquelle Jérôme de Grimberge fut nommé abbé, le père Justin était chargé, avec dom Pierre de Wallon-Capelle, de rédiger la chronique courante, et tous deux s'acquittaient de cette tâche avec un zèle et une exactitude qui les faisaient tenir en haute estime par leurs chefs. Ils avaient consacré un chapitre assez long à l'incendie de 1558, dans lequel cette catastrophe était relatée avec quelques détails à la louange de l'abbé actuel qu'ils appelaient modestement, le restaurateur du cloître : « *claustrum cum turri refecit* ».

Et chaque jour qu'il fut gai ou monotone, triste ou joyeux était consigné invariablement avec la même coupe de style, les mêmes phrases, arrivant pour ainsi dire comme un cliché, prendre une place vide qu'il fallait absolument rempli.

Ce matin-là, après avoir taillé plusieurs fois sa plume qui persistait à grincer quand même sur le velin, le père Justin écrivait :

« Sa Béatitude, Monseigneur d'Haméricourt, nostre ancien et vénéré pasteur, prince-abbé de St-Bertin, baron du St-Empire, chevalier du très noble ordre de la Toison d'or, évesque de St-Omer, est arrivé hier soir, vers la cinquième heure, venant du Prieuré de Watten, accompagné de son chambellan, d'un secrétaire et d'un valet de chambre laïc. Il compte honorer de sa présence la belle et touchante cérémonie des ordinations. Ce 20 may 1566.

Et pourtant c'est à cet amas confus de croyances naïves à ces chroniques de la vie d'autrefois que les sciences doivent leurs principales découvertes. L'audace du moine, étouffée souvent par l'humilité chrétienne, s'est trouvée parfois aussi arrêtée par la peur du Saint-Office, par la crainte d'attaquer le dogme en franchissant certaines limites. Ces hardis penseurs des cloîtres, ces précurseurs des idées modernes qui, dans le crépuscule ou plutôt dans l'obscurité profonde du Moyen-Age plantaient les premiers jalons de la pensée humaine, ont des droits à notre reconnaissance comme à notre respect.

Ces hommes si fermes dans le rigorisme de leur foi, n'hésitaient pas comme Roger Bacon à travailler pour d'autres, à indiquer à leurs successeurs inconnus le chemin qu'ils avaient suivi pour arriver à tel résultat qui, certes, était loin d'être le but final, mais s'en approchait parfois de très près. Gloire à toi, vieux moine d'Albion ! qui fus persécuté pour la science et à qui l'histoire décernera un jour la couronne des martyrs, comme elle en fera hommage aussi à tous ces nobles savants considérés comme fous par leurs contemporains. Fous sublimes, à vous les noirs cachots, les menaces de la torture et du bûcher. Reposez donc en paix, car vous vivrez éternellement glorieux dans la mémoire des peuples, pauvres intelligences méconnues, génies outragés d'un autre âge. Vous n'aviez qu'un tort aux yeux des pouvoirs ombrageux et intolérants, mais il était irrémissible : c'était de vouloir devancer votre époque de trop loin et d'entrevoir malgré les brumes de l'ignorance et de l'obscurantisme les sublimes destinées que l'avenir réservait à l'humanité.

LES TROIS PRÉLATS

> Les cendres des brûlés sont de précieuses graines
> Qui, après les hivers noirs d'orage et de pleurs
> Ouvrent au doux printemps, d'un million de fleurs
> Le baume salutaire, et sont nouvelles plantes,
> Au milieu des parvis de Sion, florissantes
> Tant de sang que les rois épanchent à ruisseaux,
> S'exhale en douce pluie et en fontaines d'eaux
> Qui, coulantes aux pieds de ces plantes divines,
> Donnent de prendre vie et de croître aux racines.
>
> 
> D'AUBIGNÉ.



Pendant cette longue période religieuse du Moyen-Age, les Papes avaient triomphé de toutes les résistances. L'humanité vaincue et asservie semblait soumise pour jamais au pouvoir absolu d'un dogme inflexible, immuable. Bien des savants, de profonds penseurs avaient tenté par leurs écrits et l'éloquence de leurs discours, de ramener le sacerdoce aux temps évangéliques de l'Eglise primitive. Les conciles de Constance et de Bâle, les Universités, les Parlements, Abélard, Savonarole, Wiclef et Jean Huss avaient essayé vainement d'ébranler le vieil édifice qui se croyait imprenable à cause de son pouvoir quinze fois séculaire et surtout de l'enracinement profond de cette foi naïve et vivace des anciens jours.

Léon X, ce pape des savants, des peintres et des poëtes dont la vie entière ne fut qu'une fête continuelle, acheva sans s'en douter l'œuvre qu'avaient commencée ses prédécesseurs Alexandre VI et Jules II. Ce pontife libre-penseur, distingué et lettré, aux allures pleines de grâce et d'élégance, aimant les réunions mondaines de spirituels causeurs où son esprit très personnel pouvait se donner librement carrière, coulait en paix une douce existence consacrée aux beautés de l'art païen qu'il tirait pour ainsi dire de l'oubli.

Le Sacré-Collège était composé de cardinaux frivoles aimant le faste. Plusieurs de ces princes de l'Eglise avaient connu les turpitudes de Jules II, le scepticisme d'Alexandre VI. A ces papes néfastes, succédait malheureusement l'ambitieux Léon X. Par la géante construction de l'Eglise St-Pierre, il devait déchaîner sur le monde l'ouragan populaire, et ce fut la vente des indulgences qui fit craquer le vieil édifice.

Cette vente fut confiée, en Allemagne, aux Dominicains et à quelques ordres mendiants. Partout cette façon d'agir pour ériger un monument grandiose qui, par sa richesse, sa splendeur et sa magnificence devait effacer les palais des princes les plus puissants, les cathédrales les plus célèbres de la chrétienté, fut trouvée abusive, illicite, monstrueuse et même immorale. Dans la Flandre maritime des moines appartenant à tous les ordres parcouraient les villages des châtellenies de Bergues, Dunkerque et Bourbourg pour vendre de petits carrés de parchemins, ornés de cachets verts sur lesquels se trouvaient d'incohérentes phrases latines entremêlées de mots flamands.

A l'époque de la vente de ces indulgences, des dominicains avaient fait irruption dans les cabarets et les maisons mal famées de la ville de Bergues les jours de foire et de marché, montant sur les tables comme de vrais saltimbanques, vendant leurs pardons (1) après avoir débité au public ignorant un récit merveilleux des avantages qu'il pourrait en tirer. A l'occasion les indulgences pouvaient servir non seulement pour les fautes passées, mais encore pour celles à venir. C'était généralement un père adroit,

(1) Se dit quelquefois pour indulgence.

astucieux et beau parleur que l'on chargeait de cette triste besogne, un frère l'accompagnait enfouissant les liards, les sols et les écus dans une grande aumônière de cuir pendue à son côté.

Du fond de la Souabe, un moine, Martin Luther, théologien aussi savant qu'austère de l'Université de Wittenberghe, jeta le premier cri de guerre. Son esprit rude et grossier affiné par de fortes études et l'habitude de la méditation, son tempérament passionné, fougueux, emporté jusqu'à la violence, devaient faire de lui en même temps que l'apôtre d'une genèse nouvelle, un adversaire redoutable. Il allait obtenir d'un seul coup ce que tant d'autres avant lui avaient vainement cherché : l'appui et la sympathie des masses, la protection des princes, la neutralité bienveillante des savants et des érudits.

Des indulgences, Luther en vint par une corrélation naturelle d'idées et de sentiments à attaquer l'Eglise elle-même, ses abus, sa discipline relâchée ou féroce selon le cas, voire le dogme, cette antique et inébranlable forteresse bâtie sur le roc de la foi par les siècles précédents.

Les fêtes religieuses, les macérations, les jeûnes, les vœux monastiques, le célibat des prêtres, le purgatoire, le culte des saints, la confession auriculaire et jusqu'au pouvoir des papes subirent les épouvantables assauts de son éloquence farouche et de sa dialectique endiablée. Il ne laissait subsister dans sa doctrine nouvelle que les mystères de la Sainte Trinité et de l'Incarnation, les seuls sacrements du baptême et de l'Eucharistie dont il changeait, pour ce dernier, la transubstantiation en Impanation.

Le libre exámen était né, la foi faisait place à la raison et l'autorité de la Bible était opposée à l'infaillibilité papale.

Martin Luther en secouânt brutalement le joug de Rome avait, sans s'en douter, jeté l'humanité dans une voie nouvelle, inconnue jusqu'alors, terrible dans ses conséquences. Et ces deux grands principes : la foi et la libre-pensée, le doute et le dogme qui déjà ébranlaient la vieille société cléricale, allaient se trouver face à face, menaçants et cruels jusqu'à la férocité pendant des siècles. Ils devaient être pour toujours l'insoluble problème que bien des génies essaieront en vain de résoudre.

* * *

L'Inquisiteur général des Flandres, le farouche Titelman de Bailleul, ainsi que les abbés Gérard d'Haméricourt et Jérôme de Grimberge étaient assis tous trois devant une longue table recouverte d'un tapis de drap noir, dans le petit parloir du monastère de St-Winoc. Une seule fenêtre en ogive éclairait cette pièce assez exiguë en comparaison des autres salles du couvent : de là, probablement, son nom de petit parloir.

Un tableau d'Albert Dürer, représentant une scène du purgatoire où le grand peintre de Nuremberg avait joint à un coloris chaud et original, une touche vigoureuse d'une réalité saisissante, se détachait sur le blanc des murailles. Les flammes crépitaient en léchant de leurs langues de feu, les cuisses et les bras nus des patients qui se tordaient sous la douleur d'une façon effrayante. Leurs regards épouvantés luisaient de terreur et leurs visages convulsés, grimaçants, étaient hideux à voir. Un grand Christ en bois peint, de couleur naturelle, servait de pendant à cette étrange composition et paraissait en compléter l'horreur, avec sa tête cadavéreuse maculée du

sang de sa couronne d'épines, ses yeux ternes, demi-clos et voilés, ses joues blêmes et contractées par les affres de la douloureuse agonie de Golgotha.

Cette salle avait je ne sais quoi de lugubre et de sépulcral. C'était comme l'officine cachée d'une chose inavouable, le cabinet secret du Saint-office, l'antichambre de la torture, du désespoir et de la mort.

Titelman était là depuis quelques instants, avec sa solide et formidable ossature, sa taille gigantesque de tourmenteur ecclésiastique, son épaisse chevelure blonde, mais d'un blond fauve de crinière hirsute. Son œil bleu et profond brillant d'un éclat étrange avait par moments des reflets sauvages. Ses narines épaisses et mobiles semblaient se dilater avec une certaine volupté sensuelle, aspirant l'air à la façon d'une bête de proie qui hume le vent, tandis que ses lèvres minces à peine colorées esquissaient un sourire sardonique dans lequel le fiel s'alliait à la ruse.

Sur sa robe blanche de dominicain, il portait un camail violet, car tout religieux qu'il était, sa charge et son titre l'assimilaient à la prélature ; c'était bien là le digne élève des Torquemada, l'émule fanatique du cruel duc d'Albe, le serviteur aveugle des desseins politiques et religieux du sombre Philippe II. Et ces trois hommes néfastes devaient déchaîner sur notre malheureux pays, l'affreuse tyrannie du Conseil des troubles, les supplices et les auto-da-fé de l'Inquisition d'Espagne.

Ce Titelman réunissait en lui la fougue et la violence du prêtre flamand, l'intolérance et le fanatisme du moine espagnol. Le clergé belge a conservé encore en lui quelque chose de ces temps troublés. Titelman, cet Attila du catholicisme qui parcourait les Flandres une torche à la

main, répandant partout la terreur, fit périr pendant le temps que dura son infernal ministère, près de *dix-huit mille personnes.*

Le conseil des troubles, appelé par le peuple : « tribunal de sang » allait bientôt fonctionner à Bruxelles d'une façon permanente, et c'est de la capitale du Brabant qu'allaient partir toutes les décisions de cette justice infâme, inique et monstrueuse. Sur la dénonciation des inquisiteurs cette cour suprême devait exiler de la terre natale, *trente deux mille familles !...*

L'entretien secret qui avait lieu, depuis quelques temps déjà, entre les trois personnages que nous avons mis en scène au début de ce chapitre, semblait toucher à sa fin ; un silence profond avait succédé aux dernières paroles de l'Inquisiteur, et elles ne devaient pas être précisément des paroles de paix, car les deux abbés échangeaient de longs regards où se peignaient la tristesse navrée de deux hommes prudents, voulant dans la limite du possible, arrêter les persécutions inutiles d'un tribunal odieux.

— Non, véritablement, je ne vous comprends pas ! clamait Titelman de sa voix de stentor, rouvrant ainsi inopinément la discussion, et abaissant d'un brusque mouvement son énorme poing sur la table, comme pour donner plus de poids à son argumentation ; non, vous voulez temporiser avec l'hérésie, vous voulez transiger avec des mécréants qui insultent l'Eglise, qui nient effrontément la présence réelle dans l'Eucharistie ! Non, cela ne se peut pas, c'est impossible, contraire à tout principe ; s'il faut aller plus loin et prendre des mesures plus draconiennes que les amendes, les pèlerinages expiatoires et le bannissement, eh bien ? nous irons jusqu'à la question, la torture et le bûcher.

Ses yeux lançaient des flammes sinistres et sa bouche baveuse se tordait dans un rictus diabolique, tels ces satyres impurs au temps du paganisme.

— Vénérable frère, répondit d'un ton très calme Gérard d'Haméricourt lorsque son terrible adversaire eut terminé son violent réquisitoire, vous savez probablement que j'ai eu l'insigne honneur de siéger avec d'autres prélats plus éminents et plus autorisés que votre serviteur, sur les bancs du Concile de Trente. Cette grande manifestation fut organisée pour combattre l'hérésie d'Allemagne. Les temps heureux pour la tranquillité de l'Eglise, des Papes Alexandre VI et Jules II sont passés : leur éminent successeur Pie V que nous respectons et vénérons pour ses lumières et son esprit de tolérance, nous donne tous les jours des exemples frappants de sa mansuétude et de sa bienveillance pour les malheureux tombés dans l'erreur. Jadis Paul III, n'a-t-il pas appelé près de lui dans le Sacré-Collège, des prêtres zélés et indulgents, aussi savants que prudents pour l'aider de leurs conseils et lui rendre moins lourde et moins pénible la gestion des affaires de l'Eglise ? N'a-t-il pas aussi, dans le but de le ramener à nous, offert le chapeau de cardinal au savant Erasme dont la plume railleuse et mordante attaqua plus d'une fois l'oisiveté et le relâchement des moines. En offrant la pourpre au grand écrivain, au philosophe spirituel et sceptique, ce vénéré Pasteur ne visait qu'une chose : s'attacher son génie par la reconnaissance et donner en même temps à l'Eglise, un défenseur illustre pour combattre les empiètements de l'hérésie. Quand l'exemple vient de si haut, nous les modestes soldats, perdus avec nos humbles frères dans les rangs de la milice sacrée, ne pouvons-nous pas user d'une

égale tolérance, de procédés analogues pour ramener au bercail quelques brebis égarées ?

— Vous oubliez aussi de nous dire, riposta violemment Titelman que le calme de l'évêque avait le don de mettre en fureur, que votre orgueilleux Erasme, refusa le chapeau uniquement pour ne pas être l'homme lige du Saint-Siège, pour ne point mettre sa plume au service de ceux qu'il avait bafoués et cinglés dans ses nombreux écrits...

— Ce que vous nous dites-là est vrai quant au fond, répondit Gérard d'Hamércourt visiblement froissé par cette diatribe oratoire ; mais nous n'avons pas à considérer le résultat des démarches du Saint Père près d'un savant dont l'humilité n'a pas toujours été la vertu dominante. Nous ne devons voir qu'une chose : le but que sa Sainteté avait en vue en agissant ainsi.

— Avec l'hérésie pas de quartier ! vociféra l'Inquisiteur. Et, comme je le disais il n'y a qu'un instant, la question, la torture et le bûcher. Rien de tel pour raviver la foi qui s'éteint... acheva-t-il avec un affreux sourire.

— Souvenez-vous bien, lui répondit l'évêque de Saint-Omer, en le toisant du regard avec mépris, souvenez-vous bien que notre mission ici-bas est une mission toute chrétienne de paix, de dévouement, de concorde et d'amour. Aucun des pères de l'Eglise ne parle des moyens coërcitifs, barbares plutôt, que vous prônez avec tant de chaleur et de zèle. S'il fallait vous en croire, tous les membres des congrégations religieuses ne formeraient bientôt plus qu'une hideuse phalange de bourreaux et de tourmenteurs.

L'inquisiteur devint blême de rage. Cette contradiction pleine de fermeté le jetait hors de ses gonds.

— Extirper le mal jusque dans ses racines ! s'écria-t-il en proie à une colère démoniaque, châtier la bête immonde afin qu'elle ne reproduise plus aucun être de son espèce, et, comme cet empereur qui, dans sa folie, disait : « Je voudrais que le peuple romain n'eut qu'une tête pour la trancher d'un seul coup ! » Eh bien ! moi, je vous dis aussi franchement, sans passion, sans emphase, — on ne s'en serait guère douté ! — Je voudrais que l'hérésie n'eût qu'un seul corps, un seul cœur, pour l'enserrer dans mes bras, la broyer sur ma poitrine et la jeter toute pantelante, toute meurtrie dans l'ardente fournaise. Oh ! alors, vous me verriez grandir, et mon cœur plein de foi et d'amour pour l'Eglise, tressaillir d'allégresse et de bonheur pendant que les flammes consumeraient dans un immense feu de joie, tout ce qui fut Luther, tout ce qui fut Calvin...

Et le monstre en soutane eut un ricanement qui, certainement, tenait beaucoup plus de l'enfer que du ciel. Il s'était levé, les poings crispés sur la table, il regardait ses deux auditeurs avec des yeux flamboyants comme ceux d'un fauve lorsqu'il calcule son élan avant de bondir sur sa proie. Nul doute qu'à ce moment, s'il en avait eu le pouvoir, il eut peut-être fait brûler son contradicteur séance tenante. Mais l'évêque de St-Omer, avec sa haute intelligence alliée à une réelle bonté, et dont la vie et les souffrances des humbles étaient l'unique préoccupation, n'était pas facile à intimider. Il n'avait qu'à pousser un cri de détresse pour que toute la contrée, pauvres et riches, vînt se ranger autour de lui prête à le défendre envers et contre tous.

— Très cher et vénérable frère, répondit-il sans se départir de son calme plein de dignité pendant que

Titelman se laissait retomber sur son siège, comme vous, à certaines époques de mon existence, j'ai eu mes heures de trouble, de tâtonnements, de surexcitation religieuse, si je puis m'exprimer ainsi. Au début des progrès de l'hérésie, mon âme inquiète, saisie et bouleversée a peut-être plus souffert que la vôtre. Mais le raisonnement et le bon sens aidant, m'ont ramené bien vite dans la voie naturelle, et je me suis trouvé heureux plus tard, de ne pas avoir cédé à la violence, de ne pas avoir employé les moyens que vous préconisez tant aujourd'hui.

— Et que nous croyons inefficaces, ajouta timidement Jérôme de Grimberge qui, jusque-là, s'était contenté d'acquiescer par un signe de tête à tout ce qu'avait dit son chef hiérarchique.

— Oui, comme notre cher frère vient de le dire, riposta Gérard d'Hamércourt, nous considérons ces moyens comme inefficaces, inutiles, nuisibles même, à la cause sainte que nous défendons. Et s'il nous est permis de rappeler ici des moments pénibles de notre ministère, je vous ferai remarquer que j'ai constaté avec douleur, il y a plusieurs années, l'erreur qui s'insinuait lentement jusque dans mon séminaire et dans mon abbaye où quelques membres indignes s'étaient communiqués subrepticement les écrits funestes de Calvin. Le pays entier s'enfiévrait et subissait le vertige des doctrines nouvelles, l'hérésie montait toujours menaçant d'envahir mon diocèse. Le doute s'infiltrait partout ; on allait en arriver à nier tout principe, toute autorité, car on paraissait toucher aux derniers instants d'un monde près de disparaître. J'entrai donc sans hésitation dans le mouvement général du clergé à cette époque. Avec le Révérend abbé de St-Waast d'Arras, et conformé-

ment aux sages décisions du Concile de Trente, nous n'hésitâmes point à appeler près de nous, des membres de la compagnie de Jésus. Je considère même ces religieux comme les seuls gardiens de la foi, placés aux avant-postes du catholicisme. Nous devons leur confier l'éducation de la jeunesse (1).

Depuis que ces hardis pionniers sont à l'œuvre, ils ont déjà éduqué toute la génération actuelle, et par leur sollicitude pour l'enfance, qu'ils élèvent dans l'horreur des nouvelles doctrines, l'Italie, aujourd'hui, est complètement débarrassée de l'erreur.

— Et par la douceur et l'aménité de son caractère, Monseigneur d'Haméricourt ramena dans le giron de l'Eglise, près de cinq mille calvinistes, ajouta l'abbé de St-Winoc, heureux de pouvoir fournir un argument de plus dans cette discussion, tout en flattant agréablement son supérieur.

— Vous avez pu remarquer, reprit l'évêque de Saint-Omer, que lorsqu'il a fallu faire montre d'énergie, je n'ai pas reculé devant les moyens rigoureux. Je ne vous citerai pour mémoire que ce dominicain du Prieuré de Bergues, coupable d'apostasie, que j'ai cru devoir faire arrêter et conduire publiquement à St-Omer devant mon official pour prononcer contre lui l'interdit et le bannissement perpétuels.

---

(1) Voir l'histoire des abbés de St-Bertin, par M. Henri de la Plane, secrétaire perpétuel des antiquaires de la Morinie. Les Jésuites, à cette époque, n'avaient pas encore acquis l'influence qu'ils possédèrent dans la suite, rien ne faisait prévoir l'immense pouvoir dont ils disposeraient plus tard.

— Oui, nous savons que pour notre ordre vous avez toujours éprouvé des sentiments d'une bienveillance excessive, répliqua Titelman avec une raillerie amère ; mais n'importe, s'il était coupable, vous avez bien fait d'arracher de la terre chrétienne cette mauvaise semence.

— Quand j'ai cru qu'il était de mon devoir de sévir contre un membre du clergé, je l'ai fait sans arrière-pensée et sans la moindre intention de ternir en quoi que ce soit, le brillant éclat de votre ordre, la gloire des enfants de St-Dominique. Et si une brebis galeuse s'est introduite clandestinement dans le troupeau, combien d'autres ont racheté ces faiblesses, comme les Eloi Van den Bast et Jean Krake, religieux aussi éminents que modestes qui s'illustrèrent dans ce même couvent de Bergues, par leurs prédications, le courage et l'énergie qu'ils déployèrent au jour du danger.

— Ces gens-là, répondit l'Inquisiteur, n'ont pas fait assez pour notre sainte cause. Lorsque la bataille est engagée et que l'heure des sacrifices a sonné, l'orateur doit disparaître et faire place à l'homme d'action. — Quand la diplomatie a épuisé ses arguties, les diplomates se retirent, les combattants descendent dans la lice et vident leur querelle, les soldats marchent en rangs serrés à la victoire ou à la défaite. Nous n'avons déjà que trop parlementé, assez de sermons et d'écrits inutiles. Souvenez-vous du colloque de Poissy qui n'a produit que des discussions oiseuses, des phrases d'une subtilité incohérente. Il nous faut des actes, et nous tiendrons la main à ce qu'ils se réalisent au plus tôt.

— Faites comme il vous plaira, vous avez des pouvoirs très étendus que vous tenez du duc d'Albe et de Sa Majesté Catholique que Dieu éclaire et protège. Mais dans tout

cela je ne vois aucune instruction émanant de vos supérieurs ecclésiastiques, ni aucun bref spécial vous accréditant officiellement ici pour extirper l'erreur. Vous n'êtes pour nous que le représentant du pouvoir civil et nous ne commettrons aucun acte répréhensible en refusant de vous obéir.

— C'est pourquoi, ajouta fermement Gérôme de Grimberge qui, jusque-là, s'était montré assez sobre de paroles, nous croyons devoir vous déclarer que, n'ayant pas, à notre grand regret, la même manière d'envisager les choses, nous ne pouvons vous suivre dans la voie que vous vous êtes tracée. Elle nous paraît dangereuse à tous les points de vue. Le flamand n'a pas le tempérament de l'espagnol et les passions sanguinaires et barbares qui fleurissent sous le ciel d'Ibérie, ne pourront jamais s'acclimater ici.

Les idées nouvelles auront leurs martyrs, comme le christianisme a eu les siens. La force brutale n'a jamais changé les consciences ; elle n'a fait qu'exciter les passions et les vices du peuple. En brûlant les premiers hérétiques, l'Eglise leur a posé une auréole au front, elle les a entouré d'une gloire, d'un prestige qui a séduit les masses profondes d'une démocratie fière et turbulente.

J'ai assisté au supplice d'un prêtre apostat, de ce malheureux Philippe Levasseur, brûlé à Dunkerque il y a quatre ans.

En sa qualité de Prouvaire, (1) l'autorité diocésaine aurait dû l'appeler devant une cour ecclésiastique, de façon à le ramener à nous par la douceur et la persuasion.

(1) Provicaire.

Au lieu de cela on le froissa, on le traîna devant un bailly, devant l'échevinat composé de bourgeois ignorants, aux idées étroites et mesquines qui le dépouillèrent de sa robe sacerdotale, le revêtirent de haillons, le retranchèrent du sein de l'Eglise pour l'envoyer au bûcher.

Ah ! que ne fussiez-vous là le jour de son supplice !... C'était vers le milieu du mois de septembre de l'an 1562. A quatre heures du matin, sept hommes des trois gildes militaires l'allèrent prendre à la prison du château, située près de la Noortporte, pour le conduire à l'affreuse gayolle de la maison de ville. (1)

Je m'y trouvais avec le frère Henry, du couvent des dominicains de Bergues, le doyen de St-Martin, le gardien des cordeliers de Dunkerque, assistés du père Decampo, de Dixmude.

Quand nous exhortâmes le malheureux Levasseur à renoncer aux idées nouvelles et à demander pardon à l'Eglise, son esprit n'était plus là ; ses traits étaient décomposés ; ses lèvres blêmes et tremblantes transmettaient difficilement des sons inarticulés, incompréhensibles, n'ayant plus rien d'humain. Sa figure grimaçante était hideuse ; une horrible torsion des muscles contractés par la souffrance et la peur le rendait méconnaissable. J'en avais pitié.

Quelques fanatiques insinuèrent que le diable s'était déjà emparé de son âme et qu'il fallait en finir au plus tôt.

On le conduisit alors en face de la maison de ville où un bûcher se dressait tout noir dans les ternes clartés de l'aube. Le ciel était gris, parsemé de taches fuligineuses,

(1) Voir Derode. — *Histoire religieuse de la Flandre Maritime.*

ayant de loin l'aspect de sombres déchirures. Les cloches des couvents tintaient le glas pendant qu'une pluie fine et serrée commençait à tomber obliquement sur les toitures et les façades des maisons closes.

Il monta sur le bûcher avec le courage d'un homme que la mort n'effraie pas. Ses traits s'étaient transfigurés et son regard si triste lorsque je le vis sous la gayolle, avait quelque chose de surnaturel qui me fit peur.

Les arbalétriers et les arquebusiers maintenaient la foule tumultueuse, accourue subitement pour protester contre cette odieuse sentence. A mort les prêtres ! vociférait-on de tous côtés. A mort le Saint-Office ! hurlait-on partout. Et je me demandais non sans angoisse, si nous allions sortir intacts des mains de ce peuple en délire.

Ce fut un novice du couvent des cordeliers, une blonde figure de jeune adolescent, qui mit le feu au bûcher. La flamme tournoya dans l'épaisse fumée bleue, une odeur âcre, étouffante, monta dans l'air froid et humide, une exhalaison de viande roussie, de graisse crépitant dans la poêle se répandit bientôt autour de nous, Le corps devenait noir, les chairs se séparaient des os fumants que des serpents de feu léchaient toujours de plus près. Et lorsque la peau du visage tomba dans un dernier brasillement, complètement carbonisée, ne laissant plus voir qu'une rangée de dents blanches serrées convulsivement les unes contre les autres, dans une dernière crise d'agonie, ses grands yeux sans paupières, démesurément ouverts, nous regardaient toujours...

J'éprouvais comme un sentiment de dégoût tant ce spectacle faisait mal à voir ; mon sang était glacé dans mes veines autant d'horreur que d'épouvante.

Jérôme de Grimberge se tut; soudain devenu d'une pâleur mortelle au souvenir de la vision qu'il venait d'évoquer et qui prenait dans son esprit les proportions d'un véritable cauchemar.

— Les sombres couleurs sous lesquelles vous venez de nous dépeindre le supplice de l'hérétique Levasseur, ne changeront rien à la ligne de conduite que j'ai décidé de suivre, répliqua froidement Titelman. Croyez-bien que je regrette vivement cette scission entre les membres d'une même famille. Je croyais pouvoir au moins compter sur votre appui, sur l'influence que vous exercez dans la région. Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je marcherai seul sur ce chemin de ronces et d'épines. A travers les ombres et l'obscurité de l'erreur, j'aurai la conscience forte et inébranlable; elle me conduira comme jadis l'étoile des bergers conduisit les rois mages dans l'humble étable de Bethléem. Mort aux hérétiques! que le feu ardent des bûchers consume leurs corps, que leurs cendres soient jetées aux quatre vents du ciel, en attendant que leurs âmes soient pour toujours plongées dans la géhenne.

Il s'était levé pour partir, et du bras, avec un geste superbe et farouche, il désignait le tableau d'Albert Dürer, où les âmes du Purgatoire se tordaient dans d'affreuses souffrances en attendant que l'ange vint leur annoncer leur délivrance.

Tiltelman achevait à peine son geste que les cloches du monastère se mirent à tinter d'une façon si triste, si plaintive que les deux abbés échangèrent un regard mélancolique pendant que sur leur visage pâle s'accentuait encore la gravité. Ils semblaient se demander si cette voix de bronze résonnant sourdement dans la fraîcheur du crépus-

cule, n'était pas le glas de la mort sonnant l'heure dernière de cette belle Flandre, aux villages prospères, aux abbayes puissantes dont les tours élégantes et gracieuses émergeaient du milieu des verdures.

Et les cloches continuèrent à tinter leur détresse brisant l'air de leurs sons mélodieux et doux.

*
* *

Dès que l'Inquisiteur fut parti et que les deux abbés se trouvèrent seuls dans le petit parloir, un sentiment de tristesse et de malaise parut les envahir. Ils comprenaient que l'intolérance du fougueux dominicain allait susciter bien des conflits dans la région, où, pour ramener le calme et la tranquillité perdus, il aurait fallu une âme ferme et loyale, animée d'un esprit de tolérance et de conciliation.

Le gouvernement de Philippe II ne pouvait mieux faire pour mettre la Flandre à feu et à sang, que de lancer sur elle, muni de pouvoirs terribles, cet homme exalté jusqu'au fanatisme, jusqu'à la folie, et qui allait devenir pour les inoffensives populations des villes et des campagnes, un fléau pire que la peste.

— Je considère l'arrivée de l'Inquisiteur parmi nous comme une calamité pour la contrée et un malheur pour l'Eglise, dit Jérôme de Grimberge à l'abbé de St-Bertin, qui paraissait toujours plongé dans d'amères réflexions.

— Ce qu'il y a de plus triste dans tout ceci, répondit Gérard d'Haméricourt, c'est que ces hommes sont malheureusement sincères et parfaitement convaincus. Ils croient avoir une mission à remplir, un rôle important à jouer dans les fastes ecclésiastiques. Et ils ne se doutent pas les

insensés, qu'un jour on les clouera au pilori de l'histoire, que leurs noms à jamais détestés et abhorrés des générations présentes et futures, figureront parmi ceux de ces fous sinistres et sanguinaires, de ces montres qui ont souillé la terre de leurs crimes et déshonoré l'humanité, malgré les puissantes facultés que Dieu leur avait données... Ce sont ces hommes-là qui nous perdront aux yeux de la postérité, et s'ils sont jugés un jour, leur seule excuse sera qu'ils auront cru bien faire et agir dans l'intérêt de l'Eglise.

— En ce qui concerne la châtellenie de Bergues, il ne me surprendrait pas, Monseigneur, que les villages de Killem et de Rexpoëde, notés parmi les plus turbulents, ne se montrassent hostiles au Saint-Office, lorsqu'ils apprendront le séjour de l'Inquisiteur chez les dominicains...

— Rien ne m'étonnera, car la présence de cet homme néfaste pourrait être pour nous la cause de bien des surprises.

— Du reste, nous serons bientôt fixés à cet égard, les abbesses de Ravensberg et de Bourbourg m'enverront, d'ici peu, un rapport détaillé sur les incidents qui auront pu marquer son passage dans les dépendances de leur juridiction. Et les avis de Dunkerque et des paroisses voisines me feront également connaître les résultats de ses tournées.

— A part les quelques cas plus ou moins suspects que vous m'avez cités l'autre jour, vous ne voyez rien d'important qui se soit passé depuis ?

— Rien, Monseigneur.

— Et dans votre couvent ?...

— Moins que partout ailleurs, j'en réponds sur le salut de mon âme !

— Tâchez surtout d'éviter, parmi vos pères, ces petits dissentiments intérieurs, ces rivalités mesquines qui sont le plus souvent pour un monastère, une cause de relâchement dans la discipline et les règlements.

— J'y mets toute ma sollicitude, Monseigneur, et tous mes efforts tendent à ramener parmi nous ceux de nos pères qui tenteraient de s'écarter du droit chemin.

— Quel est l'emploi du temps pour les pères en dehors des offices ?

— En temps ordinaire, chacun se livre aux occupations qui paraissent le mieux en rapport avec ses goûts et ses aptitudes. Les uns, avec les frères, s'adonnent aux travaux manuels et se rendent ainsi d'une certaine utilité dans le couvent. Le père Joseph, par exemple, confectionne et répare des serrures, c'est lui qui a fabriqué de toutes pièces celle de la porte de la sacristie que vous trouvez si bien finie. Elle est, du reste, un objet d'admiration pour tout le monde. Le père Halbert est un tonnelier de premier ordre ; il serait difficile même de trouver son pareil. Le père Augustin vient d'achever, à sa louange, le confessionnal de chêne que nous avons placé derrière la chaire. Quant aux autres, ils s'occupent surtout de culture et de défrichement, car nous avons encore des terres marécageuses ou couvertes de bois. Nous faisons abattre en ce moment beaucoup d'arbres que nous vendons à la construction.

— Et les autres ?

— Les membres du chapitre ?...

— Non, les officiers du monastère ont leurs occupations qui découlent naturellement des fonctions inhérentes à leur grade ; nous voulons parler des pères non pourvus d'emplois réguliers.

— Et c'est le plus grand nombre ; ils se livrent à des essais sur l'histoire ou la religion. Le père Aloysius tient au courant, sur velin, la petite chronique, c'est-à-dire celle contenant les menus faits intérieurs de l'abbaye ; elle complète la grande que rédigent les pères Justin et Wallon-Cappelle. Quant au père Bénédiet que vous avez connu jadis et que vous m'avez recommandé, il continue toujours avec le sous-prieur ses études de médecine. Plusieurs achèvent leur instruction par d'intéressantes lectures ou déchiffrent de vieux palimpsester qu'ils recopient ensuite pour la bibliothèque. Les autres enfin, s'adonnent à des travaux d'horlogerie et de mécanique sous la direction du père Barthelemy, le magister horologii.

— Et dans l'habillement avez-vous changé quelque chose?

— Aucune modification n'a été faite dans le détail du costume depuis votre départ. Il consiste encore aujourd'hui en une cuculle surmontée du capuchon et du scapulaire qui le complètent...

— Oui, c'est l'habit de travail...

— Chaque religieux possède deux tuniques de façon à lui permettre d'en laver une ou d'en changer la nuit. Les étoffes sont de pure laine et nous employons toujours celles que nous pouvons nous procurer à bon compte.

— Outre les vêtements, vous faites distribuer sans doute de temps en temps les menus objets dont chacun peut avoir besoin ?

— Oui, Monseigneur, tous les trois mois l'Econome donne aux pères un nouveau mouchoir, un paquet d'aiguilles, un poinçon et des tablettes pour écrire. Nous renouvelons les couteaux de poche une fois par an.

— Et la literie ?

— Beaucoup de pères et quelques novices qui nous sont recommandés ont leur chambre. La literie consiste en une natte ou paillasse, deux draps de serge, une épaisse couverture de laine et un chevet.

— Vous veillez toujours à ce qu'après la neuvième heure les lumières soient éteintes ?

— Tous les soirs je m'en assure par moi-même.

— De quel bréviaire les pères font-ils usage actuellement ?

— Du bréviaire romain, monseigneur.

— Très bien ; c'est celui dont ils se servaient quand je vous ai précédé ici. A mon arrivée à St-Bertin, j'y ai trouvé celui du cardinal Quignonez que je vais faire remplacer en temps opportun par le bréviaire romain, afin de ramener tout le monde à l'unité liturgique, seule interprète officielle de la pensée de l'Eglise.

— Le bréviaire du cardinal Quignonez est plus court et beaucoup moins détaillé que l'autre.

— Je lui reproche d'avoir omis l'office de la vierge, les autiennes, les répons et les homélies et de ne point suivre l'ordre et le nombre des psaumes.

— C'est aussi mon avis ainsi que celui du Prieur claustral.

— Vos pères et vos frères sont-ils bien assidus aux offices? Y assistent-ils chaque fois ?

— Je le crois, monseigneur...

— Avez-vous un contrôle quelconque pour constater leur présence à la chapelle quand vous n'y êtes pas? demanda l'Evêque.

— Aucun, monseigneur, je m'en rapporte à eux-mêmes, me fiant à leur piété.

L'abbé de St-Bertin eut un fin et malicieux sourire et sans laisser pénétrer davantage le sens de sa pensée, il ajouta :

— Pour les chanoines de la cathédrale de St-Omer, nous avons fait frapper des jetons de présence que le doyen du chapitre leur remet après l'office. Ces jetons constatent leur assiduité ou leur absence et je m'en trouve très bien. Mais, pour le moment, je ne crois pas qu'il y ait urgence à appliquer cette mesure ici.

— A propos, questionna l'Evêque, comme frappé d'une idée soudaine, le père Nicolas est-il encore grainetier ?

Jérôme de Grimberge fit un signe de tête affirmatif.

— Et le père Claude a-t-il toujours, à certaines époques, ses accès de goutte ?

— Malheureusement ils ne font que s'accroître chaque année...

— Vous feriez peut-être bien de lui retirer ses fonctions de vinier qui ne sont pas faites pour hâter sa guérison. Mais comme c'est un vieux et fidèle serviteur qui n'a jamais eu qu'un seul défaut : celui d'aimer un peu trop le vin, avant de lui enlever cette charge, faites-lui comprendre qu'à son âge, le repos lui est nécessaire, indispensable même. Vous pourriez par exemple, à titre de compensation, le nommer sacristain honoraire avec voix

au chapitre, de manière à ne pas diminuer son influence aux yeux des autres pères.

— J'examinerai cette question avec le Prieur et aussitôt que nous lui aurons trouvé un successeur, nous pourrons lui conférer son nouveau grade.

— Avez-vous revu Raoul de Forestaux ?

— Ce matin même après laudes.

— Comment est-il ?

— Toujours sombre et pensif. J'ai cru remarquer à l'étrange fixité de son regard que tout en restant avec nous sans haine, ni murmure, son cœur ne nous appartenait pas.

Les deux abbés s'étaient levés et se dirigeaient vers le réfectoire où les pères et les novices achevaient, avec un bruit sourd de mâchoires fonctionnant au milieu du choc des gobelets et des plats d'étain, le dernier repas de la journée.

Les cloches à ce moment, résonnèrent à nouveau, jetant dans l'air leurs notes suaves et pures, appelant les moines à la prière, pendant qu'au loin, dans les champs et les bois, les travailleurs attardés se découvraient gravement aux sons de l'Angelus.

Puis la nuit vint, transparente sous les rayons pâles de la lune, apportant à la terre endormie l'ombre, le calme et la fraîcheur.

LE PRÊCHE

Le Pape voulait nous instruire,
Nous lui répondons aujourd'hui :
L'Aveugle se fait-il conduire
Par un aveugle comme lui ?
Non, moquons-nous de sa censure;
Rions, chantons sous la verdure,

L'abbé, prêchant la continence,
Caressait nos jeunes tendrons ;
Le moine en temps de pénitence
A son croc pendait nos chapons :
Moquons-nous bien de leur censure;
Rions... chantons... sous la verdure.

(Vieille Ballade Ecossaise).



es caves humides et profondes du couvent des Dominicains de Bergues avaient été transformées en cellules pour emprisonner les hérétiques. Chaque réduit devait servir à six personnes entassées les unes contre les autres. Leur ameublement se composait d'un banc de bois, d'une simple natte de paille grossière posée sur quelques planches devant leur servir de lit ; un vase en grès et une cruche remplie d'eau complétaient ces intérieurs encore plus malsains que misérables.

On avait érigé le grand parloir en chambre du Tourment. C'était là qu'on soumettait les accusés à la question. Il y avait, comme chez les inquisiteurs espagnols, trois façons de l'appliquer : par la corde, par l'eau et par le feu. Pour éviter les regards indiscrets du dehors, les grandes fenêtres étaient hermétiquement fermées, de sorte que cette vaste salle se trouvait plongée dans une obscurité complète ; elle devait être éclairée par un lustre de plusieurs chandelles.

Le Tribunal ecclésiastique comprenait : un juge président, deux conseillers assesseurs, un secrétaire ou greffier, un accusateur public et un chirurgien chargé de constater si le patient pouvait encore endurer longtemps la question sans danger de mort.

Le célèbre médecin de la ville Nicolas Bazélius, ayant refusé de remplir ces honteuses fonctions, le Saint-Office avait commis à ce poste, un religieux du couvent s'occupant tant soit peu de médecine.

Douze soldats d'infanterie espagnole, sous les ordres d'un bas-officier servaient de garde aux Inquisiteurs. Un anspessade et quatre hommes les accompagnaient dans leurs excursions aux environs et lorsque sur une dénonciation quelconque, ils allaient arrêter un hérétique, ces dignes militaires se chargeaient de le conduire à Bergues sous bonne escorte.

Quatre pères dominicains remplissaient cette inépuisable et sanglante besogne, stimulés par le farouche Titelman, qui, une fois le sinistre Tribunal installé dans une ville, s'en allait ailleurs en faire fonctionner d'autres. Deux frères du couvent, aidés par deux autres frocards venus de Bruxelles, remplissaient les odieuses fonctions de tourmenteurs. Une épaisse cagoule noire, maculée de tâches rouges, sanglantes éclaboussures jaillies sur eux dans le râle des victimes, les couvraient entièrement, de façon à dissimuler leurs traits et à leur donner ainsi un aspect plus effrayant encore.

Déjà plusieurs habitants, victimes de rancunes particulières, avaient été arrêtés nuitamment et conduits devant cette abominable juridiction. C'était Jérôme Luwaërt, le sellier, qui venait de subir, pour avoir tenu des propos

irrévérencieux, et malgré ses soixante ans, la question de l'eau. Il s'en était fallu de peu qu'il trépassât, car le linge placé par l'un des bourreaux au fond de sa gorge pour faire infiltrer lentement le liquide dans sa poitrine, avait été retiré imbibé du sang d'un vaisseau rompu par les efforts qu'il avait dû faire en respirant. Son fils aîné, fou de rage, surexcité par la douleur, se promenait sur la place devant le beffroi, une trique à la main, menaçant d'exterminer le premier moinillon qui aurait passé là.

Et l'ancien sonneur de St-Martin, Antoine Franchomme... Sans égard pour sa bosse, on avait eu la cruauté de lui appliquer la question de la corde. Elle consistait à pendre le patient par les poignets solidement liés au-dessus de la tête, et à l'élever ensuite au moyen d'une poulie, le plus haut possible. On lâchait la corde tout d'un coup, de manière à le laisser tomber jusqu'à un pied du sol. Cette chute brutale disloquait toutes les articulations, et le pauvre diable, après une demi-heure de ce supplice atroce, n'était plus qu'un paquet de chair informe.

César Woesteland, le crieur public, était emprisonné depuis plus de huit jours. Sa femme, une malheureuse journalière, avec ses cinq enfants allait mendier de porte en porte.

Et le meunier de Lederzeele, solide gaillard à la musculature puissante n'avait-il pas, pendant que les frères le dépouillaient de ses vêtements pour lui faire subir la question, rompu ses liens, éteint les lumières de la chambre de torture, et, dans l'obscurité soudaine, armé d'un lourd escabeau, administré une maîtresse râclée aux membres du tribunal y compris le chirurgien, le greffier et les deux alguazils, au point que les autres religieux étaient

accourus inquiets, croyant que le diable en personne venait de faire irruption dans la salle.

Ces bruits et bien d'autres encore circulaient partout. Dans les villages de la châtellenie de nombreux attroupements s'étaient formés pour protester contre de pareils procédés. Certains curés s'étaient même joint aux mécontents et, au risque de passer pour tièdes ou indifférents et d'être livrés au Saint office, avaient caché dans leur presbytère des malheureux accusés de fautes qu'ils n'avaient pas commises ou qui, dans tous les cas, ne relevaient que de leur conscience.

Des nouvelles accueillies avec des transports de joie arrivaient du Brabant, de Bruges et de Gand. Des soulèvements populaires s'étaient produits dans toutes les provinces, où les gueux menaçaient de tout briser et de chasser ces infâmes tortionnaires que le fanatisme espagnol avait vomis sur notre pauvre Flandre.

Partout des bandes s'organisaient, des chefs parcouraient les campagnes, recrutant des adeptes, stimulant le zèle des faibles ou des irrésolus, encourageant les timides pour secouer enfin la sombre tyrannie des bourreaux en soutane. A Rexpoëde, l'inquisiteur et ses trois sbires avaient dû rebrousser chemin, poursuivis par une foule en délire et, pour échapper à sa juste colère, ils s'étaient cachés comme des couards dans la cave d'un cabaret situé près de l'Haghen-Meulen.

A Warhem, la ferme d'un échevin de Bergues servait de prêche. A Hoymile, un Pasteur venu d'Ypres devait y faire plusieurs sermons, tandis que du côté d'Hondschoote le soulèvement prenait des proportions formidables.

* * *

La lune apparaissait lentement au-dessus de l'horizon éclairant les grands arbres de sa lumière douce, tandis que les clochers des églises, frappés de biais par cette pâle clarté, étendaient leur ombre gigantesque sur les villages endormis.

Il ne devait pas être loin de minuit, car la cloche de la grande horloge de St-Winoc avait depuis plus de trois quarts d'heure, lancé onze fois ses notes claires dans la solitude de ses hautes murailles grises.

La vaste plaine fuyait sous les rayons d'argent de l'astre nocturne. Les frênes, les ormes, les bouleaux et les chênes, plantés çà et là sur la lisière des champs, tâchaient le fond de ce paysage, se confondant avec l'immense ligne noire indiquant au loin les bois touffus d'Hondschoote et de Killem.

Malgré le calme profond de la nuit on sentait dans l'air comme une inquiétude vague, sous ces ombres indécises, ces reflets mystérieux, ces molles langueurs s'étendant sous la fine dentelle argentée des étoiles. Les chaumières perdues dans les massifs de verdure paraissaient plongées dans un lourd sommeil, dans le pénible accablement où dormaient alors les serfs rivés aux glèbes qui les avaient vus naître. Aucune lumière ne brillait aux lucarnes, aucun bruit n'arrivait à l'oreille la plus attentive ; les animaux eux-mêmes devaient dormir sur leur épaisse litière au fond de leurs étables, car pas un souffle, pas un frisson de vol d'oiseau ou d'insecte ne venaient troubler le silence imposant planant sur la nature.

La route qui allait de Bergues à Rexpoëde était déserte. Elle se déroulait au loin comme un mince ruban grisâtre et poussiéreux, entre deux rangées de saules rabougris, faisant par ci, par là, quelques trous ombreux dans le tiède bercement d'une belle nuit de printemps. Pas une brise ne remuait les feuilles; les arbres étaient d'une immobilité troublante, les plantes elles-mêmes semblaient retenir leur haleine embaumée, comme si la sève avait soudain disparu de leurs fibres ; l'air était doux et pur, imprégné d'une senteur d'herbe fraîchement fauchée.

Minuit sonnait à la grande tour de St-Winoc ; la voix plaintive de la cloche réveilla bientôt les églises endormies dans la paix profonde du sacerdoce. L'abbaye elle-même, à cette heure étrange, ne devait vivre que de la vie des âmes heureuses planant dans la blancheur des mondes qui brillaient là-haut. Avec ses rêves mystiques, ses aspirations d'êtres dégagés des liens de la chair, elle souriait dans la pâleur des réveils de mai, dans l'innocence d'une jeunesse austère, sous la poussière d'or des étoiles. Eclairée intérieurement par la lumière rose de ses vitraux, d'où s'échappaient des sonorités vagues, éoliennes, des bruissements confus d'ailes blanches passant comme des souffles dans la transparence du ciel, elle dormait d'un sommeil tranquille, insoucieuse de l'orage qui se préparait.

Cependant vers Hoymille des taches noires se profilaient lentement sur les eaux paisibles de la Colme ; elles semblaient surgir de terre, apparaître et s'évanouir comme des fantômes pour se réunir en une troupe compacte d'êtres fantastiques et de se diriger ensuite du côté d'Hondschoote. Dans la direction de la drève du Sappen-Hoft, de Socx et de Bierne, le même phénomène se produisait ; toute la

plaine ne fut bientôt plus qu'un immense échiquier sur lequel évoluaient ces ombres mystérieuses qui, toutes, semblaient aller vers un but commun.

La campagne maintenant s'animait, les portes des chaumières s'ouvraient doucement, laissant filtrer quelques minces flèches de lumière ; puis une forme humaine en sortait avec précaution et allait, nouvelle ombre silencieuse, grossir les rangs de cette armée de spectres. De sourds craquements presque imperceptibles commençaient à troubler l'air ; des bruits confus de soupirs, encore étouffés, arrivaient portés sur les ailes légéres de la brise, telle la puissante respiration de milliers de poitrines soufflant dans les ténèbres. Les feux s'allumaient dans les foyers isolés où la femme restait seule pour soigner les enfants.

Enfin tous ces murmures devinrent distincts. Quelques lanternes brillant comme des points d'or indiquaient que les groupes se rapprochaient, après s'être reconnus à certains mots secrets. Ils se reformaient aussitôt en rangs plus serrés pour se diriger du côté des bois où d'autres bandes devaient déjà se trouver réunies.

Vers Steene, Cappelle, Spycker et Pitgam des hommes à cheval arrivaient au grand trot, les pieds de leurs montures enveloppés d'étoffes de laine, de façon à amortir le bruit de leurs pas en traversant les villages. Les chevaux renâclaient bruyamment, troublant de quelques hennissements isolés le calme apparent de la nuit, annonçant ainsi à des oreilles attentives l'arrivée de cette cavalerie nocturne qui prenait le même chemin que les piétons.

Ce ne fut bientôt plus qu'une vaste fourmilière que la terre rejetait de partout. Les murs gris des habitacles

solitaires, les fourrés impénétrables, les taillis bordant les champs éloignés, les arbres aux feuilles sombres, les masures noires, les ornières au fond des ravins desséchés, tout semblait s'animer, prendre une forme et un corps, se mouvoir, se confondre, grandir comme si un souffle puissant venait de faire éclore une génération d'hommes sous les pierres et les ronces du chemin.

Et sur cette poussée humaine qui se perdait dans la nuit, la blonde Phœbé souriait toujours à travers les trous lumineux des ramures.

* * *

Les gueux comprenaient trois catégories d'individus appartenant à une classe différente de la société du XVI[e] siècle. Les gentilshommes flamands qui, par haine de la domination espagnole, avaient embrassé la religion nouvelle ; la bourgeoisie indépendante ayant trouvé dans les doctrines de Luther et de Calvin un moyen de s'émanciper complètement et de se soustraire à jamais aux prétentions hautaines de la noblesse et du clergé ; et enfin les mécontents qui abondent toujours à toutes les époques troublées et qui espèrent, avec le renversement des choses, obtenir une part du gâteau, au banquet de l'existence, d'où, jusque-là, ils se croyaient exclus.

Cette dernière catégorie, la seule qui fit tache dans le tableau, était un ramassis de tous les gens de sac et de corde de la contrée. Des repris de justice, des malheureux échappés comme par miracle des geôles du Saint-Office ; d'anciens défroqués chassés de leurs couvents ou de leurs paroisses pour des choses inavouables, des soldats impropres au service et congédiés après les premières guerres de

religion. Il y avait aussi des coupe-jarrets, trouvant l'occasion bonne pour continuer au grand jour leurs exploits et leurs rapines ; des faux-monnayeurs, des briseurs d'images, des juifs, des anabaptistes et toute la foule grouillante des miséreux, des loqueteux qui, ne possédant rien, n'avaient rien à perdre que leur peau, que beaucoup d'entre eux considéraient comme un objet de luxe, à peine couverte de haillons sordides. Ils avaient, au contraire, tout à gagner dans un bouleversement. En voulant tout détruire, tout massacrer, ils espéraient ramasser dans le pillage quelques épaves de ces richesses qu'ils étaient censé mépriser et dont ils auraient encore bien fait leur affaire, faute de mieux.

A toutes les époques de l'histoire, il y a eu de ces soubresauts étranges, de ces secousses sociales menaçant de tout supprimer, de tout engloutir sous la violence du torrent populaire. La loi qui régit les intelligences semble être la même que celle qui transforme les sphères, commande aux tempêtes, assigne aux astres l'espace qu'ils doivent parcourir dans leur existence de plusieurs milliards de siècles, après laquelle comme de simples créatures, ils retournent aux abîmes.

Par l'illusion constante, l'homme se construit un idéal à son usage, un monde supérieur en concordance avec ses réves. Son imagination s'épuise à travers les âges à créer des systèmes de bonheurs futurs, des joies promises, des jouissances de l'au-delà. Cependant un jour la froide réalité vient, armée de son scalpel, disséquer les visions de cette vie fantastique, de ce rien enchanteur dont il s'est si souvent bercé ; et alors il recule découragé, d'être leurré toujours. Il voit avec horreur l'immense conflit de la lutte pour l'existence, l'universelle douleur se débattant

sur l'effrayant champ de carnage, sur ce champ implacable de la grande concurrence vitale, de l'humaine et inexorable tuerie. Et alors reniant à la face du ciel l'Eternité du rêve, l'âme divine qu'il croyait avoir reçue de Dieu, il précipite passivement sa course fatale vers la désespérance du néant, vers la puissance sans nom des destinées impénétrables.

Les malheurs rendent l'homme sceptique ; il ne croit plus à rien, pas même à la vanité des choses et, comme au commencement des mondes, il pense que la créature retournera inerte et sans vie dans le sein de la mère commune, dans l'éternité de la tombe, son primitif berceau. D'après lui, la vie s'étendra dans le sombre mystère d'où elle est sortie et qui enveloppa les vagissements des premiers nés ; alors seulement finira peut-être cette lutte fraticide, cette lente agonie d'une longue misère.

La majeure partie des gueux n'était pas autre chose que des désillusionnés vaincus par la souffrance, de malheureux proscrits rebutés de partout.

A Ypres, des prêches avaient eu lieu dans lesquels on comptait jusqu'à vingt-cinq mille auditeurs, dont plusieurs milliers étaient armés de bâtons, d'espingoles et de pistolets.

Les sectaires suivaient partout les ministres du pur Evangile. A Rousbrugge, à Cassel, à Rexpoede et à Hondschoote où ils assassinaient un vieillard sans défense, le curé Jacques Mausander, pendant qu'il disait sa messe. C'est le desservant d'Houtkerque qui avait eu les oreilles coupées, les pieds et les mains fendus, le crâne perforé, tombant enfin percé de vingt blessures. Un autre prêtre reçoit près de quatre-vingts coups de sabre et de poignard en défendant à ces vandales, l'entrée de son église.

Le lecteur a sans doute deviné que les bandes nocturnes qui, au commencement du chapitre, se dirigeaient vers Hondschoote, n'étaient autres que des gueux se rendant à un prêche nuit. Ce prêche devait se tenir dans une prairie du village de Killem qu'on appelait déjà le « Preck Houck », et depuis onze heures il arrivait des sectaires armés de tous côtés.

Une immense toile formant tente se dressait au milieu de la pâture ; sous ce dôme léger on avait placé une énorme table avec des chaises pour les « prédicants ». Un peu plus loin une autre tente de dimensions restreintes, avec quelques fûts de bière brune, qu'un cabaretier de Warhem, partisan des idées nouvelles, avait installée à ses frais, profilait sa grise silhouette.

La foule était grande et malgré l'obscurité qui régnait dans cet abri improvisé, tout le monde paraissait se connaître particulièrement, ou, tout au moins se trouver avec des gens qu'on avait déjà vus quelque part. C'était une réunion confuse de bourgeois, de nobles et de manants accourus du fond des campagnes flamandes, non pas précisément dans le but d'embrasser la religion nouvelle, mais bien pour protester contre les sourdes menées de l'Inquisition. L'ivraie était semée, la mauvaise graine devait naturellement pousser.

Beaucoup de paysans et d'anciens soldats étaient armés, ils formaient un cordon de sentinelles aux environs de la pâture, afin d'empêcher les gens du roi d'Espagne, d'arriver jusqu'aux Prédicants.

C'était bien le plus bizarre assemblage d'armes et de costumes qu'on puisse imaginer. Des morions, des armets,

des bourguignottes, des chaperons ornés de plumes de différentes couleurs, servaient de coiffures à cette troupe étrange, disparate et sans discipline aucune.

Les uns portaient des parties d'armures dépareillées datant du siècle précédent, des bassinets en acier poli, des cuissards et des genouillères de même métal, sur des vieilles chausses de bure. D'autres étaient armés d'une simple perche de bois de frêne et avaient les bras protégés par des épaulières, des brassards, des cubitières et des gantelets de fer rouillé. Plusieurs étaient porteurs de longues hallebardes, de partuisanes, de piques, de frondes et de fouets, d'armes. Les rapières, les braquemarts et les claymores battaient le flanc des gentilshommes, enveloppés dans leurs manteaux de couleurs sombres et rangés silencieusement autour de la vaste table où le sermon allait se faire. Cet endroit venait d'être brillamment éclairé par un nombre considérable de lanternes.

Dans ce clan de nobles, on remarquait Jean le Sauvage, seigneur de Ligny et d'Escobèque, Eustache de Fiennes, Charles de Lougastre et son beau-frère Adrien de Bergues, Henry de Nédonchel, connu plutôt sous le nom de Hannecamp, Jacques de Buysère, ancien moine augustin d'Ypres, marié depuis peu à une veuve de Neuféglise. Non loin d'eux Octavien Bécourt, apostat de l'ordre de St-Dominique, distribuait des brochures à quelques serfs de l'abbaye des Dunes. Ces sectaires de haute marque portaient les titres d'*anciens*, de *diacres* et de *sous-diacres*.

Parmi ceux qui devaient prendre la parole, se trouvaient trois anciens moines de la région, c'étaient : François Gœtyt, Antoine Algaët dit Swarte, et un ci-devant augustin, le frère Jacques. Tous trois étaient assis sur des

chaises et, debout, à côté d'eux, se tenait Maës et Jean Camerlynck d'Hondschoote. En écoutant les sermons, ils faisaient leur apprentissage pour prêcher, à leur tour, dans d'autres réunions moins nombreuses du même genre.

Un grand silence se fit, François Gœtyt se leva, monta sur la table en faisant un signe à l'assemblée que l'office allait commencer. Il ouvrit une bible et après avoir lu le verset du chapitre XXVI[e] du Lévitique :

« Vous ne ferez point d'idoles, et vous ne dresserez point d'images taillées, ni de statues, et vous ne mettrez point de pierre figurée dans votre pays, pour vous prosterner devant elle ; car je suis le Seigneur votre Dieu. (1)

Il entonna un psaume que des milliers de voix accompagnèrent.

Enfans que le Seigneur servez,
Louez-le, et son nom eslevez,
Louez son nom et sa haultesse,
Soit presché, soit faict solennel,
Le nom du Seigneur éternel
Partout en ce temps et sancesse.

D'Orient jusqu'à l'Occident,
Doit estre le loz évident,
Du Seigneur et sa renommée.
Sur toutes gens le dieu des dieux
Est exalté et sur les cieulx
S'élève sa gloire estimée.

(1) C'est de ce verset que les gueux ou Iconoclastes s'inspirèrent pour saccager les églises et briser les images.

Un grand frisson parcourut l'auditoire. Ce choral grave et triste, attaqué par une maîtrise formidable dans le calme des tiédeurs nocturnes, sous les splendeurs furtives de milliers d'astres errants, avait je ne sais quoi d'imposant et de grandiose. Les chants nourris et vigoureux lançaient des intonations puissantes et ronflaient comme des bourdonnements d'orgues. Puis tout se tut, le silence se fit à nouveau et l'on n'entendit plus que le léger clapotement de l'eau d'un ruisseau situé non loin de là, qui serpentait à travers les herbes et courait en un doux murmure sur son lit de cailloux.

« Mes frères, s'écria alors Francois Gœtyt d'une voix vibrante, nous avons reçu d'excellentes nouvelles du Prince d'Orange notre bien aimé Protecteur. Le mouvement s'étend partout, non seulement en Flandre et aux Pays-Bas, mais encore dans toutes les provinces du beau pays de France. Avant peu, la prostituée qui trône insolemment dans la ville aux sept collines, sera terrassée pour toujours, et la bonne nouvelle accueillie avec joie par toute la terre.

» Ce que nous vous recommandons, mes frères, c'est l'union, la concorde, l'amour de la justice que Jésus nous légua avec les sages préceptes de l'Evangile.

» Je sais que notre sainte et pure doctrine, rencontrera longtemps encore parmi les catholiques aveugles bien des obstacles, bien des persécutions ; mais comme les martyrs des premiers âges de l'Eglise, nous affronterons le bûcher et la torture avec calme et courage. Nous sommes prêts pour la lutte, et la souffrance n'aura aucune prise sur nos âmes réconfortées dans la paix du Seigneur.

» Vous savez que la gouvernante de ces provinces vient de lâcher sur nous un monstre altéré de sang, l'horreur et le mépris de tous les partis ; un prêtre infâme, qui, non seulement déshonore le Papisme, mais encore l'humanité tout entière.

« J'ai nommé Titelmans, le dominicain, cette souillure, cet opprobre qui vient chez nous pour rallumer les bûchers, pour mettre à la torture vos femmes, vos enfants et vous-mêmes. Ce bouc infect, puant la luxure de Babylone, ce moine répugnant et hideux n'est arrivé que depuis une quinzaine de jours et, dans certaines bourgades, le Saint-Office a déjà laissé dans bien des familles, des traces profondes de douleur et de deuil. Mort à l'infâme ! Mort au prêtre lâche et hypocrite qui est venu braver notre colère, mort à l'Inquisition dont il est le sombre vicaire, mort à ses noirs suppôts drapés sinistrement dans leur cagoule sanglante, mort au Papisme ! le grand instigateur de ce tribunal odieux. »

Puis il termina en disant de rejeter bien loin le culte des images, le culte du veau d'or condamné par Moïse et que le catholicisme corrompu avait ressuscité.

Un cri terrible et prolongé courut avec un frémissement sur cette foule devenue houleuse comme la mer pendant l'orage. Au loin on aurait cru entendre la voix mugissante de la tempête se déchaînant furieuse, menaçant de briser dans un effroyable cataclysme, les hommes, les choses et les croyances vieilles de quinze siècles. C'était quelque chose d'épouvantable que ce grondement de voix humaines, élargissant ses phrases pour leur donner plus de tonalité, plus d'ampleur. Et l'on sentait craquer les assises vermoulues du vieux monde dans le spasme violent qui secouait cette multitude hurlante et déchaînée.

Ce fut alors le tour de Camerlynck, le fougueux réformé d'Hondschoote. Sous les traits d'une apparente douceur, il cachait un esprit ferme, opiniâtre, une âme ardente et convaincue de prosélyte. Sa longue houppelande brune et sa barbe blonde, qui descendait sur sa poitrine, lui donnait assez l'air d'un capucin prêchant avec calme dans une de ces réunions de pèlerinages.

— Camarades, dit-il, — car n'étant point ministre de la Religion Réformée, il ne croyait pas devoir donner l'épithète de « frères » à ses nombreux auditeurs — camarades, le Papisme avec sa hideuse phalange de moines et d'inquisiteurs veut enrayer les progrès des croyances nouvelles. Nous sommes vilipendés partout, traqués par les soldats d'Espagne comme des bêtes fauves, comme des gens dangereux atteints de peste ou de maladrerie. Néanmoins, nous saurons résister au fanatisme de nos tyrans, et par le ventre du saint Père, nous ferons bientôt des églises, des moines, des abbayes et des couvents, un immense feu de joie qui éclairera le monde d'une clarté aussi resplendissante que celle du soleil.

Un colossal hourra ! poussé par des milliers de poitrines fut la réponse de l'auditoire à cette virulente sortie.

L'ancien frère Jacques, de l'ordre de St-Augustin, vint ensuite prendre la place de Camerlynck. Sans avoir la violence de langage de ce dernier, son discours fut éloquent et religieusement écouté, comme celui qu'aurait pu faire un ecclésiastique érudit ayant l'élocution facile et sûre. Evitant de puiser, comme son prédécesseur, des arguments dans la véhémence des phrases et dans la trivialité des expressions, il fit un sermon assez long sur les abus de l'Eglise romaine, la richesse exagérée de certains monas-

tères, la réforme qui s'imposait depuis des siècles et qui était enfin arrivée pour mettre un terme aux privilèges et aux scandaleux bénéfices de plusieurs fonctions sacerdotales.

Les sept sacrements de l'Eglise furent examinés, discutés au point de vue théologique et critiqués avec une dialectique profonde et serrée. A chaque chose qu'il réfutait, il citait le texte de l'Ecriture Sainte qu'il croyait pouvoir lui opposer.

— Oui, mes freres, disait-il dans sa péroraison, la raison et la logique la plus saine ne pourront jamais admettre l'infaillibilité papale, la transubstantiation, la surérogation, les indulgences et l'absolution. Admettez-vous encore cette prétention absurde par laquelle le clergé de Rome croit pouvoir remettre les pêchés ?

Il est donc sage et prudent de ne pas se torturer l'esprit pour élucider de pareilles absurdités. Vouloir philosopher sur ces matières ou même essayer de les traiter théologiquement, serait non pas un acte répréhensible, mais bien une pure folie. Amen !

Et il alla gravement s'asseoir près des autres ministres du culte évangélique avec l'air satisfait d'un homme qui se croit prédestiné à l'accomplissement de grandes choses.

A ce moment, par un phénomène d'acoustique assez curieux, on entendit dans le lointain un vague bruissement de cuivre, comme des vibrations confuses traversant l'air, portées sur les ailes du vent. C'étaient les cloches de St-Winoc qui sonnaient matines avec la voix fringuante de la gueularde. Les sons se percevaient confusément en un discret murmure, un chant très doux et monotone dans

cette belle nuit toute parsemée d'étoiles que la blancheur du jour commençait à pâlir.

— A bas les cloches ! A bas les moinillons !... vociférèrent des milliers de sectaires. Et comme si ces bruits métalliques, adoucis cependant par l'éloignement, avaient eu le don d'exaspérer cette foule jusqu'au délire, un personnage qui jouissait d'une certaine considération parmi les les gueux, monta — sauta serait plus exact — sur la table un archet de violon à la main, son instrument sous le bras, en faisant signe qu'il allait parler.

Le tumulte cessa comme par enchantement.

— Parpaillots, mes frères, puisque c'est ainsi que les papistes nous nomment, s'écria l'orateur, pour couvrir ces sons impies qui nous fendent les oreilles, nous allons entonner tous ensemble le cantique des lévites à Babylone qui sera plus agréable au Seigneur que ces maudits chaudrons, bons, tout au plus à effrayer les corneilles et les chouettes perchées dans leurs tours.

Celui qui parlait ainsi n'était autre que le fameux Co-Mouton, le chanteur ambulant, le distributeur clandestin des brochures et des pamphlets hérétiques.

Il brandissait son archet comme s'il allait battre la mesure et conduire la maîtrise.

Et toute l'assistance après avoir trépigné d'enthousiasme et poussé une clameur approuvant cette motion aussi originale qu'inattendue, se mit à chanter le psaume de David : *Super Flumina Babylonis :*

« Estans assis aux rives aquatiques
» De Babylon, plorions mélancoliques
» Nous souvenans du pays de Sion

» Et au milieu de l'habitation
» Ou de regrets tant de pleurs espandismes
» Aux saules vertz nos harpes nous pandimes

» Lors, ceux qui là, captifs nous emmenèrent,
» De les sommer fort les importunèrent,
» Et de Sion les chansons réciter
» Las, dimes-nous, qui pourrait inciter
» Nos tristes cueurs à chanter la louange
» De nostre Dieu en une terre estrange. »

Ce fut pour ainsi dire le signal du départ.

Et lentement les gueux reprirent en chantant le chemin de leur village. Les uns à pied, isolément, ou en marchant par petits groupes à travers champs pour éviter les routes fréquentées ; les autres à cheval, au grand trot de leurs montures qui soulevaient dans leur course rapide, un nuage de poussière enveloppant d'un épais rideau grisâtre, les hommes et les chevaux. Camerlynck et Jean Maës suivaient ensemble le chemin des Anguilles pour arriver à Hondschoote vers le point du jour, tandis que les autres faisant partie de l'état-major des sectaires, s'en étaient allés de divers côtés.

Co-Mouton avait pris seul un sentier conduisant à Rexpoëde, son violon sous le bras, recouvert de sa vieille houppelande rapiécée, son chapeau sur les yeux, et tout en marchant d'un bon pas il se tenait le soliloque suivant.

— Deux baisoirs d'or (1) pour faire parvenir à un jeune moine de St-Winoc, le billet doux et parfumé d'une gente

(1) Le baisoir d'or ou monnaie de Flandre frappée à l'effigie d'Albert et d'Isabelle, ainsi appelée parce qu'elle portait l'empreinte de deux têtes de profil, dont l'une avançait sur l'autre et semblait la baiser.

damoiselle, c'est gagner ma foi son argent, sans se donner beaucoup de peine. Plus trois écus que j'ai reçus pour le premier message, cela me fait une jolie somme. Juste ce qu'il me faut pour l'achat d'un pourpoint en velours d'Utrecht et des chausses neuves. Il me restera même de quoi faire une tablée chez la mère Siska, le jour où je passerai par West-Cappel...

Et il semblait scruter le paysage de son regard de fouine en passant devant les rares maisonnettes encore closes qui bordaient le chemin.

— Eh bien ! reprit-il en continuant son monologue, j'irai de suite à Bergues voir le beau-frère d'Albertus Beyaert, le sonneur, qui remettra la lettre. Et il retira du fond de sa besace crasseuse, un pli cacheté de cire verte, où il lut la suscription suivante : « Aux bons soins d'une personne dévouée, pour Messire Raoul de Foresteaux — Monastère de St-Winoc. »

— Elle est ma foi gentillette la gourgandine qui s'est amourachée de ce moinillon... Une fille de race s'il vous plait !... tout ce qu'il y a de plus huppé dans le pays. Voyez-vous le gaillard !... Fiez-vous donc à leurs mômeries et à leurs airs de sainte nitouche... Oui, les pasteurs de la religion nouvelle ont raison : les moines, ce sont de vrais paillards, des sardanapales ornés d'une tonsure... des vauriens qui se remplissent la panse d'un tas de bonnes choses pour se vautrer ensuite sur les jolies filles... tandis que nous... Et un juron à faire trembler les vitres d'un presbytère vint compléter, — ou si le lecteur préfère — donner plus d'expression aux paroles qu'il venait de dire.

Au loin, le ciel s'éclairait des premières lueurs du jour. Les fusées de l'aurore ouvraient leur éventail rose, le

soleil comme un globe en fusion, apparaissait au-dessus des grands arbres qui bornaient l'horizon ; une vapeur légère, ondoyante comme une gaze transparente, flottait capricieusement sur les prés en fleurs. Les blés avec leurs épis de soie, à peine teintés d'or, et couverts de rosée, étincelant comme des myriades de diamants sous les caresses de l'aube. Leurs têtes parées des plus beaux, des plus riches joyaux de la nature s'inclinaient doucement en des grâces de femme sous les vents légers du matin. Les oiseaux s'éveillaient jaseurs et commençaient à voleter de branche en branche, jetant dans le frisson de l'air leurs petits cris joyeux.

Co-Mouton, insensible à ce charme infini, marchait toujours vers St-Winoc, avec ses chausses craquant sur toutes les coutures, son violon grincheux et discordant sous le bras, sa figure d'oiseau de proie se profilant en une ombre grotesque sur la poussière du chemin.

C'est de lui surtout qu'on pouvait dire :

« Le trou trop ouvert soulz le nez
« Fait porter souliers déchirez. »

Le son des cloches vibrait dans l'atmosphère en roulades flûtées qui s'éloignaient et se rapprochaient tour à tour suivant les caprices du zéphir. Puis il devenait plus grave pour se répercuter dans les échos lointains sans passion ni vigueur, mollement, comme des bercements de brise. Plaintif, il semblait être un long murmure fredonnant dans l'espace, une phrase tendre et mélodieuse de cantilène champêtre. Et les clochers grisâtres avec leurs pointes d'or piquant le bleu du ciel, frémissaient dans ce flot d'harmonie, courant avec la légèreté d'un sylphe sur les glèbes ensoleillées de notre vieille Flandre.

ALINE D'EKELSBEKE

En Mai quant li rossignolets
Chantent cler aux verts buissonnets.
COLIN MUSET.


es arbres touffus qui défendaient contre les ardeurs du soleil les abords du château d'Ekelsbeke, comme les pans verts d'une étoffe légère et transparente, laissant filtrer la lumière dorée par les trous de sa trame, ombrageaient également une bande de prairie toute émaillée de pâquerettes, de boutons d'or et de fleurettes minuscules. La brise qui chantait en passant dans les branches, apportant sur ses ailes vaporeuses, des gazouillements d'oiseaux, soulevait une verdure claire qui ondulait comme une mer de velours de laquelle émergeaient des milliers de fleurs multicolores, courbant leurs frêles corolles en d'humbles et gracieuses révérences.

Autour des dépendances de l'habitation seigneuriale, des massifs, moins élevés que les chênes séculaires du parc, mettaient partout des hachures d'ombre, le long des murailles blanches, des haies d'aubépine et jusque sur les routes poudreuses brûlées par le soleil. Une fraîche senteur d'herbe encore humide, une saine odeur d'arbres suintant la sève, s'échappait des pousses tendres dans le bruissement des feuilles et le balancement des branches.

En face de l'Eglise. le gibet aux armes des sires d'Halewyn projetait une longue barre noire, rayant les marches du socle où le Bailly faisait lire les ordonnances le dimanche après la messe. Pas une âme ne traversait la place ; le bras démesuré de cette potence seigneuriale, de

ce sinistre attribut de la justice féodale, planté là depuis des siècles, et attendant une proie sous ce ciel inondé de lumière, avait je ne sais quoi d'angoissant et de lugubre.

Sur la bordure du parc, les églantiers grimpaient follement, mettant par ci, par là, une fleur d'un blanc laiteux ou de rose pâle, fine chair de dentelle posée sur un vaste écrin, où le velours de la mousse luisait sur les écorces des troncs noueux. Plus loin la floraison s'épanouissait luxuriante ; les pâlottes églantines se mêlaient aux roses mousseuses, aux roses de neige toutes virginales, aux roses rouges trouant les verdures d'une tache sanglante. Quelques unes à peine écloses, d'autres entièrement épanouies embaumaient l'air de leurs émanations subtiles, le saturaient de leurs parfums délicats, de leurs senteurs voluptueuses.

Au fond du parc, loin des regards indiscrets de la domesticité du château, deux femmes se promenaient pensives, cotoyant sous des arches de feuillage, un sentier solitaire allant se perdre dans de mystérieuses retraites dissimulées par l'entrelacement des branches.

L'une d'elles, la plus jeune et la plus élégante — la plus belle aussi — se nommait Aline et était la fille aînée de messire Loys d'Halewyn le châtelain.

Elle portait sur un jupon de couleur sombre, un ravissant corsage de velours vert dessinant admirablement les contours d'une taille irréprochable de souplesse et qui ondulait légèrement vers la poitrine. Une gracieuse gorgerette blanche, finement tuyautée encadrait un visage ovale, expressif, éclairé par deux grands yeux lumineux d'un bleu de pervenche. Les cils longs et recourbés bordant les paupières donnaient au regard un je ne sais quoi de

doux, de caressant, d'attractif qui vous subjuguait. On devinait dans l'expression fugitive de ces yeux chatoyants tout ce que cette âme pure et virginale pouvait contenir et ressentir de tendresse et d'amour. Le nez d'une finesse aquiline tombait droit sur une bouche mignonne de petitesse, et lorsque dans un sourire ses lèvres s'entr'ouvraient, elles laissaient voir deux rangées de dents admirables de forme et de blancheur, véritables gouttes de neige dans des alvéoles de sang. D'abondants cheveux châtains, rebelles à toute coiffure méticuleuse, se jouaient sur son front et son cou, en mèches aussi folles que capricieuses. Quelques perles semées dans sa chevelure, comme des larmes de rosée, complétaient cette physionomie à la fois simple et empreinte d'une distinction native.

On devinait dans ses mouvements flexibles, décélant une grâce non étudiée, toute l'harmonie de son beau corps, digne, par la pureté de ses lignes, l'exquise délicatesse de ses contours, de servir de modèle à la statuaire.

Sa marche, ses traits, l'ensemble de sa personne dénotaient la fille de race, le fier rejeton d'une antique lignée de gentilshommes et de grandes dames, dont l'ancien régime nous avait légué quelques rares spécimens aujourd'hui disparus.

Sa compagne, beaucoup plus âgée qu'elle, était connue au château sous le nom de dame Marthe, suivante et femme de chambre, elle accompagnait partout sa jeune maîtresse qu'elle aimait comme son enfant. Quant à sa tournure qui n'avait rien de vulgaire, disons de suite, si cela peut intéresser le lecteur, qu'elle n'était ni belle ni jolie, sans être pour cela positivement laide ; plus d'un, cependant, parmi les piqueurs, les écuyers et les hommes d'ar-

mes lui avait offert de la conduire à l'église précédée du violonneux et escortée d'une foule joyeuse chantant les gais refrains des jours de grande liesse. Elle pouvait avoir quarante ans et en paraissait à peine trente-cinq ; la vie calme et régulière du château lui ayant conservé une certaine apparence de jeunesse. Son costume ce jour-là, était composé d'une longue robe de laine grise, ornée sur les contours d'un fin liseré d'un beau rouge garance. Une coiffe de toile de Hollande encadrait son visage et lui donnait de loin l'aspect d'une sœur converse, ou tout au moins quelque chose de monacal.

Les deux femmes se promenaient toujours. Elles ne parlaient pas.

Ce fut dame Marthe qui, la première, rompit le silence.

— Voyons, du courage, Mademoiselle... vous verrez que tout ira selon votre désir.

— J'ai peu d'espoir, ma bonne Marthe, répondit tristement Aline.

— Et pourquoi donc, Mademoiselle ?

— Pour plusieurs raisons. D'abord parce que j'ignore si Raoul ne se laissera pas influencer. Son parent, Monseigneur d'Haméricourt, le puissant abbé de St-Bertin fera naturellement tout son possible pour lui créer un jour une haute situation dans l'Eglise... D'un autre côté, Raoul par lui-même, n'est pas aussi riche que nous, son père a dû vendre son marquisat de Piennes, ainsi que sa seigneurie de Toriswal ; il n'a laissé à sa mère que le juste nécessaire pour vivre d'une façon convenable. Sa tante, la comtesse de Tannay, lui lèguera sans doute le plus clair de ses domaines, mais d'ici-là... Quant à la petite seigneurie de Foresteaux, vous savez qu'elle est vassale et tributaire de

la noble cour de Cassel et qu'il doit foi et hommage aux magistrats de cette ville. Ce qui est bien humiliant pour un gentilhomme de son rang...

— Je ne crois pas que cela puisse l'amoindrir à vos yeux...

— Oh ! que non, ma bonne Marthe, ce que j'en dis, c'est parce que mon père faisait l'autre jour cette réflexion à son parent Valentin de Pardieu qui dînait avec nous. Tu sais bien que Raoul est allié à notre race par Jean d'Halewyn, ancien seigneur de Piennes.

Les magistrats de Cassel exerçaient alors un contrôle sur toutes les seigneuries et paroisses formant la châtellenie. Cependant les comtes de Flandre, à des époques différentes, avaient détaché quelques paroisses de cette juridiction pour en former des fiefs particuliers, à la condition, toutefois, que ces fiefs reconnussent toujours comme chef collège, la noble cour de Cassel, à laquelle ils payaient une minime redevance pour l'entretien des Baillys, des vicomtes, des châtelains et autres officiers judiciaires. A part cette redevance les seigneurs étaient maîtres absolus chez eux et ne relevaient de la cour que pour des cas spéciaux.

Les seigneuries et paroisses des châtellenies de Bergues et de Cassel qui ne furent pas démembrées pour former des fiefs ayant leur justice respective, s'appelaient « het breed » c'est-à-dire dépendant de la grande seigneurie ou seigneurie centrale. Quant à celles détachées de la juridiction des châtelains vicomtes, elles prirent le nom de « Smalle-Wetten » qu'on pourrait traduire par : seigneuries privées, seigneuries particulières, qui, cependant, conservaient toujours le titre de seigneuries vassales de la châtellenie sans l'être entièrement.

Les premières, c'est-à-dire celles faisant partie de la grande seigneurie dépendaient des « Vierschaëres » ou tribunaux inférieurs de Cassel, avec appel devant la noble cour.

La seigneurie de Foresteaux appartenait à la première catégorie et relevait donc entièrement du magistrat de Cassel. Elle n'avait que le droit de basse justice et ne jouissait par conséquent que d'une indépendance relative.

— Raoul, reprit Marthe, est un gentilhomme d'antique lignée et quoique moins riche que vous, Mademoiselle, il est digne en tout point de l'affection que vous éprouvez pour lui.

— J'ai mis en lui toute ma confiance, et s'il doit rester à l'abbaye de St-Winoc... Eh bien ! ma décision est prise, je ferai comme lui, j'irai m'ensevelir là-bas...

Et de son doigt mignon et rose elle désignait, dans la direction de Merkeghem, à travers les massifs de feuillages que la distance faisait bleuir, les élégantes tourelles du couvent de Ravensberg.

Une larme, qu'elle essaya vainement de retenir, trembla un moment comme une goutte de diamant liquide au bord de ses longs cils, et glissa sur sa joue pour venir se perdre dans le coin de ses lèvres frémissantes. Elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur un banc de pierre en faisant signe à Marthe de prendre place à ses côtés.

Elle reprit bientôt la parole pour évoquer le temps passé, le temps des cerises qu'elle venait cueillir dans la folie du rire avec Raoul, au milieu du verger, étalant sous leurs pas le velours de son tapis d'émeraude. Et comme autrefois à l'époque des jours bénis de leur enfance, les

cerisiers étaient criblés de petits points rouges que les merles moqueurs effleuraient de leurs grandes ailes noires.

— Tout cela n'arrivera certainement pas, Mademoiselle.

— Advienne que pourra, ma résolution est arrêtée....

— Mais vous voyez bien qu'il ne vous a point oubliée, puisque la semaine dernière, Co-Mouton est venu vous apporter une lettre de lui.

— Oui, je sais, ma chère Marthe, grâce à l'affection que tu me portes, j'ai encore quelquefois de ses nouvelles. Ah ! si tu savais comme ce billet m'a fait du bien !... C'est le premier que je recevais depuis qu'il est parti. Que c'était bon, que c'était doux à mon pauvre cœur désolé ! Cela me produisait l'effet d'un fruit rare que j'aurais porté à mes lèvres, mais d'un fruit savoureux, exquis. Il faut vraiment l'aimer comme je l'aime pour ressentir ce qu'il y a d'agréable douceur à recevoir sa première lettre d'amour... J'étais émue, heureuse, tremblante... Une sensation délicieuse faisait battre mon cœur à coups précipités ; une langueur étrange s'emparait de tout mon être tandis qu'un frisson de bonheur me secouait de la tête aux pieds. Et dans ce moment, je me souviens que l'odeur des verdures, le silence des grands arbres, le jour lumineux tombant des hautes cimes sur ces vastes pelouses, avaient pour moi des accents si tendres, des inflexions si caressantes, que de ce muet langage semblait sortir des cantiques sublimes d'une musique que je n'apercevais pas.

Tu te souviens de la tendresse que nous avions l'un

pour l'autre étant enfants ? Nous osions à peine l'exprimer ; puis les années passent avec leurs printemps et leurs hivers, et c'est alors qu'on s'aperçoit qu'il est trop tard pour oublier...

La journée s'annonçait chaude et brûlante. Une de ces journées lourdes d'orage où les ombres des bois paraissent peser sur la poitrine. Le château d'Ekelsbeke se mirait dans un petit étang dont les eaux bleues et limpides réflètaient ses tours percées de lucarnes où les rayons du soleil se jouaient capricieusement. L'astre radieux jetait des torrents de lumière sur cette moire humide et argentée pour former une vapeur ruisselante, s'éparpillant ensuite en une fine poussière d'or.

Après un instant consacré à de mélancoliques souvenirs, la jeune fille reprit :

— Toutes les lettres que je recevrai de lui, je les mettrai soigneusement dans ma boîtelette d'ébène où se trouvent mes bijoux favoris. Et le soir je les relirai après mes prières.

— Vous l'aimez trop, Mademoiselle, répondit sa compagne, pour que le ciel n'exauce point vos vœux.

— Ah ! vois-tu, Marthe, c'est que je pense toujours à lui. Avant de m'endormir, la nuit quand je m'éveille, c'est lui que j'aperçois avec son doux regard, avec son bon sourire, son sourire d'autrefois.

Et comme pour faire un étrange contraste avec les paroles qu'elle venait de prononcer, le museau malicieux et narquois de Co-Mouton, apparut soudain comme une vision sinistre à travers les branchages et les ronces de la haie d'aubépine bordant l'un des côtés du parc.

— Oh ! la méchante figure !... quel saisissement ce rustre vient de me causer .. s'écria Aline apeurée. Je ne le reconnais qu'à présent. Heureusement qu'il fait grand jour... sans quoi...

Co-Mouton impassible, son regard oblique fixé sur les deux femmes, attendait silencieusement qu'il leur plût de venir prendre la lettre qu'il tenait entre ses doigts crochus.

— Va donc, ma bonne Marthe, c'est de Raoul...

Aline sautait de joie, rougissante et confuse à l'idée de se savoir toujours aimée. Et pour maîtriser un tressaillement qui montait en elle, elle se roidit et porta la main à son cœur comme si elle avait voulu aussi en comprimer les battements dans sa poitrine.

Semblable à une couleuvre glissant sans bruit dans les broussailles, Co-Mouton avait disparu. Marthe revenait, interrogeant du regard les allées profondes, les massifs solitaires, pour s'assurer si personne n'avait pu les surprendre.

— Donne vite, vite... balbutia la jeune fille devenue rouge de plaisir.

Et sa petite main fièvreuse arracha plutôt qu'elle ne prit le papier que lui tendait sa camériste, en jetant furtivement les yeux du côté du château.

Il tombait là de larges plaques de soleil s'élargissant en ondes brillantes sur le vert foncé des parterres ; et dans ce rayonnement de lumière, Aline cherchait un endroit isolé pour cacher le trouble charmant, l'émoi délicieux qui s'étaient emparés d'elle.

Elle courut se blottir sous un saule — cet arbre lui rappelant le premier aveu de son aimé — dont le dôme de

feuilles minces, effilées, faisait de ce coin ombreux une retraite sûre. Ses jolis doigts fuselés rompirent sans effort le cachet de la missive taut souhaitée, et elle lut en tremblant :

« J'espère toujours en vous. Il faut m'aimer Aline, je travaille pour notre bonheur jusqu'au jour où je serai à vous.

» Pour la vie,

» RAOUL. »

Elle sourit en portant le billet à ses lèvres. Puis elle devint grave et son regard chargé d'une douce mélancolie parut se perdre au-delà des massifs. Elle demeurait inquiète, une étrange sensation l'envahissait et lui causait de brusques frémissements.

— Vous voyez bien, Mademoiselle, que j'avais raison, lui dit doucement dame Marthe. Croyez-moi ; quoique je ne sois plus d'un âge à m'occuper de ces choses, je me souviens assez de ma jeunesse pour vous affirmer que Monsieur Raoul vous aime.... Cela me rappelle mon pauvre Jérôme... Lorsque de la demeure de ma mère, je voyais les tours paisibles du château de Renescure. Un soir il est parti en m'embrassant bien fort... Il était dans les chevau-légers du Roy François Ier ; il mourut bravement quelque temps après, m'a-t-on dit, à la bataille de Cerisoles... Eh bien ! Mademoiselle, il y a vingt-deux ans de cela et j'y pense encore tous les jours, car ce pauvre garçon m'a donné le plus beau rêve qu'une fille de mon rang puisse concevoir ici-bas...

Il y eut un court silence, puis elle reprit avec émotion :

— S'aimer sans espérance, avec l'idée de n'être jamais l'un à l'autre, rêver tristement à de lointaines caresses, à de furtifs baisers sur des fronts pâles et ceints de roses blanches ! C'est peut-être exquis et charmant, c'est peut-être aussi le seul côté poétique de l'amour, de l'amour sans chair,immatériel et sans frisson,dans l'insondable mystère de la tombe, qui sait !...

Et comme si l'évocation de ce passé lointain avait fait revivre dans le cœur de la pauvre suivante le souvenir des beaux jours d'antan, deux larmes coulèrent lentement sur ses bonnes joues roses.

Les deux femmes se dirigèrent vers le château, afin que leur absence qui s'était prolongée plus qu'elles n'auraient voulu, ne fut point remarquée des autres serviteurs.

Près de la buerie, le vieux François nettoyait sur une immense table de noyer, les plats d'étain, les saucerons, les plats lavoirs avec leurs aiguières, aux armes de la maison d'Halewyn. Une grosse fille blonde et rougeaude aidait à polir ces nombreux objets qui meublaient les vastes salles des châteaux du temps passé. C'étaient des chandeliers de bronze, des presses à nappes et à serviettes, des païelles bassinoires, des écumettes d'étain, des réchauffoirs en cuivre, des entonnoirs de blanc fer, des pots et pintelettes de grès gris à couvert de métal.

Devant la cave aux provisions, un autre domestique empilait des quartiers de lard dans de grands saloirs en marbre, pendant que deux femmes, les jupes relevées, les manches retroussées, rangeaient des mannelettes de beurre sur de larges planches de chêne.

— Dépêchons-nous, dépêchez-vous... disait le vieux François, le soleil chauffe trop pour que nous n'ayons pas d'orage avant ce soir.

Au loin le ciel s'assombrissait.

Aline, la jolie Aline, était déjà dans sa chambre, heureuse de pouvoir mettre après un dernier baiser, le billet de Raoul dans sa magnifique boîtelette d'ébène.

Alors les cloches de l'abbaye de St-Winoc se mirent à tinter la douzième heure du jour. C'était comme une évocation d'autrefois, comme la voix de Raoul au temps des jours heureux, dans la complicité mystérieuse des bois. Les échappées sonores arrivaient langoureuses dans une attendrissante mélodie champêtre, que la distance amoindrissait. Très douces, elles égrenaient leur cantilène, dissimulées derriére de légers voiles que des ombres lointaines tendaient. Puis elles s'éteignaient lentement comme des soupirs étouffés et discrets, dans la buée fine et grisâtre, où des coulées très vives de lumière blonde formaient au fond du tableau de grandes tâches luisantes.

Cassel un jour de Franches-Vérités

Quand ce coq icy chantera
Le Roy trouvé ci entrera.



a Flandre maritime est un pays fertile s'étendant bien loin sans qu'on puisse découvrir d'autres accidents de terrains que des dunes sablonneuses longeant le littoral de Gravelines à Nieuport.

Vers l'intérieur, ces immenses solitudes dont la monotonie vous berce et vous captive quelquefois ont des aspects charmants, des retraites mystérieuses sillonnées de ruisseaux aux gazouillements de cristal. De coquets villages émergent gaiement avec leurs maisonnettes aux auvents verts, aux toits moussus discrètement dissimulées derrière d'épais rideaux de verdure claire. Un clocher de couleur terreuse portant la marque des siècles passés indique au voyageur la place de la rustique église, perdue aussi au milieu d'un frais bouquet de touffes ombreuses. Et la brise matinale qui ne rencontre presque pas d'obstacle agite bruyamment sur l'immensité de ces plaines les grandes ailes noires des moulins solitaires.

Cependant en allant de Bergues à Arnecke, ou de Looberghe à Bollezeele par Drinckam et Eringhem, le sol commence à s'exhausser un peu. Plus loin, dans la buée grise, dans le poudroiement de lumière se jouant sur les pentes des coteaux, apparaît Cassel avec ses murailles blanches, ses masures agrestes bâties sur le flanc de la colline.

C'est sans doute la vue de ce beau paysage qui inspirait les vieux trouvères quand ils chantaient au château de la Motte-au-Bois devant madame la duchesse de Bar, tante du jeune roi Charles VI.

Qui veut avoir vie et joye mondaine,
Et selon Dieu vivre pour Paradis,
Sans trop de pou avoir repos ne peine,
Et pour avoir des chasses les déliz.
Bois et forêts et assez doulx pays
Plaisant manoir fort et puissant chastel
A Nieppe voit, près du val de Cassel.

Très douces fleurs d'amour puis et fontaine
A vous se vient rendre Eustace Morel
Recevez-lay, car qui veut vie saine,
A Nieppe voit, près du val de Cassel.

Cassel a conservé, même de nos jours, sa physionomie du Moyen-Age. Ses rues escarpées, ses chaussées rocailleuses, ses ruelles à l'aspect pittoresque, pavées de cailloux, semblent rappeler aux voyageurs une époque lointaine et féodale, un passé rempli de légendes héroïques que les vieilles chroniques du temps de Robert-le-Frison, nous ont transmises.

Du sommet de la montagne le point de vue est grandiose et se déroule majestueusement comme un vaste océan d'un bleu cendré, taché çà et là par de verts bouquets d'arbres. Dans les vapeurs légères et flottantes on voit se dresser de tous côtés, des pointes de clochers qu'entourent quelques habitations noyées dans une éclatante nappe de lumière. Ce sont des villes ou des villages que les générations ont jeté là, au hasard des circonstances et des luttes confuses des époques disparues.

* * *

Le soleil se levait superbe derrière les cimes boisées de Steenvoorde et du mont des Cats. Il semblait sortir de la masse épaisse de feuillage pour retomber en paillettes d'or dans l'immensité de la plaine, dans l'immobilité sereine des choses. Des bouffées d'air pur arrivaient comme des vents légers, d'une exquise fraîcheur, soufflant discrètement les enivrants parfums des sèves nouvelles. La butte des moulins, avec ses buissons de fleurs sauvages, qu'aucune main ne venait cueillir, commençait à s'éveiller dans le bruit monotone et saccadé des grands bras que la brise faisait tourner.

Ces vieux moulins des Flandres ont un aspect vraiment étrange, avec leurs ailes massives se croisant sur de lourdes charpentes faites de troncs formidables provenant des chênes séculaires de Clairmarais ou de la Motte-au-Bois. Et le meunier, cet humble travailleur, tout grisaillé des poussières du froment, grimpant nuit et jour dans son logis aérien, le long de son échelle vermoulue et tremblante pour aller broyer dans le ronflement des meules, ce modeste grain de blé qui est la vie des hommes et doit nourrir la grande famille terrestre, n'est-il pas un être à part, un philosophe sans le savoir. vivant isolément dans son ermitage de planches mal jointe, dont le tic-tac régulier se fait entendre, comme un balancier puissant, pour marquer les heures dans l'éternité de la vie.

La chaleur montait lentement des terres comme des exhalaisons parfumées de fruits murs. Une végétation luxuriante sortait de ces plaines aux tons sombres et bistrés. De colossales touffes de verdures s'étageaient sur le flanc des coteaux. La première poussée de sève semblait soulever la

montagne, dans le frissonnement prolongé qui agitait les masses d'herbes que montonnaient d'immenses panaches verts. Une moiteur imprégnait l'air, les premières clartés de l'aube descendant du ciel dans un bain d'or, dans un bourdonnement de vie végétale, enveloppait toute la campagne d'un rayon de bonheur, d'un sourire d'espérance.

Le pays s'étendait à l'infini. Le vaste horizon que de grands arbres marquaient d'une ligne bleuâtre, se teintait légèrement d'une blancheur liliale. D'autres collines crevaient le sol rugueux et s'échelonnaient dans la direction du sud-est, pour venir descendre avec leurs flancs en pente, chargés de riantes houblonnières, du côté de Poperinghe. C'était le *mont des vautours* aux ravins profonds — rappelant les convulsions géologiques de notre contrée — couvert d'une sombre verdure de sapins, zébrant le fond du paysage d'une large bande de velours noir. Le *mont des Cats* avec ses arètes vives et rocailleuses, ses jolis bois de frênes aux futaies légères s'agitant sous le bourdonnement de la brise matinale. Et plus loin, du côté de St-Jean-Cappel, le *mont rouge* et le *mont noir* profilant leurs masses grivelées dans le brouillard qui montait des basses terres.

Aux environs de Bavinchove et de Nordpeene, quelques champs cultivés dépendant du couvent des Guillemnites étalaient gaiement dans une poussière lumineuse, des carrés de plantes fourragères, des luzernières aux tons vert-pâle, que des files d'arbustes encadraient d'une bordure plus foncée, rayant la plaine de longues tramées de broussailles. Au fond, perdu dans le bleu des collines d'Artois, l'abbaye de Clairmarais et son église éclairée de trois rangs de fenêtres ogivales, que surmontait un clocher à jour, placé au milieu du transept, semblait se fondre dans une pâleur d'aurore.

Quand le temps était pur, l'œil apercevait facilement la partie extérieure de cet édifice, dont le corps principal s'appuyait contre trente-deux arcs-boutants qu'ornaient des cloches garnies de crosses végétales. Plus au nord, dans la direction de Zeggers-Cappel et de Bollezeele, le Ravensberg, avec son château seigneurial et son couvent de Bénédictines, disparaissait derrière un rideau de chataigniers ombrageant le sommet du monticule. Et l'église de Merkeghem, au portail de plein-cintre retombant sur de sveltes colonnes jumelles, dormait paisiblement au milieu des grands bois dont le feuillage cachait aux regards les riants coteaux du village de Millam.

Le soleil montait toujours brillant et fort, noyant toute la région dans une vapeur transparente. Une douceur infinie planait sur cette immensité lointaine, suintant la vie sous une végétation folle de petites pâquerettes blanches que la rosée faisait miroiter comme autant de pointes de cristal.

*
* *

Une enceinte de pierres entourait la ville de Cassel. Des tours crénelées se voyaient aux angles des épaisses murailles et servaient de postes de veille aux milices bourgeoises en cas de siège ou de troubles. En temps ordinaire, elles étaient mises à la disposition des agents de l'octroi pour la visite des paniers appartenant aux manants se rendant au marché. Cette administration communale s'appelait alors le « Martgeld ». Ces murailles qui protégeaient la bourgade devaient être démolies plus tard, au XVIIIe siècle.

Des sentiers escarpés de la colline montait une foule bariolée allant à la foire avec du bétail et venant des bour-

gades dissimulées dans les sinuosités verdâtres des basses terres. Une trainée humaine serpentait le long des petits chemins, derrière les haies vives, s'allongeant capricieusement comme de gigantesqnes chenilles vertes et chevelues sur les flancs de la montagne.

C'était la foire, le franc-marché ; la campagne prenait un air de fête, un aspect joyeux de matinée dominicale. La foule s'engouffrait sur la place où les boutiques foraines s'étalaient près du vieux bâtiment de la noble cour, dont les quatre rangs de lucarnes désignaient le nombre des Vierschaëres comprises dans la juridiction judiciaire de Cassel-Ambagt.

Les Vierschaëres existaient déjà bien avant l'époque que nous décrivons. La noble cour et ses justices ayant été instituées par Jeanne de Constantinople vers 1218. La Vierschaëre était une sorte de tribunal ou chambre de justice à quatre bancs, c'est-à-dire ayant quatre magistrats pour juger les délits.

Les Vierschaëres présidées par un Bailly étaient au nombre de huit, dont deux Vierschaëres royales : la première pour Cassel et la seconde pour Steenvoorde. Les autres, celles que l'on appelait les ordinaires se partageaient les diverses paroisses de la châtellenie pour la basse et la moyenne justice ; en un mot elles réunissaient les attributions des justices de paix et des tribunaux de première instance de nos jours.

Au-dessus de ces assemblées judiciaires se trouvait la noble cour, celle qui correspondrait de nos jours à notre cour d'appel de Douai. Seule, cette haute juridiction avait le droit, dans toute la Flandre, de prendre le titre de « noble et honorable cour. »

Quatre villes dépendaient d'elle : Steenvorde, Merville, Estaires et Hazebrouck, ainsi que cinquante bourgs et villages. La noble cour était le chef collège des justices seigneuriales de la région. Un grand Bailly, un haut justicier et douze juges dont six gentilshommes vicontiés et vassaux, ainsi que six bourgeois notables composaient cet aréopage.

La ville s'animait, le gai soleil de mai se laissait doucement glisser des toitures le long des blancs pignons. Des chants des coqs, perçants et belliqueux, partaient des basses-cours lointaines, auxquels répondaient les cris et les battements d'ailes de ceux qu'on apportait dans des paniers d'osiers pour être vendus sur la place. Des lapins, des canards et des poules serrés les uns contre les autres, arrivaient dans de longues charettes traînées péniblement par de fortes mules, que la montée de la côte semblait avoir épuisées. Des gloussements de colére s'échappaient des cages de bois; du bout du marché arrivaient des grognements assourdissants de pourceaux qu'on dérange, de ces cris rauques de génisses habituées à la tranquillité des étables, au séjour paisible des herbages, étonnées de trouver subitement au milieu de ce vacarme énervant des grandes foires, cette panique de bêtes affolées. Et des épaisses toisons se dégageait une tiède odeur de fécondité, une chaude senteur de chairs fraîche, montant dans la buée âcre du fumier.

Devant le Stadhuys, de petits cochons d'un blanc rosé, le groin rasant les herbes dans les interstices des pierres, se bousculaient et faisaient cabrer des chèvres aux mamelles pendantes. Plus loin des brebis parquées avec leurs agneaux exhalaient un souffle puissant de vie grouillante,

pendant qu'un coq magnifique, à la crête rouge et enflammée, avait des allures de sultan, sous son brillant plumage qu'un rayon de soleil faisait flamber.

Des chanoines passaient allant d'un pas grave et tranquille comme il convenait, du reste, à tout dignitaire ecclésiastique à Notre-Dame ou à St-Pierre. Du haut de la tour qui surmontait l'ancien château, aujourd'hui démoli, François Hewersdaël, le frère du chantre de l'église d'Oxelaëre, préparait les lanternes qu'on y mettait chaque soir, pour guider les navires fréquentant la côte de Dunkerque.

Par la porte d'Aire arrivait une cohue bruyante composée de manants endimanchés, de prêtres ou religieux venant des seigneuries voisines et allant probablement présenter leurs hommages au prévôt ou au doyen de la Collégiale. Des diseuses de bonne aventure à la chevelure noire et crépue, à la prunelle ardente, au teint hâlé par le soleil d'Espagne, suivaient le cortège en ayant soin toutefois d'éviter le voisinage des moines ou autres gens d'église. Des violoneux, sortes de ménestrels rustiques fréquentant régulièrement les foires et les marchés des Flandres, portaient sous leurs manteaux rapés et jaunis par les ondées et la poussière des grands chemins, de volumineux paquets serrés dans des lanières de cuir et contenant de naïves complaintes, qu'ils chantaient sur un ton nasillard, au milieu des foules des grands marchés et des pèlerinages.

Tout ce monde étrange et disparate, débouchait sur la place de Cassel, où les bêtes ahuries et apeurées, se heurtaient et se bousculaient en poussant des cris lamentables. Et au milieu de ce concert de hurlements, dans la chaleur grasse des litières, sentant encore l'odeur lubrique

des mâles, on entendait la voix grèle de Co-Mouton qui chantait, peut-être pour la centième fois, les couplets d'une ballade composée sur la danse de St-Guy ;

« C'était une pitié lamentable,
« Et merveille très pitoyable
« Car tous les plus réconfortés
« Estaient fort épouvantés. »

Et son bras nerveux poussait machinalement l'archet qui râclait toujours, pendant que ses longs doigts crochus s'agitaient fiévreusement le long des cordes de l'instrument.

« Fut en dormant, fut en veillant,
« Fut sur pauvre ou sur vaillant.
« Ou que la fortune tombait
« Tantôt donner les convenait. »

Et les nombreux badauds d'écouter bouche bée.

« Le Prestre en faisant son office,
« Les seigneurs séans en justice
« Le laboureur en son labeur
« Sur qui tombait la douleur. »

Les dernières paroles se perdirent dans le bruit de la foule devenue compacte autour du chanteur.

Il allait entamer une autre antienne lorsqu'un personnage qui jusque-là, s'était dissimulé derrière une énorme charretée de fourrage, s'approcha de lui et se mit sans plus de cérémonie, à feuilleter ses complaintes pour s'assurer si d'autres imprimés, sentant l'hérésie, n'étaient pas cachés entre les feuillets.

Le nouveau venu n'était autre que Dom Bernard, ancien Prieur d'un couvent du côté de Rousbrugge, vicaire de l'Inquisition des Flandres. Il était vêtu d'une longue robe blanche recouverte d'un scapulaire noir, l'habit élégant et sévère des enfants de St-Dominique. Les populations d'alors confondaient presque ce costume avec la livrée du bourreau, tant cet ordre inspirait la terreur.

Comme si le vieux chanteur était devenu soudain une bête malfaisante et contaminée, le vide se fit aussitôt autour de lui. La présence du moine inquisiteur avait fait fuir les manants, telle une nuée d'oiseaux que l'autour poursuivrait. On craignait le Saint-Office à l'égal de la peste, et chacun évitait, autant que possible, le moindre contact avec les agents de ce tribunal redoutable.

— Que je vous y prenne encore avec vos satanés livres, gibier d'enfer que vous êtes, dit-il au pauvre Co-Mouton interloqué et qui tremblait comme une feuille sous le regard aigu du religieux.

— Je... je n'ai rien contre la Sainte Eglise, mon Révérend, balbutia le malheureux.

— Si je vous prends, vous savez... ce sera la corde, et vous ne vous en tirerez plus avec une amende honorable aux Trinitaires de Préavin...

— Ah ! mon Réverend Père, murmura Co-Mouton devenu subitement d'une pâleur verdâtre, c'était par erreur... oui, par erreur... je ne l'ai jamais compris, vous pouvez m'en croire... Oh ! jamais plus, jamais plus... je vous le jure mon Réverend. C'était ce chien de Babylas Vandercruyce qui, en revenant de la foire de Termonde... m'avait donné ces vilains livres... Que Dieu me damne pour l'Eternité si cela devait encore m'ar-

river... Je suis trop bon chrétien, trop bon catholique, veux-je dire... Au nom du Père, du Fils et du Sainct Espérit. Ainsy soit-il.

Et de son bras osseux il fit un grand signe de croix.

Le moine s'éloigna silencieux, très peu touché des démonstrations orthodoxes du pauvre chanteur, qui parut respirer et se remettre du trouble qui l'agitait. Pourtant sous les paquets de complaintes imprimées se trouvaient des exemplaires sentant le fagot à quinze pas. C'était le *nouveau Testament translaté du grec en français, avec épitre et annotation par Jean Calvin,* puis un autre libelle sur de petites feuilles de la même dimension que celle des chansons qu'il vendait et intitulé :

« *Briefve confession de foi pour montrer l'accord et lunité que les églises dispersées par le Royaulme de France, ont eu la doctrine nouvelle.* »

Les badauds, que la présence du dominicain avait chassés, revinrent peu à peu former le cercle autour de Co-Mouton qui racla de nouveau sur son violon, l'air triste et monotone de son éternelle danse de St-Guy.

Cette danse, célèbre dans les annales de Cassel, avait fait son apparition vers 1380, c'est-à-dire un demi-siècle environ après la célèbre bataille de 1328. Et comme disait la chanson des personnes de tout sexe et de tout âge étaient atteintes subitement d'un tremblement nerveux qui les forçaient à danser et à chanter en même temps. Le prêtre en célébrant la messe, le magistrat en rendant ses jugements, le paysan en labourant sa terre, le soldat ou l'homme d'armes en montant sa faction sur les tours du manoir ou les murailles de la cité, étaient pris tout à

coup d'une sorte de malaise qui se changeait immédiatement en un besoin de chanter et de dansoyer jusqu'à ce que leur corps épuisé les forçat à s'endormir.

Dans les rues de Cassel, cette épidémie — si nous pouvons appeler ainsi cette contagion de la danse et du chant — se propageait avec une rapidité surprenante. Le premier passant qui se mettait à danser était aussitôt suivi par ceux qui l'apercevaient. Pendant certaines processions tout le monde s'était mis à exécuter de comiques sarabandes. Ces danses singulières avaient trois temps comme les danses espagnoles, et le clergé lui-même, revêtu de ses ornements sacerdotaux, les corporations en uniforme, le grand Bailly, les conseillers de la noble cour, n'échappaient point à cet étrange phénomène et se mettaient à gambader furieusement, comme si des puissances invisibles les avaient soulevés du sol pour les forcer à sauter.

De nombreux pélerinages furent organisés par la suite, dans le but d'atténuer les effets de cette danse mystérieuse.

Détail bien curieux : les malheureux danseurs témoignaient d'une grande aversion pour la couleur rouge et pour les objets terminés par des pointes.

A l'époque où se passe cette histoire, la danse de St-Guy sans avoir complètement disparu, n'avait plus ce caractère endémique qu'on remarque dans le XIVe siècle où elle sévissait alors avec la même intensité que la lèpre. Les cas devenaient de plus en plus rares et pour ainsi dire isolés, comme la plupart des maladies courantes. Néanmoins l'imagination populaire était restée frappée de cette étrange anomalie. Le soir à la veillée dans les villages, on racontait encore de mystérieuses histoires. Et quand par

hasard un malheureux se mettait à danser, au lieu de le soulager et de lui porter secours, on le fuyait avec une crainte qui se changeait vite en terreur, comme s'il avait été atteint de la rage ou de la peste.

« Et dansaient neuf ou dix jours,
« Sans voir repos ny séjour.
« Ou plus ou moins à l'adventure
« Comme est le mal aux créatures ».

Les paroles du dernier vers se perdirent dans l'envolée des cloches de Notre-Dame qui sonnaient la onzième heure. Et dans la blancheur du ciel, au-dessus de la tour de la vieille collégiale, le soleil semblait sourire dans une immense auréole de lumière blonde.

* * *

Le marché battait son plein près du Stadhuys où les Vierschaëres rendaient leurs sentances. La Collégiale de St-Pierre s'emplissait de monde : les orgues retentissaient harmonieusement en déroulant leurs phrases graves et ronflantes sous les voûtes en ogives de la magnifique chapelle, toute ruisselante d'or et de clartés intenses. Le Prévôt du chapitre, couvert de son grand Pluvial officiait, assisté du doyen et de plusieurs autres chanoines, dans leur brillant costume bordé d'hermine. Les chants sacrés semblaient monter vers l'abside, dans la fumée bleuâtre des encensoirs, que les turiféraires, avec un mouvement lent et saccadé, lançaient vers l'autel.

Sous le porche se tenaient des mendiants écloppés, vieux débris des guerres de religion qui, après avoir perdu quelques membres, au service des huguenots ou des catholiques, avaient recours à la charité des fidèles.

Quelques Baillys des paroisses ou des seigneuries voisines arpentaient d'un pas égal la petite place où se trouvait situé le logis du gouverneur, et devisaient familièrement entre eux sur les évènements du jour.

Afin de donner au lecteur une idée approximative de ces magistrats du temps passé, nous esquissons, à grands traits, deux silhouettes prises au hasard dans le groupe des Baillys attendant l'heure des audiences.

Celui qui marchait au milieu était le Bailly de la seigneurie d'Angest en Arnèke, venu à Cassel pour représenter dame Catherine de Moor devant la Vierschaëre, contre un nommé Benoît Adriansen prévenu de braconnage. Assez grand, il avait la chevelure aussi noire que l'aile d'un corbeau ; ses yeux bruns, pleins de feu, étincelaient sous d'épais sourcils et donnaient encore plus d'expression à son regard dur et sombre. Son visage paraissait tant soit peu hâlé par le grand air, et une épaisse moustache ombrageait sa bouche lippue et sensuelle. Certainement il ne devait pas être tendre pour les pauvres vassaux de la dame d'Angest, sa physionomie sévère ne prévenait pas en sa faveur. Il portait un pourpoint de drap gris fer, soutaché d'une ganse de soie mauve, avec un maillot de couleur plus foncée tirant sur le noir. Une petite épée à poignée d'acier pendait à son côté.

Le Bailly de l'abbaye de Ravensberg était trapu et plus petit, le menton entièrement rasé, avec des cheveux blonds où quelques mèches grises commençaient à se montrer. Les yeux bleus, la peau rose et fine, avec un certain air de douceur et de gaieté discrète lui faisaient un visage certainement plus avenant que celui du Bailly d'Angest. Son costume entièrement noir que rehaussait la

blancheur d'un large col, lui donnait à première vue, l'apparence d'un procureur ou d'un fonctionnaire ecclésiastique, chargé d'une mission pour son couvent.

D'autres Baillys marchaient gravement devant et derrière eux, se dirigeant probablement vers la noble cour, où leurs fonctions les appelaient.

Un personnage habillé de velours noir parut à la Bretesche ou tribune de pierre du Stadmys, tenant en main un long parchemin couvert de gros cachets rouges. C'était le greffier du Bailliage qui venait crier les sentences judiciaires, ainsi que les nouvelles décisions administratives prises par les Vierschaëres réunies en séance solennelle. Un garde de la milice bourgeoise, coiffé d'une lourde bourguignote, la pertuisance d'une main, le braquemart pendant au baudrier, faisait lentement les cent pas et, de temps en temps, écartait brutalement les curieux qui s'avançaient trop près du vaste bâtiment.

Un grand silence se fit sur la place du marché, ou la complainte de Co-Mouton sur la danse de St-Guy, comme un plaintif écho du grouillement de cette foule bizarre et grotesque, jeta sa dernière strophe. Le soleil dardait toujours ses rayons incendiaires sur les toits roses où les nids des moineaux chantaient l'amour dans la tiédeur de mai.

Le crieur public, Nicolas Vandaële, imbu de cette importance grotesque que donnent certaines fonctions subalternes, s'avança près du seuil de la grande porte de chêne, ornementée d'épaisses et massives charnières en fer, et, de sa voix puissante et claire, comme celle d'un chantre d'église, annonça au public, attentif et recueilli, que monsieur le greffier allait porter à la connaissance de chacun, pour que nul n'en ignore, les dernières décisions de la noble et honorable cour.

Et le plumitif se mit à énoncer ses nombreux parchemins avec la nonchalancc d'un chanoine quittant son lit moelleux pour aller chanter matines.

Nous ferons grâce au lecteur de tout ce fatras de jurisprudence féodale. La justice et le droit pur disparaissaient le plus souvent devant le bon plaisir du châtelain-vicomte et des cuershers qui, entre eux, avaient élaboré les règlements de voirie, réglé l'ordre de préséance des congrégations religieuses dans certaines fêtes communales, processions et autres solennités. Les statuts des gildes, les heures du couvre-feu et les vieilles coutumes du Hop (1) d'Hazebrouck alternaient avec les adjudications de certaines collectes et les décisions des échevins des seigneuries vassales.

Pendant que le greffier lisait, un carosse attelé de deux chevaux blancs, rondelets et dodus, arrivait doucement pour ne pas causer d'accidents à la foule compacte à cet endroit du marché. Ce lourd véhicule, confortablement capitonné de velours écarlate ne ressemblait en rien aux voitures à la mode des seigneurs de l'époque. Il tenait à la fois, comme forme, de la litière et de la berline. La couleur en était sombre et sur les panneaux des portières brillaient des écussons aux armes de l'abbé de St-Winoc. Le cocher qui conduisait cet équipage cossu mais un peu suranné avait un costume noir, sans aucune soutache, de sorte qu'à une certaine distance, il était assez difficile de savoir s'il était religieux ou laïc. Dans tous les cas, il conduisait parfaitement son attelage et ceux qui se trouvaient à l'intérieur de la voiture, pouvaient être tranquilles et se reposer entièrement sur lui.

---

(1) Décision judiciaire des échevins d'Hazebrouck.

C'étaient l'abbé Jérôme de Grimberge et Raoul de Foresteaux assis à ses côtés, vêtu d'une cuculle neuve en fin tissu des Flandres. Le règlement du couvent inflexible pour les autres novices, s'était adouci considérablement pour lui, l'enfant gâté de l'abbé, le favori du Sous-Prieur, le parent d'Hamérícourt, le futur héritier de la comtesse de Tannay. Il portait des souliers en drap noir ornés de bouclettes d'argent, finement ciselé, élégants et coquets comme la pantoufle d'une jeune et sémillante soubrette.

L'expression du regard manquait au fond de ses grands yeux. Il ne souriait plus et semblait, avec ses lèvres graves, réfléchir profondément. Ses cheveux avaient poussé et tombaient en mèches folles sur sa nuque chaude du contact de son capuchon de laine. Un fin duvet ombrageait ses joues légèrement émaciées par les veilles, laissant voir le blanc mat de sa peau de jeune fille.

Jérôme de Grimberge qui allait rendre visite à son ami d'enfance, Jean-Baptiste de Langhe, Prévôt de la Collégiale de St-Pierre, l'avait pris avec lui afin de le distraire et de dissiper les idées noires de ses rêveries. La voiture entourée de paysans et de marchands ambulants avançait toujours ; le cocher sur son siège, immobile et impassible, avait par moment des airs de statue avec sa figure glabre d'homme d'église.

Le soleil continuait sa course dans l'azur du ciel et ses rayons plus chauds et plus brillants zébraient les toits et les fenêtres de larges bandes de lumières flavescente.

Soudain, dans la cohue des campagnards, une jeune damoiselle accompagnée d'une suivante et d'un vieil écuyer, habillé de jaune et de rouge,s'arrêta brusquement.

A la vue du carosse qu'elle connaissait sans doute, elle eut un soubresaut ; toute frissonnante elle dut contenir sa poitrine qui bondissait sous l'empire d'une émotion violente ; le sang qui affluait à son cœur en accélérait les battements d'une façon étrange.

L'aimant mystérieux qui attire les regards, le fluide subtil qui traverse les foules et pénètre les âmes, l'instinct de l'amour qui fait deviner la présence de l'objet aimé, l'approche de l'être cher, par une sorte d'intuition inexplicable qui émeut et qui trouble, fut la cause mystérieuse de la rencontre fortuite de Raoul et d'Aline. Tous deux en même temps avaient ressenti le frisson d'une première caresse, le frémissement d'un premier baiser...

Une sensation délicieuse, une douceur exquise les pénétraient. Ils se revoyaient plus beaux, plus forts, plus dignes l'un de l'autre ; mais plus que jamais, liés pour la vie. Aline pour Raoul résumait tout. Il sentait toujours en une obsession parfois douloureuse, le frolement de sa robe, de ses cheveux soyeux sur sa joue frémissante, dans la belle clarté des jours d'autrefois.

Et le carosse attelé de ses deux chevaux blancs, s'avança lentement jusqu'au porche de la Collégiale de St-Pierre où Aline le perdit de vue.

Midi sonnait à la tour Notre-Dame. Les autres cloches de la ville répondaient coup pour coup à cet appel sonore. Et dans toutes les paroisses les cloches se mirent à chanter l'Angelus, avec leurs voix claires et perlées. Les unes formaient des gammes aiguës se noyant dans les sons graves des clochers plus puissants. De loin les abat-sons des tours avaient des alternatives d'ombre et de lumière, de blanc et de noir, des trous foncés ou des clartés brillantes.

C'étaient les cloches qui allaient et venaient dans le vide des cages branlantes et laissaient voir l'azur entre chaque soubresaut, entre chaque mouvement saccadé du sonneur, maniant les cordes lisses et graisseuses. Ce bruit s'étendait à l'infini, et, de toutes les bourgades environnantes s'envolait une mélodie vibrante qui partait d'une église pour aller en réveiller une autre jusqu'au fond des campagnes sans bornes, perdues dans la chaude et ruisselante ivresse du soleil. Et la flèche élancée de l'abbaye de Clairmarais, le clocher en briques roses du Prieuré de Nordpeene, la tour massive des chanoines d'Aire, le campanile élégant et léger du Ravensberg, les lourdes cloches de Saint-Winoc mêlaient aussi leur harmonie à cet universel cantique de ces voix de bronze qui partaient de la terre pour se diriger vers le ciel.

Les Grandes Sonneries

Maintenant ce n'est plus par petits coups éteints,
C'est par grands carillons que vous sonnez O cloches,
Emplissant de vos cris sonores les lointains
Ce n'est plus votre voix timide des matins
C'est un bourdonnement d audacieux reproches
Qui s'affaisse en un lourd écroulement de roches.

L. TIERCELIN.


i quelqu'un de nous avait pu voir dans toute sa splendeur passée, dans tout l'épanouissement de sa beauté d'autrefois, la belle abbaye de St-Winoc, au moment où la vieille société cléricale s'acharnait à détruire la Réforme, il aurait certainement pu admirer le plus précieux joyau architectural de la région, le plus riche et le plus fleuri comme style des monastères gothiques de la Flandre maritime.

La superficie du terrain sur lequel l'abbaye avait été construite équivaudrait de nos jours à 3 hectares 47 ares 90 centiares.

Pour se conformer aux instructions du chapitre général de Citeaux de 1119, le couvent de St-Winoc avait été transformé vers cette époque, de manière à pouvoir conserver dans son intérieur, toutes les choses nécessaires à la vie ordinaire, et d'éviter ainsi, que les moines ne sortissent sous un prétexte quelconque.

L'église située en dehors de l'enceinte était d'une élégante et originale simplicité. Primitivement, les peintures et les sculptures en avaient été exclues, mais au XVIe siècle, plusieurs tableaux d'une réelle valeur artistique ornaient déjà l'intérieur de cet édifice. De la nef

principale émergeaient, du narthex au transept, sept arcs-boutants retombant en courbes gracieuses sur les toitures des bas-côtés ; du transept à l'abside six autres arcs-boutants, semblables aux premiers, achevaient de soutenir l'élégant sanctuaire, éclairé de chaque côté par douze fenêtres en ogive. Au point d'intersection du transept et de la grande nef, une tour s'élançait bien haut, pour porter dans une brume sonore la joyeuse chanson des cloches abbatiales.

Pour se rendre à l'abbaye, on côtoyait un long mur, à l'endroit où est située aujourd'hui la rue St-Pierre, qui aboutissait à l'église. Dans ce mur, non loin du porche, se trouvait une porte massive surmontée d'une croix, indiquant l'entrée aux visiteurs. Quand le frère portier entendait le bruit que faisait le pesant marteau, il sortait de la tour aux corbeaux, accolée au portail de l'église, en disant tout haut : « *Deo gratias* ». Lorsqu'il apercevait le visiteur, il l'accueillait par ce mot : « *Benedicite* » se prosternait humblement devant lui et allait ensuite prévenir l'abbé qui s'empressait, quelles que fussent à ce moment ses occupations, de venir au devant du voyageur. S'il s'agissait d'un personnage de marque, il le recevait lui-même; dans le cas contraire, c'était le *magister hospitum* qui lui souhaitait la bienvenue.

Devant ce long mur, se trouvait une cour très vaste, séparée par une muraille d'espaliers du jardin potager. Presque au fond, à gauche, les écuries, les remises de l'abbé et l'abreuvoir. Au fond un grand bâtiment flanqué de quatre tourelles, servant à l'occasion de prison. Deux de ces tourelles donnaient sur la cour, les deux autres sur une allée plantée d'arbres. C'était là que logeaient les frères convers séparés des religieux profès. En face des écuries

une magnifique habitation à étage avec dix grandes fenêtres encadrées de fines nervures de pierre, éclairant les cellules des pères. Quatre tourelles — espèces de donjons — semblables à celles qui se trouvaient devant et derrière le logement des frères convers se dressaient à chaque angle de ce bel édifice.

Entre les bâtiments réservés aux pères, apparaissait le quartier abbatial avec ses appartements particuliers réservés à l'abbé et aux hôtes de distinction. Devant cette demeure seigneuriale, un coquet jardin d'agrément précédait une cour d'honneur où les dignitaires du couvent seuls avaient accès. Au rez-de-chaussée, le grand salon ou parloir de la noblesse, dont les murs étaient garnis d'une riche tapisserie de cuir doré. Une autre salle suivait immédiatement celle-là ; elle contenait plusieurs tables de marbre transparent, des tableaux rares, des chaises de velours, ainsi qu'une horloge à machine compliquée, œuvre de quelque moine très versé en mécanique.

L'étage supérieur se composait de plusieurs chambres luxueuses dont l'une avait des tapisseries de haute lisse avec lit sculpté et rideaux de damas bleu doublés de taffetas feuille-morte. Une autre contenait trois lits avec rideaux de damas violet, de serge jaune et de serge verte ; plusieurs peintures, des consoles sculptées et des sièges de prix donnaient à cet ameublement une apparence mondaine contrastant singulièrement avec les autres salles du couvent. Une troisième chambre à droite, en entrant, dans laquelle avait eu lieu l'entrevue des deux abbés au chapitre premier de ce récit, complétait l'ensemble du quartier abbatial.

La grande salle à manger voisine du salon était large et spacieuse, éclairée par plusieurs fenêtres en ogives

trilobées, ornées de beaux vitraux ne laissant passer qu'un jour discret sur les immenses bahuts de chêne, enjolivés de délicates ciselures et de fines plaques de métal. Ces meubles rares et habilement ouvragés contenaient la vaisselle abbatiale, les bassins d'argent, les chandeliers en vermeil, les candélabres en brillant bohême, Dans les grands tiroirs, les belles nappes damassées, les serviettes en toile de Hollande, ainsi que les nappes des valets et écuyers tranchants pour servir la table les jours de grandes cérémonies.

L'abbé trouvait ainsi dans la solitude du cloître toutes les douceurs de la vie mondaine du XVI[e] siècle. Son appartement particulier séparé de celui des pères et des frères par les infranchissables barrières conventionnelles d'une discipline sévère, en faisait un être à part, un prélat grand seigneur, adulé et encensé par une cour obséquieuse de moines flagorneurs. Il était craint et respecté comme aurait pu l'être le plus puissant chatelain de ses nombreux vassaux.

Devant le jardin abbatial, un pavillon semblait faire corps avec le bâtiment des religieux profès. Le rez-de-chaussée servait de cabinet au père Receveur. Un comptoir de chêne divisait cette pièce en deux parties, l'une réservée aux scribes, l'autre aux visiteurs venant acquitter les dîmes ou redevances. Sous ce comptoir quatre grandes boîtes solidement garnies de ferrures, renfermaient les dossiers de la correspondance, les originaux,les titres de propriété, ainsi qu'une quantité de pièces relatives aux revenus et à l'administration des nombreux domaines.

Dans un coin, sur une petite table, des états mentionnant les dépenses du couvent, attendaient la signature du Père Econome. C'étaient d'abord les portions congrues des

curés de *Noortland* et de *l'Outland*, les rentes à servir à diverses personnes, les gages des officiers et domestiques du quartier abbatial.

Le père abbé avait à son service particulier : un camerlingue ou valet de chambre, un cuisinier, un marmiton, un carossier pour l'entretien des voitures, deux laquais, un frère receveur pour ses derniers privés, une servante, un jardinier, un portier ainsi qu'un tailleur.

Le haut du corps de logis où se trouvaient les bureaux, était réservé au prieur. C'est là qu'il avait ses appartements meublés avec un certain luxe, cet officier claustral étant le supérieur immédiat après l'abbé.

Derrière et parallèlement à l'église s'allongeait une vaste construction d'aspect beaucoup plus modeste que celle que nous venons d'esquisser : c'étaient le cloître et les cellules des novices, communiquant avec l'habitation des pères par la bibliothèque.

Un corridor assez étroit formant un coude à l'angle du quartier abbatial passait derrière la chambre à coucher de l'abbé ; ce passage permettait aux religieux de se rendre aux offices de nuit sans traverser les cours.

Par le prolongement du logis affecté aux novices, on arrivait aux réfectoires, aux cuisines, à l'infirmerie, à l'apothicairie et enfin à une petite salle soigneusement chauffée en hiver où, après Laudes, se réunissaient les moines pour recevoir les instructions de la journée.

En face de l'habitation des pères, mais plus loin, du côté des remparts étaient les celliers, les granges, l'espié (1),

(1) Grange où l'on mettait le blé.

les étables, les écuries communes, les magasins à provisions ; au bout, contre la muraille, une tuerie ou petit abattoir.

Comme les abbés étaient grands justiciers sur toute l'étendue de leurs domaines, deux potences allongeaient leurs bras sinistres devant les tours situées dans l'allée d'arbres, allant du logement des frères convers au chemin de ronde des fortifications. Derrière le quartier abbatial de magnifiques promenades alternaient avec des massifs de verdure et des corbeilles de fleurs, et, tout au fond, près du canal, une large avenue plantée de chênes séculaires offrait une retraite discrète où les pères allaient lire pendant les belles journées d'été.

*
* *

Ce matin là avait eu lieu la procession de la châsse contenant les reliques de St-Winoc portées solennellement et en grande pompe pour les baigner dans les eaux de la Colme. Les corps de métiers, les confréries, le clergé séculier et régulier, le magistrat arrivés à une certaine distance des portes s'étaient arrêtés, et onze confrères, accompagnés de deux religieux avaient plongé la châsse dans l'eau.

Après l'immersion des reliques les enfants malades des deux sexes étaient amenés en chemise. On les plongeait par trois fois dans l'élément liquide en proférant ces paroles :

« Je te baigne au nom de St-Winoc ; que par son intercession Dieu te guérisse. Au nom du Père et du Fils et du saint Espérit, ainsi soit-il.

Cette cérémonie s'était faite, comme toujours, dans le vieil abreuvoir de la porte de Bierne. La veille deux religieux s'en étaient allés bénir l'eau. L'opération terminéé, on avait profané de nouveau l'abreuvoir en y jetant de la

terre ou un gros pavé ; le public l'avait reprise ensuite pour les besoins journaliers.

Cela se faisait chaque année vers la Trinité, en souvenir d'un enfant qui s'était noyé jadis dans la Colme. Après l'avoir cherché longtemps en vain, les reliques de Saint-Winoc, plongées par trois fois, avaient fait surgir l'enfant vivant du sein des eaux.

Une telle coutume avait le grand inconvénient de choquer la pudeur par des scènes plus ou moins décentes. La chemise des personnes, par suite des immersions consécutives se collait à la peau ; elle ne pouvait plus servir de vêtement pour voiler les sexes, de sorte que les formes du corps se voyaient très bien à travers la toile imprégnée d'eau. La chemise se soulevait souvent aussi lorsqu'il faisait du vent ; ce qui fit appeler cette cérémonie : « *La fête des culs nuds* ». Elle fut heureusement supprimée par l'évêque d'Ypres en 1746.

L'abbaye tenait à ne pas laisser tomber en désuétude ces vieilles pratiques d'antan, ces anciennes coutumes religieuses des siècles de foi ardente. Elle vivait du souvenir de ses croyances ; elle avait, en quelque sorte, une âme qui se manifestait à toutes les périodes de son existence. Vie toute de calme, heureuse et pleine de mystère dans l'isolement d'un rêve sans fin. Des centaines de corbeaux faisaient leurs nids dans le creux des sculptures, prenaient leur envolée et disparaissaient en tournoyant par bandes, vers l'horizon brumeux de cette vieille terre des Flandres. Quand le gai soleil de mai se jouait le matin dans les fines arêtes de pierre, les chapiteaux sculptés, les arcatures du grand portail, l'abbaye semblait alors s'éveiller au milieu d'une franche gaîté de jeune fille, jusqu'au mo-

ment où les ombres du soir venaient la plonger dans un morne silence, répandant autour d'elle la terreur du cloître, mêlée à la majesté du sacerdoce. Sa vie c'était le murmure confus sortant des profondeurs de son être, et la faisant tressaillir avec la volée des cloches. De l'abside de l'église avec ses gracieuses fenêtres, s'échappaient des lueurs discrètes et le chant des moines, les messes d'apparat où l'abbé officiait pontificalement, le sourd grondement des orgues, les voix vibrantes des chantres, enveloppaient le vieux monastère d'un souffle puissant et mystique triomphant des faiblesses de la chair.

* * *

C'était le jour de la Trinité. Le soleil se levait radieux et superbe dans les blancheurs du jour. Quelques tintements isolés de couvents ou d'églises se faisaient entendre doucettement dans l'air pur du matin.

De minute en minute, les tintements devenaient plus sonores, moins sourds et moins discrets, comme des voix éloignées qui se rapprocheraient pour se fondre et former un tout ayant une âme, un sens musical, une harmonie. Chaque vibration de cloche semblait d'abord monter bien haut, dans la clarté brillante, ruisselant du ciel rose, avec sa voix à elle, sa tonalité particulière, la distinguant des autres sonneries. Mais insensiblement les voix grossissaient dans l'ensemble des carillons pour s'annihiler complètement et ne former qu'un seul et même frémissement glissant comme un frisson au-dessus de la ville et des campagnes en fête.

Cette voix perçante comme le cri d'une agache, c'était la cloche de St-Martin, l'ancienne cloche des appels du

ban de la collégiale, jetant du haut de sa tourelle une note aiguë, un son leste et pimpant. L'Abbaye des filles de St-Victor avait deux cloches donnant le *si* et le *sol* majeur, qu'on voyait s'agiter entre les ouvertures des abat-sons du campanile couvert d'ardoises. La flèche des Dominicains et le clocher des sœurs noires de Rosendaël mêlaient aussi, à cette succession de tons, leurs voix de cuivre, douces et tristes comme le silence du cloître, graves et profondes comme le sourd bourdonnement qui précède la tempête.

Ces groupes de sons se confondant ensemble, formaient des gammes légères et cristallines, sautant allègrement dans la grande flambée d'astre qui dorait la croix de fer des couvents et des chapelles. Des notes claires de jeunes nonnes chantant une espérance, un cantique à Marie par une tiède matinée de printemps arrivaient de bien loin sur les ailes légères de lutins invisibles. Des voix graves de vieux moines psalmodiant les offices du soir par un temps de novembre annonçaient dans leur morne ampleur, un sinistre imprévu, un deuil, une douleur. Puis au-dessus de toutes ces sonorités multiples, un concert argentin passait dans l'air, triomphant et rapide avec ses trilles volages, ses échappées fugitives qui semblaient se continuer en un brio éclatant pour se perdre et mourir dans un écho lointain.

Mais ce grondement de cloches, cet ensemble de voix puissantes hurlant sur la contrée comme la clameur stridente d'une mer agitée, n'était encore que le prélude d'une harmonie plus grande et plus sublime. Les tours de St-Winoc, jusque-là, étaient restées silencieuses ; semblables aux grands premiers rôles de nos tragédies musicales, elles attendaient pour faire leur entrée, que les personnages secondaires aient chanté leur partie.

L'Abbaye sortit enfin de sa torpeur par quelques intonations lourdes et prolongées, sans suite aucune, comme ces notes incohérentes que les artistes font donner à leurs instruments avant l'ouverture d'une œuvre à grand orchestre.

Les six frères sonneurs étaient à leur poste de combat dans les cages des sonneries de la tour St-Pierre. Ils commençaient à mettre en branle la cloche St-Paul, la grosse Marianne et la cloche St-Jean. Ils soufflaient, pareils à des bœufs sous le joug, mais leurs physionomies souriantes et joyeuses dénotaient que cette fatigante besogne serait largement compensée par quelques bonnes rasades de vin blanc. Les trois cloches s'agitaient sous la poussée formidable de ces gaillards fortement charpentés et possesseurs de muscles solides et vigoureux sous leur sombre cuculle. Lorsque ces trois cloches maîtresses furent mises en mouvement, un seul frère resta pour chacune d'elles et les trois autres commencèrent à tirer sur les cordes de la Gueularde et de la cloche St-Luc.

Ces cinq cloches avaient des sons palpitants, des voix de basse-taille auxquelles se serait mêlée la note plus aiguë d'un fort ténor. Elles se mirent à chanter une joyeuse aubade ; et cette transparente broderie de gammes s'envolant des tours branlantes du vieux monastère, avait je ne sais quoi de léger et de subtil où l'âme des cloches s'exhalait en un flot de mystérieuse harmonie.

Le magister horalogü, le père Barthélemy, avec sa bonne face luisante de moine heureux, venait d'arriver dans l'empoutrerie, (1) pour s'assurer que les choses se

(1) Endroit où se trouvaient les grosses poutres soutenant les cloches.

passaient avec une certaine décence. Plusieurs fois il avait surpris ses subordonnés à chanter, en sonnant les cloches, des chansons plus ou moins grivoises et dont les paroles contrastaient singulièrement avec celles du bréviaire ou du petit psautier en usage pour les frères lais.

•— Voyons, dépêchons-nous, mes enfants, c'est aujourd'hui que Monseigneur d'Haméricourt préside la cérémonie des ordinations... Allons vite, les cloches des autres couvent nous ont précédé d'un grand quart d'heure... nous sommes en retard. Vous connaissez le vieux dicton :

« Des matines bien sonnées sont à demi dites ».

Et, en disant cela, il frappait dans ses mains roses et courait d'un sonneur à l'autre les excitant de la voix et du geste, tel un chef de maîtrise stimulant ses machicots (2).

Le frère Antoine, le plus fort et le plus solide de la bande sonnante suait à grosses gouttes en chantant d'une voix de stentor :

Ouvrez nous la belle hotesse
Ouvrez nous, ouvrez nous,
Ce n'est point pour chanter messe
Ouvrez nous, ouvrez nous.

Tandis que le frère Sylve se contentait de dire, en reprenant haleine entre chaque saccade : « Allons, Marianne, dis-nous tout ce que tu sais sur la fête du jour. Il y a assez longtemps que tu te reposes dans ton lourd silence, pour nous chanter quelque chose de gai. Et toi

(2) Chantre d'église dont la dignité était un bénéfice (XV).

Paul, on dirait vraiment que tu n'as plus la belle intonation avec laquelle tu annonçais jadis la fête de Pâques ou de Noël. » Un autre ajoutait :

— « Eh ! la gueularde, avec ton organe flûté de vieille fille hargneuse, de nonne revêche sur le retour , nous ne te connaissons que trop, malheureusement, et tu n'as pas besoin des jours de fête pour te faire entendre, vieille chipie, vieille gueuse hérétique ; ton âme ira certainement en enfer, car tu sens le bûcher jusqu'en bas de la tour. Si quelques fagots bien secs pouvaient faire fondre ton infâme carapace de bronze, ta vilaine coquille de dur métal, sois persuadée que cela serait fait depuis longtemps, et sans passer par le saint office. »

Et les quolibets des frères pleuvaient drus sur cette pauvre cloche, la plus humble, la plus petite et la plus claire ; la benjamine de la bruyante famille qui, aux yeux de tout le couvent, n'avait qu'un défaut, celui de sonner les matines.

— Voyons, père François, disait l'un des sonneurs à un autre frère qui, malgré ses soixante ans, tirait sur les cordes avec la même ardeur que s'il n'en avait eu que vingt-cinq, du courage, c'est aujourd'hui la Trinité... du courage ! Dans le paradis, il n'y aura plus de cornards.

Alors les autres frères de reprendre en chœur : « Dans le paradis il n'y aura plus de cornards...

Ce pauvre père François était un ancien tonnelier de la ville dont la femme avait eu jadis de nombreuses aventures galantes. On citait même, à trois lieux à la ronde, l'histoire d'un trompette de l'Infanterie wallonne, que le pauvre diable avait trouvé installé chez lui à sa place, un soir en rentrant du cabaret « à l'Ecu du Comte de Flandre »

Veuf quelque temps après et n'ayant pas d'enfant, il avait réussi, par l'intermédiaire du curé de Saint-Pierre, à se faire admettre au couvent comme frère lai ; le magister honologü l'avait embrigadé parmi ses sonneurs.

Le bruit des cloches empêchait probablement le père Barthélemy d'entendre les réflexions grivoises des frères ; il va sans dire que non seulement il ne les aurait pas tolérées, mais qu'il aurait puni sévèrement ceux qui se les permettaient, en leur supprimant la double rasade de vin blanc.

Et les campaniers de profiter de ce vacarme pour continuer :

« Ouvrez-nous la belle hôtesse
» Ouvrez-nous, ouvrez-nous.
» Ouvrez que je vous confesse
» Entre nous, entre nous. »

Ce fut alors un formidable concert grondant bien haut, clamant bien fort sous le grand ciel. Il lançait follement ses envolées superbes, ses phrases délirantes dans un rugissement d'airain, dans un fracas assourdissant de cuivre. C'était horrible, tragique, sublime, ces glapissements des tours s'étendant en nappes vibrantes, en roulades vives et perlées sur ces plaines toutes vertes, inondées de soleil. Le tonnerre lui-même n'avait pas d'accents plus imposants que ce magistral orchestre hurlant par les trous noirs des abat-sons, sombres et gigantesques, gueules de monstres, ouvertes toutes grandes sur la contrée pour déchaîner leurs colères, et lancer leur furie sur l'immensité frissonnante.

Comme ivres de ce bruit, les cloches semblaient ressentir les secousses profondes des lointaines genèses, les phases brusques et rudes des cataclysme qui virent les premiers vagissements des mondes disparus.

Au milieu de ces stridents accords, de ce triomphe du métal, l'église étincelait de mille feux. Près de l'autel la fumée bleue et parfumée des encensoirs voguait en fins nuages serpentant comme une gaze d'azur légèrement estompée de blanc, tandis que le chant des psaumes, les allégresses divines, les extases infinies tournoyaient sous la nef en une mélodie confuse et pourtant pleine de charme.

Et dehors les noirs corbeaux, effrayés de tout ce tintamarre liturgique décrivaient follement des cercles, s'entrecroisaient, tourbillonnaient au-dessus des tours, poussant leurs croassements lugubres, dans la clarté radieuse du jour.

Quatre autres frères venaient d'arriver pour mettre en branle les cloches secondaires demeurées jusqu'alors inactives. Ce fut aussitôt une véritable orgie de sonneries bruyantes, de notes basses, moyennes et élevées où toute la gamme des sons palpitait brillante et nuancée, avec des inflexions diverses, comme des accords nourris attaquant l'andantino d'un morceau de musique grave. Et dans cet octave harmonieux quoique terrible, s'envolant bien loin en une musicale acousmate, dans cette mélodie des cloches chantant l'amour d'un Dieu en trois personnes, les sonneries des autres couvents semblaient être les humbles chanteurs d'une discrète maîtrise se tenant respectueusement à distance pour répondre d'une voix moins

forte et moins auguste aux voix sacrées partant du chœur dans la splendeur des tabernacles.



Pendant que les cloches sonnaient joyeuses au milieu des caresses souriantes de l'aube, un branle-bas soigné avait lieu dans les vastes cuisines du monastère. Des planches dressées le long des blanches murailles, on avait descendu les énormes plats d'étain et les monumentales marmites de cuivre, claires et luisantes comme des ornements d'église.

Une légère vapeur de laquelle se dégageait une vague odeur de victuailles, mêlée aux suffocantes émanations du graillon s'échappait de la cheminée où brûlaient de grosses bûches de frêne.

Sur les tables massives d'un brun huileux, des têtes de veaux, les yeux demi-clos, entourées d'herbes odoriférantes, semblaient dormir sur de grandes assiettes de faïence. Des poitrines d'agneaux, saupoudrées de sel et parfumées d'épices, attendaient la grillade garnies d'une fine chapelure. Des langues de bœuf, piquées de lard, entourées d'oignons et de légumes nouveaux nageaient dans un bain de vin rose ; des cervelles de moutons trempées dans l'eau froide flottaient, sanguinolantes, dans des bassines déposées sur les dalles humides et grasses d'un tel va-et-vient culinaire. Et tous ces quartiers de viande, aux tons rouge écarlate, suintant de fines gouttelettes de rubis, sous leur enveloppe de graisse jaunâtre, encombraient les tables, remplissaient les vides, barraient le chemin, au point que les frères devaient retrousser leur froc jusqu'à mi-jambe pour ne pas les heurter.

Près des hautes fenêtres pendaient des hécatombes de gibier; des hérons à longues pattes, des lièvres par douzaines, des chapelets de perdrix et de grosses alouettes.

Depuis la veille, les mains du frères Aloys n'avaient pas cessé d'être rouges du sang des volailles qu'il avait égorgées dans l'une des caves de la ferme du sab'hoff. Il en était arrivé une charretée pleine, autant que le pauvre baudet Dagobert, cet humble et vieux serviteur aux longues oreilles, avait pu en traîner sur sa petite voiture branlante le long du chemin de Quaedypre.

Les deux grandes tables en étaient pleines ; gelinottes des bois, chapons dodus, oies magnifiques et coqs de bruyère étalaient leurs chairs tendres et grassouillettes, dans une rotissante atmosphère.

Le frère Sosthène battait la dodine avec une véritable maëstria. C'était une sauce qui se préparait pour les canards et les poulets destinés à être mangés froids. Elle consistait en une partie de lait chauffé légèrement dans une poêle ; on y ajoutait une demi-once de gingembre, une douzaine d'œufs, puis du sucre. Le tout versé sur une belle et grasse poularde de Flandre.

En surveillant cette royale mixture, le frère Sosthène, en proie à une jubilation de gourmandise trop prononcée pour demeurer tout à fait intérieure, chantonnait sournoisement un couplet de circonstance :

Pour ne pas aimer le vin,
Il faut être sans vergogne ;
Un bon frère dès matin,
Doit enluminer sa trogne.

Et en allant prendre une cuiller pour goûter son chef-d'œuvre — ce qui, comme chacun sait, est de rigueur,

car, à quoi bon faire des sauces si on ne les goûte pas ?... — il donna en passant un formidable coup de pied à la marmite des Quatre-Temps.

Cet ustensile de cuisine était célèbre autant que détesté dans toute la communauté. En cuivre rouge, avec son ventre pansu comme celui d'un chanoine, il symbolisait les jours de jeûne et d'abstinence, au milieu de cette débauche gastronomique. C'était dans cette marmite géante que l'on faisait bouillir la *fromentée* pendant le Carême. Cela ressemblait beaucoup plus à une soupe insipide qu'à un mets solide et substantiel et consistait simplement en une cuisson de froment dans du lait doux. Il fallait constamment agiter le mélange afin de l'empêcher de brûler. On y jetait alors plusieurs quarterons d'œufs, au moment où le lait n'était pas encore bien chaud, car les œufs auraient durci immédiatement. Pour finir on versait du sucre et du miel.

Lorsque cette soupe était brûlée au lieu d'être cuite à point, le Père Econome punissait les frères marmitons en supprimant la ration de vin du soir. De là, probablement, cette antipathie profonde pour cet antique et vénérable chaudron.

Le feu clair de la cheminée flambait toujours. des bûches massives et crépitantes, des fagots de broussailles jetaient des lueurs d'incendie, luisant dans le cuivre des casseroles gigantesques. Les frères, les manches retroussées jusqu'au coude entouraient ces succulents cadavres de minces bandelettes de lard, pendant que d'autres tournaient les broches, chantant en sourdine, un cantique à la Vierge dans le parfum des lèchefrites.

Les chairs exquises des poulettes se doraient au contact

des flammes et répandaient autour de la cheminée leur subtile odeur de viande juteuse. Les volailles destinées à la table d'honneur étaient mises à part, pour être l'objet de préparatifs spéciaux. Elles avaient été saignées avec le plus grand soin, et les plumes enlevées délicatement, afin de ne pas irriter les chairs. On les enveloppait d'un morceau de toile humide de façon à donner à la viande un grain plus fin, plus succulent. Pour augmenter la blancheur de la peau, certaines étaient trempées dans du lait, d'autres dans du vin blanc, pour être dignes en tout point de figurer triomphalement dans les grands plats d'argent aux armes de l'abbé. Et tout cela attendait l'heure gloutonne de la pantagruélique mastication, dans une épaisse vapeur de mangeaille.

Le père Ambroise qui, ce jour-là, remplissait les fonctions de majordome, ne sentait plus ses vieilles jambes, trop faibles pour porter son immense bedaine, de courir depuis le matin après Laudes, par monts et par vaux, de la cave à la cuisine, de la cuisine au réfectoire, du réfectoire à la bouteillerie où se trouvaient déjà alignées pour la formidable beuverie, des centaines de flacons de toutes formes et de toutes grandeurs. Une tête moins solide que la sienne se serait certainement fourvoyée dans les détails sans nombre de ce colossal repas, de cette épouvantable avalanche de viandes dont la destinée bien humaine, était d'être broyées par les plus solides machoires de la châtellenie, et englouties par les meilleurs estomacs de la chrétienne Flandre. Et dans les caves profondes comme des in pace, le Père vinier surveillait les cinq frères transvidant les futailles de vin blanc, de vin gris et de vin rose en chantant le *Magnificat*.

Ce quintor leur était imposé par le réglement intérieur chaque fois que des manipulations se faisaient dans les sous-sols du couvent ; de sorte que les frères en chantant les louanges du Seigneur, évitaient ainsi d'entrer dans ses vignes.

Et les cloches du monastère sonnaient la *régalade.*

Elles avaient des inflexions traînantes, des tendresses de sons où se devinaient les copieuses gogailles, les ribotes prodigieuses des joyeux *cloquemans* (1). Superbes, elles disaient la gloire des grandes goinfreries ou les fripe-sauce, les manches retroussées préparaient de magistrales pitances, de monstrueuses mangeries. Et leur *drelin drelin* s'effeuillait en gerbes pétillantes pour arriver jusqu'aux vastes cuisines en rutilants éclats de métal martelé.

---

(1) Sonneurs.

Les Ordinations

Voulez-vous sans allégement
En douleur finir votre vie ?
— Nenni da ! dit-il, j'aurais mieux ;
Ma Dame m'a fait chière lie
Ainsi m'ont rapporté mes yeux.
CHARLES D'ORLEANS.


es cloches tintaient toujours. L'église était déjà brillamment illuminée et les cierges de l'autel lançaient des paillettes d'or, dans la demi-obscurité du jour tamisé par les vitraux du chœur.

Le Père sacristain était agité. Il surveillait attentivemen les moindres détails précédant l'importante cérémonie qui devait avoir lieu. Monseigneur d'Hamércourt devait célébrer la messe et conférer les ordres majeurs à plusieurs novices. Un dais monumental de soie rouge se dressait en face de la chaise abbatiale. Les lourds chandeliers d'argent avaient remplacé ceux de cuivre et l'antiphonaire des grands jours, avec son plain-chant sur velin et ses fermoirs d'or, ornés de pierres fines, avait été posé au milieu du jubé. Les trois bâtons d'ébène pour les chantres et le maître des cérémonies, ainsi que la masse du vieux frère Zacharie, remplissant les fonctions de bedeau, étaient rangés soigneusement prés des stalles, à côté de la crosse épiscopale du puissant abbé de Saint-Bertin. Les aubes brodées de fines dentelles de Bruges, les petites serviettes d'autel en toile de Hollande, les chapes en drap d'argent fin, les chasubles avec leurs manipules, tout cela était sorti des grandes armoires de chêne garnissant l'un des côtés de la sacristie.

Le beau calice d'une ciselure si élégante, ainsi que les

burettes de vermeil avaient été extraits du grand coffre de noyer où se trouvait renfermé une partie du trésor de la riche abbaye. Rien n'était trop beau, ni trop riche, pour la messe d'apparat qui allait être célébrée par un haut dignitaire ecclésiastique en présence du chapitre et de tout ce que le pays comptait de nobles et de puissants.

Le sacristain courait du chœur à la sacristie jetant partout un coup d'œil inquiet et hésitant d'homme méticuleux, craignant toujours d'oublier quelque chose. Et il s'en allait trottinant, furetant, voyant tout par lui-même, ne se fiant à personne pour les détails les plus infimes, s'assurant ainsi que chaque chose était bien à sa place et que parmi les ornements des grandes cérémonies, aucun objet ordinaire n'avait été oublié par mégarde.

— Ah ! que Dieu me pardonne, dit-il, en allant prendre au fond d'une armoire fermée par une triple serrure, une bouteille soigneusement cachetée, posée sur un coussin de drap vert, à côté de plusieurs autres non moins vénérables d'aspect, j'oubliais le principal, le vin du Père Abbé, le *vin théologique.*

On appelait ainsi jadis, certains vins dignes à tous égards de cette haute et divine dénomination ; seuls les princes de l'Eglise ou les Prélats s'en servaient pour dire leur messe. Ce vin de dignitaires ecclésiastiques provenait du couvent de Château-Chalons. Il se conservait indéfiniment et n'était employé pour célébrer la messe qu'après vingt années de bouteille.

Des fauteuils de cuir étaient rangés devant le chœur. Ces sièges confortables étaient destinés aux personnes de qualité qui devaient honorer la solennité de leur présence. Le Père Bonaventure, maître des cérémonies comptait les places, une liste à la main ; un frère le secondait, mettant

devant chaque fauteuil destiné à une notabilité quelconque, un petit tapis de laine de façon à éviter le dur contact des pierres froides.

Près des orgues et sur le jubé, le Père Théodore, grand chef de la maîtrise s'assurait de visu si les pupitres à musique étaient à leur place, si les partitions ainsi que les divers instruments n'avaient pas été oubliés par les chantres. Le Père Abbé avait, du reste, donné la veille de sévères instructions pour que tout fut en ordre et qu'il n'y eut point de confusion dans l'exécution du service. On le savait ferme, rigide, inflexible comme le règlement, et la présence de Mgr d'Haméricourt ne faisait qu'accentuer la rigueur des ordres qu'il avait transmis.

Chaque officier du chapitre était à la tête de ses troupes, comme les différents chefs d'une armée un jour de bataille. Le Père Barthélemy dans sa tour pour faire mouvoir les cloches, le Père Ambroise, près de ses fourneaux dans les cuisines ; le Père Pancrace, dans la sacristie à préparer les ornements sacerdotaux ; le Père Bonaventure rangeant son monde dans l'église, suivant les titres et dignités ; le *cantor* et le *sub cantor* (1) aux orgues, le Prieut avec les Pères, le maître des novices avec ses jeunes lévites dans la salle capitulaire donnant les dernières instructions de l'Abbé pour l'importante cérémonie ; le *magister Hospitum* dans le grand salon du quartier Abbatial remplissant les fonctions d'introducteur de la noblesse, et le Père vinier dans les profondeurs des caves commençant la fête par le Magnificat chanté en quintor par ses subordonnés.

La volée des cloches faisait trembler la nef. Le père Anatole venait d'ouvrir les portes du grand portail et les sonneries s'engouffraient sous l'abside, pendant qu'une

(1) Chantre et sous chantre.

gaieté bruyante de jour de fête, où toute la vie d'alors s'étalait dans le flot tumultueux d'une foule endimanchée, envahissait lentement la magnifique église.

Les deux *Poortmeesters* de la ville, Jacques Van Oye et Henry Uphogue vinrent prendre place dans l'endroit réservé. Là, se trouvaient déjà plusieurs Baillys des vingt-quatre paroisses de la châtellenie, ainsi que les conseillers pensionnaires de l'Echevinat

Le Prévôt de St-Winoc à Wormhoudt, habillé de velours noir, portant rapière comme les Baillys d'épée, le greffier, les *Cuersbeers* arrivèrent ensuite. Puis ce furent les seigneurs de Garsbèque, de Hefeld, de Terrehandt, de Burgraeve, de Cleenebrugge, de Swylande, de Coudecastèle, de Harnes, de Monswalle, de Muliwet, d'Oudemersch, de Rosendaël, de Steenburg, de Spaerewarde, de Testifort et autres nobles vassaux de la cour féodale du Perron de Bergues.

Aline suivie de dame Marthe, sa camériste, vint prendre place derrière ces gentillâtres. Elle avait de brusques tressaillements et semblait jeter de furtifs regards sur la voûte élevée de l'église comme si elle avait craint une catastrophe prochaine. Un trouble fait d'appréhension et d'angoisse colora soudain ses joues pâles du plus vif incarnat à l'idée que cette foule insouciante et frivole aurait pu deviner son amour.

L'Abbesse des filles de St-Victor, Jeanne Beckaert, la fille d'un simple tenancier du couvent de Ravensberg, entra accompagnée de deux religieuses professes de son ordre. La Prieure des Sœurs noires, la Supérieure des Chanoinesses de l'Hôpital St-Jean, la belle et sémillante Jossine Van Hondemarck, les curés de St-Martin et de St-Pierre, ainsi que d'autres ecclésiastiques des environs se tassèrent comme ils purent le plus près du chœur, où

avaient déjà pris place Messire Charles Schracht le gouverneur de la Madeleine et son greffier.

Des Dominicains avaient réussi à se mettre à la suite des autres religieux. Le reste de l'Eglise était occupé par une cohue composée de gens de tous genres, des bourgeois, des femmes du peuple, des soldats d'infanterie espagnole, des vassaux des seigneuries voisines, des clercs laïcs et autres individus appartenant à toutes les conditions sociales de l'époque.

L'autel resplendissait des points lumineux des cierges se jouant dans les ors du tabernacle, et s'alignant en une triple rangée d'étoiles dans le fond sombre du chœur.

Par une porte latérale une douzaine de moines entrèrent, habillés de laine noire, les mains jointes, la face rayonnante à l'approche du moment suprême. Seul Raoul qui marchait le dernier avait l'air abattu, l'œil éteint, attendant sans doute qu'il plût au ciel de décider de son existence.

La foule en voyant défiler cette auguste phalange de jeunesse rieuse avait eu un murmure, un frisson devant cette grandeur voulue de ceux qui ne devaient jamais connaître les joies de la famille. Derrière venaient, deux par deux, dans un silence de fantôme, les Pères, les officiers claustraux, le sous-prieur et les Abbés de St-Winoc et de St-Bertin, l'air radieux, les yeux étincelants et enfiévrés d'extase.

Les orgues clamèrent un chant d'amour, un chant joyeux d'actions de grâces où la naïveté de l'églogue et la douceur de l'idylle se déroulaient en une série de gammes brillantes.

C'était le prélude d'un beau rêve, l'aurore d'une vie nouvelle dans une mystique clarté tombant du ciel.

Les orgues de St-Winoc, les plus belles de la région, étaient à cinq claviers disposés en escaliers. Le premier en partant d'en bas appartenait au *positif,* le deuxième au *grand orgue ,* le troisième au *jeu de bombarde ,* le quatrième au *récit* et le dernier tout en haut s'appelait le *clavier d'écho.*

Les orgues d'église ne sont pas des instruments ordinaires, mais bien des orchestres complets où cent bouches de métal alimentées par un souffle puissant lancent sous les voûtes profondes des sombres basiliques les grondements sourds du tonnerre, les sons légers et caressants de l'oiseau dans les bois, les douceurs séraphiques des célestes phalanges, les espérances lointaines des paradis rêvés. Toute la série des jeux était tour à tour en mouvement. Ils reproduisaient des gammes prises vers l'aigu, tandis que le clavier de bombarde formait une suite chromatique plus ou moins grave, plus ou moins imposante.

La majeure partie des jeux à bouche et de fond de ces orgues magistrales, alternaient savamment avec les jeux de mutations. C'était la flûte ouverte de *trente-deux* le plus considérable de tous ; il partait de *l'ut,* pris deux octaves plus bas que le violoncelle, s'étendant ainsi jusqu'aux notes les plus élevées.

Le gros bourdon ou flûte *bouchée de seize*, le *huit pieds ouvert,* le *bourdon de huit pieds*, le *prestant* tenant l'intermédiaire entre le grave et l'aigu, et la *doublette* avec ses deux octaves furent mis en mouvement. Toute cette tempête de sons filait furieusement des grands tubes d'étain en

accords formidables, en rapides fusées, modulant des phrases fines et perlées sur la foule en prière. Et le *gros nazard*, la *grosse tierce*, la *quarte de nazard* et le *larigot* le plus haut de tous les jeux, avec ses notes de flûte champêtre, quintadinaient des consonnances obscures pour rassembler les principaux traits du morceau qu'on allait chanter. Et l'évêque de St-Omer, le Prélat consécrateur commença la messe dans la paleur ruisselante des cierges.

Dans les tours, les cloches tintaient lentement.

L'orgue et la cloche sont les deux voix autorisées de l'Eglise. C'est la cloche qui, le matin, salue les nouvelles aurores pour honorer l'incarnation du Verbe dans les premiers frissons de l'Angelus ; elle est la voix du dehors, la trompette sonore de l'Eglise militante qui appelle les chrétiens dans la maison de Dieu.

L'orgue chante les hymnes dans l'intérieur des temples pendant que la cloche juchée au-dessus de lui comme une sentinelle dans la chambre de veille, crépite dans l'air, déchire la nue, plane sur les hameaux et les bourgades, jette ses clameurs sur les donjons altiers aux grises silhouettes, sur les humbles chaumières perdues au fond des glèbes.

L'orgue comme la cloche sa sœur, résume en lui toutes les traditions ecclésiastiques et liturgiques. Il est le centre autour duquel gravitent les révolutions de l'art musical, il sert de lien entre le plain-chant et la musique profane ; il complète harmonieusement l'étendue de la voix humaine et interprête le dogme dans les mille feux du sanctuaire, dans la monotonie du beau chant grégorien. Et il est bien le roi des instruments, trônant majestueusement entre les tours élevées des vieilles cathédrales. De

son buffet architectural où la main de l'artiste à sculpté ses légendes, où le barde-sacré a gravé ses distiques, il lance sur les foules en prières, ses joies naïves, ses brûlantes inspirations, ses anciennes modulations d'église où la religion parfois si grave et si austère semble sourire en une tendre et douce mélodie.

Les sons et les couleurs doivent varier à l'infini. Comme pour les couleurs les gradations de sons deviennent imperceptibles et sont perdus pour les oreilles les plus attentives comme les nuances sont perdues pour les yeux. Le clavier ne donne que les demi-tons, tandis que les couleurs se nuancent jusqu'à donner le vingtième de ton. Aucun instrument à vent ni à corde ne pourrait atteindre cette finesse, aucune oreille ne pourrait même la percevoir. Et pourtant elles existent, puisque certains compositeurs anciens en ont compté jusqu'à douze cents.

Les notes claires et ronflantes allèrent alors s'affaiblissant en un accord timide de nuances indécises, vaporeuses, où les sons devenaient insaisissables et s'éteignaient lentement en des bruits vagues de harpes éoliennes.

Le confiteor s'acheva au milieu d'un respectueux recueillement. La voix grave de l'officiant et les répons des servants et des chantres se perdirent lentement le long des bas-côtés où les épaisses murailles laissaient tomber par les vitraux des clartés aux reflets allumés, aux tons de couleur chair.

— *Dominus vobiscum.*

— *Et cum spiritu tuo.*

L'évêque, la figure souriante leva les bras et dit :

— *Oremus.*

Et les voix graves des basses-tailles, auxquelles se mêlaient les notes flûtées des orgues lançant de claires coulées, détaillaient leurs broderies dans le vertige grandissant du cantique.

Dehors, le soleil brillait derrière les grands chênes des allées ombreuses du couvent. La foule prosternée priait avec ardeur, avec la foi simple de ces temps-là, dans le beau sanctuaire tout frissonnant encore de la volée des cloches.

Le sublime sacrifice d'un Dieu s'immolant par amour pour nous allait commencer. L'un des sous-diacres prit le grand livre sacré, le mit du côté de l'Evangile et se croisa les bras, pendant que le Prélat, imposant et majestueux dans ses vêtements d'or, se disposait à lire. Il fit un signe de croix sur le missel, un autre sur son front et le dernier sur sa poitrine.

— *Dominus vobiscum*, dit-il, se retournant vers les assistants, écartant les bras dans les emmanchures de sa robe de moine,

— *Et cum spiritu tuo!* clamèrent les chantres.

Les orgues éclatèrent alors en un chant nuptial, célébrant l'amour intime des êtres avec Dieu, les noces mystiques d'un chaste mariage, l'allégresse des archanges dans la pureté des cieux.

*
* *

Devant la volonté exprimée par l'Inquisiteur des Flandres, de prêcher dans l'église de l'Abbaye le jour des ordinations, les deux abbés s'étaient inclinés à regret.

Un long silence se fit; Titelmans monta en chaire.

Il portait la livrée sinistre des enfants de St-Dominique. Sa tête volumineuse, son front proéminent, son regard oblique et fuyant, ses lèvres blêmes, faisaient songer à ces félins rampant comme des couleuvres pour saisir une proie sans défense, à ces fauves que l'antiquité païenne lâchait dans les cirques les jours de réjouissances populaires.

Il était repoussant et devait avoir conscience de l'horreur qu'il inspirait aux foules, du dégoût que tout le monde éprouvait à sa vue, car il ne se gênait nullement pour le dire.

Lentement il fixa l'assistance prosternée à ses pieds, avec le regard fourbe, l'outrecuidance de ceux qui se sentent puissants et forts par la crainte qu'ils inspirent, et de son bras de géant que sa large manche grandissait encore, il fit un immense signe de croix.

En face de ce colosse encapuchonné se trouvait une statue de la Vierge qui souriait dans un gai rayon d'espérance. Cette vierge avait une expression douce et consolante sous sa robe d'azur parsemée d'étoiles ; elle joignait ses mains pâles et ses doigts fuselés soulevaient discrètement les bords de son voile. Sous ses pieds de chair rose, de ce rose d'innocence et d'amour, comme la chair des enfants au berceau, l'affreux serpent se tordait, essayant d'enrouler son corps simple et nerveux autour de cette pureté charnelle, de cette blancheur liliale. Et cette aurore immaculée, calme et sereine dans sa niche de pierre, semblait regarder Titelmans avec son doux sourire d'âme heureuse, son sourire de vierge mère, de vierge vénérable, bénie à jamais entre toutes les femmes.

La voix forte et vibrante du farouche inquisiteur des Flandres se fit bientôt entendre, et cet homme profondément exécré de son auditoire commença son sermon par ce verset de l'apôtre Paul :

« ... Qu'un tel homme soit livré à Satan pour la destruction de la chair afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus ».

(Epitre aux Corinthiens — Chapitre V).

Alors ce fut un violent réquisitoire contre l'hérésie envahissante. L'erreur, d'après lui souillait tout ; elle empoisonnait l'amour, corrompait les grands et les puissants, menaçait le sacerdoce, le peuple, la société entière. C'était le cloaque immonde, la puanteur universelle, la souillure dernière, essayant de faire crouler le dogme, l'eau fangeuse du bourbier s'infiltrant par toutes les fissures, l'infâme et hideuse luxure se vautrant sur son lit d'ordures et pénétrant jusqu'à l'alcôve des jeunes filles, jusqu'au berceau des nouveaux-nés. Le genre humain s'abâtardissait dans les jouissances coupables, se baignait dans l'impureté du doute, dans la honte du sacrilège parce que Dieu n'était plus avec lui, parce que d'autres croyances, voulaient saper le vieil édifice de St-Pierre.

D'un côté, disait-il, se trouvait l'erreur avec la faute, le péché, cette damnation de l'âme ; de l'autre la foi vivace des anciens jours avec ses joies exquises où le cœur brûlait d'amour pour Jésus. Dans son discours, il s'attacha surtout à faire ressortir, par de brillantes et savantes oppositions les splendeurs du ciel et tout ce qu'elles pouvaient avoir de grand et de sublime ; il les comparaît ensuite aux horreurs de l'enfer, dont les sombres profondeurs clamaient l'éternelle douleur des damnés, brûlant dans des

gouffres sans fonds, dans des abîmes de soufre et de flammes, au milieu du sombre séjour du malheur et de la désespérance.

Puis il entreprit une longue et sinistre description de cette géhenne effroyable, où la braise ardente crispait les corps de ceux que l'erreur avait égarés. Il évoqua en un langage des plus imagés les cohues hurlantes de spectres et de fantômes passant comme d'horribles visions sur des océans de lave, sur des précipices d'huile bouillante où des pluies d'âmes tombaient en poussant des sanglots.

Il soutint ensuite, non sans éloquence, que l'Inquisition n'avait pas d'autre but que celui de sauver l'humanité de cette terrible catastrophe, de combattre l'enfer par le bûcher, le supplice éternel par un supplice de quelques instants. L'éternité du mal vaincu par quelques minutes de souffrance, par quelques heures de tortures, après quoi l'âme, comme l'aigle au vol puissant, s'échappait vers le ciel, bienheureuse pour toujours.

La chrétienté entière devait flamber dans un immense feu de joie, les sombres silhouettes des couvents et des cathédrales s'illuminer à la lueur blafarde des bûchers bienfaisants.

— « Oui, mes frères, s'écria-t-il, en s'essuyant le front du revers de sa manche, le feu a cela de bon, c'est qu'il brûle le péché, alors même qu'il serait enfoui jusqu'au fond des entrailles, jusque dans les replis les plus cachés du cœur. Le corps n'est que pourriture, l'âme au contraire, est un pur cristal, une pure lumière : le feu purifie l'âme puisqu'il est de même essence qu'elle, puisqu'il vient de la même source, du principe même des choses. Sacrifions les corps et sauvons les âmes, sauvons l'humanité des

supplices éternels qui l'attendent. Sauvons-les malgré eux ces pauvres êtres que l'erreur aveugle, que l'esprit malin fourvoie. Et s'ils persistent dans leur façon de voir, s'ils demeurent sourds à la grande voix autorisée de l'Eglise... Oh! alors, que les bûchers s'allument sur nos places publiques, que la cloche des morts tinte leur agonie, pendant que les tourmenteurs feront craquer leurs os ».

Et ce géant terrible, ce fanatique abominable et hideux, se prit à sangloter comme une femme, en disant avec attendrisement :

— « Oui, ingrats que vous êtes! l'Inqusiition est bonne, pleine de mansuétude, douce et généreuse. C'est une mère tendre et dévouée, incomprise des foules, qui veut le bonheur de ses enfants, non point ici-bas dans la souillure du péché originel, mais là haut dans la gloire de la vie future, dans les joies infinies des séjours enchantés. Nous supprimons la créature abjecte et vile pour en faire un ange d'une pureté divine, une gloire de lumière, une clarté subtile comparable aux étoiles.

« Rallumons donc les ardeurs qui se ralentissent, les ferveurs qui s'éteignent, soufflons sur les bûchers. Si les corps grésillent dans les flammes, si les patients gémissent dans l'ardente fournaise, si la lueur des auto-da-fé rougit quelquefois les murs de nos églises, chantez mes frères, chantez l'hymne du triomphe.

« De cette chair noircie qui se consume, de cet amas informe de membres convulsés, une âme va renaître, une âme va prendre son essor vers les bosquets fleuris des paradis promis.

« Et vous, jeunes novices, qui allez aussi bientôt recevoir les premiers ordres, ne frissonnez-vous pas quand le

froid des ciseaux touchera les mèches blondes et bouclées qui ombragent encore vos fronts purs de vingt ans ? Ne tressaillerez-vous point quand, au moment de vous engager à jamais, vous vous inclinerez devant la majesté de Dieu, devant la toute-puissance de son ministre, conférant à plusieurs d'entre vous, le pouvoir de remettre les péchés du monde ?

Puis s'adressant à ceux qui avaient reçu la veille les ordres mineurs :

— « Vous qui hier, n'étiez rien encore dans la grande famille, vous jouirez maintenant de certains privilèges ; vous qui, jusqu'ici, n'avez été que d'humbles adolescents, n'ayant aucun pouvoir, aucune fonction dans la hiérarchie religieuse, pas même celle de servir les diacres, de chanter les offices ou d'allumer les cierges, vous allez devenir les soutiens de l'Eglise, les défenseurs de la foi, les ardents adversaires de l'erreur que votre zèle et votre ardeur iront chercher partout pour la combattre, l'extirper et l'anéantir. Soyez héroïques dans la lutte qui se prépare, forts contre l'hérésie, impitoyables pour les doctrines nouvelles. N'hésitez point à sévir, à dompter la chair, à maîtriser le corps ; soyez fermes et inébranlables et vous serez comme ces vieux rocs solitaires qui bravent les rafales et contre lesquels l'océan impuissant vient briser ses colères. Ne craignez pas le monstre, regardez-le bien en face, sans broncher, sans faiblir ; tant que vous serez inaccessibles à la pitié, à la tendresse, tant que vous serez cuirassés contre ce que nous appelons sottement, dans notre langage dégénéré : « cœur, amour, humanité et affection », vous n'aurez rien à craindre de lui, malgré les satires des foules ignorantes. Guérissons les générations actuelles, en sup-

primant du grand arbre de vie les branches desséchées, les branches où la sève bienfaisante ne circule plus. Que fait-on du bois mort ? Que fait-on des ramées inutiles ? On les jette au brasier, on les brûle. Jetons donc sans regret les membres gangrenés de la famille chrétienne, les membres corrompus qui n'hésitent pas à se séparer d'elle, à se séparer du tronc vivifiant de l'arbre, à renier la mère qui les a nourris de son lait, du plus pur de son sang.

« Oui, malgré eux, nous sauverons leurs âmes, nous les forcerons à s'unir à nous pour que nous soyons tous ensemble dans le ciel au jour terrible du jugement. Amen ! »

* * *

Le moment suprême approchait. La procession des novices allant recevoir des mains du puissant abbé de St-Bertin, le sous-diaconat commença.

Aline croyait assister à l'agonie de son amour. Elle avait le front moite ; à ses tempes perlaient des gouttes de sueur. Un air plus vif, moins lourd, lui aurait fait du bien. Le parfum de l'encens mêlé aux âcres émanations des cierges était en ce moment trop fort pour sa nature nerveuse et délicate. Lasse, la tête perdue, elle avait une envie poignante d'éclater en sanglots. Et, songeant aux solitudes tranquilles, au calme des grands bois dans l'oubli profond du noir couvent de Ravensberg, elle voulait mourir.

Quant à Raoul, il était brisé. Il frémissait, le cœur débordant d'amertume, l'âme défaillante au souvenir des temps heureux. Et la gracilité charmante d'Aline, dont-il gnorait la présence, les candeurs du jeune âge, la pleine

sérénité du bonheur dans l'ivresse bénie du rêve, tout cela défila devant lui au milieu d'un grand ruissellement de lumière

La revanche des sens contre la vie claustrale, le bonheur de la chair après l'exaltation mystique, l'amour triomphant de la foi, achevèrent de l'anéantir.

Un frisson d'épouvante l'avait fait tressaillir à la limite du gouffre, au bord de l'abîme où son vœu de chasteté allait le précipiter l'engloutir pour jamais. C'était un appel ardent vers l'infini de l'espérance, vers l'inconnu du mystère, vers l'amour qui l'avait absorbé. Une plaie vive saignait en son cœur de martyr ; il eut peur de la tombe, il eut peur de la nuit du sacerdoce avec sa vie morne et silencieuse, sa paix morte du cloître.

Le Prieur, remplissant les fonctions d'archidiacre se tourna vers les ordinands et dit :

— Que ceux qui veulent être ordonnés sous-diacres approchent.

On fit ensuite l'appel nominal.

Chaque aspirant sous-diacre avait sous le bras gauche les ornements de son ordre et dans la main droite un cierge,

Alors l'évêque de St-Omer leur adressa l'exhortation suivante :

« Fils très chrétiens, qui vous préparez à recevoir le sous-dioconat, c'est pour vous un devoir de réfléchir et de réfléchir très sincèrement au fardeau que vous vous proposez de prendre sur vous.

« Jusqu'à présent vous êtes libres, vous pouvez retourner dans le monde, mais si vous recevez l'ordre du sous-

diaconat, il ne vous sera plus permis de changer d'avis ; il vous faudra servir Dieu, avec sa grâce conserver la chasteté et devenir le ministre de l'Eglise. Donc, tandis qu'il en est temps encore, réfléchissez et s'il vous plaît de persévérer dans votre résolution, au nom de Dieu, avancez ici » (1).

Les sous-diacres firent alors le pas et se prosternèrent de tout leur long sur le parvis du sanctuaire où ils restèrent étendus comme des ombres, durant le chant des litanies des saints.

Raoul avait pris peur. Son être défaillait, agité qu'il était par l'ébranlement continu des secousses profondes ; ses dents se serraient convulsivement dans une suprême angoisse. Un cri rauque s'échappa de ses lèvres pâlies et il vint tomber inerte, comme un oiseau frappé à mort, aux pieds du Prélat consécrateur, au moment où ce dernier allait prononcer le fatal : *accedite*.

Deux frères l'emportèrent inanimé dans sa cellule et les ordinations continuèrent dans la radieuse clarté où flambait le tabernacle.

Aline qui voyait Raoul reculer devant l'abîme respira plus librement, charmée déjà par l'illusion d'un rêve nouveau. Un chant de flûte berçait sa mélodie dans un discret murmure. Puis il y eut un silence, un calme où elle parut se recueillir. Les grandes douleurs comme les grandes joies rendent muet. Un chœur de voix partirent des orgues ; le rêve continuait, les chants ne l'effrayaient plus. Et les yeux mi-clos,la bouche entr'ouverte, enfiévrée d'extase, elle sembla chercher le baiser mystérieux qui devait l'enchaîner à Raoul pour toujours

(1) Ces formules se disaient généralement en latin. Pour l'intelligence du récit nous les traduisons en français.

La cérémonie s'acheva, malgré cette défection, chaque ordinand venant toucher près du Pontife, le calice d'or et la patène. Et ils étaient ainsi consacrés au Seigneur à jamais.

* * *

Les assistants, en voyant tomber Raoul, avaient cru à un simple malaise résultant de sa complexion délicate, affaiblie encore par le régime monastique. Ebranlé déjà par la gravité de la cérémonie, il paraissait naturel qu'au moment suprême et redouté par tant d'autres, une nature sensible et impressionnable comme la sienne eut succombé devant la majesté puissante de Dieu l'appelant à lui. Mais les deux Abbés qui ne partageaient pas les sentiments de la foule, avaient échangé furtivement un regard de tristesse navrante, de morne désespoir. Les autres pères avaient compris aussi et se regardaient avec mystère par-dessus les feuillets jaunis de leur missel.

Sur l'autel, le calice d'or jetait de discrêtes lueurs.

Dès que l'Evêque eut conféré la prêtrise aux diacres par une triple imposition des mains, il prit la patène contenant l'hostie, ce pain de l'âme, qu'il offrit au Créateur, pour lui-même, pour le couvent, pour Raoul, pour les frères, parents ou bienfaiteurs, pour les fidèles de la chrétienté entière, morts ou vivants. Les orgues jouant en sourdine une phrase douce et triste comme le vent du soir, troublaient seules le profond recueillement annonçant que le saint mystère était proche.

L'officiant calme et grave, essuyait le calice avec le purificatoire. L'un des pères remplissant les fonctions de sous-diacre présenta les burettes, celle du vin la première

et ensuite celle contenant de l'eau. Le calice à demi-rempli, l'évêque l'offrit pour les péchés du monde et le plaça après au centre du corporal qu'il recouvrit avec la pale. Il pria avec ferveur, se fit verser de l'eau sur les extrémités du pouce et de l'index de chacune de ses mains et s'essuya au manuterge qu'on lui tendait déjà.

Les sons cristallins d'une clochette d'argent vinrent troubler le religieux silence sous la clarté rose des vitraux. Le moment solennel était arrivé ; le corps et le sang du Dieu vivant allaient descendre sur la terre, pendant que le Bénédictin, anéanti par l'émotion à l'idée que la Divinité allait s'incarner en lui, baisait la nappe de l'autel, faisait des signes de croix rapides sur le calice et sur l'hostie. Le canon fut dit avec une humilité où se mêlait l'extase du divin mystère. L'un des sous-diacres agenouillé prenait la chasuble d'or qu'il soutenait légèrement. Le Prélat, toujours incliné, les bras appuyés sur la table de l'autel, tenant l'hostie entre ses doigts, prononça dans l'expansion du bonheur mystique les paroles consacrées : « *Hoc est enim corpus meum.* »

Il se prosterna humblement, éleva l'hostie bien haut en la suivant du regard. La clochette sonna trois fois pendant que l'abbé de St-Winoc, le Prieur, les Pères et les novices, le front incliné se frappaient la poitrine avec le calme et la résignation d'hommes arrivés à une hauteur sereine où d'un œil froid, ils regardaient passer le monde et ses passions.

Le vin théologique fut ensuite consacré : « *Hic est enim calix* », et il fit avec le calice ce qu'il venait de faire avec l'hostie.

Les orgues élargirent leurs gammes dans un joyeux alleluia qui s'évanouit en une série de notes vives et alertes tombant comme une pluie bénie sur la foule prosternée. Un vague frémissement avait agité toutes les poitrines, l'idée de la Divinité terrible, mais infinie dans sa bonté, gonflait les cœurs d'allégresse, animait les âmes d'un souffle ardent et mystérieux, d'un souffle qui donne à l'homme écrasé par la souffrance, la foi naïve d'un jeune enfant.

Et le maître autel brillait dans une gloire immense ; il semblait éclater dans la joie d'un *Hosanna* triomphal.

Dans les stalles toutes fleuries d'arabesques et de saintes allégories, les moines chantaient avec un enthousiasme contenu, pendant que les orgues émettaient au milieu des accords de leurs modulations, des sons fins et déliés comme des lyres d'archanges.

L'un des sous-diacres avait pris le missel pour le poser sur le côté droit de l'autel. L'abbé de St-Bertin remit le purificatoire, la patène et la pale sur le calice, tandis que les orgues toujours avec des soupirs attendris d'âme heureuse firent entendre sous les voûtes un sourd bourdonnement couvrant les dernières oraisons.

Pendant que la messe finissait et que la lumière des cierges éclairait les faces pâles et auréolées des saints dans leur niche de pierre, les cloches se mirent en branle et tintèrent de nouveau ainsi qu'une joie matinale, une envolée d'âme pure s'échappant de la terre.

Le Père Barthélemy qui n'avait pas quitté la tour, rayonnait de bonheur. Les frères sonneurs agitaient furieusement les cordes, longues et luisantes d'une crasse séculaire, par saccades brusques, de façon à former pendant

les points d'orgue des cloches St-Pierre et St-Luc des sons nets, clairs et de peu de durée, comme des croches vives piquant l'air de leurs notes rapides.

— C'est bien, mes enfants ! cria le Père Barthélemy au comble de la jubilation, je suis content de vous ! Du courage, aujourd'hui nous nous réjouirons tous, car le Seigneur compte quelques serviteurs de plus dans sa nombreuse famille.

Et regardant en haut vers les cloches, saoûles de cette orgie sonnante, se balançant d'une manière effrayante sous les poutres noircies, ses yeux brillaient d'un pur amour, ses lèvres avaient un frémissement d'amante recevant son premier baiser sous la lumière grise des ombrages. De grands oiseaux passaient dans l'air d'une transparence de cristal.

— Chantez mes sœurs, chantez mes filles... chantez mignonnes, chantez mes amours !... clamait-il avec une joie délirante.

Les cloches étaient sa seule famille, son unique bonheur !

Il les aimait comme un père tendre. Il y avait mis toute sa gloire, toute son âme simple et naïve de moine débonnaire, bornant là toute son ambition, tous ses désirs.

— Que vos voix me paraissent douces ô fleurs de ma vie, filles de mes rêves ! Que vos sons aériens retentissent bien loin au-delà des plaines immenses, dans l'éternelle fraîcheur des futaies centenaires... Vierges pures, lys de la vallée que les coteaux éclairés d'une mystérieuse lueur font éclore, chantez la gloire, chantez l'amour, chantez comme autrefois les filles de Sion devant l'arche sainte... chantez toujours la sublime chasteté de Marie...

« Sonnez cloches divines,sonnez plus que jamais.Lancez au loin les religieux accents de votre âme de bronze, lancez au loin votre voix de métal éclatante et sonore. Vous êtes le parfum, vous êtes le sourire.

« Vos chants harmonieux sont des chants de victoire qui saluent l'enfant au printemps de la vie, dans les joies du baptême, quand les soins maternels veillent encore sur lui. Les années vont passer comme des ondes rapides. vous sonnerez encore. L'adolescent va devenir un homme dans tout l'éclat de sa beauté, dans toute la gloire de sa jeunesse ; vous sonnerez encore. Et la vierge timide, aux joues semblables au sang fleuri des roses, sentira dans son cœur les passionnés désirs, les espérances bénies de son premier amour. Vous sonnerez encore. Et vous arbres des bois restez-nous toujours verts, conservez-nous toujours vos discrets sanctuaires au fond desquels se trouvent les rêves enchanteurs de nos jeunes années.

« Des vagues de métal s'épandent dans l'air.

« Pareille à un casque de bronze, la cloche luit et brille en tirant de son être ses plus mâles accents.

« Sonnez cloches divines, sonnez ! Vous êtes l'amour, vous êtes les joies de la vie avec vos vibrations berceuses et câlines ; vous êtes la flamme ardente, le sourire enfantin, la fleur et le parfum des âmes. Vos sons charmants rappellent les longs cortèges blancs, les cantiques chantés sous les voûtes profondes, les madones souriantes au front perlé d'étoiles. Vous êtes la Madeleine purifiée par l'amour, la puissante chanteuse des grandes solennités, sonnez toujours. Votre voix nous donne tous les bonheurs, toutes les gloires des missions lithurgiques de la cloche.

« O doux élans des prières discrètes ! Adorations sublimes des créatures vers Dieu !... C'est au son de la cloche que nous nous prosternons, c'est au son de la cloche que nous courbons nos fronts dans la poussière au moment des jours sombres. C'est au son de la cloche bruissant à nos oreilles comme le vague murmure des choses, comme l'écho lointain des mondes, que nous entendons descendre dans les profondeurs inconnues de nos âmes, dans les abimes insoupçonnés de notre conscience, les angoisses des heures terribles. Car la cloche plane au-dessus des misères de la vie, sous le grand ciel à côté de la foudre qui tonne et éclate. Ses sons mélodieux confinent au pays des étoiles. Qu'elle chante l'amour, le deuil ou le bonheur, sa voix sera toujours aimée, toujours bénie par nous.

« Et maintenant que les cloches lancent bien haut leurs envolées superbes, qu'elles tressaillent d'allégresse sous l'azur des cieux pour apprendre aux fils de la terre que les bonheurs de ce monde durent peu et qu'ils s'évanouiront bientôt pour toujours, comme les rêves d'or de notre enfance. »

Dieu du ciel ! quel lyrisme !... Décidément ce vieux sonneur avait l'âme d'un poète ; il aimait les cloches en même temps qu'il en comprenait le sublime jargon.

« — Oui, je t'entends, continua-t-il, en jetant un regard émerveillé sur la cloche St-Luc, j'entends ta voix comme une mère perçoit au milieu du tumulte les vagissements de son enfant. Oui, je te reconnais ; ton cri sonore et prolongé se déchire en une série de louanges. Donne-nous le bonheur que tu chantes de ta puissante voix d'airain ! »

Ses yeux étincelaient de cette perpétuelle ardeur, de son amour profond pour sa chère famille, dont la volée sem-

blait le tremblottement même de la lumière au milieu du bleu de l'infini.

Les tours bourdonnaient toujours ; les ondes semblaient sortir des ouïes monstrueuses taillées dans les pierres, pour se dérouler au-dessus des plaines verdoyantes. C'était un bruit roulant de vagues. Toute la brillante gamme des cantiques s'égrenait en un immense chapelet de bronze, tombant comme une ondée chantante sur les campagnes solitaires. Les cloches chantaient, priaient, pleuraient ; elles disaient les heures monotones annonçant les défilés interminables des moines, le long des corridors sombres, éclairés discrètement par les étroites ogives des gothiques murailles. Et les primes et les tierces et les sextes et les nones, les vêpres et les complies exultaient leurs antiennes dans le rire argentin des cloches sautillantes ou dans les notes graves des solennels bourdons.

Les sons devinrent plus clairs, plus fins, plus aigrelets jusqu'à ce qu'ils se perdissent dans l'éloignement. Alors les cloches se turent ; elles n'oscillaient plus sur leurs poutres branlantes, mais des brises métalliques sortaient encore de leurs carapaces vibrantes, cuivrant l'air doucement jusqu'au moment où elles rentrèrent immobiles dans leur religieux silence.

La Belle Hôtesse

« Mais je suis peu dévot et même,
« Il me souvient d'avoir osé
« Faire un gai repas en carême
« Repas d'amis, bien arrosé.
« Hommes de Dieu, point de reproches !
« Il excuse un jour d'abandon ;
« Puis... c'était la faute des cloches
« Qui nous disaient... Allons donc
« Grisez-vous donc
« Grisez-vous donc
« Grisez-vous donc. »
Hégésippe MOREAU.


on loin des cinq chemins, entre les villages de Warhem et de Quaedypre, se trouvait jadis un cabaret rustique — que de nos jours nous appellerions : borgne — ayant pour enseigne : « A la Belle Hôtesse. »

Vieille masure branlante, au toit de chaume, moussu et rebondi, ce cabaret de village avait de loin l'aspect d'une sinuosité roussâtre crevant le sol comme une verrue. Il semblait être une excroissance malsaine que la terre avait jetée là. Deux fenestrelles assez basses et sans esseuillements éclairaient un intérieur dénotant la misère profonde des demeures habitées par les vassaux des petites seigneuries flamandes. Quelques pots d'étain rangés sur une planche de noyer au-dessus d'un lourd buffet, dont il aurait été difficile de dire la couleur, indiquaient que l'on y débitait couramment aux rares passants, de la bière ou du genièvre et quelquefois de l'hydromel.

La vieille Siska, l'ancienne belle hôtesse, tenait ce bouge depuis plus d'un demi-siècle. Dans le pays personne ne savait d'où elle venait ni comment elle était arrivée dans cette bicoque. Cabaretière, proxénète, hérétique ou reli-

gieuse selon le cas et les circonstances du moment, recéleuse au besoin, elle était au courant de tout ce qui se faisait de louche et d'interlope à dix lieues à la ronde, et, chaque fois qu'une vilaine chose se commettait dans les environs, la mère Siska était intéressée de la moitié pour le moins dans le succès de l'entreprise.

Co-Mouton, le chanteur populaire, était un habitué assidu de cette gargotte champêtre. Il allait y dépenser les liards et les écus qu'il gagnait dans les foires, en compagnie de joyeuses ribaudes que l'ancienne belle hôtesse lui procurait lorsqu'il était en fonds. Elle avait été renommée jadis dans le pays pour ses aventures galantes. Du temps des guerres, elle avait rendu plus d'un service aux soldats mercenaires qui composaient le plus souvent les armées à cette époque. Reitres allemands, suisses engagés, espagnols et lombards, français du temps du maréchal de Termes, tous y avaient passé, tous s'étaient abreuvés et repus dans son bouge, tous y avaient trouvé l'hospitalité la plus large contre espèces sonnantes et trébuchantes, bien entendu.

Maintenant les années, les grandes saoûleries et les veilles prolongées avaient plissé son front de rides, terni l'éclat de son regard, effacé l'incarnat de ses joues devenues creuses. Par moment sa face était presque bestiale, inconsciente et sans aucune expression ; l'œil atone recevait sans éblouissement, sans clignotement la lumière la plus vive, ayant par moment ce morne éclat, cet impassible regard de prunelles arides habituées aux ténèbres.

Elle se consolait de cette décrépitude en se mettant à la disposition des hommes en quête d'aventure. Elle leur procurait pour leurs ripailles nocturnes de jeunes serves, des fillettes de petits censiers que les travaux de la corvée appelaient quelquefois dans ces parages.

Le jour baissait. Au loin dans la campagne le ciel prenait des teintes ternes et livides. Le soleil s'était couché au milieu d'une brume épaisse, d'un sombre rideau de nuages noirs ; quelques lueurs fugitives barraient l'horizon de sinistres zébrures.

Pensive, la vieille Siska regardait l'horloge dont le balancier jetait son tic-tac monotone dans le lourd silence qui enveloppait cette masure perdue dans les glèbes solitaires. Il pouvait être neuf heures et l'obscurité s'étendait déjà sur ces plaines mornes et tristes.

Elle venait de fermer les auvents. De minces flèches de lumière ainsi qu'un léger panache de fumée grise s'échappant de la cheminée auraient pu indiquer aux manants attardés passant sur le chemin que cette chaumière était habitée. La porte basse était bien close, verrouillée au-dedans, et les sourds grondements d'un chien hargneux annonçaient que l'on y faisait bonne garde.

Un feu de bois pétillait gaiement dans la petite cuisine, enfumée et noircie, où la vieille mégère allait de temps à autre surveiller la cuisson d'un énorme quartier de bœuf grésillant sous la flamme.

Au milieu de la salle basse du cabaret, une fumeuse chandelle brûlait dans un martinet (1) de cuivre posé sur une table graisseuse où quatre assiettes de faïence multicolore attendaient des convives.

Dehors, un brouillard épais se transformant en pluie, tombait lentement sur le chemin désert. Des cris joyeux se percevaient dans l'air morne du soir. La porte s'ouvrit,

(1) Petit chandelier très bas.

Co-Mouton accompagné d'un galefretier de son espèce et de deux ribaudes entrèrent.

Cette coquinaille parut éprouver un sensible plaisir, une charnelle volupté à humer gloutonnement l'odeur de viande juteuse qui s'échappait de la chauffe-panse (1), au fond de la cuisine.

Co-Mouton se débarrassa de son manteau en guenilles avec la même majesté que si cette loque crasseuse eut été un manteau de roi, pendit son claque-oreille (2) à un clou de la muraille et fit une magistrale pirouette au milieu du cabaret. C'était sa façon à lui d'exprimer sa joie dans les grandes circonstances.

Son compagnon BabylasVandercruyse, une turlurette(3) passée en bandoulière sur son échine déjà courbée, pouvait approcher de la cinquantaine. Il imita Co-Mouton pendant que les ribaudes ôtaient leur capeline et leur mantelet de serge brune d'où tombaient de fines gouttelettes de pluie. Ce quatuor interlope parut même éprouver une certaine satisfaction à voir la vieille Siska déposer soigneusement l'énorme quartier de bœuf dans un luisant plat de faïence.

Au loin dans la nuit close, des masses sombres chargées d'ondées, semblaient descendre d'un lourd nuage d'encre. Les champs buvaient des gorgées d'eau ; les terres détrempées étaient parsemées de flaques boueuses et profondes que le vent d'ouest étendait en nappes liquides sur les herbes couchées par l'averse. Et dans le cabaret toute cette gueusaille que la perspective d'un copieux repas rendait

---

(1) Cheminée très basse.

(2) Chapeau à bords pendants.

(3) Petite guitare.

allègre et frétillante, se mit à chantonner des couplets dans ce genre ;

« Le proverbe a dit autrefois,
« Evesque d'or, crosse de bois ;
« Mais tout au rebours, il dit : or
« Evesque de bois, crosse d'or. »

— Allons, mes amours de contrebande, mes colombes de pacotille, à table ! fit Co-Mouton. Nous garderons les chansons pour le dessert. Je n'ai rien mangeotté depuis hier soir, et mon estomac menace de descendre dans mes guêtrons. Je compte assez de jours maigres dans ma vie pour me permettre de faire gras aujourd'hui quoique ce soit vendredi ; j'appelle ça le système des compensations. Cependant avant de commencer cette nocturne bombance, je vais vous réciter le plus agréable des *Benedicite*, celui de St-Quentin que les gueux ont trouvé bon de conserver dans leur rituel.

Et il embrassa Rosalinde la plus grosse des gourgandines, tandis que Babylas donnait un baiser aussi sonore à la moins laide, avec ses yeux pers et sa chevelure aux tons roussâtres

Chacun prit place devant son assiette et un silence glouton précéda le dépècement du colossal morceau de viande.

Pendant quelques minutes, ce fut un sourd fonctionnement de mâchoires triturant les bouchées saignantes absorbées goûlument par ces « mache-dru » en goguette. Co-Mouton avec sa face patibulaire, ses yeux clignottants

de bête sournoise, ne cessait d'avaler des tranches entières, sans même se donner la peine de les découper sur son assiette.

Le repas s'acheva sans encombre, les bouteilles se succédaient, les verres se vidaient avec un entrain endiablé. Les ribaudes buvaient ferme ; quant à nos deux compagnons ils avaient une descente de gosier tellement prononcée, qu'ils ressemblaient à deux chevaliers du Temple. Chacun sait ce que veut dire boire comme un Templier.

Il est un fait avéré : c'est que l'intelligence se développe en sens inverse du nombre de verres que l'on absorbe. Aussi Co-Mouton et Babylas pour se conformer à cette règle générale, entreprirent-ils une de ces discussions où il y avait de tout excepté du bon sens.

Nous allons donc abuser de notre privilège d'historien en rapportant sommairement leur conversation.

Co-Mouton était quelque peu gris, Babylas l'était tout à fait.

Ce fut le premier qui prit la parole.

— Tiens, Babylas, écoute-moi cette gamme :

Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut. Tra la, la la la !

Babylas dont le regard papillonnait sous les fumées du vin, demeura complètement ahuri.

— Où veux-tu en venir ? bredouilla-t-il.

— A ceci : c'est Gui d'Arezzo... que Dieu te bénisse ! fit-il après avoir éternué.

— Reviens à tes moutons ! cria Babylas.

— J'y suis !... C'est Gui d'Arezzo, un bénédictin d'Italie, qui a donné aux sept notes de la musique, les noms que nous leur connaissons. Elles ont été tirées de l'hymne à St-Jean-Baptiste qui commençait ainsi :

Ut queant laxis
*Re*sonare fibris.... (1)

tu vois que nous possédons quelques connaissances littéro-musicales ! Je les tiens d'un ancien moine de Clairmarais qui, dans ma jeunesse, m'avait appris le plain-chant.

— Votre Seigneurie parle comme un livre, ricana Babylas dont la griserie s'accentuait.

— Ma Seigneurie est souverainement flattée de votre compliment, illustre gueux. Mais elle est étonnée aussi « ma Seigneurie » de votre ignorance crasse, seigneur Babylas. Un musicien de votre envergure, un ménestrel de votre force ignorer des choses aussi simples... C'est impardonnable !...

— J'avoue humblement mes torts, divin Co, grasseya-t-il, car sa langue devenait pâteuse, et à votre école je ne peux que m'instruire.

---

(1) Cest l'hymne à St-Jean-Baptiste qui donna à Gui d'Arezzo l'idée de prendre pour noms des sept notes de la musique la première syllabe des premiers vers de ce chant :

Ut queant laxis
*Re*sonare fibris
*Mi*ra gestorum
*Fa*muli tuorum
*Sol*ve polluti
*La*bii rectum
*S*ancte *I*oannes.

Le *si* ou dernière note, a été formé de l'*S* du mot Sancte et l'*I* de Ioannes.

Co-Mouton eut un geste superbe de dédain affecté qui fit rire ses compagnes.

— Mes chères mignonnes, j'ai des nouvelles à vous apprendre, leur dit-il. L'Echevinat de Dunkerque a fait venir une compagnie espagnole commandée par le sire de Dixmude, afin de préserver les Dunkerquois contre les turpitudes des sectaires de la république chrestienne (1). Grand bien leur fasse... Je bois à eux...

Il vida son gobelet d'un seul trait. Puis il reprit :

— Le 10 juillet prochain, un prêche aura lieu à Hondschoote pour la première fois. J'espère bien vous y trouver tous. Un autre se tiendra à Méteren le 21 suivant. Nous nous réunirons alors le lendemain à Bailleul pour élaborer avec nos vénérables frères, un vaste plan de campagne. Nous voulons en finir d'un seul coup. Plus d'hésitations... plus de démarches inutiles... Nous démolirons tout pour ne rien laisser subsister des couvents et des églises... Nous verrons du pays en nombreuse compagnie.

Et s'adressant aux ribaudes :

— Je promets même à chacune de vous une belle robe de brocart que nous taillerons dans la grande chape du Révérendissime Abbé de St-Winoc. Vous serez mes demoiselles d'honneur, mes atournaresses (2) dans ma joyeuse cour.

Quant à toi, dit-il à Babylas dont la face enluminée luisait dans la lumière fumeuse, je te nommerai grand scélérat... pardon ! je voulais dire grand célerier ou ce

(1) Gueux.

(2) Dames d'atours.

qui revient au même : Prieur claustral des vide-bouteilles. Ton cloître sera dans les caves du monastère. C'est un poste envié et je n'ai pas besoin de te dire ce qu'elles contiennent. Rien qu'en y pensant... l'eau m'en vient à la bouche.

Et par un mouvement bucal, il fit claquer sa langue et absorba d'un seul coup le goblet que Rosalinde venait de remplir.

— A bon vin il ne faut pas de bouchon, reprit-il. Pour du bon je m'y connais, foi de gueusard en ripaille. Mes compliments, mère Siska, vous nous traitez, ce soir, en ruffians de haut vol. Ce génestrin (1) est certainement du vin à *une oreille*, digne en tout point de figurer ici. Ce n'est pas du *chasse-cousin* comme celui que vous nous avez servi l'autre jour.

Et son visage d'excommunié s'éclaira d'un sourire narquois.

On nommait alors vin à *deux oreilles*, le verdagon ou vin vert que les moines versaient aux clercs dans des demi-setiers appelés *galopins*. Lorsqu'on le buvait, sa saveur surette faisait secouer les deux oreilles comme pour dire qu'on ne le trouvait pas à son goût. Le vin *théologal*, ou à *une oreille*, au contraire, était celui des dignitaires ecclésiastiques qui, en le dégustant, faisait pencher une oreille d'un côté, avec un clignement d'yeux en signe d'approbation.

Co-Mouton s'inclina vers l'une des ribaudes en chantonnant :

---

(1) Vin d'Orléans.

« Vous devenez Lisette
« Plus blanche qu'un soucy,
« Savez-vous la recette
« Lisette la voicy. »

Et il ponctua ce refrain d'un geste qui fit pouffer de rire toute la bande gavée de viande et allumée des fumées du vin.

Alors il continua à chanter les couplets qu'il beuglait dans les foires:

« Femme se plaint, femme se deult (1)
« Femme est malade quand elle veult,
« Et par madame Saincte Marie
« Quand elle veult femme est guérie. »

Au dehors la pluie avait cessé. Autour de la masure des pièces d'herbages aspiraient la fraîcheur humide. Plus loin le paysage se teintait d'une légère vapeur, d'une éclaircie d'aurore, se montrant timidement dans des lignes presque ternes, d'un bleu léger. Et tout au fond les parterres de luzernes, les prés et les grands bois barraient l'horizon d'une immense raie noire.

Siska apporta quatre rasades d'eau-de-vie ou *vin ardent.* C'était le coup de l'étrier, la fin glorieuse du repas, que la vieille servait à ces râpures, se vautrant dans la fange.

— A ta santé, Babylas!... A la tienne, ma vieille branche *(sic)* — il paraît que ça existait déjà dans ce temps-là... C'est bien le cas de dire qu'il n'y a rien de

(1) Deult, de douloir — douleur.

nouveau sous le solell !... — En avons-nous chanté de ces capucinades !... de ces miracles que nous inventions quelquefois pour faire vendre nos complaintes, comme à Notre-Dame des trois Cayelles (1). Tu es déjà tellement gris, mon pauvre vieux, qu'il te sera impossible de regagner ta gentilhommière autrement qu'à quatre pattes... Je dis gentilhommière parce que nous sommes de sang noble... de nobles gueux... d'illustres chevaliers d'aventures, de nobles troubadours des francs-marchés. M'entends-tu, palsanguienne ?...

Et Co-Mouton frappa du poing sur la table, ce qui fit sursauter Babylas affalé sur son banc, commençant à rêver qu'il était couché sur un lit armorié.

— Si nous étions venus quelques siècles plus tôt, continua Co-Mouton, nous eussions été des trouvères comme Adam de la Halle... comme Charles d'Orléans ou peut-être bien encore des paladins comme Roland et tant d'autres !... Mais que veux-tu? ivrogne incorrigible, nous sommes arrivés trop tard, nous avons manqué le coche, et faute d'aller guerroyer les Maures et les infidèles d'Orient nous aurons pour adversaires de la moinaillerie ou des oiseaux du même genre. Si c'est moins chevaleresque, c'est beaucoup moins dangereux.

Babylas abasourdi par ce flot d'éloquence auquel il n'avait pas compris un traître mot, se leva sur ses maigres jambes pour trinquer et féliciter l'orateur.

Il bafouilla quelque chose d'intraduisible, eut un sourire idiot, se versa le contenu de son verre dans le gosier et

---

(1) Chapelle à Eperlecques érigée à N,-D. des trois Cayelles — ou des trois chaises.

tomba comme une souche sur le banc qu'il avait eu tant de peine à quitter.

Il faisait chaud et lourd dans cette pièce basse, éclairée par la lumière rouge et vacillante de la fumeuse chandelle. Une odeur de corps sales s'exhalait de ce quatuor de besogneux. On retrouvait dans ce bouge cette chaleur malsaine qui se dégage des saletés de la vie honteuse, des charnelles poussées qui sèment fatalement les malheureux et les dèshérités sur les chemins ardus de l'existence.

Les ribaudes avec leurs yeux lascifs avaient des hauts-le-corps de bêtes repues, des gloussements de filles ayant trop mangé et dont les aliments substantiels encombraient l'estomac fatigué, peu habitué à pareille bombance.

L'orgie continua bruyante dans une ivresse lourde.

Babylas, par une attraction naturelle avait glissé, le plus simplement du monde, de son siège sur le plancher où allongé il ronflait comme un orgue de cathédrale. Sa poitrine se soulevait en des hoquets convulsifs, comme s'il allait mettre du cœur sur du carreau. Sa saoûlerie semblait se compliquer d'une indigestion.

Co-Mouton plus solide, avec son ironie paillarde et souriante, son visage aux teintes d'arc-en-ciel, chantait toujours entre les deux noceuses, prenait des poses superbes de crânerie amoureuse. Il savourait cette puanteur; il humait avec délices les émanations sordides s'échappant de ce cloaque de luxure où des filles ivres, folles de leur corps se vautraient dans une lubricité bestiale.

Et lorsque Co-Mouton vit son compère Babylas gisant à terre, cuvant son vin dans cette atmosphère empestée, il eut pour lui un geste méprisant et dur.

— Allons, sac à vin, dit-il en le poussant du pied, tu veux être des nôtres et tu ne sais pas seulement siffler la

linotte (1) d'une façon convenable... Tu déshonores la confrérie des gueux...

L'orgie se faisait démoniaque, obscène.

La vieille Liska pour ne point gêner les ébats de ses hôtes, était allé se coucher dans une soupente au-dessus de la cuisine.

Par les fissures des auvents filtraient les premières flèches de l'aurore ; le jour commençait à poindre. L'heure était au silence, un grand calme planait sur la nature endormie. Au loin, le ciel devenait rouge, mais d'un rouge nuancé de rose. Des perles humides tombaient lentement du frissonnement des feuilles pendant que fuyaient les dernières étoiles.

Les nids se mettaient à gazouiller sous la première caresse du jour. Un ruisseau coulait paisible derrière la « *Belle Hôtesse* ». Il charriait dans son bruissement de cristal, la chanson des prés verts, jusque dans les solitudes profondes, berçant de sa douce mélodie les futaies immobiles.

Et chez la vieille Siska la débauche durait toujours.

Du côté de Saint-Winoc les cloches sonnaient joyeusement dans l'air pur du matin. Elles tintaient le bonjour du soleil à la terre avec des inflexions câlines et tendres, des modulations composées de demi-teintes d'une grande douceur où des tons graves s'égrenaient en une succession de sonorités lointaines. Et les tours de l'abbaye dont les flèches aiguës brillaient dans les pâleurs de l'aube, se dressaient solitaires et imposantes au milieu d'un bain d'or mélangé d'azur.

. . . .

(1) Boire beaucoup.

La Ville et la Contrée

Au pays de ma mère est un sol plantureux
Où l'homme, doux et fort, vit Prince de la plaine,
De patients travaux pour quelles moissons pleine,
Avec, rares, des bouquets d'arbres et de l'eau.

. . . .

. . . .

Mais l'ensemble est resté, somme toute très bien,
Le peuple est froid et chaud non sans un fond
(chrétien.
Belle très au-dessus de toute la contrée
Se dresse éperdument la tour démesurée
D'un gothique beffroi sur le ciel balancé
Attestant les devoirs et les droits du passé;
Et tout en haut de lui le grand lion de Flandre,
Hurle en cris d'or dans l'air moderne « Osez les
(prendre ».

PAUL VERLAINE.



uelques mois s'étaient écoulés depuis l'importante cérémonie de la Trinité. La Kermesse s'était terminée ayant comme apothéose ses bals, ses grandes beuveries de bière et ses refrains de joyeuses chansons locales. Pendant plusieurs jours la ville avait chanté :

« Bien venus gens de la Kermesse,
« Quand partez-vous ? »

Raoul, plus résolu que jamais à renoncer à la prêtrise, entretenait toujours avec Aline une correspondance suivie. Elle lui avait envoyé vers la mi-juin, la veille de sa fête, un charmant bouquet de bluets, dont il avait caché les fleurettes dans les feuillets de son missel.

Co-Mouton gagnait de belles journées à ce métier de messager d'amour.

Ses allées et venues lui rapportaient plus que son violon, et en frottant ses mains sèches et osseuses en signe de satisfaction, il ne demandait qu'une chose : c'est que cela durât le plus longtemps possible. C'était donc dans une sorte de vision radieuse et pleine de charmes qu'il entre-

voyait les soupers gloutons et bien arrosés qu'il pourrait faire chez la vieille Siska, en compagnie de son inséparable Babylas y compris leurs drôlesses.

En juillet avait eu lieu la sainte Anne, la fête annuelle des dentellières et des couturières. Les boutiques où travaillaient ordinairement ces ouvrières étaient demeurées closes pendant toute la journée, ce qui avait permis aux jeunes filles de se donner du bon temps et de parcourir gaiement les rues de la ville en chantant :

« C'est en me lamentant
« Que je gratte ma tête,
« Et tout en travaillant,
« J'attends ce jour de fête.
« Oui, toujours je souhaite,
« Qu'il soit sainte Anne,
« Vive sainte Anne ! »

Autrefois ces fêtes étaient scrupuleusement suivies, non seulement à Bergues, mais encore dans toute la Flandre, A la saint Grégoire, vers le 1er septembre, les *escholiers* arrivaient devançant l'heure de l'école de façon à s'y trouver bien avant le maître. La porte était soigneusement fermée, les enfants n'en permettaient l'accès au pédagogue, qu'à la condition d'obtenir de lui plusieurs jours de congé. Ce serait là, parait-il, l'origine des vacances.

Le jour de la décollation de St-Jean, les compagnons tailleurs se guettaient aux abords de l'atelier, pour essayer d'abattre les têtes de leurs confrères, mais avec d'inoffensives pommes cuites.

Et au milieu de ces frairies bruyantes, le beffroi que les bourrasques et les intempéries avaient recouvert d'une mince patine grise, estompant çà et là, le jaune pâle de ses briques, dressait fièrement sa belle silhouette. Pensif et solitaire, il veillait sur la ville.



Avec sa tour rectangulaire, décorée sur ses quatre faces d'arcatures ogivales, ses tourelles à huit pans coiffées de combles ardoisés de l'effet le plus heureux, il émergeait d'un ensemble de constructions sur la façade principale desquelles était accolée un porche à arcades reposant sur des colonnes. Et tout en haut, au-dessus du campanile, sur la partie en forme de poire, s'élançait gracieusement en légère et hardie girouette, le vieux lion doré des Flandres.

Ce monument forme encore de nos jours un ensemble de proportions remarquables donnant bien un des plus précieux exemples de ces beffrois des villes flamandes dont la coupe, aussi élégante qu'artistique, se détache si pittoresquement sur le ciel par une claire matinée d'avril.

Le beffroi n'affirmait-il pas les jours de grandes sonneries religieuses, l'indépendance de la

commune, l'émancipation de la bourgeoisie triomphante, maintenant toujours fermes ses droits et privilèges devant la suprématie de l'Eglise comme devant l'omnipotence du pouvoir civil.

Et les clochettes du carillon, guillerettes et rieuses, s'ébranlaient soudain comme un essaim léger de jeunes filles, jetant allègrement les airs de leurs naïves chansons, de leurs sautillants refrains, moins augustes sans doute que les graves clameurs des vieilles tours abbatiales, mais aussi plus joliets, plus lestes et plus pimpants, Et les jours de Kermesse, elles remplissaient l'espace d'une délicate et transparente dentelle s'étendant en une subtile et musicale poésie sur la cité en liesse.

Et ces voix fines et menues, clinquantes et déliées disaient parfois de vieilles bribes de ballades, de grivoises ritournelles des jours fériés d'antan :

Une dévote des plus franches
Sous de bien modestes atours,
Allait à vespres les dimanches,
Que faisait-elle aux autres jours?

. . . .

C'est une autre paire de manches (bis)

Vif et jovial dans le début, l'air semblait se ralentir un peu vers le milieu du couplet, puis s'attarder dans un fouillis de notes basses pour reprendre sa marche sautillante et finir en une suite de sons vifs et alertes, grêles et hachés, avec les deux derniers vers.

Et ces coquettes résonnances du carillon moqueur, ces flouflous gouailleurs des chansons populaires voletaient au milieu du lourd bourdonnement des cloches du monastère.

Très minces, très fines, les sonorités glissaient rapides et serrées comme des coulées étincelantes, ridant l'azur du ciel, formant un interminable rosaire de sons criards et aigrelets pour retomber en gerbes immenses, en fines pointes diamantées, en ruisselantes gouttelettes de soleil.

La vie ordinaire avait repris son cours ; les récoltes promettaient beaucoup, le lin était superbe et le blé jaunissait au loin sous les ardentes caresses d'une brise surchauffée de soleil. Quelques bruits fâcheux circulaient pourtant de village en village. Les gueux s'agitaient dans les centres, menaçant de se répandre partout pour raser les églises, seule manière, à leur avis, de propager la religion nouvelle.

Certains tenanciers de fiefs appartenant à des seigneurs réformés s'étaient, à l'instigation de leurs maîtres, ralliés aux croyances hérétiques. Aussi, lorsqu'ils venaient au marché avec leur beurre, s'écartait-on d'eux, comme s'ils étaient atteints de la peste ou de tout autre fléau. Les fermiers catholiques, afin de ne pas être confondus avec les partisans des gueux et des iconoclastes, appliquaient sur leurs pièces ou quartiers de beurre, un cachet de buis représentant un attribut quelconque de l'ancienne religion. C'est depuis cette époque que nous voyons sur cet aliment des emblèmes religieux, dont la plupart d'entre nous ont dû souvent se demander l'explication insolite.

Vers la fin du mois de Juillet, un artisan du nom de Masse, vint prêcher sur la place en plein marché. Il annonçait les progrès des idées nouvelles par l'adhésion collective des membres de la Société des Arquebusiers d'Estaires. Titelmans après avoir provoqué ces désordres

avait été rappelé à Bruxelles par le cardinal de Granvelle ; et les autres ecclésiastiques restaient aux prises avec l'ouragan qui allait se déchaîner. Les Dominicains, ces fougueux militants, ces chiens du Seigneur, comme on les appelait (1) ne sortaient plus de leur couvent et avaient renoncé à leurs tournées dans les campagnes.

Un prêche avait eu lieu à Hondschoote, un second vers le même temps à Steenvoorde, d'autres à Nieppe, à St-Jean-Cappel et à Boeschèpe près du mont noir. Les gueux s'étaient ensuite donné rendez-vous à Caestres pour se concerter au sujet d'une expédition ayant pour but de délivrer les malheureux retenus dans les cachots du Saint-Office.

Puis l'on apprend soudain que l'église Saint-Pierre de Cassel est incendiée ; cinq cents gueux pillent celle de Bailleul ; une populace furieuse se joint à eux dans l'intention de récolter une part du butin.

Dans la région, le clergé des paroisses, sur les ordres formels des Inquisiteurs, s'était entendu avec les Vierschaëres pour surveiller les allées et venues des bourgeois. Chaque localité était divisée par section ayant à sa tête un « chef-homme » renseignant les échevins sur les habitants et les fréquentations de leurs administrés. Des registres spéciaux étaient tenus partout, soigneusement annotés. Lorsqu'un citoyen s'absentait pour affaire ou tout autre motif urgent, il devait rendre compte à la Vierschaëre de son déplacement, justifier de l'emploi de son temps en voyage. Les maisons scabinales dans les grandes villes surveillaient

---

(1) *Dominus Canes.*

les hérétiques avec la même précision, le même tact et la même habileté que la Préfecture de Police surveille de nos jours les escarpes et les rodeurs nocturnes de la capitale.

Chaque Dimanche, le clerc de l'église paroissiale faisait l'appel des fidèles ayant assisté à la messe. Les absents étaient signalés immédiatement et leurs biens enregistrés de façon à pouvoir être confisqués si leur conduite devenait suspecte ou s'il était suffisamment prouvé qu'ils s'étaient joints aux gueux.

Malgré ces nouvelles attristantes, le monastère de St-Winoc continuait toujours sa vie calme et paisible. L'abbé transmettait de nombreux rapports sur la situation du pays à Gérard d'Haméricourt, retourné à St-Bertin quelques jours après les ordinations. Ces deux hommes avaient prévu ce qui allait se réaliser; aussi était-ce le cœur navré d'inquiétude que Jérôme de Grimberge envoyait tous les deux jours à St-Omer, un courrier spécial, annonçant de nouveaux incidents.

Les moines sortaient peu du couvent. Chacun s'enfermait dans sa cellule comme le limaçon dans sa coquille. Seuls quelques novices se réunissaient chaque matin, après les offices, dans la grande salle de la bibliothèque. Ils feuilletaient dévotement quelques livres de prières, pénétrés du respect profond que leur causait la suprématie du froc. Comme pendant les heures de récréation, où ils couraient par bandes de jeunes écoliers, le long des charmilles du grand jardin, le Père Pamphile, les surveillait de son regard soupçonneux, allant de l'un à l'autre pour expliquer les textes, les obscurités du dogme, les pompes de certaines fêtes qui rendaient la religion plus auguste et plus imposante.

Parmi ces futurs pères se trouvaient de forts et solides campagnards qui, dans le temps de leur première enfance, avaient vu leurs aînés peiner et succomber pour le château ou le couvent. Le sacerdoce avec ses joies intimes, sa douce quiétude, était pour eux le suprême bonheur qu'osait rêver le fils du pauvre manant, l'enfant primitivement destiné aux durs labeurs des glèbes, à qui l'Eglise promettait une vie calme et honorable avec l'espoir d'arriver peut-être un jour à la Prélature et de marcher l'égal des seigneur les plus fiers et les plus redoutés. Plusieurs d'entre eux écoutaient attentivement les homélies du Père Pamphile, les yeux baissés en signe d'humilité, les mains dissimulées sous leur long scapulaire. Ceux-là étaient parfaitement convaincus de la puissance des conceptions théologiques ; d'autres, comme Raoul, songeaient à bien des choses, tandis que quelques-uns, d'une ambition modeste, ne pensaient à rien, voyant dans le silence du cloître, une existence oisive et exempte de soucis matériels.

La vie monastique d'alors était une vie toute spéciale. Faite de douceur et de rudesse, de monotonie et d'imprévu, de quiétude et de turbulence, de travail intellectuel et de nonchalance d'esprit, d'austérité et de relâchement, de dur labeur et d'oisiveté, de joie discrète et de gaieté bruyante; elle a gardé comme le sphynx de l'antique Egypte, ses secrets et ses mystères, ses extases des beaux jours et ses douleurs des heures terribles.

Personne ne nous dira jamais l'existence des moines d'autrefois, dans ces lieux isolés, sous ces voûtes silencieuses aujourd'hui en ruines, sous ces pierres épaisses qui gardaient leurs vivants comme les tombes gardent leurs morts. Et toutes les réflexions

que peuvent éveiller en nous cette vie étrange dans ces cellules où des êtres jouissant de leur libre arbitre se retiraient volontairement pour se consacrer à Dieu, ne nous diront pas la puissance du souffle qui secouait ces âmes, la foi ardente qui les poussait à embrasser cette vie mystique, où la lumière elle-même tamisée par d'épais vitraux aux naïves légendes, ne pénétrait que discrètement.

Qui nous dira les luttes intérieures qu'eurent à soutenir ces penseurs solitaires, dont les blêmes visages semblent encore nous sourire par delà les siècles, à travers les nuages d'un passé disparu ? Qui viendra nous narrer les drames qui se sont passés derrière ces murs sombres, les haines terribles qui hantèrent ces âmes fortes et stoïques sous leur apparente douceur, sous leur bienveillance de commande, sous les grimaces de leurs sourires ? Et les mesquineries jalouses, les taquineries sans nombre, les vanités froissées, les passions refoulées au fond de l'être et n'attendant que l'étincelle vitale pour éclater terribles et grandies dans les rêveries dangereuses du cloître ? Non, rien ne pourrait traduire le fiel de certains moines, la bonté native de certains autres, la souplesse de caractère du plus grand nombre et les irrévérencieuses moqueries lancées sournoisement à l'adresse des égaux et même des supérieurs.

Et lorsqu'on parcourt les archives poudreuses des anciens monastères, lorsqu'on cherche sous la poussière des cartulaires ou dans les feuillets jaunis des vieilles chroniques quelque chose de vivant, de palpitant, quelque chose qui fut la vie de ces couvents disparus, dont les ruines se dressent encore comme des tombes oubliées,

inconnues, on ne trouve rien d'affectueux ni de tendre, rien qui fasse vibrer le cœur, si ce n'est un sentiment général de froide indifférence pour un pauvre frère, obscure individualité décédée pieusement dans le sein du Seigneur. Aucun regret exprimé, aucune larme versée en souvenir de son passage dans la vie ; et il en est des simples convers, comme des puissants abbés mitrés ; à peine quelques prières dites en latin, des lèvres et non du cœur.

* * *

Le 10 Août, un orage épouvantable éclata sur la contrée. La Colme monta si haut que le chemin de Looberghe disparut sous les eaux. Des fermes furent incendiées du côté d'Houtkerque et de Winnezeele. Pendant la tempête, un sectaire nommé Sébastien, chapelier de son état, haranguait la foule dans la chapelle de Saint-Laurent près de Steenvorde. La foudre tomba sur une chaumière située non loin du campement des gueux qui virent dans cet accident un miracle en leur faveur, pas un des leurs n'ayant été atteint. Dieu châtiait la demeure d'un papiste alors qu'il épargnait l'endroit d'où la bonne parole se propageait.

Le règlement intérieur de l'abbaye de Saint-Winoc devint plus rigoureux. Des instructions spéciales furent données aux frères portiers afin de ne plus laisser entrer personne sans la permission de l'abbé ou du prieur. Les issues furent verrouillées et le père Barthélemy chargé de faire observer par ses sonneurs les environs du haut des tours.

L'abbé, devant le danger menaçant le troupeau confié à sa garde tenait la main à ce que la discipline fut maintenue

plus rigoureusement que de coutume. Tel un général d'armée la veille d'une bataille tient à ce que tout soit en ordre et fonctionne convenablement.

Ainsi, il rappela que les exercices divins devaient être plus que jamais célébrés à leurs heures respectives, sans précipitation, sans distraction surtout. Le religieux empêché devait s'en excuser auprès de son supérieur.

Tout devait se faire selon le rite romain, pour les rubriques, les ornements, le luminaire et les cérémonies.

Chaque jour, un peu avant quatre heures, les religieux étaient réveillés au son de la *gueularde* et par le frère de service pour le chant des matines,

Après laudes, tout le monde faisait l'oraison mentale, à la suite de laquelle chacun se retirait dans sa cellule où il pouvait faire une lecture pieuse, écrire ou étudier. Les Pères à ce moment pouvaient célébrer leur messe.

A sept heures, chant d'une messe en l'honneur de la Vierge, à la suite de laquelle il fallait chanter prime. On y ajoutait même les litanies. Après le déjeûner, étude des livres sacrés à la bibliothèque.

Il va sans dire que les heures des offices variaient avec les saisons.

Nous rappelons ici le règlement en vigueur au moment où se passe notre histoire.

De la fête de Pâques jusqu'au milieu de septembre, les religieux restaient dans leurs cellules de midi à une heure, où ils observaient un rigoureux silence.

A deux heures, chant de la dernière petite heure.

Les vêpres avaient lieu à quatre heures. On rentrait de nouveau dans les cellules pour y travailler jusqu'au mo-

ment du souper. Aux grandes solennités, les cloches sonnaient à toute volée un quart d'heure avant les vêpres.

Aux fêtes de Pâques, de l'Ascension et de l'Assomption, après le repas du soir, les Pères se rendaient processionnellement au jardin, en récitant le « *de Profundis* ». Cette prière terminée, ils avaient droit à un colloque et à une petite récréation.

Après le chant de complies, tous devaient se retirer dans leurs cellules. observant strictement le silence. Ils pouvaient s'y adonner à l'étude, à la prière et se livrer ensuite au sommeil après un scrupuleux examen de conscience.

Chaque semaine un père remplirait les fonctions de maître de chœur.

Tous les religieux prêtres, à tour de rôle, chanteraient durant une semaine entière la messe de communauté. La seconde semaine, ils chanteraient la messe pour les défunts, suivant les prescriptions de la Reine Mathilde, bienfaitrice de l'ordre.

A la troisième, l'hebdomadaire devait chanter à sept heures, une messe en l'honneur de la Vierge, à la quatrième il devait en dire deux en l'honneur de St-Winoc.

Durant la semaine il devait être chargé de présider à tous les offices du chœur.

Quant au dortoir commun, où chaque religieux avait sa cellule séparée, des instructions spéciales avaient été données aux officiers claustraux.

Le Prieur et en son absence le sous-Prieur, devaient veiller à l'observation du silence, à l'extinction des lumières à neuf heures et demie. Sauf pour ceux qui avaient l'autorisation de travailler ou d'étudier jusqu'à dix heures.

Après neuf heures et demie, personne ne pouvait entrer, ni sortir des dortoirs sans la permission du Prieur.

Les jours de jeûne ne furent pas oubliés non plus. Comme tous les moines devaient, dans la mesure du possible, mortifier leur corps et s'élever au-dessus des besoins matériels de la nature, outre les jours de jeûne de précepte, ils étaient astreints à jeûner encore tous les vendredis de l'année, la veille des fêtes de la Vierge et pendant l'Avent.

Aux jours de jeûne commandés par l'Eglise, le souper ne devait se composer que de pain et de bière. Pendant le Carême on ajoutait des raisins secs ou des figues.

Dans les jeûnes monastiques, le beurre et le fromage formaient la base la plus substantielle de l'alimentation.

Il fut aussi rappelé que le réfectoire étant commun à tous les religieux, les repas devaient se prendre à la même heure, de façon à ce que tout le monde put manger des mêmes plats. Un silence absolu devait y être observé. —

On ne dérogeait à cette règle sévère que le jour des festins pantagruéliques, comme celui qui avait suivi la pompeuse cérémonie des ordinations. — Pour élever l'esprit et le nourrir en même temps que le corps, une lecture pieuse devait se faire pendant le repas.

Avec l'assentiment du Prieur, des étrangers, prêtres ou laïcs, pouvaient être admis à la table commune. L'hospitalité la plus large et vraiment chrétienne, était pratiquée dans l'Abbaye, envers les visiteurs et les étrangers qui en exprimaient le désir. De nos jours, cette tradition s'est conservée dans différents monastères, notamment à La Trappe et la Grande-Chartreuse.

L'ordinaire se composait strictement de légumes, de viande froide ou chaude, bœuf ou mouton, et de pain à discrétion ; le soir, du veau ou du poulet avec de la salade.

Aux jours maigres, les frères devaient servir des raves, des œufs à la coque, ainsi que du poisson de rivière ou d'eau salée.

A chaque repas, la bière était la boisson courante. A la fin un seul gobelet de vin devait être versé à chaque religieux.

En hiver, après le souper, les Pères allaient se chauffer dans une chambre commune où ils ne pouvaient parler qu'à voix basse. A partir de neuf heures, tous devaient s'éloigner du feu et regagner leurs cellules.

En présence du danger qui menaçait la contrée, l'Abbé avait donné des ordres pour réunir le chapitre trois fois par semaine : le lundi, le mercredi et le vendredi. Ces réunions chapitrales commençaient par une petite lecture, puis on procédait à la correction des fautes commises. Les pénitences étaient imposées par celui qui présidait.

La distribution des heures en dehors des offices fut examinée avec un soin particulier. Les règles relatives à l'emploi du temps libre à la sortie du chœur furent rappelées. Tout religieux pouvait utiliser ses loisirs par des lectures, un travail manuel quelconque ou des promenades au jardin.

En temps ordinaires les Pères, novices ou frères pouvaient, à l'occasion, inviter leurs parents ou amis, à l'exclusion des femmes. Les mères ou sœurs des religieux pouvaient seule être admises dans la salle des étrangers. Cette faveur fut provisoirement suspendue ; de plus, aucun moine ne devait sortir du couvent pour dîner en ville, sans une permission spéciale de l'Abbé.

L'été après nones, l'hiver après le repas, les pères avaient la faculté de se promener dans les jardins, dans

les cours et même dans la campagne. Il fut interdit désormais de sortir des cours et des jardins.

Tous les ans, à pareille époque, les religieux pouvaient s'absenter pendant quelques jours pour visiter leur famille et leurs amis. On leur donnait même de quinze à vingt florins pour les frais du voyage. Ces congés annuels furent également supprimés.

Raoul de Foresteaux, surveillé de près depuis la scène des ordinations, assistait impassible à cette recrudescence de sévérité dans la discipline intérieure. Il luttait plus que jamais contre les exigences du sacerdoce, le rigorisme du cloître qui s'alliaient pour lui ravir celle qu'il aimait

Le soir, dans la paix profonde des cellules, où les moines dormaient leur sommeil sans rêve, il revoyait toujours, dans un rayon d'espoir, les traits purs et charmants d'Aline. Il se livrait tout entier aux premières illusions de son adolescence, aux premières envolées amoureuses du jeune âge. Il devinait l'avenir, il pressentait par une sorte d'intuition nette et précise, la fin prochaine de son internement, la liberté entière dans la gaieté vibrante du beau ciel. Et il n'entendait plus que les vagues sonorités des grands chênes empourprés du château d'Ekelsbeke, dans lesquelles il distinguait très bien la voix perlée d'Aline. N'être plus qu'un, dans un élan de conquête irrésistible, s'oublier dans une étreinte passionnée où se fondaient les corps, où s'exhalaient les âmes ! — Et dans ce moment de suprême ardeur, débordant de la joie de la savoir à lui, rayonnante de tendresse et d'amour, il se perdait tellement dans l'infini des choses, qu'il lui arrivait souvent de ne pas entendre les sons discordants de la gueularde sonnant effrontément matines dans les premiers frissons de l'aube.

Il regardait alors à travers les abat-sons des tours les batteries de cloches dans leur troublante immobilité. Comme lui elles semblaient s'anéantir dans le recueillement du rêve. Un doux frôlement de brise, un léger souffle de vent caressant leurs larges lèvres tournoyait au dedans, à l'endroit où le battail frappait mystérieusement son rhythme cadensé, à la place où il avait gravé son empreinte séculaire par un large trou brillant et clair où s'allumaient parfois des lueurs d'or. Et elles se mettaient à sonner bruyamment ; elles volaient comme en un jour d'allégresse et d'amour, triturant dans leur ventre arrondi de dur métal des sons forts et nourris. Les vieilles pierres craquaient et la tour trépidait comme si la terre leur avait alors communiqué un sourd grondement, un spasme profond venant des entrailles mêmes de l'ancien monde.

Le Sac de l'Abbaye

Quand les frères allaient au chœur,
Ou lorsqu'ils faisaient pénitence.
Pour moy, je n'avais dans le cœur
Que la cuisine et la pitance.

Lorsque les autres en veillant
Se levaient pour chanter matines,
Moy, je songeais, en sommeillant,
Aux verres, aux pots et aux tines.

Le Père GARASSE.



e jour-là, les matines avaient sonné pour la dernière fois.

Vers neuf heures du matin, le frère guetteur de service avait aperçu sur le chemin de Quaedypre, les gueux s'approchant de la ville.

Les femmes marchaient en tête, la chevelure dénouée, flottant au gré du vent, ondoyant sous la chaude brise. Elles allaient, hurlant des obscénités contre les prêtres et les moines, retroussant leurs jupes en guenilles, montrant sans vergogne leurs jambes nues, encrassées d'une sueur poussiéreuse. Plusieurs d'entre elles portaient des enfants chétifs, pâles et dépenaillés par le manque de soins, de sommeil, de nourriture, et aussi par cette rude existence pleine de danger, de fatigue et d'imprévu.

Des hommes armés de bâtons et de piques marchaient en rang serrés. Des sayetteurs, des tisserands de futaine, des teinturiers de bougran, toute la lie des campagnes flamandes, formant une masse profonde, dont la couleur terne se confondait avec celle de la terre des chemins. Leurs yeux brûlants lançaient la haine dans leurs regards fauves de bêtes enragées.

Et le soleil brillait d'un vif éclat sur cette tourbe populaire vociférant au loin des menaces de mort.

C'était la peur des bûchers de l'inquisition qui les charriait ainsi sur les routes poudreuses de la West-Flandre, par une chaude matinée d'Août. La frayeur du St-Office et de ses tortionnaires avait jeté des masses d'indifférents dans les bras de la religion nouvelle. Un beau jour le peuple émancipé avait secoué le joug des siècles, brisé pour quelques heures la tyrannie d'Antan. Les femmes avaient eu des cris de lionne à laquelle on arrache ses petits, les hommes s'étaient souvenus qu'ils n'étaient plus de la chair à corvée pour les nobles, de la viande à griller pour les flammes des auto-da fé. Et c'étaient ces mêmes lambeaux, ces mêmes loques crasseuses sur des corps sales et nus qui devaient faire crouler plus tard la vieille société française aux heures terribles de la Révolution, comme jadis les hordes barbares s'étaient ruées sur la Rome expirante et empuantée des Césars.

On voulait supprimer la noblesse et les couvents, source de tous les malheurs, de toutes les iniquités sociales. On démolissait les châteaux, les églises et les monastères pour retourner à la vie primitive des peuples de l'âge d'or. L'existence large et saine des grands bois, les repas en commun dans l'immense ripaille qui viderait les caves profondes des Abbayes où les vins généreux vieillissaient lentement. La hiérarchie disparaissait dans le spasme populaire, dans le flot débordant de sèveré génératrice partant d'en bas pour gagner le sommet des branches. Dans cette tourmente un vent de liberté et d'égalité soufflait en tempête menaçant de tout renverser.

Et c'était une course sans fin, sans trêve ni repos, à

travers les champs couverts de moissons abondantes. Une telle poussée ébranlait les gueux qu'ils ne sentaient même plus leurs pieds meurtris et sanglants. La masse des meurt-de-faim grandissait toujours. En passant près d'une ferme à West-Cappel, tout le personnel occupé à lier le blé en gerbes avait abandonné l'ouvrage pour se joindre à la cohue hurlante, dévalant sur le chemin de Reexpoëde comme un jet continu de misère noire et farouche. Cette marée humaine envahissant les campagnes avec le bruit sourd d'une avalanche, semblait être une mer de souffrance, grossissant tout à coup dans un besoin de carnage, dans une rage folle de tout supprimer.

Les gueux étaient ainsi arrivés près du monastère, clamant de leurs voix discordantes des vociférations haineuses à l'adresse des moines. L'Abbé conservait son maintien grave comme s'il allait présider une cérémonie ordinaire au milieu de ses ouailles. Il se mit en prière, agenouillé sur les marches de l'autel, pendant qu'au dehors la foule en délire hurlait des blasphèmes.

Il se leva et s'adressant à toute la communauté :

— Quoi qu'il advienne, je vous ordonne de vous taire. Lorsque la cohue immonde et déchaînée aura franchi les faibles obstacles qui ne sauraient nous protéger longtemps, Dieu interviendra sans doute pour sauver son fidèle troupeau. Si jusqu'ici j'ai été à l'honneur, je saurai aussi être à la peine, je vous jure sur le salut de mon âme que je ne faillirai pas.

Et comme une jeune couvée à l'approche de l'oiseau de proie, les moines vinrent se presser autour de leur Abbé que l'imminence du danger leur faisait paraître plus fort, plus grand, et leur rendait aussi plus cher.

Les gueux dans leur folie furieuse de destruction posaient des échelles contre les murailles afin d'arriver à briser les vitraux et à prendre le monastère d'assaut.

Chez les dominicains le pillage était déjà fini ; les bons pères avaient trouvé prudent de s'enfuir par une porte dérobée et de déguerpir au plus vite, alors que les hordes furieuses s'acharnaient devant l'entrée principale du couvent. Toutefois, avant de s'éclipser, ils avaient eu soin d'enfouir dans leur jardin les instruments de tortures de leur sanglant tribunal, de façon à ne rien laisser qui put redoubler la colère des sectaires et des briseurs d'images. Aussi, en pénétrant dans le couvent, les gueux n'avaient-ils trouvé qu'un pauvre frère muet et imbécile, occupé à arracher les herbes poussant dans les interstices des pavés de la cour.

Une pierre énorme venait d'être lancée comme par la force d'une catapulte à travers le deuxième vitrail de ' église dont les brillants éclats jonchaient les dalles de la nef latérale de droite.

— A bas les papistes ! Mort aux papistes !... hurlait cette foule dans le paroxysme de sa colère.

Et les pierres commencèrent à pleuvoir de tous côtés comme la grêle un jour d'orage, emportant dans leur chute des morceaux de verre entourés de lamelles de plomb.

Le tumulte grandissait à chaque minute. Une énorme poutre lancée par une centaines de bras solides s'acharnait à coups sourds contre l'entrée du grand portail.

D'après les bruits qui arrivaient de tous les côtés à la fois, les gueux avaient dû franchir la muraille proche de

l'église, et nombreux, ils s'étaient déjà répandus dans le quartier abbatial, où leur rage aveugle s'attachait à détruire les images, les statues et les tableaux précieux.

— Ouvrez ! Ouvrez ! commandaient mille voix éraillées par les copieuses libations de plusieurs nuits d'orgie. Ouvrez ! Ouvrez !... Nous voulons célébrer la messe des gueux, la messe des antipapistes, en présence du prince des ivrognes et des joyeux drilles nos compères.

L'Abbé s'était levé calme et digne. L'approche même du péril menaçant son troupeau donnait à sa physionomie un tel air de majesté sereine que les religieux se crurent un instant sauvés des excès de cette multitude avinée. D'un pas ferme, il traversa l'église et, arrivé près de la porte d'entrée, il demanda bien haut et sans que sa voix tremblât, ce qu'on lui voulait.

Il y eut un silence d'une minute auquel succéda un épouvantable charivari. Des cris perçants, des refrains bachiques accompagnés d'un infernal carillon de clochettes — prises, sans doute, dans le sac de quelque chapelle — des airs de trompettes, des roulements sourds de tambours, des coups de sifflets stridents ou prolongés furent la seule réponse de cette tourbe exaspérée.

Et l'Abbé restait toujours calme comme aux jours solennels des grandes fêtes où, entouré de ses moines, il bénissait les foules courbées sur son passage.

— Ouvrez, maudits frocard !... Ouvrez impurs... Ouvrez ou nous enfonçons la porte !...

— De quel droit venez-vous ainsi troubler notre solitude ? Nous ne vous demandons rien... Laissez en paix ceux qui vivent dans le Seigneur.

— Ouvrez, mille tonnerres !... cria une voix forte et impérieuse, qui n'était autre que celle de Babylas Vandercruysse, le commensal de la « Belle-Hôtesse », nous voulons venger les innocentes victimes du Saint-Office, de ce tribunal infâme dont vos Pères sont, en même temps que les pourvoyeurs, les juges à jamais exécrés.

— Nous n'avons jamais jugé personne, et je vous ordonne, au nom du Tout-Puissant, de vous retirer.

— Enfonçons la porte ! rugit une autre voix, nous sommes ma foi bien naïfs de parlementer aussi longtemps avec toute cette canaille ensoutanée. Brisons tout, puisqu'on nous résiste... suggéra le même orateur.

Ce fut alors un diabolique concert d'imprécations et d'injures. La poutre servant de bélier aux assiégeants fut de nouveau projetée contre la porte ; l'abbé comprit de suite que, malgré ses solides ferrures, elle ne tarderait pas à céder sous les efforts combinés de cette multitude, les secousses devenant plus nombreuses et plus formidables.

— Que l'on ouvre les portes toutes grandes, ordonna l'Abbé, et que les Péres du chapitre viennent se grouper autour de moi.

Le portier visiblement ému prit une grosse clef au trousseau qu'il portait à la corde serrant son froc, et ouvrit en tremblant quelque peu l'immense porte de chêne dont les coups du dehors avaient déjà brisé l'un des panneaux.

Pendant ce temps les religieux avaient formé le cercle, entourant leur chef, comme des soldats préposés à la garde du drapeau, dans la mêlée sanglante d'une dernière bataille.

Il était près de midi, l'air avait de molles langueurs sous la gaieté du clair soleil. Au loin, dans la campagne, tout flambait dans une gloire de lumière, et les prairies qui s'étendaient à perte de vue, fuyant dans l'incertain du rêve, prenaient des tons grisatres que l'horizon faisait pâlir encore.

Quand les moines et les gueux furent en présence, il y eut un grand silence, précurseur de l'orage, au moment où les deux partis hésitants s'observèrent curieusement, sans savoir au juste comment ils allaient s'aborder.

De tièdes bouffées d'air arrivaient du dehors, comme des caresses du ciel souriant à la vie. Le rôle du Père Abbé et de son entourage paraissait tout indiqué, et ce fut avec une attitude froide et digne qu'ils s'apprêtèrent à supporter patiemment les injures et à s'opposer dans la limite du possible, à la profanation de leur sanctuaire.

C'était un spectacle à la fois étrange et burlesque de voir, d'un côté des moines en robes de laine noire, attendant résignés ce qui allait advenir, et de l'autre une cohue de personnages interlopes hurlant comme une bande de chiens voraces lâchés après une proie facile. Rien de plus grotesque et de plus répugnant à la fois que cette foule bigarrée, ivre des grandes beuveries de la veille, composée de gens de sac et de corde, l'opprobre et la lie des villages soulevés contre le pouvoir des suppôts de Titelmans. Le mauvais grain était semé — et personne n'ignore cette maxime : qui sème le vent, récolte la tempête — et la terre rendait au centuple ce que le St-Office avait voulu supprimer dans une formidable et sinistre lueur d'incendie. Tous ces bourreaux qui tourmentaient et brûlaient les gens n'ayant pas leur manière de voir, et cela au nom d'une religion

d'amour, de paix et de fraternité, auraient bien dû se rappeler cette parole de l'Ecriture que nous venons de citer plus haut.

La glèbe torturée par les moines voyageurs, allant chercher l'hérésie jusqu'au fond des métairies perdues et isolées, ne voulait plus être de la chair à misère, de la chair à souffrance, pétrissable, corvéable et brûlable à merci. Elle se soulevait enfin, farouche et terrible dans une gigantesque poussée partant des entrailles mêmes de la terre pour étouffer en une étreinte effrayante, une angoisse suprême, tout ce qui pouvait rappeler le tribuna odieux.

Les religieux de Saint-Winoc n'étaient certainement pas responsables des horreurs commises par les inquisiteurs, mais les gueux exaspérés n'y regardaient pas de si près, et la distinction était trop subtile pour qu'elle leur sautât aux yeux, confondant dans leur rage irraisonnée, les inoffensifs Bénédictins avec les rôtisseurs de St-Dominique. Les uns et les autres étaient des moines, partant haïssables et exécrables ; les uns et les autres représentaient un passé sanglant, un régime intolérable, qu'il était juste d'abolir par la force, d'anéantir à tout jamais.

Du côté des cuisines et du réfectoire, des bruits de vaisselle que l'on brise arrivaient crépitants au milieu d'un tintamarre de cloches et de marmites. Et chaque fois que les plats et les bouteilles étaient jetés par les fenêtres, des hourras frénétiques accueillaient les débris de faïence, de porcelaine et de verres cassés.

Un pareil spectacle était réellement digne du crayon d'un Callot.

Il y avait là des hommes à peine vêtus, des femmes à l'aspect de bohémiennes accoutrées d'une façon étrange, des enfants à pieds nus, des bouviers crasseux, des serfs misérables ayant secoué le joug seigneurial; les uns armés de gourdins et d'ustensiles de cuisine, les autres munis d'objets sacerdotaux volés dans le pillage des églises. Un boulanger de Zuidpeene portait une mître d'Evêque, alors qu'il s'était affublé d'une vieille robe à grands ramages; un boucher de West-Cappel avait arrangé une paire de cornes sur un bonnet de chantre; un compagnon sellier de Warhem se trémoussait dans une aube de prêtre tachée vers le bas de grandes plaques jaunâtres.

Co-Mouton n'avait point changé de costume. Il avait, comme toujours, sa longue houppelande rapiécée et son chapeau noir, devenu d'un roux sale par les ondées qu'il avait reçues. Son inséparable violon d'une main, son archet de l'autre, il allait et venait au milieu de cette foule, gesticulant avec ses grands bras qui, de loin, ressemblaient assez aux ailes d'un moulin tournoyant au hasard de la bourrasque.

Il fit trois pirouettes des plus excentriques, manquant de se rompre le cou sur les débris de toutes sortes jonchant le sol, et vint se placer ensuite devant l'Abbé en s'inclinant profondément comme s'il avait pris son rôle de pitre au sérieux.

— Révérendissime seigneur de St-Winoc, j'ai l'honneur de vous présenter mon chapitre, lui dit-il d'un ton gouailleur. Mon chapitre qui, sans vous offenser, est composé de solides gaillards, capables de vider jusqu'au fond, en une seule séance, les nombreuses caves de votre monastère.

Et s'adressant à sa bande :

— Allons, saluez, messeigneurs, et faites voir à ces frocards que vous êtes gentilshommes quoique votre blason porte comme emblême une *écuelle et une besace sur un champ de misère*... (1)

De nouveau il esquissa une révérence, puis il reprit en étendant son archet :

— Voici David Snelaert, un ancien cabaretier qui a oublié de payer ses redevances à votre Receveur des dîmes. Nous l'appelons le roi des ivrognes ou le prince des gosiers brûlants.

Alors se tournant vers ce grossier personnage :

— Inclinez-vous, David.

Et David s'inclina avec une parfaite docilité.

— Celui-ci est le Pape des Gueux, continua Co-Mouton, en désignant du bout de son archet une espèce d'Olibrius au nez rouge, à l'œil terne, à la lèvre lippue. Ancien maître d'école, bedeau ou *chasse-coquin* (2) d'une église du côté de Poperinghe, il s'était joint aux sectaires avec la pensée de jouer un rôle prépondérant dans le nouvel ordre de choses. Il était coiffé d'un encensoir de cuivre, qu'il avait fixé sur sa tête au moyen de chaînettes passées sous son menton en guise de jugulaire. Une dalmatique de drap doré lui tenait lieu de vêtement et dans ses mains noueuses il tenait une immense poële à frire qu'il présentait comme un ostensoir pour bénir l'assistance.

---

(1) Armoiries des Gueux.

(2) Ancien nom des bedeaux. Après le pillage des églises, on les appela aussi : Chasse-gueux.

Et tous les burlesques dignitaires furent ainsi présentés successivement sous les huées et les sifflets — on sifflait aussi dans ce temps-là... — des sectaires pris d'un fou rire. C'étaient l'archiduc des gosiers arides, le marquis des becs salés, le vidame des goulots en pente, les seigneurs de la dive bouteille, de la bouche bien fendue, des flonflons joyeux, tous plus ou moins affublés d'ornements bizarres enlevés dans les églises ou les couvents de la région.

— Par le nombril du Pape, mes enfants, reprit Co-Mouton, donnons une aubade à cette moinaillerie ; chantons-leur le cantique des gueux ; ils n'auront jamais entendu pareille antienne dans leur sacré maison.

Et une chanson d'une grossièreté telle, que la plume la moins prude se refuserait à la transcrire, fut chantée par le violoneux et ses acolytes avec accompagnement de chaudrons, de casseroles et de vaisselle cassée.

L'abbé abasourdi parut stupéfié de tant d'audace. Un sentiment de dégoût où se mêlait aussi la pitié se peignit sur son visage demeuré jusque-là impassible. Cette foule délirante lui donnait des nausées, des haut-le-cœur, qu'il dissimulait pourtant malgré la répugnance profonde qu'il éprouvait à la vue de cette ignominie alliée à la misère. Son courage ne l'abandonna pas un instant. Il comprit de suite combien il aurait été imprudent de tout compromettre par un mot blessant exprimant l'horreur que tant d'abjection lui inspirait. Il fit signe qu'il allait parler, mais les chansons obscènes recommencèrent de plus belle, et il ne lui fut pas possible de se faire entendre.

Enfin les chants cessèrent ; Co-Mouton fit une grande révérence.

Puis s'adressant aux moines :

— Révérends Pères, vous voyez en moi le plus madré fripon, le plus joyeux compère de la châtellenie. Si je n'ai pas encore fait connaissance avec la corde du gibet, croyez bien que cela n'a pas dépendu de moi... J'ai fait ce que j'ai pu pour m'y balancer avec grâce, et puisque les Baillys m'ont toujours jusqu'ici laissé en paix, je finirai sérieusement par supposer que les potences ne sont pas faites pour faire croire que ceux qui n'y ont pas été accrochés sont de braves gens. Depuis quarante ans je fais danser la jeunesse des villages, et il n'est pas une noce qui se fasse à dix lieues à la ronde sans que votre serviteur en soit le gai ménestrel... J'étais né pour les grandes choses ; j'ai longtemps rêvé la gloire, la vie large et facile des bombances seigneuriales, les repas somptueux des riches monastères où les puissants Prélats dégustaient de vieux crus. Et malgré ma misère et mon humble origine, j'ai toujours eu la conviction que j'étais destiné à commander aux hommes...

Et d'un geste ample qui avait des prétentions à la majesté, il désignait sa légion de besogneux en guenilles dont les habits fripés, les mines hâves et décharnées contrastaient singulièrement avec les robes larges et pesantes des moines, leurs visages luisants de santé et de bien-être, leurs faces roses et réjouies de gens habitués aux douceurs de l'existence,

— Oui, continua-t-il, non sans une certaine dignité comique, étant d'humble extraction, je ne pouvais prétendre à rien. J'étais comme mes compagnons, de la chair à misère, de la viande à gibet, devant un jour servir de pâture aux corbeaux. J'ai préféré à cela ma liberté entière

sur les routes poudreuses, sur les chemins du Roy, allant au grand air sous la pluie, le soleil, le froid, la neige, de village en village, faire danser les petits et les humbles, le soir des kermesses. Aujourd'hui, les braves gens que voilà ont bien voulu me faire l'honneur de me prendre comme chef, de me nommer à l'unanimité leur généralissime, afin de faire danser les grands à leur tour au son du violon du pauvre. C'est pourquoi, vénérables Pères, dit-il en terminant sa harangue, je viens vous prier de choisir vos danseuses pour le quadrille qui va commencer....

Et il désignait du doigt quelques femmes ivres, parmi lesquelles se trouvaient les deux gourgandines de la « Belle Hôtesse », aux jupes sales et trouées qui esquissaient des poses indécentes et lubriques de bacchantes en délire.

— S'il n'y a en vous que de l'impudité et du sacrilège, répondit froidement Jérôme de Grimberge, je vous dispense de nous faire de semblables propositions. Si vous avez une âme qui ne soit pas encore entièrement avilie et endurcie par le crime, laissez-moi dire quelques mots à ces pauvres êtres qui vous accompagnent et ne savent probablement pas où les conduiront leurs écarts.

Pendant que Co-Mouton et l'Abbé échangeaient ces paroles, Raoul frémissait de colère au milieu des novices placés au dernier rang. Cette bande de ribauds abjects insultant quelques moines sans défense, avait remué en lui ses instincts belliqueux de gentilhomme; un tremblement nerveux l'agitait, une violente commotion intérieure faisait battre ses artères donnant à son regard une étrange fixité. Le sang de ses aïeux parlait en lui, le sang généreux

d'une lignée altière lui donnait des frissons de mâle sous sa robe de laine noire qui le féminisait.

D'un pas ferme il sortit des rangs et vint la face haute, le regard étincelant, se placer hardiment devant Co-Mouton, qui continuait près de l'Abbé ses pirouettes de saltimbanque.

— On m'a dit que parmi les gueux se trouvaient des gentilshommes que les hasards de la vie avaient fourvoyés. S'il en est un assez vaillant pour tenir tête, l'épée à la main, à un pauvre novice, gentilhomme aussi, qu'il se montre, je lui rendrai raison.

Et son œil clair et brillant comme l'acier d'une dague fixa, dans une écrasante fierté, cette foule misérable, ahurie de l'audace et du courage de ce jeune moine.

— Me serais-je trompé, demanda Raoul, la lèvre dédaigneuse sous le rictus amer qui la plissait, et parmi vous, n'y aurait-il que d'infâmes poltrons bons à piller des églises isolées ou à faire peur à des moines sans défense ?...

Co-Mouton paraissait déconcerté par cette algarade. Gêné et confus sous le regard méprisant de Raoul, il ne se doutait point qu'il avait devant lui l'amoureux d'Aline, celui pour lequel il avait porté tant de billets charmants. Et ce fut l'Abbé qui s'interposa :

— L'épée de St-Pierre ne doit pas se teindre de sang pour défendre les indignes serviteurs de Saint-Benoit. Calmez votre ardeur, mon cher fils ; il y a quelquefois plus de courage à répondre à une insulte par le calme et l'indifférence, qu'à en demander raison les armes à la main. Comme notre divin Maître je vous dirai ;

« Pardonnez-leur ils ne savent ce qu'[illegible] font ».

Puis s'adressant aux gueux :

— Et vous, mes enfants... admettez-vous qu'on souille le temple du Seigneur avec de telles bouffonneries ?... Vous tous qui m'écoutez, n'avez-vous pas été élevés dans cette religion que vous persécutez aujourd'hui et que vous ne pouvez renier sans la plus noire ingratitude ? Non, vous n'irez pas plus loin, vous ne voudrez pas attirer sur vous la vengeance céleste ; un repentir sincère viendra clore toutes ces turpitudes, toutes ces infamies qui ne feront que vous avilir aux yeux des honnêtes gens. Il ne sera pas dit plus tard que des enfants du pays, des fils de la Flandre, seront venus un jour à plusieurs milliers pour persécuter quelques moines inoffensifs, pour se montrer grossiers et irrespectueux envers quelques vieillards. Votre colère qui s'est malheureusement déchainée sur la contrée nous a déjà ravi trop de choses : des églises sont dévastées, des villages entiers privés des secours de la religion, pendant que les prêtres et les religieux errent dans les bois pour vous éviter... Qu'avons-nous fait pour répondre à tant de scandales et de massacres ?... Avons-nous déchainé sur vous les foudres de Rome ? Avons-nous organisé une résistance quelconque en appelant près de nous des gens armés comme vous l'êtes, alors que nous aurions pu le faire facilement ? Non, nous avons intercédé pour vos âmes ; nous vous avons plaints de tout notre cœur et prié le Seigneur de vous pardonner, afin qu'un jour il nous soit aussi pardonné dans le ciel.

Ainsi soit-il, répondit Co-Mouton.

Une cohue nouvelle arrivant des cours fit irruption dans l'église. Ce fut alors le signal du pillage qui dura tout le jour et où l'Abbé et ses religieux furent chassés à coups de bâtons hors de leur sanctuaire.

Un débordement de joie et de délire éclata. Co-Mouton valsait dans le chœur en jouant sur son violon de vieux airs de Kermesse. Babylas Vandercruyce était monté dans les niches où se trouvaient St-Winoc, St-Folquin et St-Wilbrod pour les *raser à la gueuse*, c'est-à-dire leur supprimer la barbe à coups de marteau. François Vanveuren, un savetier de Bierne, avait enfermé un chat dans le tabernacle après l'avoir défoncé. Un lardier de Looberghe était dans la chaire où il chantait d'une voix grêle.

« Pourtant que je soy jeunette
« Amy n'en prenez esmoy ;
« Je ferais mieux la chosette
« Qu'une plus vieille que moi. »

pendant qu'un ancien chantre de Lederzeele était aux orgues pour accompagner le refrain :

« A sac, à sac, qu'elle soit embrasée
« Et jusqu'aux pieds des fondements rasée. »

Une bruyante clameur, un chant fort et nourri de voix puissantes entonna sous l'abside l'un des psaumes à la mode :

« Ainsi sera Babylon mis en cendre,
« Et très heureux qui te saura bien rendre,
« Le mal dont trop de près nous vient toucher.
« Heureux celui qui viendra arracher,
« Les tiens enfants d'entre tes mains impures
« Pour les froisser contre les pierres dures. »

Et les sectaires de hurler plus fort :

« A sac, à sac, qu'elle soit embrasée
« Et jusqu'aux pieds des fondements rasée. »

Dans les jardins situés devant la salle du chapitre, le Père Abbé, l'âme abreuvée de douleur, avait rencontré Raoul qui se disposait comme les autres religieux à quitter le couvent. Il lui dit alors :

— Mon enfant vous êtes libre. Allez où Dieu vous appelle. J'ai pu voir tantôt que vous n'étiez point fait pour la vie monastique ; ce qui est une qualité pour le gentilhomme devient un défaut pour celui qui porte notre habit. Votre nature ardente et généreuse veut un autre milieu que celui du cloître. Allez donc où Dieu vous conduira ! Si plus tard, accablé d'amertume et fatigué du monde. vous aviez perdu toute affection, toute espérance, souvenez-vous que vous retrouverez ici, quand reviendront les jours meilleurs, l'oubli des passions qui donne à l'âme la force de supporter la solitude. Jadis comme vous j'ai aimé, comme vous j'ai souffert ; des lèvres m'ont souri, heureuses de leur félicité. J'ai conservé intact et pur ce doux parfum de la jeunesse dont le cœur, comme une chaste idylle, garde toujours le touchant souvenir. Adieu !

Et il l'embrassa bien fort pendant que sa voix se brisait en sanglots.

La Bacchanale continuait furieusement dans l'église où le tumulte était à son comble. Plusieurs sectaires étaient montés dans les tours pour mettre tant bien que mal les cloches en mouvement. Ce fut la *Gueularde* qui, la première, fit entendre ses glapissements de vieille fille. St-Pierre et St-Luc lancèrent ensuite quelques grognements sourds de dogues qu'on dérange en train de happer leur pitance. Puis ce fut le tour de Marianne l'aïeule de l'aérienne nichée qui sembla protester aussi contre ces

intrus en guenilles, inexpérimentés dans le bel art du sonneur.

La cloche est une chose à part, un être spécial ayant des affinités mystérieuses avec l'au-delà. Elle a une âme, c'est le cantique qu'elle lance bruyamment dans les profondeurs du ciel. Elle loue le vrai Dieu, appelle le peuple, convoque le clergé, pleure les morts, chasse la foudre et relève la pompe des fêtes (1).

N'est-elle pas chrétienne puisqu'elle est baptisée? N'est-elle pas sanctifiée à l'intérieur de son immense calice, puisqu'une cérémonie religieuse lui a donné les sept onctions du sacrement final ! N'est-elle pas la voix qui chante bien haut les prières du soir, la voix qui annonce de grand matin le retour béni de l'astre étincelant ? Comme nos grand'mères en vieillissant elles deviennent plus graves, plus débonnaires et leurs voix perdent avec les années ces sons fins et criards, ces cris perçants du premier âge. — Les cloches boudaient toujours.

Les sons continuèrent ainsi sans harmonie, sans cohésion aucune comme si plusieurs personnes parlant des langues différentes avaient déclamé en même temps. Et c'était véritablement étrange de voir les gueux parodier la messe au maître-autel, pendant que d'autres essayaient vainement de faire dire aux cloches leurs antiennes habituelles, leurs refrains journaliers. Comme à l'autel, ils ne réussissaient qu'à travestir en une cacophonie comique les sonneries ordinaires, à faire une caricature affreuse d'une

---

(1) Ce sont les six missions liturgiques de la cloche.

chose si belle et si vibrante. Et il y avait loin de ce chaos intraduisible aux brillantes volées des fêtes natales, alors que la ville entière était en liesse et que les cloches chantaient la résurrection du Seigneur, au-dessus des campagnes toutes verdoyantes sous un soleil d'or.

La Peste et l'Hérésie

> **Gérard, Evêque d'Arras et de Cambrai découvre des hérétiques à Arras, et, les voyant dans l'erreur, les fait mettre en prison.**
>
> **Leur hérésie consistait en ceci : Ne reconnaître d'autre Ecriture que l'Evangile et les écrits des Apôtres, réprimer les désirs de la chair et vivre du travail des mains.**
>
> **Concile d'Arras (1025).**



ur la Lys du côté d'Armentières l'hérésie s'étendait.

Les fabricants n'admettaient plus chez eux comme tisserands que des calvinistes. Certains ouvriers même se faisaient protestants pour avoir de l'ouvrage et dans plusieurs fabriques le personnel entier allait au travail en chantant des psaumes.

Les prêches devenaient plus nombreux et plus fréquents. Dans beaucoup de localités ils avaient lieu la nuit. Plus d'un endroit de la contrée a conservé, en souvenir des réunions des sectaires, les noms des lieux où les ministres du pur évangile allaient faire leurs sermons. A Rousbrugge c'était le « *Vyfveghe* » à Steenverek le « *Bollaert-Boome* » à Steenvorde le « *Groenendriesche* » à Bergues le « *Gaesput* » et à Killem comme nous l'avons vu plus haut, le « *Preeckbouck* ».

Les placards ne servaient plus à rien. A Bergues, celui affiché au beffroi avait été lacéré et couvert d'excréments et d'immondices pendant la nuit. Le clergé séculier osait à peine les lire le dimanche pendant les messes, sachant bien qu'ils n'intimideraient personne et que les gueux

trouveraient dans la sévérité de leurs articles un puissant auxiliaire en faveur des idées nouvelles.

Antoine Perrenot, ancien évêque d'Arras, connu plutôt sous le nom de cardinal de Granvelle, avait rappelé Titelmans afin de mettre un terme aux fanatiques exploits de cet encombrant et fougueux personnage.

En haut lieu, il était même question de l'envoyer en digrâce à Renaix, petite bourgade perdue au fond des campagnes flamandes où jadis il avait été curé.

A Hasselt, sa ville natale, des pierres lancées par la populace contre la maison de son frère l'Echevin avaient blessé des gens inoffensifs qui passaient dans la rue.

Partout le vent soufflait en tempête, partout l'ouragan laissait des traces de misère, de vengeance et de haine.

Et l'abbaye de St-Winoc n'était plus qu'un monceau de ruines. Plusieurs cloches avaient été brisées ; les vitraux disparus laissaient à chaque fenêtre des trous béants où le vent et la pluie s'engouffraient avec de sinistres bruissements. Les tableaux, les statues, les bannières, les buffets et tous les objets trop lourds pour être transportés gisaient pèle-mêle sur les dalles de l'église demeurée debout au milieu de la tourmente. Le réfectoire, les cellules et les nombreuses salles du monastère étaient dans un tel état de délabrement, offraient un aspect si lamentable qu'on aurait pu croire qu'une armée de vandales avait passé là. Rien de plus triste et de plus lugubre que ce couvent désert, dont les portes et les fenêtres éventrées et pendantes sur leurs gonds rouillés étaient comme l'image de la misère et de la désolation.

Ainsi abandonnée, l'Abbaye ressemblait à une vaste nécropole, quand dans l'ombre du soir pointillaient les

lumières tremblotantes des chaumières perdues dans le lointain des plaines. Elle demeurait là, pensive et solitaire, comme au temps où les moines sommeillaient pendant les longues après-midi du cloître. Les cloches ne sonnaient plus à l'heure du crépuscule, roulant leurs voix sonores vers l'horizon brumeux. Muettes comme la tombe, elles étaient là dans le rêve reposant qui suit le cauchemar, enveloppées dans un majestueux silence, inertes et meurtries dans leur clocher de pierre. Seuls les corbeaux croassaient encore en volant au-dessus de cette dévastation, rayant le fond du paysage de leurs grandes ailes noires.

A l'exception du vieux frère François, les religieux étaient partis. Les uns à St-Omer, les autres à Gand, à Dunkerque et ailleurs ; plusieurs dans leur famille ou chez des amis. L'Abbé Jérôme de Grimberge s'était réfugié à Bruges. Raoul était retourné chez sa mère qui habitait avec la comtesse de Tannay.

Une chaleur torride brûlait la contrée. Les mois de juillet et d'août avaient été particulièrement chauds. Après les grandes pluies de mai et de juin, la température élevée de la canicule occasionna des fièvres dans beaucoup d'endroits. La peste qui avait sévi pendant les années 1558, 1561, 1562 et 1564 fit de nouveau son apparition comme pour se joindre au hideux cortège de maux qui s'étaient abattus sur notre malheureux pays.

Les grandes épidémies ont souvent marché de pair avec les grandes calamités publiques : les guerres civiles ou les invasions. Elles ont presque toujours fauché ce que le sort des batailles ou des révolutions avait épargné. Le Moyen-

Age avait connu la « *malebosse* » (1) que les croisés avaient rapportée d'Orient avec la lèpre ; le siècle de la Renaissance devait connaître lui aussi, les effets de ce terrible fléau.

A Dunkerque, la peste s'appelait « *soudaine malladie* ». Malgré le passage des gueux, les magistrats avaient pris des mesures rigoureuses et sévères pour localiser l'épidémie. Des soins spéciaux étaient donnés aux malades. Une maison construite à l'endroit où fut érigé plus tard le couvent des capucins, comprenait plusieurs cellules disposées pour recevoir les pestiférés. Ce lieu se nommait alors le « *Cleyputz* ». Dans toute l'étendue des châtellenies de Bergues et de Dunkerque, des « *Cyrurgiens* », anciens perruquiers pour la plupart, étaient payés par le Conseil Echevinal des communes, pour soigner les personnes atteintes et leur appliquer la *phlébotomie* (2). Ces modestes et courageux praticiens portaient une longue robe de drap rouge, afin qu'on put les reconnaître de loin et les éviter. Le peuple les avait baptisés du nom de *rouges-maîtres*.

Co-Mouton pour échapper aux sbires du Saint-Office qui le traquaient partout s'était revêtu de la casaque écarlate des « rouges-maîtres » et ainsi affublé avait par couru les villages de la châtellenie de Bergues sans être inquiété.

Lorsqu'un rouge-maître passait près d'un lieu habité, hameau ou village, le paysan qui l'apercevait au loin se hâtait de rentrer chez lui et de refermer l'huis précipitam-

---

(1) Charbon de peste. Bulon.

(2) Art de saigner.

ment comme si le diable venait de lui apparaître. Les personnes ayant eu la peste, mais guéris de cette hideuse maladie, ne sortaient pendant un certain temps, qu'en tenant à la main droite une longue canne de bois blanc. Ce qui voulait dire : « *Ne m'approchez pas et parlez-moi si vous le devez, à la distance de ce bâton* ».

Ceux que le fléau frappait commençaient par être pris d'un accès de fièvre, sans aucun frisson ni malaise précurseur. Une soif excessive leur brûlait la gorge, puis de violents maux de tête accompagnés de troubles cérébraux venaient provoquer chez le malade une espèce de stupeur. Dans un espace de douze à vingt heures, un engorgement glanglionnaire se produisait au cou, sous l'aisselle ou à l'aine ; sorte de bubon rouge atteignant parfois la grosseur d'un œuf. D'une dureté assez prononcée et occasionnant de douloureux élancements, ce bubon ne présentait aucun signe de suppuration. Le malade tombait ensuite dons un sommeil qui ressemblait assez au phénomène de la léthargie. Si ce bubon devenait mou — ce qui avait lieu pour le plus grand nombre — le patient mourait au bout d'un jour ou deux. Quand la maladie pouvait durer six jours, un espoir de guérison était possible. Lorsque le bouton suppurait, le pestiféré pouvait encore se relever s'il était fortement constitué. Dans le cas contraire, il mourait d'épuisement.

La peste allait quelquefois plus vite dans son action mortelle. Ainsi, à Bergues dans la rue du Coq, un compagnon boulanger était passé de vie à trépas en deux heures. Au coin du Marché aux pommes, une vieille femme était tombée pour ne plus se relever. Et dans la rue des Potiers un « savattier » du nom de Pierre Vanderbecke, s'était

affaissé pour toujours au moment où il raccommodait une paire de vieilles chaussures devant son échoppe. Un vicaire de Saint-Martin avait pris le germe de la maladie en portant le viatique à un vieillard de la rue des sept baraques, et n'avait pu retourner jusqu'à l'église.

A Hondschoote et à Dunkerque la peste n'épargnait personne non plus. Les échevins avaient dû faire venir de Poperinghe et de Rousbrugge deux sages-femmes pour le service des pestiférées. Des cadavres demeuraient abandonnés dans les rues sans sépulture, et malgré les ordres réitérés et comminatoires du gouverneur des lépreux et des ladres pour les faire inhumer, on ne pouvait trouver personne pour accomplir cette répugnante et dangereuse corvée.

Un malaise général mêlé de peur planait sur les populations atterrées ; la déprédation, la licence, le sac des couvents et des églises venaient jeter leur note lugubre dans ce concert d'imprécations arrachées au désespoir. La fin d'un monde paraissait prochaine, et dans la lutte terrible qui se prolongeait, les vagabonds, les mécontents et les turbulents croyant voir sans doute dans les idées nouvelles le terme de la souffrance humaine, la fin des misères qui accablaient le pauvre peuple, parcouraient les campagnes, rançonnant les riches, pillant les pauvres au nom d'un Dieu clément et miséricordieux.

Avant de partir pour Bruxelles, rendre compte de sa conduite au cardinal de Granvelle, le fougueux Titelmans avait fait un sermon virulent dans l'église de Bailleul. Il avait rappelé avec une sauvage énergie, une cruelle éloquence, les sévérités d'un placard de 1535, édictant contre les anabaptistes et autres hérétiques, les peines les plus

horribles ; la mort par le feu s'ils persistaient, la pendaison s'ils abjuraient. De plus, il proposait d'enterrer vives les femmes entachées d'hérésie. La peste, selon lui, était un signe des temps, un indice de la colère divine, l'expiation envoyée par le Tout-Puissant pour punir le peuple rebelle, comme aux temps bibliques Jehovah chassait les Hébreux dans la terre de Chanaan. Le pays devenait morne, triste. L'Inquisition et l'hérésie semblaient le couvrir d'un immense voile sombre. A la tombée des nuits, un gris lourd et funèbre enveloppait les glèbes, un gris de demi-deuil où l'on croit voir de longs cortèges d'âmes, de noires soutanes de prêtres passer silencieusement dans l'air des crépuscules. Les cloches des églises sonnaient à peine, elles semblaient se ressentir de cette grisaille ambiante. Les sons étaient lourds, plombés et presque noirs comme des soirs de Toussaint. Ils arrivaient lentement en un chant triste et désolé, comme une plainte étouffée qui traîne, ondule et se lamente sur les villages abandonnés.

Et ces nombreuses cloches d'églises ne parvenaient pas à faire chanter celles du vieux monastère devenu morne et taciturne. Les joyeuses sonneries qui tintaient jadis les angelus, où les cloches abbatiales déroulaient leurs gammes en lobes fleuris et gracieux, en élégantes flèches rutilantes, en fines et légères trémies de dentelles, étaient mortes. Elles ne planaient plus sur la contrée comme des joies d'enfant dans une exubérante gaieté champêtre ; elles ne s'associaient plus aux allégresses du peuple, aux rires des Kermesses, véhiculant leur mélodie de bronze en de brèves caresses de métal, en une éclaircie d'espérance et d'amour. Elles étaient mortes, bien mortes.

Prémices d'Amour

Etoile où t'en vas-tn dans cette nuit immense
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux,
Ou t'en vas-tu si belle à l'heure du silence
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
Ah ! si tu dois mourir bel astre et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête,
Etoile de l'amour, ne descends pas des cieux !
(ALFRED DE MUSSET



epuis plusieurs jours Aline et Raoul parcouraient ensemble les vertes plaines où serpentait l'Yser. C'était la revanche des sens après la vie claustrale, le bonheur de la chair après l'exaltation mystique. L'amour triomphait définitivement de la foi. Quant à Raoul, sa dignité d'homme renaissait à la vue de cette enfant devenue femme, superbe et désirable dans sa beauté troublante. Comme autrefois ils retrouvaient les silences mystérieux sous l'ombre bleutée des grands chênes avec le parc aux retraites profondes où chaque coin perdu éveillait en eux une tendresse, où chaque trou de verdure leur rappelait un passé heureux et tranquille.

Raoul vivait dans une félicité parfaite. Le souvenir du couvent lui faisait l'effet d'un infernal cauchemar, d'une sombre vision. Maintenant l'idéal prenait corps, la vie lui souriait ; après les cantiques somnifères, les chants de joie, de bonheur et d'amour.

C'était l'époque des grands jours de la fauconnerie, des chasses seigneuriales avec les retours bruyants sous les rouges crépuscules, où les refrains graves des cors alternaient avec les trilles sonores et perlés du rossignol dans les bois.

Aline et Raoul entraient dans l'extase qui suit le ravissement. Pour eux le rêve devenait enfin une réalité tangible et vivante. Ils s'y livraient tout entiers sans souci du lendemain, ne se souvenant plus que vaguement des chagrins et des peines angoissées d'antan. Leurs âmes se donnaient, se confondaient l'une dans l'autre, et pendant cette ivresse presque divine, ils sentaient couler lentement dans leurs veines un peu du sang des dieux.

Un soir, après une longue chevauchée dans la campagne poudreuse, ils se promenaient seuls tous deux, sous les vertes charmilles du château d'Ekelsbeke. Dans le lointain sur l'horizon le soleil se mourait doucement derrière une large flambée rose. Des souffles légers comme une caresse, voltigeaient dans le balancement des feuilles. De grands soupirs montaient des champs pour se perdre dans la brise ; l'air était parfumé d'une fraîche et saine odeur de verdure.

A leurs pieds s'étendaient de gras paturages déroulant à l'infini de vastes nappes d'émeraude coupées ça et là par quelques bouquets ombreux d'aulnes et d'aveliniers. Les champs s'étalaient en une immense draperie où le jaune flavescent des épis se mariait avec le vert léger des luzernes. Les saules se penchaient mélancoliquement au bord des mares dont les eaux claires comme une moire liquide, reflétaient leurs têtes velues. Semblables à de petites pointes blanches noyées dans une poussière bleuâtre, les marguerites sauvages émergeaient par groupes entre les herbes et scintillaient sur cet immense tapis comme les étoiles de la voie lactée dans les profondeurs du ciel. Par ci, par là, quelques coquelicots faisaient des taches d'un rouge vif et balançaient lentement leurs san-

glantes pétales au-dessus des couches moutonneuses d'esparcettes.

C'étaient les miroitements d'une belle nuit d'été, qui s'annonçait brûlante et exhalait déjà, dans les premières ombres du soir, comme un reste de chaleur des journées accablantes du mois d'août. Une étoile filante traça dans le ciel une longue traînée lumineuse pour s'évanouir aussitôt en une brillante pluie de perles.

Une clarté d'un bleu terne, traversait les ombrages noirs et touffus, sous lesquels des troncs noueux, énormes, suintaient une odeur moite et pénétrante sortant de la mousse veloutée de leur écorce.

Aline était tremblante, accablée d'une grande lassitude, d'un trouble profond qui la remplissait d'aise ; et dans le calme silencieux des grands bois à peine troublé par les ailes de gaze des insectes, sous la blonde lueur des étoiles, elle regardait Raoul fixement, les joues légèrement rosées par l'émotion.

Lui ne bougeait plus ; un souffle léger agitait sa poitrine et il ne trouvait rien pour lui dire qu'il l'aimait.

Ses yeux se reposaient agréablement sur elle, sur son visage gracile éclairé par le rayonnement de l'amour, sur ses yeux bleus si doux dont les paupières entr'ouvertes avaient par moments des frémissements d'ailes. La bouche d'Aline avait une expression fine et adorable ; le sourire était plein de charme et son front pur, nimbé d'une auréole de lumière fuyait dans la soie brillante des cheveux noués sur sa nuque flexible.

Il se pencha vers elle cherchant l'endroit où il poserait son premier baiser, ses lèvres brûlantes trouvèrent naturellement, sans les chercher, les lèvres humides d'Aline.

Tous deux frissonnèrent sous ce contact. Une douce effervescence circula dans leurs veines où le sang chaud de la jeunesse charriait d'étranges fièvres. Ils crurent que leur âme leur échappait. Puis ils se regardèrent sans trouble, les yeux dans les yeux pendant qu'une grande jouissance lentement les envahissait.

Aline avait gardé intacte cette pudique candeur des jeunes filles qui ignorent encore, nulle main profane n'avait effleuré ce trésor de pureté, ce lys immaculé d'une infinie blancheur.

Leurs regards se dirigèrent au-dessus des grands arbres vers la voûte étoilée où Sirius étincelait et semblait leur sourire de son palais d'azur.

— Tu es ma vie... tu es ma chair, murmura Raoul d'une voix étouffée en serrant tendrement sur son cœur tumultueux la chère adorée ; tu es le souffle qui m'anime, le parfum de jeunesse qui s'échappe de mon cœur pour t'envelopper toute entière.

Et dans la joie immense de la savoir à lui pour toujours, il lui donna un second baiser dans lequel il mit tout son cœur.

L'air était imprégné, saturé de cette électricité qui porte les fluides de l'amour à travers l'espace. Les cépées des pelouses dégageaient une odeur délicieuse; un parfum subtil flottait dans le calme du soir. Ils se voyaient comme en un rêve béni, pendant que des rayons de lune tombaient sur le feuillage en grandes plaques de lumière. L'astre des nuits avec des airs de mystère, se laissait glisser lentement des branches dans les sentiers perdant un peu de ses lueurs sur les feuilles frissonnantes. Tout là-bas, la cam-

pagne chuchotait des bruits vagues, des frémissements d'herbes, des souffles légers, ridant l'eau noire des étangs immobiles.

Tous deux s'oubliaient, s'anéantissaient dans le sentiment de leur cœur. La lune toujours discrète avait des rires d'enfant. Ils comprirent alors le but mystérieux des choses, la nature rejetant loin d'elle les tristes et les déshérités, ne prenant que les beaux et les forts pour se perpétuer indéfiniment dans son éternelle fécondité, dans cette poussée formidable pour la conservation des espèces, pour la continuation de l'œuvre créée depuis tant de siècles. Ils éprouvaient maintenant une fièvre bienfaisante ; une chaleur de sang jeune dilatait leur cœur, faisait circuler plus vite le sang de leurs veines, décuplait leur tendresse dans cette atmosphère de félicité.

Ils étaient la vie même de ce paysage grandiose, sublime dans son immobilité nocturne. Et dans cette nuit estivale où la clarté du ciel souriait aux amours de la terre, des taillis et des plaines, des prairies et des champs, arrivaient un souffle ardent de productivité, une vibration immense de force d'une infinie douceur. Le désir épandait partout son haleine troublante que la nuit semblait rendre encore plus intense. Et cette bonne mère nature avait pris ces deux êtres dans le charme irrésistible de leur jeunesse, dans la splendeur de leur virilité pour les soumettre à son pouvoir occulte et fascinateur, pour les jeter dans les bras l'un de l'autre par une belle soirée d'été. Ainsi s'accomplissait la fatale et insondable logique des choses ; l'universelle harmonie qui régit le monde suivait son cours immuable tranquille et bienfaisant.

Raoul s'était assis sur un vieux banc de pierre ; Aline prit place à ses côtés.

Il paraissait vouloir l'absorber, la respirer entièrement pour l'avoir en lui-même et la posséder à jamais dans son être. Il était heureux de la sentir près de lui, si désirable dans l'épanouissement d'une beauté naissante, dans l'exquise pudeur d'une vierge recevant un premier aveu. Elle était ravie de cette grande émotion, de ce trouble délicieux où ses lèvres buvaient le bonheur sur celles de de Raoul. Ils ne parlaient plus, et la joie immense qui les envahissait les avait anéantis et perdus dans les premiers bégaiements de leur bonheur.

Ils demeurèrent longtemps ainsi et ils purent entendre dans le doux bruissement des feuilles l'écho discret de leurs premiers baisers. Ils étaient brisés, et pendant que la cloche du château sonnait la gloire de cette soirée unique et délicieuse dans la vie d'un homme, celles de l'église jetèrent au loin les sons de leur volée nocturne. D'autres cloches répondirent dans la nuit et bientôt, toute la campagne devint sonnante et joyeuse.

C'étaient des sons très doux, des sons flûtés et purs arrivant avec la brise à l'heure où brillaient les étoiles ; semblables à une caresse discrète, à une promesse lointaine tombant en une pluie bénie sur les villages agnouillés, dans le charmant mystère du soir, elles chantaient l'amour.

Les Épousailles

« Le Roy voult faire les nopces, et furent faites...
— Et lote il y eut très grand foison de bonnes gens
et seigneurs..... Tout le jour des nopces que
épousèrent, on dansa et mena grant revel ».

(Froissart, chroniques, Tome XV, page 85.
Et KERVYN DE LEETTENHOVE).



es tours du château d'Ekelsbeke, l'horizon avait des teintes indécises, des voiles diaphanes capricieusement tirés sur des lointains immenses. Les champs et les plaines semblaient couverts d'une mince coupole de buée grisâtre, élargissant ses contours ou les rétrécissant dans la lumière incolore et tremblante du jour naissant.

Il existe un moment où l'aube ressemble au crépuscule, où l'aurore paraît prendre des tons douteux, des aspects neutres de soleil couchant; et dans le vague des figures incertaines, des lueurs fugitives. l'œil croit apercevoir des choses ternes et inertes ayant conservé l'impression froide des solitudes nocturnes, le pâle éclat des jours tamisés, se traînant lentement sur des broussailles roussâtres comme des reflets d'astres morts.

Le fond du paysage apparait ensuite plus net, plus précis ; dans la blancheur qui graduellement s'accentue, les formes se dessinent rapidement, les bandes d'ombres disparaissent soudain et, des profondeurs à peine indiquées, des gerbes fulgurantes surgissent pour s'allonger indéfiniment sur le rose du ciel qu'elles crèvent de brillantes hachures.

Tout semble alors sortir d'un accord de nuances où le rouge incertain se mêle au vert des prés, aux blondeurs flavescentes des moissons qui jaunissent, aux tons purs et brillants de topaze et d'opale.

La pure lumière éclate alors en un éblouissement merveilleux, noyant dans un bain d'or la nuit et ses mystères; le monde rayonnant prend un aspect de joie immense et les clochers perdus dans leur nid de feuillage, se découpent sur un fond de clartés diaprées.

Le château s'éveillait. Les branches feuillues des chênes laissaient filtrer le gai soleil dont les rayons pourprés illuminaient les tours crênelées du manoir. Partout scintillaient de fines gouttelettes de rosée, au gazon des pelouses, aux fleurs des corbeilles, aux épines des buissons brillant d'un pur éclat dans la diaphanéité des blanches mousselines, dans l'humide poussière des aériennes dentelles.

Vers septembre, avant les fraîches matinées d'automne, il y a comme un dernier rayonnement de chaleur, une dernière lueur d'espérance, une suprême caresse dans la limpidité du ciel aux heures calmes de l'aube. Ce matin-là, le soleil avait des tiédeurs et des sourires d'une douceur enchanteresse. Et comme s'il avait su qu'il devait éclairer les joyeux ébats d'une fête champêtre, les doux espoirs d'un hymen longtemps rêvé, sa clarté ruisselait sur la terre au milieu d'une volée de cloches que l'église du village lançait au loin. Des clochers voisins répondaient à cet appel sonore, à ces vibrations matinales, et sur les routes poudreuses inondées de lumière, sur les chemins éloignés des hameaux disséminés parmi les seigneuries voisines, des voitures et des piétons s'acheminaient déjà vers Ekelsbeke.

Raoul épousait Aline, et l'antique castel avait revêtu un air de fête pour cette solennité.

Les habitations proches de l'église s'étaient enguirlandées de feuillage comme aux grands jours des processions et des pélerinages. La veille, Martin Drinckebier, le crieur du Bailliage avait transmis à son de trompe, l'ordre de décorer les maisons, bâtiments et autres dépendances ; et les enfants étaient partis au bois, du côté de Wormhoudt, pour cueillir des verdures. Il n'y avait pas jusqu'à la potence qui, ce jour-là, avait aussi ses ornements de circonstances ; et la pierre grise où se lisaient les arrêts criminels était cachée sous des branches de hêtre, sous des gerbes de paille parsemées de quelques fleurs sauvages.

Au château la domesticité était depuis longtemps levée, et dans les cours et les écuries chacun était à son poste, car la journée allait être rude. Malgré les mauvaises nouvelles qui circulaient dans le pays, le chevalier Loys d'Haleyyn, marquis d'Ekelsbeke, vicomte de Lederzeele, seigneur de Ledringhem et autres lieux, voulait marier sa fille sans rien omettre des détails de la cérémonie. Bien au contraire, il désirait qu'elle fut imposante et en rapport avec la haute situation qu'il occupait dans la contrée.

L'abbé de St-Winoc était arrivé de Bruges le jour précédent pour bénir le mariage.

Tous les appartements de la demeure seigneuriale étaient littéralement bondés d'invités, et jusque dans les combles on avait dû loger les écuyers et les varlets des seigneurs venus de très loin.

Au petit lever, la cloche des appels avait fait entendre

sa voix calme et tout le monde s'était embrassé franchement et sans pruderie. Souhaits de parents et d'amis, de fiancés ou d'époux, de mère ou de sœur, chacun s'était donné l'accolade devant toute la nôce sans aucune gêne ; et les nombreux vassaux qui, ce jour-là, avaient envahi la cour d'honneur et les salons du rez-de-chaussée firent comme tout le monde. Le village entier était là en habits de fête ; sur la place, devant l'église, les garçons du pays déchargeaient de vielles arquebuses au milieu de joyeux hourras.

Les cloches ne cessaient de sonner et le carillon s'entendait de fort loin dans le tumulte grandissant des manants et des serfs chantant bruyamment dans les principaux cabarets de la place. Des carosses, des voitures, des guimbardes arrivaient de tous côtés soulevant sur leur passage des nuages grisâtres couvrant les feuilles des grands arbres d'une fine couche de poussière.

Co-Mouton, le chanteur populaire, l'ancien messager d'amour — sauvé de la potence par la protection toute puissante de Raoul et d'Aline —, s'était perché sur le tas de paille et de verdure de la pierre des exécutions. C'était bien la meilleure place qu'il pût choisir ayant mérité cent fois d'y être légalement pendu. Il paraissait encore plus maigre que de coutume, avec sa mine terreuse, ses cheveux plats et son nez crochu. Il s'époumonnait à chanter sur un ton nasillard, une complainte nouvelle : « les joyeusetés du mariage ou le danger d'être trop coquebin » dont le refrain se terminait ainsi :

« Oui, mon père, il a pris ma rose
« Et voilà mon dernier péché ».

Des galopins tournaient autour de lui comme ils l'auraient fait si sa carcasse osseuse de miséreux avait été accrochée au long bras du gibet s'allongeant au-dessus de sa tête, et que des guirlandes de fleurs empêchaient de voir. De temps à autre ce troubadour de grand chemin jetait un regard furieux vers l'église, dont les cloches bruyantes empêchaient sa chanson d'arriver jusqu'aux groupes de paysans devisant un peu plus loin.

Des ménestrels venus de Cassel avec leurs violes et leurs flageolets s'étaient installés sur des tables près du pont du château et jouaient des airs monotones de vieilles chansons flamandes. Des censiers arrivés de très loin étaient rangés près du cimetière n'essayant même plus d'entrer au château encombré par les nombreux invités de tous rangs. Les femmes et les jeunes filles des bouquets à la main, se promenaient attendant le cortège sur le point de se mettre en marche. Et, au milieu de cette foule bariolée, de ce peuple corvéable, quoique endimanché, on sentait que la joie bruyante des grandes ripailles allait faire oublier pour quelques instants le dur servage, l'humiliant vasselage des tenanciers d'autrefois.

Près du portail de l'église, on avait construit un bel arc de triomphe avec des roseaux à houppettes grises pris sur les bords de l'Yser. Des guirlandes de feuillage et des cordons aux couleurs voyantes étaient tendus sur des piquets de bois plantés de distance en distance formant une espèce de chemin d'honneur allant du château à l'église. Et François Debil, le hardi couvreur, était monté de très grand matin avant les premières sonneries de cloches, attacher à la queue du coq d'or surmontant la

grande croix de fer du clocher, un joli bouquet orné de longs rubans aux couleurs éclatantes que la brise faisait ondoyer.

Partout s'élevaient des voix jeunes et rieuses ; les largesses seigneuriales, la perspective d'un repas aussi abondant que copieux qui devait être servi sur des tables en plein vent, tout cela concourait à donner de la gaieté aux plus moroses, à rendre joyeux les plus tristes. Et puis, à l'occasion de ce mariage, le seigneur d'Halevyn avait renoncé au recouvrement des dîmes en retard, des amendes et autres impositions. Les fêtes dans le genre de celle qu'on allait célébrer étaient si rares et la vie d'alors si dure et si misérable qu'il fallait bien oublier un peu les écrasants labeurs des glèbes, sous les pluies torrentielles, sous le soleil ardent de juillet, à l'époque des moissons et des grandes redevances. Aline était si bonne, si douce aux humbles et si aimée que tout le village faisait des vœux pour son bonheur et manifestait sa Joie par des chansons et des éclats de rire ; et les échos, fidèles messagers, répétaient ces acclamations du populaire par delà les campagnes toutes vertes et encore fleuries où les eaux de l'Yser traçaient comme un mince et brillant ruban d'argent.

Les cloches carillonnaient toujours leur doux épithalame; le coq d'or avec sa queue ondoyante de rubans multicolores avait des jets de flamme, des lueurs métalliques, des gerbes irisées de soie changeante, des trainées d'arc-en-ciel qui se confondaient avec les purs rayons du soleil, au milieu d'un roulement de notes claires s'échappant en vagues ondulations sur le village en liesse pour cette fête d'amour.

L'église et le château, la cense et la chaumière se réjouissaient. Le noble et le bourgeois, le prêtre et le vilain

célébraient ensemble un évènement heureux, une charmante union dans les chaudes effluves d'une belle matinée de la fin de l'été. Et dans cette clameur d'un peuple en délire, dans cette exhubérance de joviale humeur, la terre elle-même semblait tressaillir d'aise jusqu'au fond de ses entrailles, comme si la chaîne des êtres l'avait secouée d'un spasme violent, dans l'affolement des désirs sans fin.

On dansait déjà partout dans les cabarets. Les principales danses en vogue étaient alors : la *gaillarde*, la *bransle simple et double*, la *danse des hermites*, des *sabots et des chandeliers*.

De jeunes couples perdus dans la foule avaient de mystérieux chuchotements. Des vachers du pays en vestes de velours, lançaient sournoisement des œillades aux rougeaudes ancelettes (1) des communes voisines. Des rendez-vous se donnaient là pour les danses du soir, des unions clandestines et passagères se préparaient pour la nuit sous les ombrages des chemins solitaires, sous le ciel étoilé, le long des champs d'avoine, aux bords des watergands (2). De partout arrivaient des rires perlés de jeunes filles, des rires lascifs provoquant le désir, accompagnés de regards humides dans lesquels se lisaient des promesses sensuelles.

Jamais la campagne n'avait eu de caresses si pressantes, d'appels si passionnés ; et l'arôme des fruits mûrs, le parfum délicat des fleurs mêlés à l'âcre senteur des pâturages, charriaient des ivresses lointaines, des ardeurs brûlantes à travers les branches des chênes dont les feuilles commençaient à jaunir.

---

(1) Servantes.

(2) Conduits d'eau. Larges fossés.

Dans les verdures, doucement caressées par le vent, passaient des bruits étranges, des harmonies à peine perceptibles que la brise emportait sous les grandes futaies pleines d'ombres et de silence que l'horizon teintait d'automnales rousseurs.

Du château à l'église la distance était très courte. Le cortége s'en alla pédestrement, traversant gaiement le chemin d'honneur orné de guirlandes, jonché de verdure et de fleurs : les dernières de la saison. En tête marchaient les archers d'Ekelsbeke en grand uniforme rouge et bleu avec le doyen, connétable et prévôt ; les arbalétriers de Lederzeele en pourpoint noir à rabat jaune clair ; une délégation de la société des arquebusiers de Dunkerque dont le sire d'Halevyn était membre honoraire. Deux tambours, quatre manchicourts jouant du flageolet, ainsi que deux guisterneux, pinçant leurs instrument suivaient sur deux lignes. Puis venaient les Baillys d'Ekelsbeke, de Lederzeele, de Ledringhem escortés de leur greffier en jusauéorps de velour noir, cravatés de blanc ; le corps des Echevins, les douze notables ou juges criminels ; les marguilliers de la paroisse, le Burgrave, les Echevins et gens de loi de Lederzeele accompagnés de leur curé en surplis de dentelle.

Ensuite c'étaient le grand Bailly de Bourbourg, le châtelain vicomte et le Bourguemestre de Bergues, deux gentilshommes délégués par la noble cour de Cassel, en brillant csstume de velours rouge soutaché d'or ; des chanoines en camail d'hermine, le gardien des cordeliers de Dunkerque, ainsi que l'abbé de Saint-Winoc allant présider la cérémonie.

Derrière ces religieux marchaient les impositeurs des communes chargés de l'assiette du rôle, autrement dit les

répartiteurs, drapés bourgeoisement dans une confortable houppelande noire bordée de drap gris fer ; le justicier du couvent de Ravensberg, l'Amman de Drincham, le Receveur de l'Overglatz de Linck, le lieutenant Vidame de Saint-Bertin et le *fermier du droit des prises* du marché d'Ekelsbeke.

Les principaux censiers défilaient en veste de serge brune, un bouquet posé sur le gilet et un autre au chapeau. Des jeunes filles en blanc corsage, en jupe de laine claire portaient des corbeilles remplies de feuilles de vigne qu'elles jetaient devant elles en marchant pour faire un tapis de verdure.

La bonne Marthe, celle qui se considérait à bon droit comme la seconde mère d'Aline puisqu'elle l'avait élevée, marchait seule parmi les jeunes filles, ne pouvant prétendre aux soins d'un cavalier, cet honneur étant réservé exclusivement aux dames nobles. Elle portait un immense bouquet de fleurs blanches qu'elle se proposait d'offrir à l'épousée, au nom du personnel employé au château, en même temps que les compliments d'usage, à l'issue de la messe.

Et pour finir ce cortège nuptial venaient : le sire de Wignacourt marquis de Flêtre, les seigneurs de Libarsbrugghe, du Grand Mallenbourg près Craywick, de Millam-Zennegaem, de Penhoff, de Plancq, de la Hernisse près Bourbourg, ainsi que bien d'autres de la contrée, plus ou moins chamarrés ou blasonnés. Ils donnaient le bras à leurs épouses ou à d'autres dames ou damoiselles faisant partie de la noce.

Le père de la fiancée, contrairement aux coutumes admises de nos jours, ne conduisait point sa fille ; il

accompagnait sa femme, Marie de Hornes, portant gaillardement ses quarante-cinq années sous sa guimpe de fine toile bordée de dentelles de Malines. Le sire de Bonivet, au visage de vieux reître, servait de cavalier à la mère de Raoul, vêtue d'un sombre costume de velours foncé qu'une simple collerette blanche rehaussait.

Les futurs époux fermaient la marche. et derrière eux une foule tapageuse dansait comme aux jours des Kermesses. Raoul souriait, il paraissait plus fort, plus beau et plus grand qu'autrefois ; il avait retrouvé son sexe que le froc avait failli lui faire perdre à jamais. Son allure était moins gênée, ses sens plus complets, son intelligence plus vive ; ses membres sveltes et bien découplés avaient repris de la vigueur, de la virilité ; ses joues pâles des couleurs roses, alors que sa lèvre s'ombrageait d'un fin duvet noir et que ses yeux s'éclairaient d'espérance. Un élégant justaucorps de velours vert, aux crevés d'argent, serrait sa taille souple où pendait une légère épée. Un maillot gris dessinait les contours d'une jambe nerveuse et musclée ; son pied cambré était chaussé de bottines en cuir fauve. Une fraise godronnée encadrait sa figure et faisait ressortir encore davantage ses traits d'adolescent devenant homme. La plume de sa toque tombait négligemment sur son épaule dans les mèches bouclées de son opulente chevelure.

Aline, en robe blanche, était pâle de bonheur contenu. Sa couronne virginale faisait à son front pur un charmant diadème et parait sa beauté de grâce et d'amour. Ainsi embellie elle semblait être une volupté divine, un ravissement complet, un coin de paradis entrevu, laissant deviner des chairs blondes et potelées, des nudités cachées, des

rondeurs exquises de poitrine de jeune femme. Après la lutte ardente des désirs, elle était une splendeur immaculée, une âme charnelle, toute rose, toute parfumée sous sa fine gaze de dentelle.

Ils demeuraient silencieux, ne trouvant rien à se dire dans la solennité du moment, à l'approche de la félicité qui allait passer du domaine du rêve dans celui du réel. Aline avait un chaste sourire voltigeant sur le rouge humide de ses lèvres.

Co-Mouton, juché sur la pierre de justice raclait toujours ses grivoiseries, ses paillardises :

« Quiconque a soixante ans vécu,
« Et jeune fille épousera,
« S'il est gâleux se grattera
« Avec les ongles d'un cocu ».

Les cloches sonnaient plus fort dans la poussière ardente du jour qui se fondait en des tons d'or fauve passant par le bleu, le vert et le jaune. Le clocher, le château avec ses tours pointues, recouvertes d'ardoises, semblaient sourire dans une transparence de lumière légèrement bleuie ; le village entier n'était qu'un rayonnement sous des bouffées d'air pur, une immense espérance sous de gaies paillettes de soleil.

Des œillets, des reines marguerites, des petits cônes de réséda, des bluets, des coquelicots, tombaient sur les futurs époux, en une pluie blanche et rose, les enveloppant d'une atmosphère d'amour, dans une débauche échevelée de pétales odorants. Et ils laissaient derrière eux une suave senteur d'hyménée, une traînée de parfum doux et pénétrant comme si la fraîche haleine du printemps les avait escortés.

— Raoul, je suis bien heureuse !... murmura Aline, pendant que des roses venaient à ses joues.

Pour toute réponse il se contento de sourire, mais d'un sourire d'homme victorieux, en songeant peut-être aux joies secrètes, aux extases surhumaines que la possession d'une telle créature allait lui donner. Et il la serra davantage contre lui, comme s'il eut craint qu'une main invisible ne vint la lui ravir.

Les cloches avaient des voix impressionnantes ; elles rappelaient sans doute aux fiancés les premiers temps de leur enfance, le temps passé dans la paix heureuse, au fond des solitudes herbues. C'est pourquoi, ce matin-là, elles paraissaient avoir des inflexions plus pures, des accents plus graves, comme des voix d'église aux grandes solennités.

Les tours de Wormhoudt et de Ledringhem, répondaient par des gammes claires, de pétillantes étincelles de métal. Toute la contrée chantait un heureux mariage dans un concert de notes cristallines, dans un gai sourire argentin, tombant du vieux clocher sur les prairies baignées d'air rose, sur les vergers mouchetés de grandes plaques de soleil.

Plus loin, vers Bergues-St-Winoc, le pauvre frère François, le doyen des campaniers qui, malgré le pillage du couvent, était resté seul dans la tour aux corbeaux, faisait mouvoir tant bien que mal la *Gueularde*, comme pour annoncer aux échos d'alentour, aux autres églises des villages, que l'Abbaye n'était pas morte et que le vieux sonneur veillait toujours.

Raoul était fier de pouvoir se dire que cette aurore de femme se montrait plus belle et plus désirable en ce grand

jour, au moment du réveil de sa virilité, au moment même où il la posséderait à jamais. Il se souvint alors des rires d'autrefois le long des haies d'aubépine, de son premier aveu sous le grand saule au bord de la rivière, des naïfs badinages d'amourettes dans les prés silencieux et pleins d'ombre, quand les pommiers étaient tout blancs.

Et la petite cloche de St-Winoc, la seule que le vieux frère pouvait mouvoir encore, celle qui réveillait Raoul au temps des jours tristes, tintait doucement, très doucement, comme pour lui dire un suprême et dernier adieu.

FIN




H.L.S

La Fleur du Mont-Beuvray

par M. Achille MILLIEN, Membre Correspondant.

Sur la cîme où Bibracte dort
Son sommeil vingt fois centenaire,
Las d'explorer l'oppidum mort
Dans ses décombres qu'on vénère,

— Ustensiles, bijoux divers,
Amphores dans le sol cachées,
Débris qu'aussitôt découverts
On tire avec soin des tranchées, —

Cherchant un lit de gazon frais
D'où saillait une antique pierre,
Je venais de m'étendre, auprès
De la fontaine de Saint-Pierre ;

Et je me reposais, rêvant
A ce panorama splendide,
Par dessus les monts du Morvan
Les regards perdus dans le vide.

Ou grandiose ou gracieux,
L'aspect se déroule à la vue....
Tout à coup m'attira les yeux
Une fleur dans l'herbe entrevue.

J'aurais pu toucher de la main
Sa corolle fière et charmante
Qui d'une tache de carmin
Rougissait des touffes de menthe ;

Et là, pour la première fois
M'apparaissait la fleur vermeille :
Ni dans les prés, ni dans les bois,
Je n'avais trouvé la pareille.....

— D'où viens-tu ? Car sans doute ici,
O fleurette svelte et légère,
Non, tu n'as pas dû naître, ainsi
Que le genêt et la fougère.

De quel jardin ? Qui t'apporta
D'un val ou d'un mont qu'on ignore,
Te cultiva, t'acclimata
Aux lieux où je te vois encore ?

Au temps jadis, je ne sais quand,
Aux jours d'une ère reculée,
Mon rêve s'envole, évoquant
La Gauloise de blanc voilée,

La belle fille au front cerclé
D'une couronne de verveine,
Aux longs cheveux couleur de blé,
Qui te reçut naissante à peine

Et te garda comme un trésor,
Cadeau d'une compagne chère
Ou d'un ami plus cher encor
Petite fleurette étrangère.

Chez le potier joyeusement
Elle acquit un vase d'argile
Qu'elle emplit d'humus, aliment
Choisi pour ta plante fragile.

De ta vue elle se grisait
Et sur ta tige grandissante
Sa main soigneuse se plaisait
A verser l'onde bienfaisante.

C'est à toi qu'elle ouvrait son cœur,
Racontait sa joie ou ses peines
Et, comme une sœur à sa sœur,
Confiait ses amours sereines

On venait te voir d'alentour
Et ce n'était qu'une parole
Pour vanter l'élégant contour
Et le charme de ta corolle.

Vercingétorix, frémissant
De la mâle ardeur qui l'enivre,
T'admira peut-être en passant,
Lorsqu'à la Pierre-de-la-Wivre

Il vint objurguer les Gaulois
A se dresser, barrière humaine,
Devant leurs foyers et leurs lois
Qu'insultait la Louve romaine...

Puis celle-là qui tant t'aimait
Mourut: tu restas oubliée ;
Mais déjà ta graine germait,
Tu te trouvas multipliée,

Dès lors sous le soleil d'été,
Tu pus revivre chaque année :
Tu vis l'oppidum déserté,
Tu vis Bibracte ruinée ;

Et bien des siècles ont passé,
Sans qu'en son lit d'herbe et de mousse
Ta corolle ait jamais cessé
De s'ouvrir, symbolique et douce.

Lorsque gémit sur le Morvan,
Comme s'il pleurait les ancêtres,
Le vent qui glace, l'âpre vent,
Qui passe en déformant les hêtres,

Quand la neige, durant des mois,
Blanchit le Beuvray solitaire,
Ta sève à la rigueur des froids
Echappe en couvant sous la terre;

Mais dès que chante en nos forêts
Le coucou, dès que l'hirondelle
Fend l'air tiède, tu reparais
Comme à cette heure, ô fleur fidèle!....

Petite fleur, j'enlèverai
Ta tige frêle et tes racines....
Non, plutôt je te laisserai,
Gardienne amie, à tes ruines.

De te ravir j'aurais souci;
Ne crains donc pas que je t'emporte:
Fleur de Bibracte, reste ici
Pour veiller sur la cité morte.

Fleuris longtemps; garde toujours,
En ta corolle nuancée,
Souvenir d'une ère passée
Et parfums d'anciennes amours!

ACHILLE MILLIEN.

ÉCRITURE

A L'USAGE DES

AVEUGLES ET DES VOYANTS

PAR

M. VÉZIEN, Membre Titulaire

Au mois d'Avril 1891, j'ai eu l'honneur de communiquer à la *Société Dunkerquoise* les premiers essais d'une écriture pouvant servir à la correspondance entre les *aveugles* et les *voyants*. (1)

Cette écriture consistait en lettres formées de traits en ligne droite terminés par des points, et rappelant de très près les lettres romaines. *(Planche 1, 1e ligne)*

On les imprimait sur un papier épais et résistant à l'aide d'une sorte de *ciseau*. Le tranchant mousse de l'instrument traçait les traits avec une légère saillie et les angles ou talons du ciseau, plus fortement appuyés, donnaient aux points un relief accentué. Une *règle-guide* percée d'ouvertures rectangulaires permettait à l'aveugle de diriger le ciseau ; quant au voyant, il pouvait écrire sans l'aide de guide.

Les voyants lisaient à première vue.

Les aveugles, qui perçoivent beaucoup mieux au toucher les points saillants que les lignes en relief — droites ou courbes, sentaient sous le doigt chaque groupe de points de

---

(1) Mémoire de la *Société Dunkerquoise,* — Vol. XXVI page 85.

six au plus, comme ils sentent les groupes de points formant les lettres de Braille.

L' alphabet auquel j'avais proposé de donner le nom de *Trait-point* peut s'écrire :

1° avec les traits seuls — lisible seulement pour les voyants.

2° avec les points seuls — lisible surtout pour les aveugles.

3° avec les traits et les points — perceptible à la fois aux yeux des voyants comme aux doigts des aveugles.

Théoriquement, c'était fort bien, mais en pratique, quoique les traits fussent suffisamment marqués pour que les voyants pussent lire, les points manquaient souvent de la régularité de position et de l'égalité de relief désirables. Les feuilles de buvard placées sous le papier à imprimer, pas plus que les autres corps élastiques : peau de buffle, feutre, caoutchouc etc. ne donnaient pas toujours le résultat cherché.

Pour remédier à ce défaut capital, voici la modification que nous avons apportée à l'écriture :

1° Les lettres imprimées en *points seuls* ont été conservées comme représentant, pour ainsi dire, le squelette de la lettre définitive. (*Planche 1, 2e ligne.*)

2° En remplacement des traits on a intercalé quelques points complémentaires qui donnent à la lettre une figure plus rapprochée du caractère romain tout en permettant à l'aveugle de la distinguer facilement. (*Pl. 1, 3e ligne*)

Pour faciliter l'impression des points, voici l'instrument que nous avons imaginé : (*Pl. 1*)

Pour chaque ligne d'écriture la tablette (*fig. 1*) contient autant d'espaces rectangulaires séparés que la ligne compte de lettres Dans chaque rectangle sont creusées 12 petites

cavités coniques disposées sur trois colonnes verticales et sur quatre colonnes horizontales. L'espace entre les rectangles forme la séparation entre les lettres.

La réglette, ou règle-guide, (*fig.* 2) est percée de fenêtres rectangulaires correspondant exactement aux rectangles de la tablette. Au milieu du bord supérieur et du bord inférieur du cadre est creusé un petit cran ou encoche au niveau de la cavité en regard.

Le poinçon en appuyant sur le papier maintenu entre la tablette et la règle-guide, l'enfonce dans le cône creux où il est estampé avec une saillie convenable et une régularité de position absolue.

Les cavités coniques remplacent ainsi les rainures transversales de la tablette de Braille.

L'aveugle écrivant à un voyant peut placer sur la tablette une feuille de papier ordinaire et par-dessus celle-ci une feuille de papier épais et résistant; il obtient alors deux épreuves d'un seul coup ; sur le papier épais, les points conservent leur saillie : épreuve pour l'aveugle. Le papier ordinaire est pour le voyant qui reconnaîtra toujours facilement les caractères, même complètement écrasés.

Lecture par les voyants

Au premier coup d'œil, l'écriture obtenue par notre procédé parait confuse : on ne distingue pas de suite la séparation entre deux lettres voisines et par conséquent la figure de chacune d'elles, qui serait facilement reconnaissable étant isolée. Cela ne provient que du manque d'habitude et

l'effet produit est absolument le même que si l'on nous présentait une page d'écriture à la plume où tous les mots seraient écrits en lettres majuscules.

Ecriture par les Aveugles

Au premier abord, il semble difficile de trouver sans voir celles des cavités où il faut enfoncer le poinçon pour imprimer chaque lettre.

En réalité, c'est facile même pour ceux qui n'ont pas la délicatesse tactile des personnes aveugles dès l'enfance.

L'aveugle a comme points de repère pour se guider les quatre angles du rectangle ajouré de la réglette et les deux crans tracés au milieu des deux bords supérieur et inférieur du cadre.

De ces points, pour passer aux points voisins, l'extrémité du poinçon n'a à franchir qu'un espace de moins d'un millimètre. Le sentiment de la distance parcourue et la sensation de vide sous le papier, en passant sur les petites cavités, contribuent encore à faciliter la conduite de l'instrument

Pour celui qui voit clair, l'opération n'est qu'un jeu : s'il connaît bien les lettres et s'il s'habitue à imprimer chacune d'elles en suivant un ordre régulier pour passer d'un point à un autre, il arrive en peu de temps à les imprimer les yeux fermés et d'une façon à peu près inconsciente, comme lorsque nous écrivons, le crayon ou la plume à la main.

L'écriture T. P. ou trait point peut aussi être imprimée sur l'appareil usuel dont se servent les aveugles pour écrire le Braille.

Il suffit de substituer à la réglette mobile adaptée à l'instrument, notre réglette, représentée pl. 1re fig. 2, en donnant aux rectangles ajourés de celle-ci une largeur de six millimètres sur neuf de hauteur et aux intervalles entre les lettres une largeur de 4 m/m.

Le Braille n'ayant que 3 points de hauteur et le T. P. 4 points, la ligne d'écriture pour celui-ci exigera 5 rainures de la tablette y compris l'interligne qui reste le même ; il faudra donc modifier la position des trous qui servent à fixer *la réglette sur le cadre.*

L'alphabet primitif a été complété par l'addition des lettres ç et w., des majuscules, des chiffres et de la ponctuation (Planche II).

Je souhaite que ce procédé d'écriture puisse servir à la correspondance entre aveugles et voyants.

Il aurait peut-être encore une autre utilité : sans rendre jamais aux aveugles les immenses services du Braille, il pourrait facilement être enseigné aux personnes atteintes de cécité à un âge déjà avancé. Cet enseignement serait donné par les membres mêmes de la famille. Après quelques heures d'études, une mère, une sœur, un enfant seraient aptes à faire de très suffisants professeurs.

Dunkerque, Octobre 1895.

E. VÉZIEN.

NOTE

SUR LA

VALEUR MOYENNE

d'une Fonction Continue entre deux limites données de la variable

PAR MONSIEUR J. VALLEREY

Membre Résidant.

---

1. Un certain nombre de questions relatives au calcul des probabilités et quelques autres problèmes conduisent à rechercher la valeur moyenne d'une fonction continue entre deux limites données de la variable. Nous nous proposons dans cette note d'établir une formule qui permette de calculer facilement cette valeur moyenne.

2. Désignons par $f(a)$ et $f(b)$ les valeurs particulières que prend la fonction $f(x)$ pour $x = a$ et $x = b$, et cherchons la valeur moyenne de cette fonction, x variant d'une manière uniforme depuis $x = a$ jusqu'à $x = b$.

Désignons par μ la valeur moyenne cherchée.

Partageons l'intervalle $b - a$ en m parties égales. Désignons par Δx chacune de ces parties; on aura

$$b - a = m\Delta x.$$

Ceci posé, nous avons par définition:

$$\mu = \lim. \frac{\sum_a^b f(x)}{m},$$

ou en remplaçant m par sa valeur $\frac{b-a}{\Delta x}$

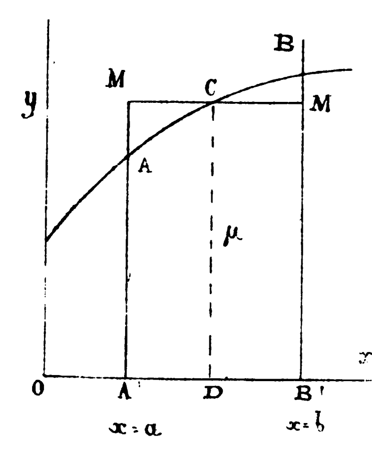
$$\mu = \lim. \frac{\sum_a^b f(x)\Delta x}{b-a}.$$

Si le nombre des parties tend vers l'infini, Δx tend vers dx et on a alors

(1) $$\mu = \frac{\int_a^b f(x)dx}{b-a}.$$

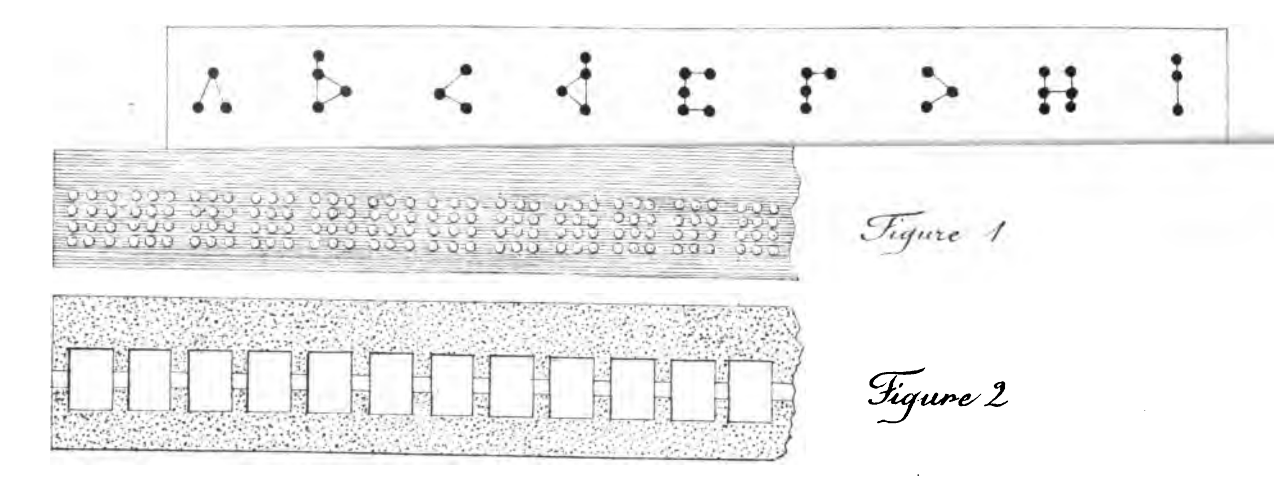
Si on désigne par $F(x)$ la valeur de l'intégrale $\int f(x)\,dx$ et par $F(a)$ et $F(b)$ les valeurs de cette intégrale pour $x = a$ et pour $x = b$, on aura

(2) $$\mu = \frac{F(b) - F(a)}{b-a}.$$

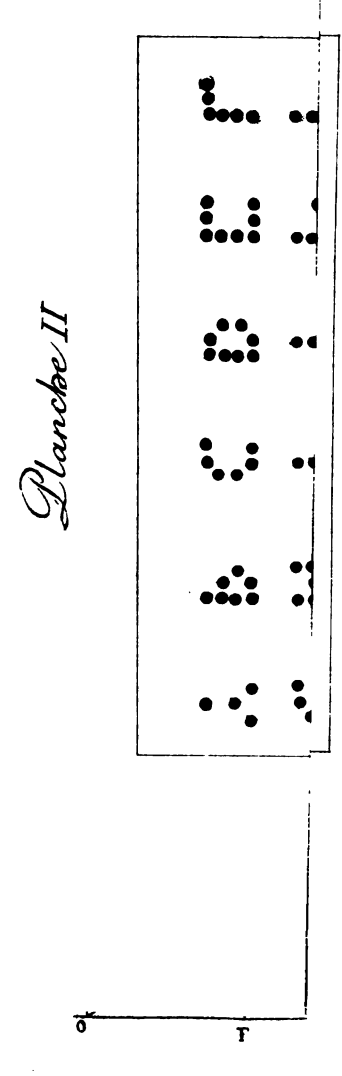


Il est facile d'interpréter géométriquement la formule (1). Supposons en effet construite en coordonnées rectangulaires la courbe $y = f(x)$, l'intégrale $\int_a^b f(x)dx$ représentera la surface du trapèze mixtiligne AA' BB', et μ représentera la hauteur du rectangle de même base MM' AA', équivalent au trapèze mixtiligne.

Planche 1



Il est d'ailleurs évident que si la surface $\int_a^b f(x)\,dx$ est



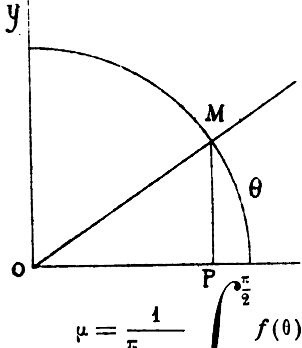
[illegible]

[illegible]

Il est d'ailleurs évident que si la surface $\int_a^b f(x)\,dx$ est connue à l'avance, on aura immédiatement, en désignant cette surface par S,

$$\mu = \frac{S}{b-a}. \tag{3}$$

3. Comme application de la formule (1), proposons-nous de calculer la moyenne des sinus en nombre infini d'un arc θ qui varierait d'une manière uniforme entre limites o et $\frac{\pi}{2}$



Nous aurons immédiatement par la formule (1)

$$\mu = \frac{1}{\frac{\pi}{2}-0}\int_0^{\frac{\pi}{2}} f(\theta)d\theta = \frac{1}{\frac{\pi}{2}-0}\int_0^{\frac{\pi}{2}} \sin\theta d\theta,$$

ou encore:

$$\mu = \frac{2}{\pi}\left(\cos 0^\circ - \cos\frac{\pi}{2}\right) = \frac{2}{\pi}\times 1 = \frac{2}{\pi} = 0{,}636618.$$

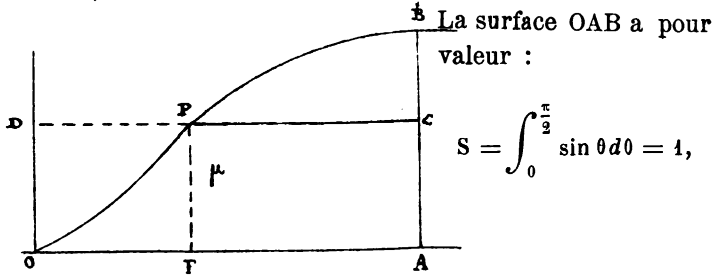
Telle est la valeur remarquable de la moyenne des sinus de 0° à 90°

Le sinus atteint sa valeur moyenne pour $\theta = 39^\circ 33'$.

4. On peut interpréter, comme nous l'avons dit, ce résultat, en continuant la courbe $y = \sin\theta$.

La surface OAB a pour valeur :

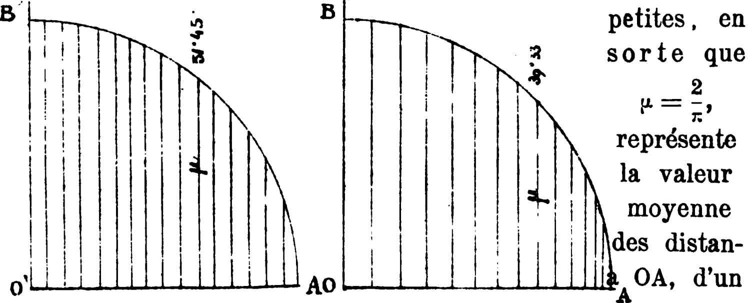
$$S = \int_0^{\frac{\pi}{2}} \sin\theta d\theta = 1,$$



et la hauteur μ du rectangle équivalent au triangle mixtiligne OAB a pour valeur:

$$\mu = \frac{S}{\frac{\pi}{2} - 0} = \frac{2}{\pi} = 0{,}636618.$$

5. Il est important de remarquer que la valeur μ que nous venons de trouver représente la valeur moyenne des sinus qu'on obtiendrait en partageant le quart de cercle en un nombre infiniment grand de parties égales infiniment



petites, en sorte que

$$\mu = \frac{2}{\pi},$$

représente la valeur moyenne des distan- à OA, d'un mobile qui se déplacerait uniformément le long de l'axe AB.

En d'autres termes en pointant *au hasard* l'axe AB un nombre de fois très considérable, la moyenne des distances des points ainsi marqués à OA sera $\frac{2}{\pi}$.

Il n'en serait pas de même si on cherchait la valeur moyenne des ordonnées correspondant aux diverses positions d'un mobile qui se déplacerait d'un mouvement uniforme le long du rayon O'A' que nous supposons égal à l'unité.

Dans ce dernier cas, en effet, on aurait :

$$\mu' = \frac{1}{1-0}\int_0^1 y\,dx = \frac{1}{1}\int_0^1 \sqrt{1-x^2}\,dx = \frac{\pi}{4} = 0{,}7854...$$

Cette moyenne correspond à un angle θ 51° 45'

6, Au premier abord on peut être surpris de la différence de ces deux résultats. Car dans les deux dessins OAB, O'A'B', quand le nombre des divisions de AB ou de O'A' augmente indéfiniment le quadrant se recouvre d'une infinité de lignes parallèles. Mais on doit observer que dans le 1er cas, (OAB) les très-petits sinus sont bien plus nombreux que dans le second, (O'A'B').

A la limite dans le 1er cas, les petits sinus se serrent de plus en plus et forment une surface ombrée par des hachures de plus en plus voisines en approchant du point A. Ces hachures sont au contraire également espacées dans le second cas. Dans le dessin OAB l'ombre produite par les hachures,irait donc en croissant de B en A, dans le dessin O'A'B' la teinte demeurerait uniforme.

6. On peut, sans recourir au calcul infinitésimal, calculer la moyenne des sinus de 0 à π, au moyen d'une formule remarquable qui donne le total des sinus d'arcs croissants en progression arithmétique de 0 à π.

Pour établir cette formule nous partirons de l'égalité.

$$\cos(m-1)\theta - \cos(m+1)\theta = 2\sin\theta \sin m\theta.$$

Donnons à m les valeurs 1,2,3. . . . m, il viendra :

$$\cos 0 - \cos 2\theta = 2\sin\theta \sin\theta,$$
$$\cos\theta - \cos 3\theta = 2\sin\theta \sin 2\theta,$$
$$\cos 2\theta - \cos 4\theta = 2\sin\theta \sin 3\theta,$$
$$\cdots\cdots\cdots\cdots$$
$$\cos(m-1)\theta - \cos(m+1)\theta = 2\sin\theta \sin m\theta.$$

Ajoutant membre à membre, on aura

$$\cos 0 + \cos\theta - \cos(m\theta) - \cos(m+1)\theta = 2\sin\theta(\sin\theta + \ldots + \sin m\theta).$$

Si on pose $m\theta = \pi$, il viendra

$$1 + \cos\theta + 1 + \cos\theta = 2\sin\theta(\sin\theta + \ldots + \sin m\theta).$$

d'où on tire

$$\sin\theta + \sin 2\theta + \ldots + \sin m\theta = \frac{2(1+\cos\theta)}{2\sin\theta}$$

ou encore

$$\sin\theta + \ldots + m\theta = \frac{1+\cos\theta}{\sin\theta}\ \frac{2\cos^2\frac{\theta}{2}}{2\sin\frac{\theta}{2}\cos\frac{\theta}{2}} = \operatorname{ctg}\frac{\theta}{2}.$$

Ainsi la moyenne des sinus d'arcs croissants en progression arithmétique de 0 à π a pour valeur remarquable ctg $\frac{\theta}{2}$ θ désignant l'une des divisions de la demi-circonférence partagée en m parties égales.

Pour arriver à notre formule $\mu = \frac{2}{\pi}$, il suffit de supposer que θ devient infiniment petit. Nous aurons dans ce cas

$$\mu = \frac{\sin\theta + \ldots + \sin(m\theta)}{m} = \frac{\operatorname{ctg}\frac{\theta}{2}}{m}.$$

Mais $m\theta = \pi$ et par suite

$m = \frac{\pi}{\theta}$. On a donc :

$$\mu = \operatorname{ctg}\frac{\theta}{2} \times \frac{\theta}{\pi} = \frac{\theta}{\pi\operatorname{tg}\frac{\theta}{2}} = \frac{2\times\frac{\theta}{2}}{\pi\times\operatorname{tg}\frac{\theta}{2}}.$$

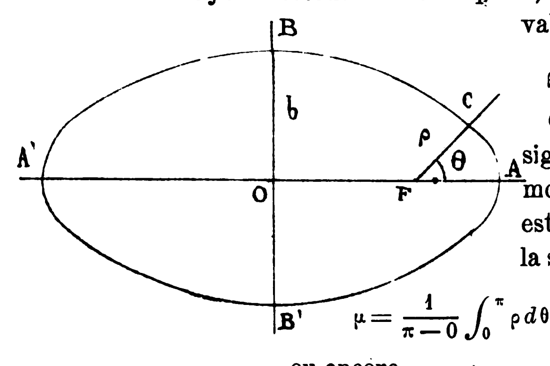
Si θ tend vers zéro $\dfrac{\frac{\theta}{2}}{\operatorname{tg}\frac{\theta}{2}}$ tend vers l'unité, et

il vient $\mu = \frac{2}{\pi}$

7. Comme résultat remarquable, je citerai encore la

moyenne des rayons vecteurs d'une ellipse, le rayon vecteur se mouvant uniformément autour du foyer F, de 0 à 2π

Le rayon vecteur d'une ellipse a, comme on sait, pour valeur



$$\rho = \frac{a(1-e^2)}{1+e\cos\theta}.$$

On aura donc en désignant par μ le rayon moyen de 0 à π, ce qui est suffisant à cause de la symétrie de la figure :

$$\mu = \frac{1}{\pi - 0}\int_0^\pi \rho\, d\theta$$

ou encore

$$\mu = \frac{1}{\pi}\int_0^\pi \frac{a(1-e^2)}{1+e\cos\theta}\, d\theta = \frac{a(1-e^2)}{\pi}\int_0^\pi \frac{d\theta}{1+e\cos\theta}.$$

Pour calculer cette intégrale, je la ramène à une forme comme au moyen des transformations suivantes :

$$F(\theta) = \int \frac{d\theta}{1+e\cos\theta} = \int \frac{d\theta}{\cos^2\frac{\theta}{2} + \sin^2\frac{\theta}{2} + e\cos^2\frac{\theta}{2} - e\sin^2\frac{\theta}{2}}$$

$$F(\theta) = \int \frac{d\theta}{\cos^2\frac{\theta}{2}(1+e) + \sin^2\frac{\theta}{2}(1-e)}$$

$$F(\theta) = \int \frac{\dfrac{d\theta}{\cos^2\frac{\theta}{2}}}{(1+e)+(1-e)\,\mathrm{tg}^2\frac{\theta}{2}} = 2\int \frac{\dfrac{d\frac{\theta}{2}}{\cos^2\frac{\theta}{2}}}{(1+e)+(1-e)\,\mathrm{tg}^2\frac{\theta}{2}}$$

$$F(\theta) = 2\int \frac{d\,\mathrm{tg}\frac{\theta}{2}}{(1+e)+(1-e)\,\mathrm{tg}^2\frac{\theta}{2}} = \frac{2}{1+e}\int \frac{d\,\mathrm{tg}\frac{\theta}{2}}{1+\frac{1-e}{1+e}\,\mathrm{tg}^2\frac{\theta}{2}}$$

$$F(\theta) = \frac{2}{1+e} \int \frac{d \operatorname{tg} \frac{\theta}{2}}{1 + \left(\sqrt{\frac{1-e}{1+e}}\right)^2 \operatorname{tg}^2 \frac{\theta}{2}}$$

$$(\theta) = \frac{2}{1+e} \sqrt{\frac{1+e}{1-e}} \int \frac{d \left(\sqrt{\frac{1-e}{1+e}} \operatorname{tg} \frac{\theta}{2}\right)}{1 + \left(\sqrt{\frac{1-e}{1+e}}\right)^2 \operatorname{tg}^2 \frac{\theta}{2}}$$

$$F(\theta) = \frac{2}{\sqrt{1-e^2}} \operatorname{arc\,tg} \left(\sqrt{\frac{1-e}{1+e}} \operatorname{tg} \frac{\theta}{2}\right) + C.$$

Pour $\theta = 0$ on aura $C = 0$

Pour $\theta = \pi$ on aura $\frac{\theta}{2} = \frac{\pi}{2}$, $\operatorname{tg} \frac{\theta}{2} = \infty$

et $\operatorname{arc\,tg} \infty = \frac{\pi}{2}$.

Par suite, entre les limites 0 et π on a :

$$F(\theta) = \int_0^\pi \frac{d\theta}{1 + e \cos \theta} = \frac{2}{\sqrt{1-e^2}} \times \frac{\pi}{2} = \frac{\pi}{\sqrt{1-e^2}}.$$

Si dans la valeur de μ nous remplaçons l'intégrale par sa valenr, il viendra :

$$\mu = \frac{a(1-e^2)}{\pi} \times \frac{\pi}{\sqrt{1-e^2}},$$

$$\mu = \frac{a(1-e^2)}{\sqrt{1-e^2}} = a\sqrt{1-e^2} = a \times \frac{b}{a} = b.$$

8. On voit donc que si une ligne mobile passant par le point f tourne uniformément autour du point f, la moyenne des distances du point f à l'ellipse mesurées sur cette ligne a pour valeur remarquable b' c'est-à-dire le 1/2 petit axe.

Observons que cette valeur moyenne ne serait plus la même si le rayon vecteur se mouvait selon la loi des aires, ou si un mobile décrivait sur l'ellipse des chemins égaux en longueur dans des temps égaux.

Notre résultat $\mu = b$ suppose *implicitement* qu'on a tracé autour de F des lignes également espacées angulairement, et non des rayons vecteurs disposés autour de F irrégulièrement au point de vue angulaire, mais régulièrement par rapport au temps, (loi des aires).

9. Nous avons jusqu'ici supposé implicitement que la fonction considérée gardait des valeurs finies entre les limites a et b de la variable. Si pour une valeur particulière de la variable comprise entre a et b, la fonction devient infinie, la moyenne sera généralement infinie.

Ainsi quand on fait varier x de 0 à $\frac{\pi}{2}$ la moyenne des valeurs de tg x est

$$\mu = \frac{1}{\frac{\pi}{2} - 0} \int_0^{\frac{\pi}{2}} \operatorname{tg} x\,dx = \frac{2}{\pi} \int_0^{\frac{\pi}{2}} \frac{\sin x\,dx}{\cos x},$$

$$\mu = \frac{-2}{\pi} \int_0^{\frac{\pi}{2}} \frac{d \cos x}{\cos x} = \frac{-2}{\pi} \operatorname{L} \cos x + \mathrm{C},$$

$$\mu = \frac{-2\,\operatorname{L}(\text{zéro})}{\pi} = \frac{-2 \times - \infty}{\pi} = \infty.$$

10. Nous avons supposé aussi implicitement que les limites a et b étaient finies. Si l'une des limites ou toutes les deux devenaient infinies, μ serait généralement ou nul ou infini.

Ainsi la moyenne des ordonnées de la courbe $y = \frac{1}{e^x}$ a pour valeur entre les limites $x = 0$ et $x = b$,

$$\mu = \frac{1}{b} \int_0^b e^{-x} dx = \frac{1}{b}\left(1 - \frac{1}{e^b}\right),$$

et si $b = \infty$

$$\mu = \frac{1}{\infty}\left(1 - \frac{1}{\infty}\right) = \frac{1}{\infty} = 0.$$

Dans ce cas, et bien que la surface asymptotique $\int_0^{\infty} e^{-x}dx$ soit égale à 1, la moyenne des ordonnées de $x=0$ à $x=\infty$ est nulle, ce qui se conçoit aisément, car le nombre des ordonnées infiniment petites est alors infiniment grand.

On conçoit d'ailleurs facilement que si on veut construire un rectangle équivalent à l'aire asymptotique $\int_0^{\infty} e^{-x}dx = 1$ la base de ce rectangle étant infinie, sa hauteur μ doit être plus petite que toute quantité donnée.

Supposons enfin qu'on demande la valeur moyenne des ordonnées de la parabole $y^2 = 2px$ entre les limites $x=0$ et $x=\infty$. Il viendra

$$\mu = \frac{1}{\infty - 0}\int_0^{\infty} y\,dx = \frac{1}{\infty}\int_0^{\infty}\sqrt{2px}\,dx,$$

$$\mu = \frac{1}{\infty}\,\frac{2}{3}\,x\sqrt{2px} = \frac{1}{\infty}\times\infty.$$

Il y a indétermination apparente ; mais en intégrant seulement de 0 à x on obtient

$$\mu = \frac{1}{x-0}\int_0^{x} y\,dx = \frac{1}{x}\times\frac{2}{3}\,x\sqrt{2px};$$

ou en simplifiant

$$\mu = \frac{2}{3}\sqrt{2px}.$$

Si après cette simplification on fait $x=\infty$, il vient

$$\mu = \infty.$$

11. En publiant cette note nous n'avons aucunement la prétention d'avoir résolu des questions nouvelles ou originales ; nous avons voulu seulement réunir en quelques pages un certain nombre de résultats peu connus mais assez remarquables pour mériter d'être signalés. Nous avons pen-

sé que ce modeste travail pourrait intéresser quelque peu nos savants collègues de la Société Dunkerquoise, espérant qu'ils voudront bien excuser l'aridité de cette étude en ne tenant compte que des bonnes intentions de l'auteur.

SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

BUREAU POUR 1895 :

Président honoraire,	MM. TERQUEM.
Président,	Frédéric DURIAU.
Vice-Présidents,	ISAMBERT. L. VANESTE.
Secrétaire-Général,	E. DEBACKER.
Secrétaire.	A. JANNIN.
Trésorier,	CH. LEFEBVRE.
Bibliothécaire-Archiviste,	J. QUIQUET.

MEMBRES TITULAIRES RÉSIDANTS :

MM.

ALIBERT (Denis), courtier-maritime.

ALLEMÈS (Albert), aide-commissaire de la marine du cadre de réserve.

D'ARRAS (Gustave), propriétaire.

BACHELU (Marius), contrôleur des contributions directes.

BOUCHET (Emile), homme de lettres.

BREYNAERT (Louis), docteur en médecine.

CALOT ✪, professeur de dessin, directeur des écoles académiques.

BROUTTA (Charles-Jules), entreposeur des tabacs.

CHAMPION (Alfred), homme de lettres et industriel.

CHOQUET (Paul), négociant.

CLÈRE (Louis-Prosper), ingénieur civil, industriel.

COLLET (Charles), ingénieur à la Chambre de Commerce.

COLLET (Ernest), contrôleur des douanes en retraite.

COOLEN (Frédéric), médecin-vétérinaire, officier du Mérite Agricole.

COQUELLE (Félix), négociant, agent-général d'assurances.

CORBEAUX, ingénieur des Ponts et Chaussées.

DAIGREMONT (Alexandre), ✪, conducteur-principal des Ponts et Chaussées en retraite.

DEBACKER (Emile), ✵, conducteur principal des Ponts et Chaussées.

DEGRAVIER (Edouard), agent-voyer principal en retraite.

DELAAGE DE BELLEFAYE, inspecteur principal des Douanes.

DENEL, contrôleur principal des contributions directes.

DERUELLE, contrôleur des contributions directes.

DETRAUX (Alfred), négociant, consul de Russie.

DURIAU (Frédéric), ✵, ✪, docteur en médecine, médecin en chef, honoraire de l'hospice civil, conseiller d'arrondissement.

DURIAU (Gustave), docteur en médecine.

DURIAU (Charles), courtier maritime.

DUTOIT (Albert), négociant.

DUTOIT (Georges), négociant.

FOURNIER (Adolphe), commissaire-priseur.

GOURLIAU (Julien-François), agent-comptable de la marine, en retraite.

GUILLAIN. receveur municipal.

DE GRÉTRY, receveur particulier des finances.

HAMOIR (Ernest), Agent général d'assurances.

HERBART (Anatole), docteur en médecine.

HERPRECK (Victor), négociant, compositeur de musique.

HUYGGHE, docteur en médecine.

HUSSON, pharmacien de 1re classe.

ISAMBERT, ✱, médecin en chef de l'Hôpital militaire.

JAMES (William), négociant.

JANNIN (Albert), négociant.

LECOCQ (Jules), architecte de la Ville, membre de la Société des Architectes du Département.

LECOMTE (Edouard), entrepreneur de travaux publics.

LEFEBVRE (Henry), propriétaire.

LEFEBVRE (Charles), pharmacien de 1re classe.

LEFEBVRE (Jules), Principal du Collège Jean Bart.

LEMATTRE (Henri), propriétaire.

L'HÔTE (Edouard), I. ✪, inspecteur primaire.

MALO-LEFEBVRE, ✱, lieutenant de vaisseau.

MANIER (Alb.)., imprimeur, directeur du journal *Dunkerque*.

MARCHAND Emile père, Industriel.

MASCART, ✵, ingénieur des Ponts et Chaussées.

MINE (Albert), O. ✪, négociant, consul de la République Argentine.

MINET-TRESCA (Alfred), imprimeur.

MONTEUUIS (Isidore), licencié en droit, avoué.

MOREL (Jean), architecte.

MOREL-SPIERS (Benjamin), courtier maritime.

MOREL (Frédéric), Ingénieur de la Compagnie des Bateaux à Vapeur du Nord.

NÉERMAN (Louis-Adolphe), ✪, directeur de l'Ecole de Musique, chef de la Musique communale.

PARISIS (Léon), courtier maritime.

PERRIER (Louis), Ingénieur des Ponts et Chaussées.

PLAISANT (Louis), propriétaire.

PLANET (Jules), ✵, directeur des Douanes.

PYOTTE (Jean), pharmacien de 1re classe.

QUIQUET (Jules), I. ✪, Inspecteur primaire en retraite.

REUMAUX (Tobie), docteur en médecine.

RIFF, juge au Tribunal civil.

ROCHE (Alfred), ✪, directeur de l'Octroi.

RUYSSEN (Georges), docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hôpital civil.

SHELLEY (Henri), artiste peintre.

SIGERSON, W. O., proconsul britannique.

TAILLANDIER (de) (Antonin), juge d'instruction.

TERQUEM, ✵, ✪, professeur d'hydrographie en retraite, ancien adjoint au maire de Dunkerque.

TRYSTRAM (Jean), négociant, chevalier de l'ordre de Gustave Wasa.

VAILLANT, Directeur de l'Ecole communale de Garçons (rue de l'Abreuvoir).

VANCAUWENBERGHE (Georges), ingénieur civil, filateur, maire de St-Pol-sur-Mer, conseiller d'arrondissement.

VANCAUWENBERGHE (Charles), industriel.

VANESTE (Louis), O, pharmacien de 1re classe, ex-interne des hôpitaux, lauréat de l'Ecole supérieure de Pharmacie.

VÉZIEN (Ernest), O. ✻, médecin militaire principal, en retraite.

MEMBRES TITULAIRES NON RÉSIDANTS :

A. OUTTERS, conseiller-général, maire de la ville d'Hondschoote.

DEMAN (Eugène), receveur des finances à St-Pol (Pas-de-Calais).

ASSOCIÉ LIBRE :

ZIÉGLER, ancien constructeur-mécanicien.

MEMBBES HONORAIRES :

CALVET (Casimir), professeur au lycée Michelet à Vanves (Seine).

CASPERS (Henri), compositeur de musique, Nogent-sur-Marne (Seine).

CLAYES (Léon), sénateur, conseiller-général, maire de Bergues.

DOUAU (Max), ✪, ingénieur-directeur de l'exploitation du port de Lisbonne, ancien vice-président de la Société Dunkerquoise, 10, Traversa do Corpo Santo, Lisbonne.

DUHOT (Carles), compositeur de musique, à Douai.

EPINAY, ✪, ancien secrétaire-général de la Société, professeur au lycée de Valenciennes.

GÉRARD, ancien secrétaire-général de la Société, professeur au collège communal de Dunkerque.

GILBRIN (Henri), Procureur de la République à Mantes.

GUILLAIN (Antoine), C. ✻, Conseiller d'Etat, Inspecteur général des Ponts et Chaussées, Directeur des routes, de la navigation et des mines au Ministère des Travaux Publics, Conseiller général du Nord.

IUNG (Général), O. ✻, ancien Gouverneur de Dunkerque, Député du Nord.

MAILLOT (Marie-Adolphe-Jules) O. ✻, ancien Sous-Préfet de l'arrondissement de Dunkerque.

PETYT (Alfred) ✻, banquier, ancien Président de la Chambre de Commerce de Dunkerque, Conseiller général.

PICHON (René), ✻, O. ⚘, Conseiller de Préfecture de la Seine.

PRÉTET (Louis), ⚘, ✻, commissaire des expositions des Beaux-Arts, à Paris.

THÉRY (Eugène), ⚘, professeur de musique, Directeur de la Société Chorale la *Jeune France*.

TRYSTRAM (Jean-Baptiste), Sénateur, Président honoraire de la Chambre de Commerce de Dunkerque, à Paris.

VALLEREY (Jules), ✻, ⚘, professeur d'hydrographie à Marseille.

VAN MERRIS (Camille-Henri-Adolphe), ✻, médecin principal à Lille.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

ARMAND (Alfred), avocat, à Valenciennes.

BARTHE, ⚘, I. professeur de philosophie au lycée de Carcassonne.

BLIER (Paul), officier de l'Instruction Publique, professeur Coutances (Manche).

CHARLES (Emile-Auguste-Edouard), O ✻, I. ✪, recteur de l'Académie de Lyon, correspondant de l'Institut.

DARDENNE (Edouard), ✻, ingénieur des Ponts et Chaussés, à Paris.

DECONINCK (Jules), chevalier du Mérite Agricole, ✪, négociant, membre de plusieurs Sociétés savantes, à Arras.

DE CORDEMOY (Jules), ingénieur des Arts et Manufactures, ancien président du Conseil général de l'Ile de la Réunion, ingénieur en chef des travaux maritimes du gouvernement Chilien, à Santiago (Chili).

DELÈGUE (Jules), professeur au lycée de La Rochelle.

DICKSON (David), directeur de l'Institut agronomique, à Arras.

D'INGRANDE (Edmond), compositeur de musique, à Paris.

DE SMYTTÈRE, ✻, avocat à Cassel.

DE SOLAND (le comte Aimé), ✪, Président du Comité historique et artistique de l'Ouest, rue David, 32, à Angers.

DREYFUS (Sylvain), ingénieur des Ponts et Chaussées, à Versailles.

LABBÉ (Ernest), professeur honoraire du lycée St-Louis, à Paris.

LECESNE (Edmond), ✻, ✪, officier de l'Instruction Publique, ancien vice-président du Conseil de Préfecture, à Arras, rue des Quatre-Crosses, 18.

LEDIEU (Alcius), bibliothécaire de la Ville, à Abbeville.

LEFEBVRE (Alphonse), ✪, ancien directeur de l'Octroi, publiciste, à Boulogne-sur-Mer.

LION (Jules), ✻, O. ✪, inspecteur des promenades de Paris.

MAGNE (Charles), géomètre, archéologue, 57, rue Lebrun, Paris.

MILLIEN (Achille), homme de lettres, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).

MOUGENOT (Léon), ✪, officier de l'Instruction Publique, consul honoraire d'Espagne, homme de lettres, à Malzeville-lez-Nancy.

PIQUET (Henri), attaché au Ministère du Commerce, 7, Passage Landrieu, à Paris.

TOULOUZE (Eugène), O. ✪, archéologue, à Saint-Mammès (Seine-et-Marne).

VALABRÈGUE (Antony), homme de lettres, à Paris.

VASCO (Louis), homme de lettres, à Paris.

VERCOUSTRE (Frédéric), président des Wateringues et ancien conseiller d'arrondissement, à Bourbourg.

SOCIÉTÉS AVEC LESQUELLES CORRESPOND LA SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE :

1° EN FRANCE

Abbeville (Somme), Société d'émulation.
Agen (Lot-et-Garonne), Société d'Agriculture, Sciences et Arts.
Aix (Bouches-du-Rhône), Académie de Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres.
Amiens (Somme), Société des Antiquaires de la Picardie.
— Société industrielle.
Angers (Maine-et-Loire), Société Académique de Maine-et-Loire.
Angoulême (Charente), Société Historique et Archéologique de la Charente.
Arras (Pas-de-Calais), Académie.

Auxerre (Yonne), Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Belfort, Société Belfortaine d'Emulation.

Béziers (Hérault), Société Archéologique.

Blois (Loir-et-Cher), Société des Sciences et Lettres.

Bordeaux (Gironde), Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), Société Académique.

— — Société d'Agriculture, des Sciences et Arts.

Brest (Finistère), Société Académique.

Caen (Cavaldos), Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres.

— Société Française d'Archéologie.

— Société des Antiquaires de Normandie.

Cambrai (Nord), Société d'émulation.

Châlons (Marne), Société d'Agriculture, Commerce et Arts du département de la Marne.

Chartres (Eure-et-Loire), Société d'Archéologie du département d'Eure-et-Loire.

Dijon (Côte-d'Or), Société des Sciences, Lettres et Arts.

Douai (Noɪd), Société centrale d'Agriculture, Sciences et Arts du département du Nord.

Douai (Nord), Union géographique.

Dunkerque, Chambre de Commerce.

Epinal (Vosges), Société d'Emulation du département des Vosges.

Grenoble (Isère), Académie delphinale.

Guéret (Creuse). Société des Sciences naturelles.

Havre (Seine-Inférieure), Société havraise d'études diverses.

Lille (Nord), Société industrielle du Nord de la France.

— Société géologique du Nord.

— Société régionale d'horticulture.

Lille (Nord), Société des architectes.
— Bulletin scientifique du département du Nord.
Lille et Dunkerque (Nord), Comité Flamand de France.
Lyon (Rhône), Annales du Musée Guimet.
— Revue de l'histoire des religions.
Limoges (Haute-Vienne), Société archéologique et historique du Limousin.
Mâcon (Saône-et-Loire), Académie des Sciences, Arts, Belles-Lettres et Agriculture.
Mans (Sarthe), Société d'Agriculture, Sciences et Arts.
Montauban (Tarn-et-Garonne), Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts.
Montauban (Tarn-et-Garonne), Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
Moulins (Allier), Société d'Emulation de l'Allier.
Nantes (Loire-Inférieure), Société Académique de la Loire-Inférieure.
Nîmes (Gard), Académie du Gard.
— Société d'études de Sciences naturelles.
Niort (Deux-Sèvres), Société centrale d'Agriculture des Deux-Sèvres.
— Société botanique des Deux-Sèvres.
Paris, Association Scientifique de France.
— Société des Antiquaires de France.
— Société Française de Numismatique et d'Archéologie.
— Société Géologique de France.
— Société de Secours des Amis des Sciences.
— Société d'Anthropologie.
— Société Philomatique.
— Société Philotechnique.
— Comité des travaux historiques.
— Journal des savants.

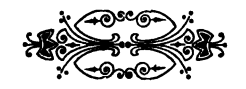
Paris, Revue des Sociétés savantes.
— Université de France à la Sorbonne.
Poligny (Jura), Société d'Agriculture, Sciences et Arts.
Reims (Marne), Académie Nationale.
Rhodez (Aveyron), Société des Sciences, Lettres et Arts de l'Aveyron.
Roubaix (Nord), Société d'Emulation.
Rouen (Seine-Inférieure), Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.
— Société industrielle.
Saint-Omer (Pas-de-Calais), Société des Antiquaires de la Morinie.
Saint-Quentin (Aisne), Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts.
Saintes (Charente-Inférieure), Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.
Sens (Yonne), Société d'Archéologie.
Soissons (Aisne), Société Archéologique, Historique et Scientifique.
Toulouse (Haute-Garonne), Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres.
— — Société des Sciences naturelles.
— — Société Académique franco-hispano-portugaise.
Troyes (Aube), Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Aube.
Valenciennes (Nord), Société d'Agriculture, Sciences et Arts.
Vannes (Morbihan), Société Archéologique du Morbihan.
Versailles (Seine-et-Oise), Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise.
Vesoul (Haute-Saône), Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône.

2° EN ALSACE-LORRAINE

Colmar, Société d'Histoire naturelle.
Metz, Académie.
Mulhouse, Société Industrielle.
Strasbourg, Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace.

3° A L'ÉTRANGER

Amsterdam (Pays-Bas), Académie des Sciences.
Anvers (Belgique), Académie d'archéologie de Belgique.
Bruxelles (Belgique), Académie royale de Belgique.
Christiania (Norwège), Université royale.
Gand (Belgique), Société Royale des Beaux-Arts et de Littérature.
Gand (Belgique), Messager des Sciences historiques de Belgique
Leyde (Pays-Bas), Société Néerlandaise des Lettres.
Liège (Belgique), Société libre d'émulation.
— Institut Archéologique Liégeois.
Madrid (Espagne), Académie royale d'histoire.
Manchester (Angleterre), Société Philosophique et Littéraire.
Namur (Belgique), Société Archéologique.
Rio de Janeiro (Brésil), Bulletin Astronomique et Météorologique de l'Observatoire impérial de Rio-de-Janeiro.
Tournai (Belgique), Société Historique et Littéraire.
Washington (Etats-Unis), The Smithsonian Institution.



INDEX

des Notices insérées dans les Bulletins de la Société pour 1895

TABLE DES MATIÈRES

La Société Dunkerquoise déclare que les opinions émises dans ses Mémoires sont propres à leurs auteurs ; elle ne leur donne ni approbation ni improbation, laissant à chacun la responsabilité de ses œuvres tant pour le fond que pour la forme.

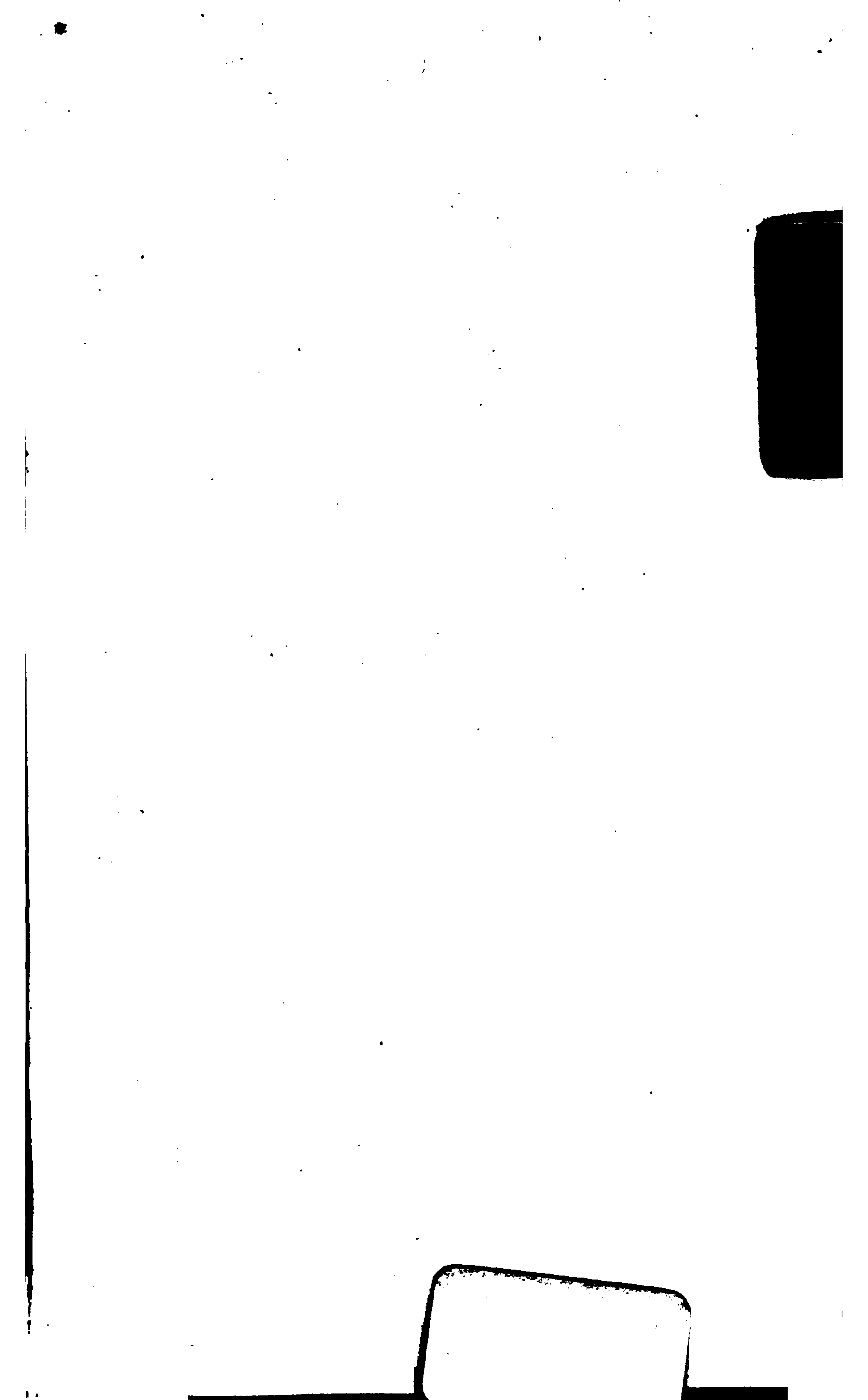
Pièces couronnées en la séance publique :

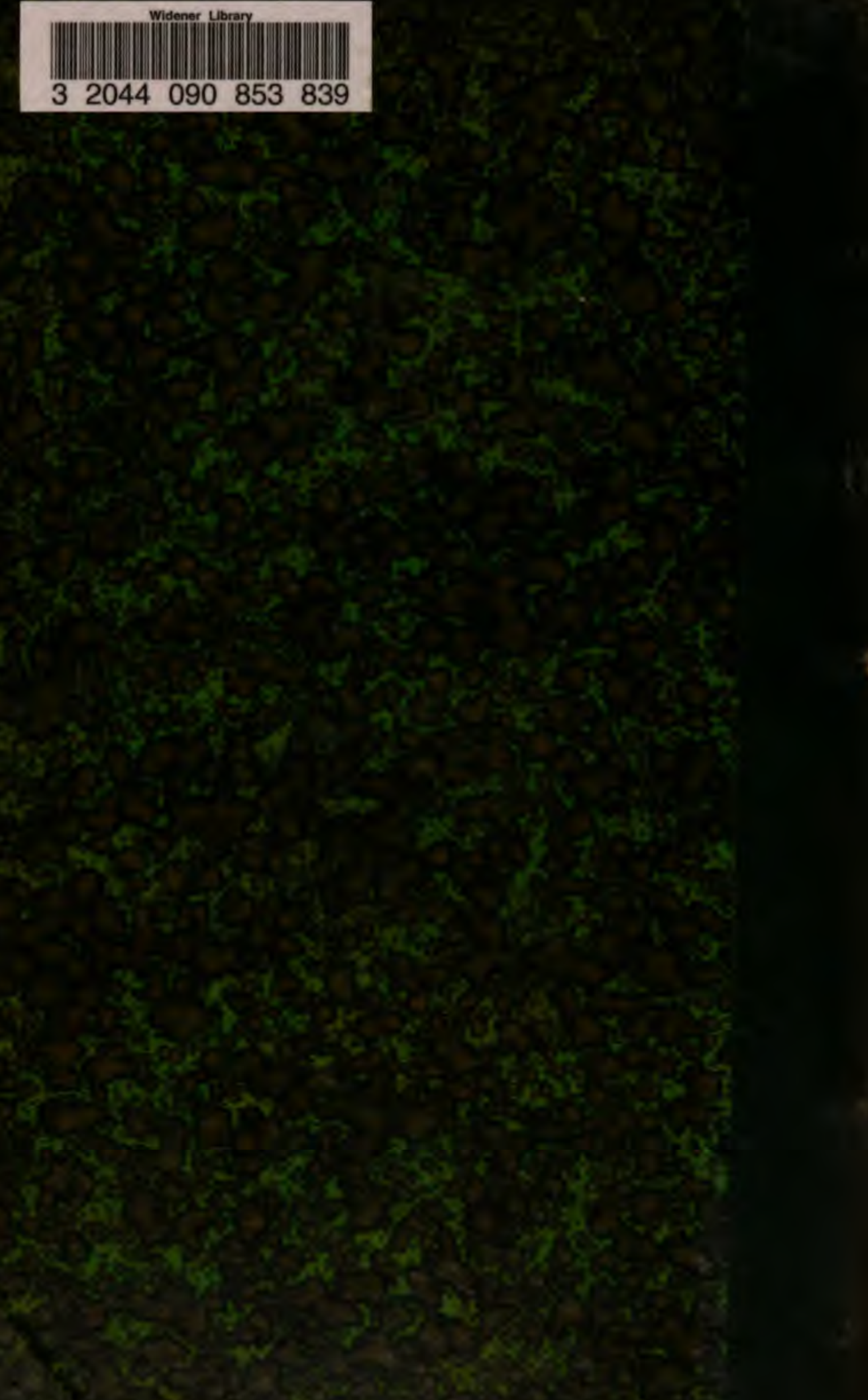
Pages

Œuvres et Mémoires des Membres de la Société

Les Cloches du Monastère

Pages





Widener Library
3 2044 090 853 839